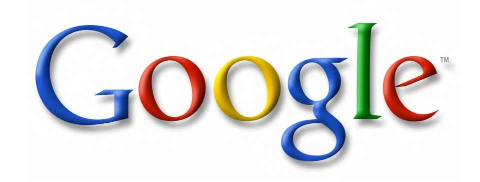




PAULY.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15 avec deux gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) *Les abonnemens datent du 1.er ou du 15.*

PARIS.

Ce 4 Janvier, 1810.

Naguères encore, il étoit du bon ton de porter des bottes à semelles criantes; cette mode a passé, on n'en parle plus. Aujourd'hui un petit-maître est ferré, mais ferré comme son cheval; avec cette différence que la chaussure du cheval est en fer, et que les semelles du petit-maître sont en argent. Ceci paroîtra invraisemblable, et, pourtant, est vrai. Sous la semelle d'une botte, en effet, au moyen de quelques clous à vis, on adapte, sous prétexte de fixer un éperon, une plaque de métal, terminée en pointe. Ces bottes, qui retentissent comme le soulier d'un Auvergnat, ne sont, à la vérité, destinées qu'aux promenades de cheval au Bois de Boulogne; mais on est bien aise de montrer qu'on marche sur de l'argent, et l'on paroît ainsi costumé avec un habit négligé, à Feydeau, aux Français, voire même à l'Opéra, quand toutefois on n'a pas l'honneur d'y accompagner des dames.

Le Pari, ou le Présent de Noces, est une petite comédie en un acte, dont le fonds est extrêmement foible, mais dont le dialogue est en vers, et en vers très-agréables. A cette courte analyse, on peut déjà deviner le nom de l'auteur, M. Chazet, connu par des vaudevilles, des chansons et des pièces fugitives nombreuses, et qui compte peut-être plus de succès encore que d'années. La musique est du jeune Henry Berton,

fils de l'auteur de *Montano* et du *Délire*. On doit souhaiter à ce jeune homme de suivre les traces de son père, comme son père suit les traces de Sacchini, dont il fut l'ami et l'élève.

On ne met presque plus de gravures dans un appartement; c'est trop commun. Les gravures sont reléguées dans l'antichambre, ou dans le cabinet de Monsieur. Il faut à Madame, pour son salon ou son boudoir, des tableaux de prix. Mais les belles gravures ne sont pas perdues pour cela; les artistes-coëffeurs les recherchent et s'en servent pour composer les coëffures de leurs pratiques favorites. Les fabricans de bronze copient d'après les grands maîtres, les ornemens de cheminée ou les boëtes de pendule. On vient de modeler, d'après Angeliqua Koffman, un Amour en bronze mettant son index sur les lèvres, et s'appuyant sur un petit autel antique, au centre duquel est le cadran de la pendule. Au mérite d'une parfaite exécution, cette pendule unit encore celui d'une heureuse allégorie. Elle s'appelle *le Garde à Vous!* Et ce petit Amour, placé en effet dans le boudoir d'une belle, semble avertir ceux qui vont la voir du danger qu'on court, quand on est jeune, en approchant nos beautés de trop près.

Un petit nécessaire en vermeil dans une boëte d'acajou; une boëte à ouvrage d'Aix-la-Chapelle, ornée de paysages; une robe de cachemire, fond amaranthe, à palmettes, aux mille couleurs; un étui, en forme de clef d'or, orné d'émail et de perles; voilà des étrennes à offrir à une jolie femme. Mais la plupart de nos Parisiennes, accoutumées à ces petits cadeaux, les reçoivent d'un air dédaigneux; et, pour obtenir leur suffrage ou exciter leur sensibilité, il faut leur offrir une parure de pierres précieuses, ou une rivière de diamans. Nos dames sont comme les grands peintres, elles ne prisent que ce qui est simple et beau.

LE CENTYEUX.

A UNE JEUNE DAME.

Ô discrette Flavie,
Digne d'un sort meilleur!
Le printemps de ta vie
N'est qu'hiver et douleur.
Dans le choix de ton guide
Hélas! on s'est mépris,

Et ta vertu timide
Ne te vaut que mépris.

Ton mari peu fidèle,
Dupe de fol desir,
Aux pieds d'une autre belle
Croit trouver le plaisir.
Il s'abuse, il s'ennuye,
Et s'en revient boudeur;
Les dégoûts qu'il essuye
Redoublent ton malheur.

Mais va, reste constante.
Accueil toujours plus doux
Et tristesse indulgente,
Fléchiront ton époux.
Il faudra bien qu'il cède,
Et, de feux purs épris,
Du trésor qu'il possède
Il sentira le prix.

G.

Contes à ma Fille, par J. N. Bouilly, Membre de la Société Philotechnique, de la Société Académique des Enfans d'Apollon, et de celle des Sciences et Arts de Tours; 2 vol. in-12, contenant, le premier, 327 pages et 10 gravures; le second, 369 pages et 6 gravures; prix, 8 francs, chez Joseph Chaumerot, libraire, au Palais-Royal.

L'action dramatique de chacun de ces Contes est resserrée de manière à ne pas fatiguer l'attention : il y en a trente-deux. « Souvent, dit M. Bouilly, je dictois à mon intéressant sécretaire tel ou tel titre, sans savoir quel sentier je prendrois, à quelle distance je pourrois arriver. Sa figure étoit ma boussole, soit pour enfoncer le trait, quand je voyois qu'il ne pouvoit blesser trop fort; soit pour égayer le tableau, quand je m'appercevois qu'une sombre rêverie s'emparoit de nous; soit enfin pour ramener au sentiment, quand le rire et la gaîté commençoient à nous égarer sur la route.... »

Point de méthode scholastique apparente; l'auteur n'a pas moins cherché à réunir les difficultés les plus remarquables de notre langue, ses exceptions et jusqu'aux caprices de l'usage. Peu de mouvement dans le style; mais une sorte d'élégance et de la clarté.

« Porter sans cesse, dit M. B, les regards de l'adolescence au-dessous du point qu'elle occupe sur la scène du monde, c'est la dégrader et l'abrutir; les porter au-dessus, c'est l'éblouir et la perdre. » Les personnages ont donc été pris dans la classe aisée, parmi les gens de lettres, les artistes, les jurisconsultes et les négocians.

Les Roses de M. de Malesherbes.

« . . . . . M. Lamoignon de Malesherbes, qu'il suffit de nommer pour désigner le magistrat intègre, le savant modeste, le grand naturaliste, et le meilleur des hommes, avoit coutume de passer tous les ans, au beau château de Verneuil, près de Versailles, une partie de l'été, pour se délasser des fonctions importantes qui lui étoient confiées. Parmi les occupations auxquelles se livroit cet homme célèbre, la culture des fleurs étoit celle à laquelle il s'adonnoit particulièrement. Il prenoit surtout le plus grand plaisir à soigner un bosquet de rosiers, qu'il avoit planté lui-même dans une demi-lune de bois taillis. . . . . Mais voyez donc, disoit-il à toutes les personnes qu'il conduisoit à cette solitude, voyez comme tous ces rosiers sont frais et touffus. . . . .

Un jour que ce savant naturaliste s'étoit levé plutôt qu'à l'ordinaire, il se rendit à son bosquet chéri, fort avant le lever du soleil. C'étoit vers la moitié du mois de juin, à peu près à l'époque du solstice, où les jours sont les plus longs de l'année.... M. de Malesherbes contemploit avec respect ce calme heureux d'une matinée des champs, ce réveil enchanteur de la nature. Soudain un bruit léger se fait entendre. Il croit d'abord que c'est la marche de quelque biche ou de quelque faon timide, qui traverse le bois; il regarde, examine et apperçoit, à travers le feuillage, une fille qui, revenant de Verneuil, un pot au lait sur la tête, s'arrête devant une fontaine, y puise l'eau dont elle remplit sa cruche, s'avance jusqu'au bosquet, l'arrose; retourne plusieurs fois à la fontaine, et, par ce moyen, dépose au pied de chaque rosier une quantité d'eau suffisante pour les ranimer tous.

Le magistrat qui, pendant ce tems, étoit tapi sur son banc de verdure, pour ne pas interrompre la jeune laitière, la suivoit des yeux avec avidité, ne sachant à quoi attribuer les soins empressés qu'elle donnoit à ses rosiers. La figure de cette jeune fille étoit charmante, ses yeux exprimoient la candeur et la gaîté : son teint sembloit se colorer des feux de l'aurore naissante. Cependant l'émotion et la curiosité attirèrent, malgré lui le naturaliste vers la jeune inconnue, au moment où elle déposoit, au pied d'un rosier blanc, sa dernière cruchée d'eau. Celle-ci, tressaillant, jette un cri de surprise à la vue de M. de Malesherbes qui l'aborde aussitôt, et lui demande qui lui a donné l'ordre d'arroser ainsi tout ce bosquet. « Oh, monseigneur, dit la jeune fille toute tremblante, j'nons que d'bonnes intentions, j'vous assure : je n'suis pas la seule d'ces cantons . . . . , et c'est aujourd'hui mon tour. — Comment, votre tour? — Oui, monseigneur; c'étoit hier à Lise, et c'est demain à Pérette. — Expliquez-vous,

jeune fille ; je ne vous comprends pas. — Puisque vous m'avez prise sur le fait, je n'pouvons plus vous en faire mystère ; aussi ben, je n'voyons pas qu'ça puisse tant vous fâcher.... vous saurez donc, monseigneur, qu'vous ayant vu d'nos champs planter vous-même et soigner ces beaux rosiers, j'nous sommes dit, dans tous les hameaux des environs : faut prouver à celui qui répand chaque jour tant de bienfaits parmi nous, et qui sait honorer si ben l'agriculture, qu'il n'a pas affaire à des ingrats ; et puisqu'il se plaît tant à cultiver des fleurs, faut l'aider sans qu'il s'en doute. Pour ça, toute jeune fille âgée de quinze ans, s'ra tenue, chacune à son tour, en r'venant d'porter son lait à Verneuil, de puiser de l'eau à la fontaine qu'est ici près, et d'arroser, tous les matins, avant le lever du soleil, les rosiers d'not ami, d'not père à tous.... Depuis quatre ans, monseigneur, j'n'avons pas manqué à c'devoir, et je vous dirai même qu'c'est à qui d'nos jeunes filles atteindra sa quinzieme année, pour avoir l'honneur d'arroser et d'soigner les roses *d'Monsieur d'Malesherbes*.

Ce récit naïf et touchant fit une vive impression sur le ministre. Jamais il n'avoit mieux senti toute la célébrité de son nom. Je ne m'étonne plus, se disoit-il avec ravissement, si mes rosiers sont aussi beaux et chargés de tant de fleurs. Mais puisque toute la jeunesse des hameaux voisins, daigne, chaque matin, me donner une preuve si touchante de son amitié, je lui promets, en revanche, de ne jamais laisser passer un jour sans venir visiter ma solitude, qui m'est devenue plus chère que jamais. — Tant mieux, répondit la jeune fille, ç'a f'ra que j'conduirons nos troupeaux de ce côté, pour avoir le bonheur de vous contempler tout à notre aise, d'vous faire entendre nos chansonnettes, et d'jaser queuqu'p'tites fois avec vous, si monseigneur daigne l'permettre.

Oui, mes enfans, reprit M. de Malesherbes, venez, oh ! venez près de moi ! s'il vous arrive quelques malheurs, je tâcherai de les adoucir ; s'il s'élève parmi vous quelques différends, je les aplanirai peut-être ; et si quelques mariages assortis par le cœur, ne pouvoient se faire par disproportion de fortune, eh bien, je saurai tout concilier. — Dans ce cas-là, repartit vivement la jeune laitière, monseigneur ne manquera pas d'occupation, et moi-même j'pourrons, dans queuqu'tems, lui dire un p'tit mot touchant ça..... Mais j'oublie que ma mère m'attend ; j'courons li porter l'argent d'son lait, et li conter l'heureuse rencontre que j'ai faite. Un moment, lui dit M. de Malesherbes, en l'arrêtant. Comment vous nommez-vous ? — Suzette Bertrand. pour vous servir, Monseigneur, si j'en étois capable. — Eh bien, Suzette, reprit-il, en pressant une de ses mains dans les siennes, remettez à vos compagnes, qui comme vous ont soin de mes rosiers, ce que je vais vous donner pour elles. — Oh ! Monseigneur, je n'voulons rien pour ça : tout votre or ne pourroit valoir le plaisir que j'y prenons. — Vous avez bien rai-

son ; tout ce que je possède ne vaudroit pas ce que vous me donnez.... Mais en attendant que je puisse remercier moi-même vos jeunes amies, rendez-leur ce baiser que je vous donne pour chacune d'elles ; dites-leur bien qu'elles embellissent la fin de ma carrière, et que jamais ce qu'elles ont fait ne sortira de mon souvenir.... En achevant ces mots, l'honorable vieillard déposa un baiser sur le front modeste de la laitière qui s'éloigna fière et joyeuse de l'honneur qu'elle avoit reçu.

M. de Malesherbes ne cessoit de raconter cette aventure.... Quelques jours après, c'étoit un dimanche, M. de Malesherbes apprit que toute la jeunesse de Verneuil et des environs devoit se réunir le soir même devant sa grotte si renommée, et qu'on avoit résolu d'y établir le lieu de la danse. Adieu mes roses ! se dit alors ce sage aimable ; le moyen que tel jeune garçon n'en fleurisse pas sa danseuse ? que telle jeune fille n'en détache pas les plus belles pour en orner son corset ? Mais ils s'amuseront, ils parleront de moi, peut-être : moi-même, je pourrai les voir réunis, être témoin de leurs jeux : allons, allons, si j'ai quelques roses de moins, j'aurai du plaisir de plus; et l'un vaut bien l'autre.

Cependant comme il craignoit que sa présence n'intimidât la bande joyeuse, et ne l'empêchât de se livrer à tout le bonheur que lui promettoit une aussi belle journée, il s'abstint de diriger le soir sa promenade accoutumée du côté de sa solitude. Mais le lendemain dès le matin, il fut impatient de voir le dégât qu'avoit dû causer dans le bosquet la danse de la veille. Déjà, muni d'une bêche et de plusieurs autres instrumens, il se disposoit à réparer le dommage.... Quelle fut sa surprise de trouver tout dans le même état ! L'endroit où la danse avoit eu lieu se trouvoit passé au rateau; le banc de verdure avoit conservé toute sa fraîcheur ; on n'avoit pas détaché une seule rose ; et sur l'entrée de la grotte, ces mots : *à notre ami*, étoient formés de fleurs d'éternelles.... M. de Malesherbes croyoit rêver. Quoi, se disoit-il, au milieu d'une réunion aussi nombreuse que folâtre, dans une danse champêtre, où la joie bannit ordinairement toute réserve, mes roses ont été respectées ! Qu'il est doux le bonheur d'être aimé à ce point ! Je ne troquerois pas ma grotte pour le plus beau palais du monde.

Le dimanche suivant, il balançoit entre le desir d'assister à la danse du village, et la crainte d'imposer par sa présence, lorsque son valet-de-chambre vint lui annoncer qu'une jeune fille toute en larmes desiroit lui parler. Il ordonna qu'on l'introduisît, et dès qu'elle parut, lui demanda le sujet de son chagrin. Ah, Monseigneur, j'sommes perdue si vous n'avez pitié de moi ! — Que vous est-il donc arrivé ? Parlez, et rassurez-vous. — J'vous dirai d'abord que c'étoit c'matin mon tour d'arroser vos rosiers...... — Eh bien? — Eh ben, Monseigneur ; comme c'est la fête d'ma marraine Jeanne, l'une des fermières du château, chez qui j'demeure d'puis que j'suis orpheline,

j'ons cru que j'nétois vue de personne, et j'avons eu l'malheur de cueillir une de vos roses malgré la défense et l'serment que j'ons fait entre nous tous de n'y toucher jamais. — Une rose!... répondit en souriant M. de Malesherbes; ce n'est pas un vol bien considérable. — C'en est pourtant assez, reprit la jeune fille en pleurant, pour me déshonorer dans tout l'village. — Comment cela? —Mathurin La Treille, c'maudit ivrogne, l'espion de la jeunesse, m'a vu cueillir c'te rose qui m'avoit tentée si fort : il a répandu ça parmi tous les garçons, et v'là qu'au moment où j'suis arrivée à la danse, comptant ben m'en donner comme de coutume, j'navons pu trouver un seul danseur..... I'z'ont décidé tout d'une voix, que d'l'année je n's'rois reçue dans vot'bosquet. Ma marraine a eu beau prier pour moi, tous m'ont condamnée, jusqu'à Guillot lui-même.... Guillot!.... Vous sentez ben, Monseigneur, qu's'il faut que j'soyons un an sans danser, j'sommes perdue d'réputation; Guillot n'voudra plus d'moi, et j'resterai fille toute ma vie. — La punition seroit trop grande pour une faute aussi légère, reprit M. de Malesherbes... Rassurez-vous, ma belle enfant; je veux moi-même implorer votre grâce. Venez, donnez-moi votre bras;.... je me fis toujours un devoir de défendre les accusés.

Ils arrivent tous les deux au lieu du rendez-vous. L'éloquent naturaliste plaida avec chaleur; mais ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il obtint le pardon qu'il sollicitoit. Afin qu'il ne restât aucune trace de la réprobation qu'avoit encourue la jeune fille, il la présenta lui-même à Guillot; l'engagea de danser avec elle, et lui promit de doter sa prétendue. Suzette Bertrand, la jolie laitière, qui la première avoit fait connoître à ce ministre la tendre vénération qu'on lui portoit, eut une dot semblable, qu'elle partagea bien vite avec un des plus beaux garçons du village. Les deux heureux couples furent unis; leurs noces se firent le même jour au château. M. de Malesherbes voulut que l'une et l'autre mariée fût parée ce jour-là des fleurs de ses rosiers. Il fit arrêter par la jeunesse de Verneuil, que dorénavant toute fille qui se marieroit dans la saison des fleurs, auroit le droit de cueillir, à la grotte si respectée, un bouquet de roses blanches. Elles seront, disoit-il aux jeunes villageoises qui l'entouroient, elles seront l'emblême de vos soins et de ma reconnoissance : quand je ne serai plus, elles vous rappelleront votre ami; vous me croirez là; et je pourrai, grâce à votre souvenir, assister encore au plus beau jour de votre vie.

Cet usage, ou, pour mieux dire, cette touchante commémoration, existe toujours dans le village de Verneuil. Aucun couple ne s'unit sans aller former un bouquet à la grotte dont on renouvelle chaque année l'honorable inscription. Depuis la mort cruelle et prématurée de cet homme célèbre, on n'a pas cessé de cultiver le bosquet que planta sa main bienfaisante, et c'est encore à qui respectera *les roses de M. de Malesherbes.* »

Le Théâtre de Séraphin ou des Ombres Chinoises, expliqué et commenté, avec 14 figures en taille-douce et un plus grand nombre de figures en bois; 2 volumes in-18, prix, 2 francs 50 centimes; à Paris, chez Ferra aîné, libraire, rue des Grands-Augustins, n.° 11.

Almanach de Famille, ou Choix de pièces de Vers pour différentes circonstances, telles que jour de l'an, naissance, anniversaire, etc.; à l'usage des pensionnats; volume in-18, de 192 pages, précédé d'une gravure; prix, 1 franc 50 centimes, et, port franc, 1 franc 75 centimes; à Paris, à la Librairie Economique, rue de la Harpe, n.° 94, ancien collége d'Harcourt.

Almanach de Famille et de Société, ou Choix de Bouquets, Chansons et autres pièces de Vers, pour un mari à sa femme, une femme à son mari, un amant à sa maîtresse, un ami à son ami, etc., etc.; volume in-18, de 312 pages, précédé d'une gravure; prix, 1 franc 80 centimes, et, port franc, 2 francs 25 centimes; à Paris, à la Librairie Économique, rue de la Harpe, n.° 94.

MODES.

Excepté pour le négligé, tout ce que font les modistes est uni. C'est de la pluche verte sur de la lévantine verte, du blanc sur du blanc, du rose sur du rose. Le rose est la couleur dominante. Pour le matin, quelques petites capotes ont un rang de coques pour ornement : ces coques alternent de la manière suivante : pluche grise et mérinos pourpre, pluche et mérinos; ou bien, pluche grise et mérinos amaranthe. La mode du palmier turc n'est pas encore passée : cette fleur est de deux verts, dont un, le plus sombre, s'obtient en employant du velours. Une belle plume rose est admise sur une toque parée, comme une plume blanche. Les pélerines en poil se portent plus grandes que l'année dernière; mais une ampleur bien plus remarquable est celle des coqueluchons, qui, rabattus, cachent entièrement les épaules et descendent plus bas que la ceinture.

A la feuille de ce jour est jointe la gravure 1029.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre, n°. 183, près le boulevart, à côté du café.*

1810. Costume Parisien.



Chapeau Garni en Chefs de Cachemire et en Pluche. Douillette de Marcelline.

N.° 2. (Quatorzième Année.) 10 Janvier, 1810.

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15 avec deux gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) *Les abonnemens datent du* 1.er *ou du* 15.

PARIS.

Ce 9 Janvier, 1810.

Une femme belle ne porte presque jamais de chapeaux ni de plumes, et le marchand de modes ne fait pas grand profit chez elle. Sa coëffure est régulière comme ses traits, noble comme sa figure, imposante comme son regard; elle a sur sa toilette toutes les médailles antiques, représentant les Impératrices romaines, et se fait tour-à-tour coëffer comme Flavie, comme Livie, comme Agrippine. Une femme qui se méfie de sa figure (il n'y en a pas beaucoup à la vérité), se cache sous ses plumes, sous son chapeau, et y ajoute même un voile. Une Roxelane dont les traits, quoiqu'irréguliers, sont piquans, et parmi les françaises ce mérite est assez commun, disons donc, la plupart de nos jolies femmes portent aujourd'hui un chapeau, bonnet ou toque, sans bord, qui ne ressemble à rien, qui n'a ni grace ni tournure, mais qui est très à la mode et qui n'a d'autre rapport avec la figure d'une petite-maîtresse que d'être chiffonné comme elle.

Genus irritabile vatum, a dit Horace : D'où il faut conclure que, depuis les Romains jusqu'à nous, les poètes n'ont pas changé de caractère. Rien de plus susceptible que ces Messieurs, et leurs plus petites œuvres fugitives sont l'Arche sainte, à laquelle nulle main profane ne doit toucher. Aussi les faiseurs de parodies sont-ils bien embarrassés. Ne pouvant employer l'arme du ridicule, ils font des ouvrages sans sel. Leurs pièces sont

des corps sans ame. A peine ont-ils lancé un trait qu'ils décochent une foule d'éloges ; on ne sait s'ils veulent faire une satire ou un panégyrique. Les auteurs qui ont parodié *Fernand Cortez* paroissent sur-tout mériter ces reproches : on diroit qu'ils ont un grand opéra en répétition et qu'ils craignent les représailles. Cependant leur bluette sous le titre de *Relâche pour la Répétition de Fernand Cortez*, attire assez de monde ; ce qui a fait dire à un plaisant que les meilleurs jours du Vaudeville sont ceux où il affiche *Relâche*.

La taille d'un habit à la mode est presque carrée. Aussi large du haut que du bas, le dos d'un jeune homme semble recouvert des deux pages d'un énorme in-folio, les basques de l'habit sont larges et courtes, elles n'atteignent pas le genou ; et un habit de fraîche date ressemble à ce qu'on appeloit jadis *un pet-en-l'air*. Les manches sont larges comme des sacs, les revers étroits et longs descendent beaucoup plus bas que le buste, et partagent de cette façon le corps en deux parties inégales et presque difformes. Le chapeau-claque qui se termine en pointe dans tous les sens, et fait de loin ressembler un homme en repos au clocher d'une cathédrale, ajoute encore à la bizarrerie du costume ; et si l'on appeloit il n'y a pas longtems nos élégans des *incroyables*, on pourroit bien les surnommer aujourd'hui des *inconcevables*. Ce ridicule mérite d'être attaqué, mais il faudroit, pour le faire bien ressortir, la plume d'Andrieux ou le crayon de Vernet.

Le Centyeux.

ROMANCE.

O vous dont la bonté s'empresse
De calmer mes vives douleurs,
Je veux payer votre tendresse,
En vous racontant mes malheurs.
Que mon exemple soit utile.
Hélas! il doit le devenir!
Si la bergère trop facile
Veut en garder le souvenir.

J'étois à la fleur de mon âge,
En vain on m'avoit fait la cour,
Lorsqu'un garçon de ce village,
Alexis, obtint mon amour.
Qu'il étoit beau! que j'étois vaine
Du nœud qui sembloit nous unir!
Mon cœur, pour augmenter sa peine,
A gardé ce doux souvenir.

Dans l'espoir de faire fortune,
Alexis suit un grand seigneur;
Ah! notre amour en étoit une;
L'argent ne fait pas le bonheur.
Souffre, dit-il, ma courte absence,
Elle assure notre avenir.
Tu peux compter sur ma constance,
J'emporterai ton souvenir.

La ville a corrompu son ame;
Alexis est ambitieux.
Si j'étois une grande dame,
Je plairois encore à ses yeux.
Je touche au terme de ma vie,
L'ingrat ne veut plus revenir;
Et dans les bras d'une autre amie,
Il a perdu mon souvenir.

Jugez l'amour et sa foiblesse,
Instruisez-vous par mon malheur.
Hélas! pour un instant d'ivresse,
Il coûte un siècle de douleur.
J'ai vu quelques jours pleins de charmes
Comme l'éclair s'évanouir;
Mais le jour qui cause mes larmes,
J'en ai gardé le souvenir.

Usages relatifs aux Mariages dans quelques Cantons du Pays Chartrain.

Article extrait des *Mémoires de l'Académie Celtique* (1).

« . . . . . La demande en mariage n'a rien d'extraordinaire. Le contrat une fois passé, le dimanche qui suit, le futur va chercher sa future, l'amène chez ses parens, et on y passe une bonne partie de la journée. On appelle cela faire *le beau dimanche*, et on n'y manque jamais.

Huit jours avant la noce, les deux futurs montent à cheval, et vont prier leurs convives.

Le jour de la cérémonie, les parens du marié viennent prendre la future dans son domicile. Elle est conduite à l'église à la tête du cortège, précédée d'un ménétrier jouant une marche sur son violon. Autrefois c'étoit sur une cornemuse,

(1) Chaque mois de l'année 1810, il paroîtra, comme en 1809, un cahier d'environ 150 pages in-8.°, orné de gravures. Le prix de la souscription pour les douze cahiers est de 25 francs pour Paris, de 32 francs, port franc, jusqu'à la frontière, et de 39 francs pour les pays au-delà de la frontière.

On souscrit, à Paris, chez Alexandre Johanneau, au Musée des Monumens français, rue des Petits-Augustins.

Les mémoires à insérer, les livres à annoncer, doivent être adressés, port franc, à M. Eloi Johanneau, secrétaire perpétuel de l'Académie Celtique, au même Musée.

qui, dans le pays, s'appelle *oèze*. L'étiquette veut que la mariée tienne le bout d'une serviette blanche, et celui qui la mène, l'autre bout.

Quand le mari met l'anneau au doigt de la mariée, il ne le porte, comme on sait, que jusqu'à la seconde jointure. Celle-ci doit donc vîte le pousser à la troisième, afin d'empêcher le maléfice des sorciers, qui n'ont que cet instant du passage de l'anneau par la troisième phalange de l'annulaire, pour opérer la noûre de l'éguillette.

Dès le commencement de la messe, la mariée offre le pain béni, que deux jeunes gens de la noce vont couper par morceaux dans la sacristie. Ceux-ci viennent le distribuer, tous les deux, dans une serviette, d'abord aux personnes de la noce, puis aux autres personnes qui sont présentes. On a soin de donner le *chanteau*, c'est-à-dire le premier morceau enlevé, à la demoiselle qui est la plus proche parente de la mariée, et la distribution commence par ce signe du futur mariage que la mariée est censée lui souhaiter.

Les mariés entendent la messe à genoux. A l'Evangile, on a soin de remarquer lequel des deux époux se lève le premier; on en augure que c'est lui qui sera le maître . . . .

La mariée est ramenée de la messe avec le cérémonial observé en l'amenant; mais elle est reconduite, par les parens du mari, au domicile de celui-ci, parce que maintenant elle appartient à la famille du mari qu'elle vient d'épouser.

En sortant de l'église, on conduit la mariée en face d'une image de la Vierge ou de Sainte-Anne, auprès de laquelle est attachée une quenouille garnie de chanvre; on la lui présente; elle file deux ou trois aiguillées, et l'emporte chez elle; elle fait filer ou file le reste, et rend ensuite, avec l'écheveau de fil qui en est provenu, cette même quenouille, qu'elle a soin de garnir d'autre chanvre.

Pendant ce tems-là, plusieurs jeunes gens se détachent, et vont, dans le cabaret le plus voisin, faire préparer une rôtie au vin chaud avec du sucre. Le plus jeune d'entr'eux l'apporte, sous une serviette qu'on lui a attachée sous le menton et autour du col. Les mariés en goûtent les premiers, ensuite les gens de la noce s'en emparent. Aux mariages des filles de cultivateurs aisés, on présente des biscuits avec du vin chaud et du sucre.

Ceci se passe à la principale porte de l'église. C'est là aussi que les jeunes gens ornent de rubans les demoiselles de la noce, ainsi que M. le Ménétrier.

« . . . . Avant de se mettre à table, ou après le dîné, on fait courir les gants. Cette cérémonie se fait dans des terres labourées; les jeunes gens de la noce s'y rendent à cheval. On détermine un point de départ et on fixe un but. Celui qui a atteint ce but le premier, reçoit des mains du marié une paire de gants.



Ensuite, les demoiselles font la course à pied; un gâteau est le prix que l'une d'elles reçoit des mains de la mariée.

Enfin, on rentre à la maison; et chacun va prendre place autour de la table, où l'épousée tient le haut bout, entre les deux parens les plus proches des deux côtés. Le mari est condamné à servir les convives pendant tout le jour; et aucun d'eux ne peut, sous peine d'amende, donner aux nouveaux époux d'autre dénomination que celle de *Monsieur le Marié*, *Madame la Mariée.* Chaque fois que l'on boit, il est également, et sous la même peine, défendu de trinquer avec eux.

Au commencement du dessert, le plus jeune d'entre les garçons parens de la mariée, ou à défaut de parent un ami de la famille, se glisse sous la table, et va détacher les jarretières de la mariée (c'est un ruban de soie garni quelquefois d'un gland d'or ou d'argent). Il en donne une au garçon qui est le plus proche parent du marié. Tous deux, pendant toute la durée de la noce, les portent au bras gauche. Ces rubans sont attachés au-dessus du coude.

Vers la fin du dessert, les jeunes filles présentent un bouquet à la mariée. Il est ordinairement accompagné d'un pigeon blanc ou d'une tourterelle, ou à leur défaut, de quelque petit animal domestique privé. Ce présent est entre deux plats, le tout enveloppé d'une serviette. L'oiseau est tellement garni de rubans qu'il ne peut s'envoler. La plus jeune d'entr'elles porte la parole.

.....Les portes de la danse sont ouvertes à tout le monde. Les jeunes garçons et les jeunes filles du pays, qui ne sont pas de la noce, viennent voir danser, et si la noce doit durer plus d'un jour, il est d'usage de leur céder la danse pendant le premier après-diné....

Au soupé, chacun se place dans le même ordre qu'au diné. Vers le milieu du repas, les fils des laboureurs du pays et des environs, apportent le *ban.*

C'est un bouquet au milieu duquel on a placé un petit attribut du métier; pour le laboureur, une petite charrue; pour le meûnier, un petit moulin, etc. Il est porté au haut d'un bâton. Celui qui annonce le ban, tient une épée, sur la pointe de laquelle a été fixée une orange ou une pomme...... La mariée, en signe d'acceptation, détache l'orange ou la pomme, et les remplace par un gâteau. Les jeunes gens prennent un moment part au banquet, puis se retirent en recevant du marié quelques témoignages de reconnoissance.

Pendant le reste du soupé, on épie avec grande attention le moment où les deux époux quitteront la table pour se retirer dans la chambre où ils doivent coucher. Malgré cette attention, *personne ne les voit sortir;* et il y a déjà plusieurs minutes qu'ils sont partis, quand on s'apperçoit qu'ils ne sont plus à table. Alors on se demande où ils peuvent être; quand on apprend qu'ils sont couchés, on décide qu'on ira les trouver.

Mais où? Le lieu de leur retraite est un secret; secret pourtant qui n'est pas si caché, que quelques-uns ne le connoissent. Les mères, par exemple, les tantes le savent; mais elles se gardent bien d'en parler. Elles compromettroient la tranquillité de leurs enfans, ces chers enfans pour qui le moment actuel est si doux, si délicieux, le seul peut-être de toute leur vie où ils goûteront le bonheur!

Il faut bien cependant que le secret ait percé, car il n'est pas de malices, d'espiégleries qui ne viennent contrarier leurs jouissances quelque temps d'avance; les barres du chevet du lit ont été enlevées; de petits morceaux de crin frit, quelquefois même des épingles ont été semées entre les draps, et les draps eux-mêmes ont été cousus avec la couverture tout autour du lit, etc. etc.

Le souper fini, les tables sont levées. Le violon rappelle à la danse; mais on vient annoncer que *la rôtie est faite.* En un clin-d'œil, tout le monde est prêt, et l'on part au son du violon pour *la porter aux mariés.* Cette rôtie est au vin et au sucre, très-chaude. Mais où la portera-t-on puisque le lieu de la retraite des deux époux est inconnu? On cherche dans toute la maison le lieu où ils peuvent être couchés; on s'informe d'eux aux pères et aux mères; on les appelle; on frappe à toutes les portes; on va écouter à toutes; enfin on les entend. Alors les cris de joie, les exclamations : *Les voilà trouvés! Ils sont ici! Ils sont ici!* se font entendre. Après quelques pourparlers, des refus et des instances, la porte s'ouvre, et celui qui porte la rôtie, entre, suivi de toute la noce. Les mariés reçoivent cette visite sur le lit nuptial. C'est alors qu'on leur fait de nouvelles espiégleries. Les cuillers qu'on leur donne sont percées ou dentelées; il faut qu'ils mangent sans mot dire; autrement on saisit le plat, et plus de rôtie.

...... Le lendemain matin, les jeunes gens des deux sexes se rassemblent et vont chercher le *lait* dans toutes les fermes du village. La tournée finie, on rentre à la maison avec ses provisions; on fait de la soupe avec ce lait, on déjeûne, et l'on se rend à l'église pour y entendre la messe que l'on nomme la *Messe des Morts.* Cette messe est pour tous les parens trépassés des deux familles. La mariée, les mères et leurs proches parentes y assistent vêtues de noir.

Le dîner de ce second jour n'a rien de particulier. C'est plutôt un repas de famille qu'un dîner de noce. A la table succède encore la danse qui dure jusqu'au soir, mais à laquelle il ne se trouve pas ordinairement d'étrangers.

Si l'un des mariés ne laisse pas après lui un frère ou une sœur à marier, sa mère danse la *Pouchette rousse.* Dans cette espèce de menuet, la danseuse porte sous son jupon, une petite poche remplie de noisettes auxquelles on a mêlé quelques dragées grillées. La poche est percée par le bas, de manière qu'à chaque mouvement il sort des noisettes par l'ouverture. Chacun

se dispute ce qui tombe de la pouchette. Le sac vidé, la danse est finie.

Si les nouveaux époux sont les derniers à marier, la Pouchette rousse est dansée en partie quarrée par les deux mères. Si la mère est défunte, elle est suppléée par le père, car la Pouchette rousse doit être dansée.

Après le soupé qui est payé par les hommes et les garçons de la noce, on se sépare, et chacun retourne chez soi avec un gâteau de la noce; c'est un présent d'étiquette que les parens des mariés ne manquent jamais de faire à leurs convives. Ils ont même l'attention d'en envoyer à ceux qui n'ont pu, par diverses raisons, se trouver à la cérémonie du mariage. »

LA RAISON ET LE PENCHANT.

CONTE.

Jeune Lise, écoutez ma fable :
Certaine fille, un jour, le fait est vraisemblable,
Eut desir de se marier.
Qui prendre? Qui choisir? C'est un point difficile.
Elle étoit libre, et pouvoit s'allier
Au plus riche, au plus grand, au jeune, à l'imbécille,
Ou bien au plus spirituel,
Enfin à celui-là pour qui dame nature
Lui souffleroit un penchant naturel.
D'abord elle se mit l'esprit à la torture.
Prendrai-je celui-ci? prendrai-je celui-là?
Le grand me fait trop peur; le riche m'humilie;
Le jeune est trop gaillard; l'homme d'esprit m'ennuie.
Que reste-t-il après cela?
L'imbécile? Ah! quelle figure!
Et que son air si plat est de mauvais augure!
Non content d'être un vrai nigaud,
Il est joueur, dit-on, jaloux, menteur, colère....
Ah! mon dieu, le vilain magot!
Mais.... par où ce magot a-t-il donc su me plaire?
Voyons! Comment a-t-il pu faire
Pour me ravir ma liberté?
L'épouserai-je?.... Oh! non, en vérité,
Je serois malheureuse on ne peut davantage;
Je maudirois, cent fois le jour,
Et mon hymen et mon funeste amour;
Les larmes seroient mon partage:
Mon corps frissonneroit seulement à le voir;
Victime enfin d'un affreux esclavage,
Oui, je mourrois de désespoir.

Comme elle finissoit, entre mon imbécille:
Il parla mariage, alors on s'excusa.
Il revint à la charge, on fit la difficile:
Il voulut fuir.... on l'épousa.

LÉVRIER DE CHAMP-RION.

Éloge de la Coëffure à la Titus pour les Dames ; contenant quelques observations sur les coëffures modernes, dites à la grecque, romaines, etc. ; par J. N. PALETTE, coëffeur ; brochure in-8°., de 16 pages, prix 30 centimes, et, port franc, 35 centimes, à Paris, chez l'auteur, rue Neuve-des-Petits-Champs, n°. 5.

« Combien de personnes, dit M. Palette, ont le front large et les tempes découvertes ! La Titus couvre agréablement ces défauts.... A-t-on le col creux et la plantation basse ? On prolonge la coëffure en frisure jusque sur la fossette, et les imperfections disparoissent..... Le jeu des boucles remplace celui des plumes.... Quoi de moins gracieux, au contraire, qu'une longue chevelure flottante ?..... Il ne faut qu'avoir vu *la Mort d'Adam*, pour apprécier le prétendu avantage des cheveux longs.

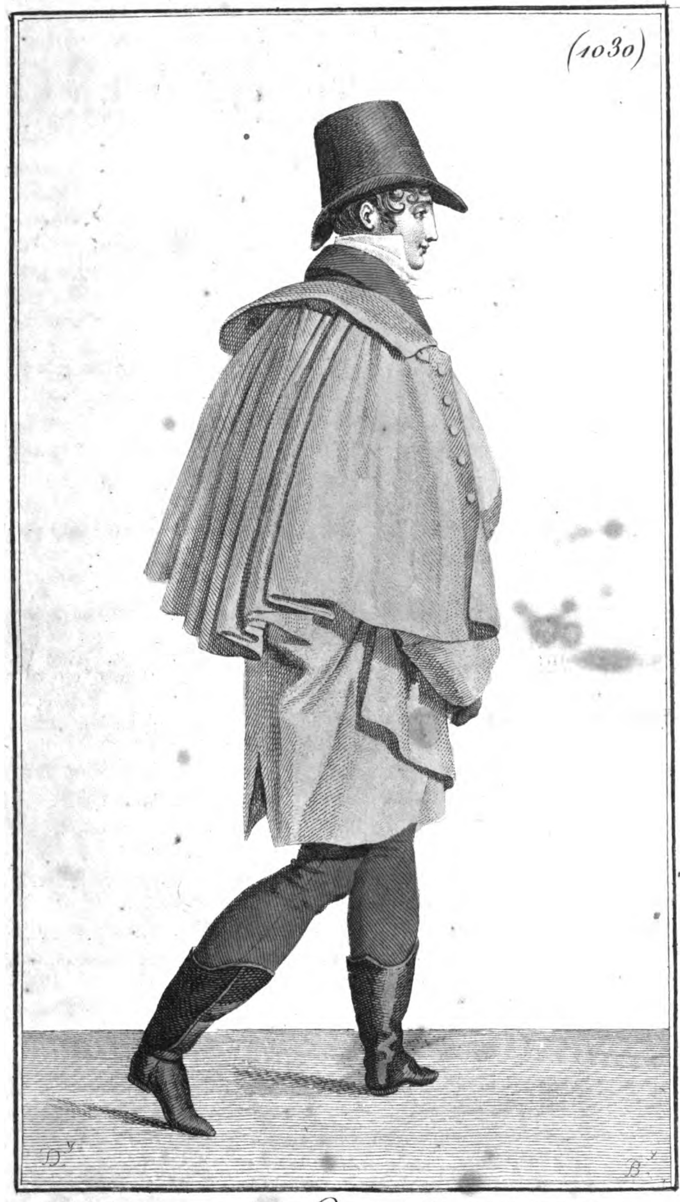
« Si la Titus, dit M. P. à ses confrères, n'est pas pour nous le siècle d'or, c'est au moins le siècle d'argent : la Titus demande plus d'enretien qu'une longue chevelure. Qu'une femme-de-chambre natte et tourne à peu près, on s'en contente ; mais elle ne peut tailler les cheveux à la Titus. Ensuite, pour les grandes parures, il faut des cheveux postiches, moins faciles à employer que des cheveux naturels. »

MODES.

L'ornement le plus riche des coëffures en cheveux est un diadême à jour, formé de brillans, montés en demi-guirlande. Les modistes ne font presque que des toques ; elles sont à la vérité diversifiées prodigieusement. Le bleu de ciel doit être compris dans les couleurs à la mode. On emploie moins de pluche, et davantage de velours frisé. Le palmier turc est presque la seule fleur que l'on mette sur les chapeaux : on l'a vu, pour la première fois, il y a plus de trois mois ; cette continuité de vogue tient sans doute à son analogie avec la pétrification de palmier, si recherchée pour les bijoux. Il semble que l'on prodigue les plumes à raison de leur cherté : les chapeaux *à la Cortez* en sont entourés, les toques en sont couvertes. C'est en paillons d'or ou d'argent, plutôt qu'en taffetas frappé et découpé en feuilles, que l'on brode sur du tulle les fleurs qui ornent les robes de bal.

A la feuille de ce jour est jointe la gravure 1030.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre, n°.* 183, *près le boulevart, à côté du café.*



Chapeau pointu. Carrick à un seul Collet.

N.o 3.

J

Ce Jou
le r
six,

La
Comi
sage
Bagn
ner a
perdu
L'
ouvra
et do
Dale
le ch
l'on
d'un
mage
du p
la m

La
Rien
tourn
specta
ou un

N.° 3. (Quatorzième Année.) 15 Janvier, 1810.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15 avec deux gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim.re pour l'étranger.*

PARIS.

Ce 14 Janvier, 1810.

La maladie de Martin, l'un des meilleurs acteurs de l'Opéra-Comique, ne prend pas un caractère alarmant, mais tout présage qu'elle traînera en longueur. Le printems et les eaux de Bagnères pourront seuls, si l'on en croit la médecine, redonner aux muscles de sa jambe l'élasticité qu'ils ont un moment perdue.

L'indisposition de Martin retarde la représentation de deux ouvrages nouveaux, dont l'un est intitulé : *Le Charme de la Voix*, et dont l'autre, *Le Poëte et le Musicien*, a été composé par Daleyrac, à ses derniers instans, et a été justement surnommé le chant du cygne. C'est un article bien triste que celui où l'on parle de la maladie d'un acteur distingué, et de la mort d'un compositeur célèbre. Mais ne devions-nous pas cet hommage à deux hommes dont le talent a fait et fera les délices du public, et dont la musique ou la voix seront longtems à la mode ?

La manie de bien danser a amené le dégoût de la danse. Rien de si commun que de figurer dans une contredanse ou de tournoyer en walsant, on ne veut plus même se donner en spectacle ou afficher des prétentions en exécutant un bollero ou une gavotte. Aussi les bals parés sont-ils rares, et rien de

plus à la mode qu'un bal masqué. Ce n'est donc plus pour danser que nos élégants vont au bal, mais pour se montrer, s'agiter, s'intriguer et rire : tout bien compté, ce plaisir vaut l'autre. A l'Opéra, les hommes ne sont pas déguisés, et les femmes seules sont en domino. La mode dont le caprice règle tout, veut que dans un bal masqué particulier, personne ne se montre à découvert. Hommes et femmes y paroissent sous le masque. Le domino est cependant entr'ouvert, et l'on peut aisément voir le costume et les formes du masque masculin ; la parure et les diamans du masque féminin. L'aspect de toutes ces figures noires et inanimées paroît, au premier coup-d'œil, triste ; mais bientôt on se mêle, on se foule, on s'agace, on se lutine et l'on s'amuse. Telle est la différence entre un bal masqué et un bal paré. Dans un bal paré, les costumes sont agréables et réjouissans, mais l'ame est triste et languissante ; dans un bal masqué au contraire, les dehors seuls sont sérieux, et tout au dedans respire la gaîté. Aussi cette mode, d'accord avec le caractère français, semble-t-elle devoir être de longue durée.

Les Bretteurs. Tel est le titre d'une bluette jouée naguères au théâtre des Variétés. Ce titre ne paroît pas bien comique, mais il y a longtems que le proverbe dit : il ne faut pas juger sur l'enseigne. La pièce dont nous parlons contient en effet un dialogue bien écrit, quelques scènes amusantes voire même morales, et des couplets généralement bien tournés.

Les suivans seront sans doute du goût de ces dames :

AIR : *En deux moitiés dit-on le sort.*

Un ami doit être indulgent,
Et pardonner une foiblesse ;
Un amant, loin d'être exigeant,
Doit tout passer à sa maîtresse.
Fermer les yeux, même à propos,
Prouveroit sa froideur extrême ;
On doit chérir jusqu'aux défauts
De la personne que l'on aime.

AUGUSTE.

Aux femmes l'on doit le bonheur,
Donc on peut jouir sur la terre ;
Souvent l'homme devient meilleur,
En cherchant le secret de plaire.
Pour supporter les coups du sort,
Malheureux qui n'a point d'amie ;
Il faut chérir jusqu'à la mort,
Le sexe auquel on doit la vie.

Une redingotte doublée de martre vraie ou fausse, tout le monde en a. Une pélerine de renard, de zibeline, tout le monde en porte. Une fourrure d'astracan, c'est trop commun, cela court les rues, et cette fourrure est affectée aux femmes qui vont à pied; une robe garnie d'hermine est plus distinguée, il faut avoir voiture pour se permettre une pareille robe. Mais les femmes à voiture renchérissent les unes sur les autres, et quand une belle ne peut avoir un costume plus riche que sa voisine, elle veut au moins en avoir un plus bizarre: n'importe à quel prix, il faut qu'une femme se distingue. C'est sans doute à ce motif qu'il faut attribuer les fourrures singulières que l'on voit porter à quelques-unes de nos élégantes. Sur un fond chamois, rose pâle ou beurre frais, sont symétriquement parsemées des queues d'hermine flottantes, et de cette étoffe, une femme à la mode se fait faire une robe, une pélerine et un chapeau : ce costume ne favorise ni les traits ni la tournure, et l'on ne sait trop à quoi ressemble une belle ainsi vêtue. De loin on ne diroit pas voilà une élégante, mais bien une marchande de peaux de lapin.

Le Centyeux.

AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI,

CHANSON MORALE.

Air : *Guillot auprès de Guillomette.*

Du temps où vivoit ma grand'mère
On étudioit à la fois
Les bons auteurs et la grammaire :
C'étoit le Français d'*autrefois*.
Maintenant cela nous assomme :
Quand on danse on est un grand homme,
Et puis l'on fait sonner aussi....
Les S pour les T, dieu sait comme !
Voilà le Français d'*aujourd'hui*. (*bis.*)

Quand on se trouvoit sans ressource
Chez nos bons et premiers Gaulois,
Un ami vous ouvroit sa bourse ;
C'étoient les amis d'*autrefois*.
Maintenant dans votre baraque,
Si la misère vous attaque,
Allez réclamer quelque appui....
Chacun vous tournera casaque :
Voilà les amis d'*aujourd'hui*.

A table, en bonne compagnie,
On fredonnoit des airs grivois;
Toute étiquette étoit bannie :
C'étoient les plaisirs d'*autrefois*.
Maintenant tout change de note,
Sur la politique on radote,
Et puis pour éviter l'ennui,....
On perd son or à la bouillote :
Voilà les plaisirs d'*aujourd'hui*.

Quand un jeune homme avec franchise
D'une femme suivoit les lois,
Il soignoit son maintien, sa mise :
C'étoit le bon ton d'*autrefois*.
Maintenant il arrive en botte,
Tout mouillé, tout couvert de crotte,
Et, s'étalant comme chez lui,
Il critique, il bâille, il clignotte :
Voilà le bon ton d'*aujourd'hui*.

Quand quelqu'un osoit vous rabattre,
Jaloux de maintenir ses droits,
Sur-le-champ on couroit se battre :
C'étoient les bretteurs d'*autrefois*.
Maintenant on est plus traitable,
Et dans une affaire semblable
On provoque son ennemi....
On arrive, on... se met... à table....
Voilà les bretteurs d'*aujourd'hui*.

A raison de dix sous par place
Chez Nicolet nos bons bourgeois
Alloient voir *Cassandre* et *Paillasse* :
C'étoit la gaîté d'*autrefois*.
Tudieu! quels changemens sublimes!
Des *combats*, des *pleurs*, des *abîmes*,
Et pour achever tout ceci....
Des *prisons*, des *bourreaux*, des *crimes* :
Voilà *la gaîté d'aujourd'hui*.

BRAZIER.

L'éditeur de l'*Esprit du Mercure de France* (1) a fait revivre un petit conte, qui rachète par l'intérêt du fond les négligences de style et le manque de précision.

LA FILLE ARBITRE.

« Le caissier d'un gros marchand de Londres faisoit depuis long-tems l'amour à une jeune demoiselle, dont le caractère principal étoit l'insensibilité. Elle voyoit donc sa flamme avec une

(1) Trois vol. in-8.º; prix, 15 francs; chez Barba, libraire, au Palais-Royal.

indifférence dont il ne pouvoit se plaindre parce que *ses rivaux* étoient également traités. Quand je dirai que cette fille étoit belle, on concevra facilemeut que le don de sa main faisoit des envieux. Trois personnes du nombre desquelles étoit notre caissier, se déclarèrent ouvertement; mais l'amante ne penchoit pas plus pour l'un que pour l'autre.

Le père qui ne demandoit pas mieux que d'établir sa fille, auroit souhaité qu'elle se décidât pour un des trois concurrens. Parlez-moi avec confiance, lui dit-il un jour; je veux suivre votre inclination pour régler votre hymen; ainsi lequel de vos trois amans préférez-vous ?

Aucun des trois, lui répondit cette demoiselle, ainsi, j'attends votre décision.

Le père enchanté de cette détermination, d'autant plus flatteuse qu'elle est plus rare, résolut d'attendre que les soins de l'un des trois concurrens fissent pencher la balance; mais personne ne réussit.

A la fin, las des incertitudes, le père invita les trois amans à venir le même jour souper chez lui. Ils s'y trouvèrent : leur surprise et leurs craintes furent égales, en se voyant réunis; car leur hôte les avoit avertis chacun en particulier qu'il régleroit dans ce repas le mariage de sa fille.

On ne pensa d'abord qu'à manger, boire et se divertir; mais au dessert, le père tint ce discours : Je connois vos intentions, Messieurs, et je les approuve. Je voudrois pouvoir vous rendre tous heureux; mais cela m'est impossible. Je n'ai qu'une fille, et cette fille ne peut avoir qu'un époux : pour l'obtenir elle s'en rapporte à ma prudence. Je pourrois me tromper, la décision sera celle du sort, par ce moyen, nul motif de reproche. Quant à la dot, ma fille sera riche, mais je ne veux pas me dépouiller : vous êtes tous dans l'aisance, vous l'aimez également; c'est à votre rivalité d'établir sa fortune présente. Mettez donc chacun entre mes mains une somme de cent guinées, qui en feront trois cents.

La condition est acceptée : qui refuseroit, marqueroit peu d'amour, et dès-lors prononceroit son exclusion. Le lendemain, chacun apporte son argent. Alors le père prenant un livre, le présente gravement aux trois rivaux, et leur declare que celui qui fera paroître la lettre la plus noble, sera le mari de sa fille. Chacun cherche des yeux l'endroit qu'il suppose le plus favorable, et d'une main tremblante, il y place son épingle.

On ouvre; tous regardent d'un œil inquiet et l'oracle prononce en faveur du caissier. Le bonheur étoit trop grand pour que ce jeune homme pût contenir sa joie. De retour au logis, il en fait part à son marchand, qui étoit garçon. L'amant ne lui cache aucune des circonstances de cette histoire singulière. Dans l'ivresse, il lui avoue avoir pris dans la caisse, dont il a la garde, les cent guinées qu'il venoit de déposer. Le maître, loin de le blâmer, le félicite, et pour montrer à son commis

combien il est sensible à la fortune qui lui est survenue, il le charge d'engager son épouse future à se trouver à un repas qu'il veut donner pour solemniser l'évènement.

Le commis parle à sa maîtresse, qui ne fait point difficulté d'accepter. Elle vient donc chez le négociant, étaler toutes ses grâces. Celui-ci en est étonné, frappé, il en devient amoureux.

Le lendemain de cette partie, le célibataire qui avoit pesé toutes les circonstances par lesquelles son commis avoit obtenu le droit de prétendre à la main de sa maîtresse, se résout à la lui enlever. Il ne veut qu'observer certaines bienséances.

Ami, dit-il à son caissier, tu ne dois qu'au hazard le bonheur d'épouser celle que j'ai vue hier; ainsi ta tendresse pour elle ne doit pas être si forte que tu ne puisses prendre un autre parti. Si mon attachement pour toi mérite quelque chose de ta part, il faut te désister de tes prétentions en ma faveur. J'adore cet objet de tes vœux; mais je ne prétends pas que ta condescendance te coûte ta fortune. Je te fais présent des trois cents guinées déposées pour le fonds de la dot, et loin de revendiquer les cent que tu as puisées dans ma caisse, je te les donne, et même je prétends les doubler. Vois, continua-t il, réfléchis, décide-toi, car je suis résolu d'aller à l'instant parler à son père.

L'époux de hasard, mais dont le cœur avait devancé l'oracle du destin, ne balança pas. Sa maîtresse disputée acquéroit un nouveau prix. Le maître veut le prier, le presser, mais en vain. Voyant enfin tous ses efforts inutiles : Crains, lui dit-il, que je ne ravisse par la force des lois ce que je m'abaisse aujourd'hui à te demander avec instance. Oui, malgré toi, j'obtiendrai la main de ta maîtresse, et tu perdras avec elle les avantages que ma trop facile bonté te proposoit.

Le commis se rit de ces vaines menaces, et se retire même sans inquiétude. Le négociant, de son côté, va trouver le père et la fille. Il étale à leurs yeux ses grands biens, fait valoir sa tendresse; mais il parle à des sourds et à des aveugles. Ils ont donné leur parole..

Le caissier ne tarda pas à être averti de toutes ces démarches. Vous jugez combien il se félicita de son triomphe. Il ne pensoit qu'à hâter le mariage, quand il fut appelé en justice par son maître, pour se voir condamner à perdre sa femme future, comme bien acquis avec des fonds dont il n'étoit que dépositaire, et dont le produit, suivant les lois appartient au propriétaire.

Les parties vont devant le juge. Le négociant allègue en sa faveur la loi expresse, par laquelle, en Angleterre, on est forcé d'adjuger aux commerçans tout le profit que leurs commis peuvent faire pendant qu'ils sont à leurs gages.

Vous la savez, Messieurs, cette loi, dit-il, et vous en connoissez la sagesse : vous devez donc la soutenir. Mon commis

s'est servi de mes fonds pour acheter sa femme, puisque sans eux il n'auroit pu déposer les cent guinées qui devoient le mettre en parallèle avec ses rivaux pour tenter le sort qui lui a adjugé sa maîtresse; donc ce qu'il a acquis m'appartient. Le fonds étoit à moi, l'intérêt qu'il en tire, savoir son épouse, est le profit qu'il ne pouvoit faire qu'à mon avantage; cette épouse future est donc le produit qui me revient, et je la réclame de votre justice.

Cette application singulière d'une loi de négoce dut sans doute beaucoup fournir à l'amusement des magistrats, qui, cependant, furent obligés de l'écouter gravement.

Le commis opposa pour sa défense que nulle loi, nulle coutume, nul sentiment même particulier n'avoient encore mis la femme au rang des épices et des étoffes, quoique, souvent, elle ait la légèreté des dernières et l'acre douceur des premières. Il n'est permis qu'à des peuples barbares d'en trafiquer, ajouta-t-il d'un air triomphant. Aussi, malgré ses allégations, le négociant fut condamné et le commis maintenu dans la plénitude de ses droits.

Les Mœurs du Jour, par J.-F. Th. Guyot du Vigneul; 2 vol. in-12 avec un frontispice représentant le Jugement de Pâris; prix : 4 francs, et, port franc, 4 francs 25 centimes; à Paris, chez l'Auteur, rue Neuve-Saint-Augustin, n.° 20.

SUR LA MORT DE MON JARDINIER.

Air : *Avec vous sous le même toit.*

Dès l'aurore dans mon jardin,
Je le voyois, avec courage,
Le dos courbé, la bèche en main,
Gaîment y faire son ouvrage.
Jamais des éternels décrets
Il ne voulut chercher les causes;
Et tout en plantant mes *navets*,
Le bon homme cueilloit des *roses*.

Afin de se désennuyer,
Plus d'une fois, je vous le jure,
Il raisonna, mon jardinier,
Politique et littérature :
Très-rarement il admiroit
L'œuvre d'une muse badine;
Mais, pour s'instruire, au cabaret
Tous les jours il prenoit *Racine*.

Ces couplets sont tirés de *la Lyre d'Anacréon, pour* 1810; *choix de Romances, Vaudevilles, Rondes de table et Ariettes des pièces de Théâtre les plus nouvelles, etc.*, avec la musique

de 62 airs gravés ; volume in-18, orné d'une vignette et d'une gravure pointillée ; prix 2 francs, et, port franc, 2 francs 60 centimes. A Paris, chez Favre, libraire, au Palais-Royal, galerie de bois, côté du jardin, n.° 263.

Le petit Livre de poste pour 1810, *ou Départ de Paris des Courriers de la Poste aux Lettres*, imprimé avec autorisation de l'administration générale ; volume in-12, prix : 1 franc, chez Lecousturier l'aîné, rue J.-J. Rousseau, n.° 12, en face de la Poste aux Lettres, et dans les départemens, chez les directeurs des Postes.

Ce petit livre indique les endroits où sont établis les bureaux de Poste aux Lettres, les départemens dans lesquels ils sont situés, et les jours de départ de Paris. A la suite sont les jours de départ pour les villes et pays étrangers.

Étrennes à la Jeunesse, recueil d'historiettes morales en vers et en prose, contenant en outre : un calendrier pour 1810, les évènemens mémorables de 1809, et la distribution des prix du concours général des quatre Lycées de Paris ; volume in-18, de 264 pages, accompagné de cinq gravures ; prix, papier d'Angoulême, 3 francs, et 3 francs 50 centimes, port franc ; papier vélin, 6 francs, et 6 francs 50 centimes, port franc ; à Paris, chez Demonville, imprimeur-libraire, rue Christine, n.° 2.

MODES.

Le bleu de ciel est maintenant aussi commun que le rose et le blanc. On voit peu de gros jaune, peu de gris, moins de gros vert que de coutume, mais, à sa place, du violet. Quelquefois le bleu de ciel se coupe avec du noir. Les fleurs, presque rares chez les modistes, sont, au contraire, l'ornement que les coëffeurs emploient par préférence : leur chou de nattes est moins saillant que de coutume ; quelquefois, comme nous l'avons dit, ils introduisent dans les nattes une faveur rose. Pour la peau, la liqueur spiritueuse qui a la vogue, est l'*Eau Souveraine* de M. Boucher. Les fourrures, dans la toilette des femmes riches, remplace la pluche de soie. Les redingotes fourrées se font si larges qu'elles ne froissent pas le vêtement de dessous.

A la feuille de ce jour sont jointes les gravures 1031 et 1032.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre, n°.* 183, *près le boulevart, à côté du café. Les abonnem. datent du* 1.er *ou du* 15.



Toque de Velours. Redingote. Garnie en Chefs de Cachemire.



Coeffure exécutée avec des Cheveux repoussés. Pélerine de petit Gris.

N.° 4. (Quatorzième Année.) 20 Janvier, 1810.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15 avec deux gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim.*re *pour l'étranger.*

PARIS.

Ce 19 Janvier, 1810.

La premiere pièce qui sera jouée aux Français est intitulée *le Prisonnier en Voyage*. C'est une comédie en trois actes et en vers, dont les situations sont piquantes, dont le dialogue est pur et animé, à ce qu'on assure, dont on dit enfin beaucoup de bien, et qui est attribuée à l'auteur du *Parleur Contrarié*. La représentation promet d'être nombreuse et brillante, et il est de bon ton d'avoir une loge louée d'avance pour le jour où cette pièce sera jouée.

Rien de plus commun que des chiffres, des devises, des gerbes et des silhouettes en cheveux; mais un gros bouquet tout en cheveux, un bouquet dont chaque fleur a le même relief que si elle étoit sculptée, et présente les mêmes dégradations de teintes que si elle étoit peinte, voilà ce que nous croyons neuf, ce dont nous nous serions méfié, si nous n'avions eu à regarder de près et à palper plusieurs tableaux de ce genre. L'artiste (1) qui a consacré à ce travail un talent aussi distingué que sa patience est étendue, commence à recueillir le fruit de ses veilles. Il a paru agréable à quelques familles riches d'avoir des bouquets *généalogiques*; d'autres ont voulu ombrager une urne cinéraire, d'arbustes formés de cheveux de tous les individus à qui la personne défunte étoit chère.

(1) M. Seyffert, rue Montorgueil, n.° 106, en face du passage du Saumon, au troisième.

Si l'art de la danse a perdu beaucoup de sa faveur, l'art de patiner a repris plus de crédit que jamais. Ainsi les escarpins ont fait place aux patins. Le froid met obstacle aux promenades à pied, la glace empêche les courses à cheval : ce n'est donc plus à Coblentz, aux Champs-Elysées, à Bagatelle que nos élégans se donnent rendez-vous, mais à la Villette, et le bassin du Canal de l'Ourcq est l'endroit où, depuis midi jusqu'à quatre heures, l'on trouve les femmes les plus jolies, les cavaliers du meilleur ton, et les modes les plus nouvelles.

On remarque deux caractères assez piquans dans *la Ferme et le Château*, pièce qu'on joue presque tous les jours au théâtre des Variétés; du reste, point de situations, point d'intrigue, point de but comique ou moral; quant au dialogue, il est si naturel que la pièce semble avoir été écrite par un fermier. Il n'en est pas de même des couplets; on en jugera par les suivans:

CLAUDE.

Un proverbe qui n'a pas tort,
Nous dit craignez, fuyez l'envie;
Bien malheureux qui dans cette vie
N'est jamais content de son sort.
Le desir ne connoît point d'terme,
Chaque jour on veut du nouveau;
Et l'on n'a pas plutôt la ferme
Qu'on voudroit avoir le château.

ANET.

Il n'est plus c'temps où le château
Craignoit l'voisinage d'la ferme;
S'tila qui protège la ferme
Protège d'même le château.
Grace à lui maintenant la ferme
Est en paix avec le château :
Le château fait vivre la ferme,
La ferme nourrit le château.

Si le dialogue, comme nous l'avons dit, est digne de la ferme, les couplets sont dignes du château.

Le givre attaché depuis plusieurs jours à nos vîtres, rappelle une mode ancienne, qui, dit-on, ne s'est pas reproduite, parce que le secret de Cazade n'a point été transmis. Ce Cazade faisoit des surtouts de table, et ses décorations s'appeloient *givrées*.

Au premier aspect, tous les arbres qui garnissoient un plateau, étoient couverts de givre; mais, comme celui de la nature, ce givre artificiel étoit d'espèce à pouvoir se dissoudre : par dégrés, la chaleur de la salle le faisoit fondre; on voyoit la rivière dégeler, les arbres verdir, les fleurs éclore, et le printems recouvrer ses attributs.

Depuis quelques jours on voit paroître des jeunes gens dans un costume assez remarquable et assez bisarre pour devenir bientôt à la mode. Au lieu d'un chapeau, ces Messieurs portent un bonnet mi-velours, mi-fourrure et fait à-peu-près comme ceux des lanciers polonais ou des paysans basques; sur leurs épaules est jetté un morceau de drap arrondi, qui s'attache au cou, par deux boutonnières, et qui descend à-peu-près jusqu'aux genoux. Cette espèce de manteau ouvert par-devant permet aux deux bras de sortir à volonté pour vaquer aux divers mouvemens ou besoins des nouveaux incroyables. Ce manteau est à une redingote à-peu-près ce qu'est un spencer à un habit. La première fois qu'on vit un élégant en spencer, on crut qu'il sortoit de la mêlée, et qu'il avoit perdu les basques de son habit à la bataille. Aujourd'hui un élégant, ainsi couvert, a l'air d'un homme distrait, qui n'a pris que son grand collet et a oublié le reste de sa redingote à la maison.

Le Centyeux.

C'N'EST PAS TOUS LES JOURS FÊTE.

Air : *Tous les Bourgeois de Chartres.*

Aux fêtes solennelles,
Un curé bas-breton
Rassembloit les fidèles
Pour leur faire un sermon :
Il se met à prêcher, et sans que rien l'arrête,
Il fait ronfler chaque auditeur.
Pour les paroissiens, par bonheur,
C'n'est pas tous les jours fête.

D'un joyeux mariage
Vive le premier jour!
Il offre, c'est l'usage,
La fête de l'amour.
Mais bientôt plus d'amour, de galant tête-à-tête,
Grace à l'époux toujours glacé,
Quand le premier jour est passé;
C'n'est pas tous les jours fête.

Le pauvre monsieur Planche,
Que toujours on siffla,
Fait jouer le dimanche
Son nouvel opéra.

Le moyen réussit ; l'auteur en perd la tête....
Le dimanche il est applaudi ;
Mais on le siffle le lundi.
C'n'est pas tous les jours fête.

Traître, disoit Nicole
A Lucas son amant,
Quoi ! tu perds la parole
Au second compliment !
Souviens-toi d'un dimanche ousque d'un air honnête,
Tu m'parlas tant de ton ardeur....
— Ça s'peut bien ; mais vois-tu mon cœur,
C'n'est pas tous les jours fête.

J.

L'Art de Dîner en ville, à l'usage des gens de lettres, poëme en quatre chants ; volume in-18, de 144 pages ; prix : 1 fr. 50 c., chez Colnet, libraire, quai Voltaire, au coin de la rue du Bac.

Ce petit poëme est, suivant l'usage, accompagné de notes assez amples ; et, de plus, le volume renferme une biographie des auteurs morts de faim. Rien de trop grave dans la prose, quoiqu'elle soit nourrie d'érudition, et, dans les vers, fort peu de ces négligences qu'auroit fait excuser un sujet burlesque.

Après avoir célébré les dîners de M.mes de Tencin et Geoffrin, de M.lle de l'Espinasse et de M.rs La Popelinière et Beaujon, l'auteur parle d'un Amphytrion de nos jours :

Dans un palais superbe, embelli par ses maîtres,
Oubliant l'humble chaume où vivoient ses ancêtres,
Il couchoit sur la paille, il dort sur l'édredon,
Sur le crin élastique il jette à l'abandon
Ces membres vigoureux qui remuoient la terre
Et manioient le soc fabriqué par son père.

. . . .
Son goût n'est pas très-pur; mais ses vins sont exquis;
Sa table est tous les jours ouverte aux beaux esprits,
Parasites lettrés, errans chez l'opulence,
Et véritable impôt sur les gens de finance.

Au commencement du second chant se trouve le portrait d'une femme auteur :

Son cœur cosmopolite et de bonté pétri
Aime tous les humains, excepté son mari.
Loin d'elle les devoirs et le titre de mère;
Ce sont des préjugés réservés au vulgaire.
Que d'autres à sa place élèvent ses enfans;
Elle éclaire son siècle... Elle fait des romans,
Embrasse d'un coup-d'œil toute la politique,
Sonde les profondeurs de la métaphysique,
Analyse notre ame et ses affections,
Dans leurs détours obscurs poursuit nos passions

Et prouve, d'après soi, que la mélancolie
Est le type certain d'un sublime génie.

Elle a pris pour devise : *à l'immortalité.*
Sur son voile est écrit : *perfectibilité.*
Elle résout d'un mot, en plaçant sa fontange,
Ces grandes questions qui terrassent Lagrange.
On voit sur sa toilette un Euler, un Pascal
Salis et barbouillés de rouge végétal.
Elle trouve en Newton je ne sais quoi d'aimable,
Et l'algèbre a pour elle un charme inexprimable.

. . . .
A cette femme auteur, sophiste en cotillon,
Sachez plaire, ou bientôt, chassé de sa maison,
Il vous faudra, sans bruit, pressé par la famine,
Porter votre appétit à quelqu'autre cuisine.
Vantez donc son mérite, et menteur effronté,
D'éloges imposteurs flattez sa vanité.

Le troisième chant donne des préceptes pour se maintenir à la table d'un riche. On voit dans le quatrième à quelles avanies s'exposeroit un parasite qui ne voudroit amadouer ni portier ni laquais.

. . . .
Je te l'ai déjà dit : ménage les valets.
Il en est un surtout qui, par son ministère,
Peut être à tes desseins favorable ou contraire.
C'est celui qui, gardant le seuil de la maison,
Attentif au marteau, tient en main le cordon,
Voit quiconque entre ou sort, en passant l'interroge,
Et pour les visitans tient registre en sa loge.

. . . .
Ses enfans sont hideux, sales et contrefaits;
Vante leur propreté, leur bon air, leur teint frais :
Badine avec son chien; sur le dos de sa chatte
Passe de temps en temps une main délicate.
Pour sa femme surtout de respect sois pétri :
Elle règne à la porte et mène son mari.
Elle est vaine, méchante et communicative;
Qu'en apparence au moins son babil te captive;
Écoute sans ennui ses éternels caquets
Sur elle et son époux, le frotteur, les laquais,
Sur Monsieur, sur Madame et sur leur Demoiselle,
Sur l'ancienne soubrette ou bien sur la nouvelle,
Sur les voisins enfin. La loge d'un portier
Est le vrai tribunal où se juge un quartier.

LA VOIX D'AMOUR.

ROMANCE.

On aime tout dans celle que l'on aime!
Son pied, sa main, un seul de ses cheveux!
Mais, dans sa voix, c'est le sentiment même;
L'amour est là, plus encore qu'en ses yeux!
Comment déjà, t'ayant à peine vue,

Fus-je soumis à tes jeunes attraits?
C'est qu'une fois je t'avois entendue,
Et tout mon cœur fut à toi pour jamais.

O voix d'amour, tu pénétras mon ame!
Je dis : voilà celle que je rêvais!
Tu m'embrâsas d'une céleste flamme,
Et tu souris de voir combien j'aimais.

Serment sacré! la bouche de ma belle
T'a prononcé dans le plus heureux jour;
La voix d'amour ne peut être infidèle,
Toujours mon cœur croira la voix d'amour.

NOUS! (de Corinne.)

ROMANCE (1).

J'étois seul encor dans la vie,
Et j'avois cru que j'existois!
Avant d'avoir vu son amie,
Comment s'être dit, je vivois!
Il n'est point de bonheur pour vous,
Qui n'avez point encor dit *Nous*.

Je te vis et tu fus aimée,
Je reconnus ta douce loi.
Ma solitude fut charmée,
Ma vie a commencé par toi.
Tu m'appris ce bonheur si doux,
Ce vrai bonheur d'entendre *Nous*.

Nous, me dis-tu, *demain ensemble*;
Je répétai : *Nous pour toujours*. . . . .
Ah! que d'éloquence rassemble
Ce premier *Nous*, *Nous des amours*!
Le voilà ce bonheur si doux,
Bonheur de dire ensemble *Nous*!

Jamais sa première couronne
N'émut tant le jeune guerrier.
Eh! quand un cœur à nous se donne,
Le myrthe n'est-il pas laurier?
Mais le bonheur, oui le plus doux,
C'est de redire ensemble *Nous*.

Conférences sur plusieurs objets importans d'économie domestique et d'architecture rurale, par Cointraux.

Tout le monde doit connoître le *pisé* de M. Cointraux; depuis trente ans, il s'est rarement écoulé douze mois, sans qu'il prît la peine d'en entretenir le public; mais ce n'est plus de

(1) Cette Romance et la précédente, qui sont de l'auteur du *Charme de s'entendre*, et qui ont été mises en musique par M. Champein, se trouvent chez Pleyel, boulevart Bonne-Nouvelle, n.° 8.



pisé qu'il s'agit : avec sa *crécize* perfectionnée, M. C. fabrique aujourd'hui des pierres bien *unies*. On verra dans la brochure de 38 pages (première conférence), objet de notre annonce, que la crécize, ou machine à comprimer la terre, est portative; que les pierres sortant toutes du même moule, l'ouvrier poseur est dispensé de placer deux cordeaux, qu'il n'est plus besoin de choisir, de casser, d'écarrier, de caller, etc.; mais il ne conviendroit pas que cette matière fnt traitée à fond dans le *Journal des Dames*, nous nous contenterons donc de dire que les Conférences de M. Cointraux seront au nombre de douze, et qu'on souscrit, moyennant 18 francs, chez l'auteur, rue Saint-Honoré, n°. 288, près St.-Roch.

RÉPONSE A UNE QUESTION.

Air : *J'ai vu par-tout dans mes voyages.*

Vous demandez, jeune Isabelle,
Comment s'opère le plaisir
Qu'un amant procure à la belle
Qui comble son tendre désir;
Est-ce malice, est-ce ignorance
Qui vous porte à m'interroger?
Dans ma réponse ou mon silence
J'apperçois le même danger.

Je vais dévoiler un mystère
Qui tourmente votre candeur;
Trop jaloux de vous satisfaire
Pour inquiéter votre cœur.
Sous une gaze, l'innocente
Peut-être me devinera;
Mais, sage ou prude, la savante
En riant la déchirera.

Voyez-vous la rose agitée
Par les caresses du zéphir?
Des pleurs de l'aurore humectée,
Elle est prête à s'épanouir;
Le printemps, du feu qu'il recèle
Embrâse ses appas naissans...
Un amant est pour une belle
Zéphir, aurore et le printemps.

Si de cette esquisse imparfaite,
Les traits échappent à vos yeux,
Par une leçon plus complète
Je puis vous éclairer bien mieux.
Peintre heureux autant que fidèle,
Daignez diriger mon pinceau;
Soyez la toile, le modèle,
Et j'acheverai le tableau.

Extrait de l'*Ami d'Anacréon*, ou Choix de Chansons, par E. T. Simon (de Troyes); volume in-18, de

246 pages; prix 1 franc 50 centimes, et 2 francs, port franc, chez Eloi Johanneau, libraire, au Musée des Monumens Français, rue des Petits-Augustins, nº. 16.

L'Eau Souveraine, dont nous avons parlé dans le dernier numéro, se trouve chez M. *Boucher*, rue de Richelieu, nº. 33.

MODES.

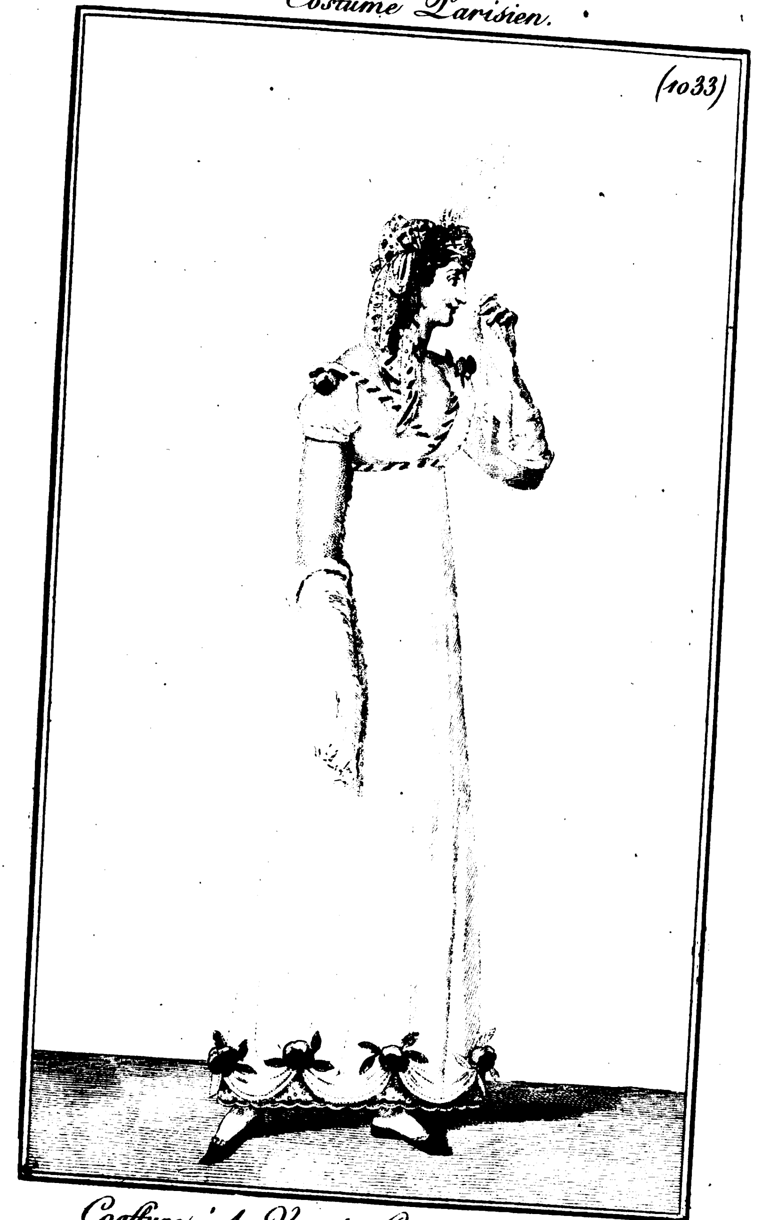
Deux choses paroissent importer beaucoup dans la toilette de nos dames, d'abord, que la fourrure de leur *par-dessus* soit étrangère, ensuite qu'il y en ait abondamment. Tantôt cette fourrure garnit du mérinos, tantôt une étoffe de soie. Pour les couleurs, il y a plus d'arbitraire que l'hiver dernier; on n'est plus astreint à porter du rouge, ni même du vert. Le collet est plus haut, la pélerine plus grande, et les bandes sont plus larges. Quant aux dessins que forment de petites peaux rapprochées, il y a probablement émulation entre les fourreurs; car, tous les jours, les pélerines qui sortent de leurs mains, offrent des combinaisons plus extraordinaires. Outre les bandes transversales et les croisillons, il y a sur les pélerines, des zig zags, des triangles, des cailloutages, etc. Point de vraie fourrure autour des toques, mais, comme garniture, de la pluche de soie sur du satin ou du velours frisé. Lévantine et tulle composent beaucoup de bonnets parés. On est revenu aux fleurs, elles se posent en cordon : l'espèce *ad libitum*, puisque la même assemblée offre de petites et de grosses roses, de la giroflée de diverses couleurs, du palmier turc, etc. Les fleurs entremêlées de clinquant sont principalement employées par les coëffeurs; ils en posent, parderrière, en guise de peigne; pardevant, en forme de diadême, ou, en colimaçon, au lieu de chou de nattes. Le bleu de ciel étant la couleur de prédilection, il y a des fleurs de ce bleu. Un article de toilette qu'il ne faut pas oublier, parce qu'il est nouveau, est le corset en X, en tissu de fil, avec un double voile de perkale, qui contient la gorge, et une garniture de dentelle.

A la feuille de ce jour est jointe la gravure 1033.

Le 25, paroîtront les Gravures de Meubles 313 et 314.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre, nº. 183, près le boulevart, à côté du café. Les abonnem. datent du 1.er ou du 15.*

1810. Costume Parisien.



Coeffure à la Vestale. Costume de Bal.

N.° 5. (Quatorzième Année.) 25 Janvier, 1810.

JOURNAL DES DAMES
ET
DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15 *avec deux gravures.* (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim.re pour l'étranger.*

PARIS.

Ce 24 Janvier, 1810.

Coco-Pépin est la pièce par laquelle Brunet a commencé son année, et comme elle est remplie de rébus, de calembourgs, de petites miniatures assez vraies et de grosses bêtises très-naturelles, il est probable qu'il finira l'année avec la même pièce : voici un échantillon du style; c'est Pépin qui parle à son fils Coco.

Les joujous sont pour les enfans
De puissans motifs de s'instruire;
Ici, j'en apporte souvent
Pour vous engager à bien lire;
Mais, vous négligez vos travaux,
Vous méritez qu'on vous condamne;
Je vous ai donné vingt chevaux
Et vous n'êtes encor qu'un âne.

Air : *Je chante.*

Cette fois je vous pardonne,
Mais retournez à l'instant
Pour voir si la vente donne
Et pour répondre au chalant;
Quittez votre léthargie
Et sachez, mon cher époux,
Une fois dans votre vie
Ce qui se passe chez vous.

C'est un couplet que chante Mme. Pépin à son mari, et que les femmes de Paris ne s'empresseront pas de répéter à leurs époux, qu'elles n'aiment pas trop à mettre dans les secrets du ménage.

AIR : *Tout ça passe.*

Le tems fuit rapidement
Il trompe nos rêveries;
Et nos jours sont bien souvent
Semés de tracasseries.
Mais en ce jour tout s'oublie,
Malgré les tours du cadran,
Il nous semble que la vie,
Recommence (*ter*) au nouvel an.

Ce couplet est d'une autre facture, et c'est une beauté qui fait tache dans un ouvrage qui est entièrement composé de niaiseries.

~~~~~~~~~~~~

Une provinciale qui n'est pas venue à Paris depuis fort long-tems, et qui se dispose à y faire un voyage, se met bien vîte à découdre tous les vitchouras de son grand-père, tous les manchons de sa maman, et avec ces fourrures, fait doubler les redingottes ou border les robes dont elle se parera à la promenade, au spectacle ou au bal. Mais à peine arrivée dans la capitale, quelle est sa surprise en voyant toutes les belles dames porter des manchons! quel est le regret de son mari en appercevant les hommes comme il faut, revêtus par-dessus leur habit à la française d'un vitchoura polonais! « Voyez, dit-« elle, comme nous sommes ridicules en province! nous at-« tachons la plus grande importance à suivre des modes dont « nous n'apprenons l'existence que quand elles ne sont déjà « plus. Nous nous mocquons des costumes de nos ancêtres, « lorsqu'à Paris on les remet en honneur; nous coupons nos « robes lorsque les tailleurs de la capitale les rallongent; nous « faisons de nos manchons des palatines, quand le goût du « jour convertit les palatines en manchons. Il me reste encore « des falbalas et des vertugadins de ma grand'maman, que je « me garderai bien de détruire, et que je conserverai pour « mon premier voyage ici. Je vois bien qu'à Paris il faut être « prodigue, inconstant et fou, qu'il faut suivre la mode en un « mot, et qu'aux champs il faut avoir un costume simple et « naturel, et être naturel et simple comme son costume. »

~~~~~~~~~~~~

L'auteur de la petite pièce nouvelle qui s'est avisé de placer *l'Imagination et le Jugement* au Vaudeville, a manqué à la fois de jugement et d'imagination. Ceux qui ont parodié *Cortez* ont eu beaucoup plus d'esprit, et sur-tout de cet esprit d'à-propos qui fait fortune à Paris. Leur dialogue est semé de traits gais, d'allusions piquantes, et la gaîté est la raison du vaudeville: leurs couplets sont applaudis et les applaudissemens sont la monnoie dont les auteurs s'accommodent le mieux après celle qui provient de la recette. Malheureusement des succès pareils ne sont pas de longue durée, comme l'avouent eux-mêmes

ceux qui ont fait la parodie de *Cortez.* Ecoutons plutôt les couplets suivans :

Air : *D'une ancienne ronde de* Porro.

Quand d'un drame sérieux
Un auteur nous gratifie,
Le Vaudeville joyeux
Le tourne en plaisanterie.
Alors le plaisir varie ;
Mais après quelques instans
Le drame et la parodie,
Tout ça passe (*ter*) en même tems.

Chacun mène son bateau
Sur le fleuve de la vie,
Pour suivre le fil de l'eau,
Chacun double d'industrie ;
On se heurte, on s'injurie,
Mais, foibles jouets des vents,
Amour, sagesse, folie,
Tout ça passe (*ter*) en même tems.

Dans un bal masqué de société, on ne voit ni des Arlequins, ni des Cassandres, ni des Jeannots, ni des Pierrots, ni des Colombines, ni des mères Gigognes. S'il se trouve quelques Gilles dans le nombre, ils sont déguisés sous le domino. Quant aux femmes, à leur figure près, rien dans leur costume ne les feroit prendre pour des masques ; elles sont parées avec plus d'élégance peut-être qu'au bal paré, et leur toilette est si soignée que le même habit qui les a déguisées la veille pourroit leur servir le lendemain dans un grand cercle ou à l'Opéra. Si l'on nous demande maintenant comment sont mises ces dames, nous répondrons qu'au premier bal masqué qui fut donné, un grand nombre d'entr'elles étoient vêtues en paysannes des Vosges, qu'au second, la plupart étoient sous le costume westphalien, et qu'au dernier presque toutes étoient en habit chinois ; les plus riches avoient des robes ornées de diamans, les élégantes étoient chargées de perles, le commun des martyrs portait du stras ou du clinquant, et c'étoit bien un vrai martyre pour celles qui ne pouvoient porter que cela. Mais les habits chinois dominoient, ce qui a fait dire à un incroyable, émule de Brunet : Je n'aurois pas cru que ces dames auroient attendu l'hiver pour prendre le costume de Nankin.

Le Centyeux.

Tout ce qui a été dit d'obligeant à M. Reynouard sur la finesse de son goût et l'entente merveilleuse des rapprochemens, lorsqu'il a publié les *morceaux choisis de Buffon*, trouve encore ici une application fort juste. Les *Morceaux choisis de*

Massillon, ou Recueil de ce que ses écrits ont de plus parfait sous le rapport du style et de l'éloquence (1) forment un précis excellent; et, à notre avis, ce nouveau livre a un nouveau titre à la bienveillance générale. Massillon, ainsi réduit, va se trouver entre les mains de personnes qui n'auroient pas pensé à se le procurer, ou même à le lire, s'il se fût trouvé dans leur bibliothèque. Pour le Journal des Dames notamment, c'est une bonne fortune que la métamorphose d'un livre ascétique en simple ouvrage de goût.

L'Homme se plaint injustement de ses peines.

« Nos peines ne nous paroissent excessives que par l'excès de la corruption de notre cœur; c'est la vivacité de nos passions qui forme celle de nos souffrances; nos pertes ne deviennent si douloureuses, que par les attachemens outrés qui nous lioient aux objets perdus; on n'est vivement affligé, que lorsqu'on étoit vivement attaché; et l'excès de nos afflictions est toujours la peine de l'excès de nos amours injustes. Je pourrois ajouter, que tout ce qui nous regarde, nous le grossissons toujours; que cette idée même de singularité dans nos malheurs, flatte notre vanité, en même temps qu'elle autorise nos murmures; que nous ne voulons jamais ressembler aux autres; que nous trouvons une manière de plaisir secret à nous persuader que nous sommes seuls de notre espèce : nous voudrions que tous les hommes ne fussent occupés que de nos malheurs, comme si nous étions les seuls malheureux de la terre. Oui, les maux d'autrui ne sont rien à nos yeux : nous ne voyons pas que tout ce qui nous environne est presque plus malheureux que nous; que nos afflictions ont mille ressources qui manquent à bien d'autres; que dans des infirmités habituelles, nous trouvons dans l'abondance des biens, et dans le nombre des personnes attentives à nos besoins, mille consolations refusées à tant d'autres malheureux; que dans la perte d'une personne chère, il nous reste dans la situation où la Providence nous a placés, mille endroits qui peuvent en adoucir l'amertume; que dans les dissensions domestiques, nous retrouvons dans la tendresse et dans la confiance de nos amis, les douceurs que nous ne saurions trouver parmi nos proches; que dans une préférence injuste, l'estime du public nous venge de l'injustice de nos maîtres; enfin, que nous trouvons mille dédommagemens humains à nos malheurs, et que si l'on mettoit dans une balance, d'un côté nos consolations, de l'autre nos peines, nous verrions qu'il reste encore dans notre état,

---

(1) Volume in-18, de 390 pages; prix : 1 franc 80 centimes, et, port franc, 2 francs 50 centimes; à Paris, chez Ant. Aug. Reynouard, libraire, rue Saint-André-des-Arcs; et chez H. Nicolle, à la librairie stéréotype, rue de Seine, hôtel de la Rochefoucauld.



plus de douceurs capables de nous corrompre, que de croix propres à nous sanctifier.

Ainsi, il n'est presque que les grands et les heureux du monde, qui se plaignent de l'excès de leurs malheurs et de leurs peines. Des infortunés, qui naissent et qui vivent dans la misère et dans l'accablement, passent dans le silence et dans l'oubli presque de leurs peines, leurs jours malheureux : la plus petite lueur de soulagement et de repos, leur redonne la sérénité et l'allégresse : les plus légères douceurs dont on console leurs peines, les leur font oublier : un moment de plaisir les dédommage d'une année entière de souffrances; tandis qu'on voit ces ames heureuses et sensuelles, au milieu de leur abondance, compter pour un malheur inoui un seul désir contredit; se faire de l'ennui et de la satiété même des plaisirs, un triste martyre, trouver dans des maux imaginaires, la source de mille chagrins réels; sentir plus vivement la douleur d'un poste manqué, que le plaisir de tous ceux qu'elles occupent; enfin regarder tout ce qui trouble tant soit peu leur félicité sensuelle, comme la dernière des infortunes.

Hélas, non-seulement c'est l'amour excessif de nous-mêmes, mais encore c'est notre dureté pour nos frères, qui grossit à nos yeux nos propres malheurs. Entrons quelquefois sous ces toits pauvres et dépourvus, où la honte cache des misères si affreuses et si touchantes : allons dans ces asiles de miséricorde, où toutes les calamités paroissent rassemblées : c'est là que nous apprendrons ce que nous devons penser de nos afflictions : c'est là que, touchés de l'excès de tant de malheurs, nous rougirons de donner encore des noms à la légèreté des nôtres : c'est là que nos murmures contre le ciel se changeront en des actions des graces, et que moins occupés des peines légères que le Seigneur nous envoie, que de tant d'autres qu'il nous épargne, nous commencerons à craindre son indulgence, loin de nous plaindre de sa sévérité. »

M. Pinabel, professeur de mathématiques, place du Chevalier-du-Guet, n.° 8, auteur breveté pour les Promeneuses dont nous avons parlé dans le Numéro du 30 septembre 1809, ayant senti la nécessité de donner aux Promeneuses destinées à des personnes infirmes, des dimensions plus commodes que celles qu'il auroit obtenues en employant la forme des Promeneuses à l'usage des enfans, vient de réussir, au moyen d'un autre appareil, à faire une machine dont l'aspect tient du fauteuil et du char.

La base de cette nouvelle Promeneuse est un ovale de 40 pouces sur 30, monté sur quatre roulettes à équerre. Sur cette base posent quatre pieds creux, dans lesquels est un ressort à boudin, susceptible d'assez de course pour faire monter et descendre le dossier d'un fauteuil, où repose la personne infirme,

où, par conséquent, elle a la faculté de se tenir debout ou assise. Par les dimensions, on a pu remarquer que cette chaise roulante n'excédoit ni en hauteur ni en largeur les baies ordinaires des portes d'appartemens.

Les Riens, ou Tout ce que l'on voudra, par J.-J. L...., volume in-12, de 232 pages; prix : 1 franc 50 centimes, et port franc, 2 francs; à Paris, chez Le Normand, libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois.

Une versification aisée, de la gaîté sans indécence, et du sel sans âcreté, voilà le caractère de ce recueil, formé de romances, de chansons, de fables et d'énigmes.

LE PETIT-MAITRE.

AIR : *De la Croisée.*

Un petit maître, en vérité,
Est un être bien insipide :
Son corps toujours est apprêté,
Lorsque toujours sa tête est vide;
Ne s'occuper que de l'habit
Et des cravattes qu'il doit mettre,
Toujours courir après l'esprit,
Voilà le petit-maître.

Dans les arts faire l'amateur,
Parler sciences et peinture,
Se montrer en tout connoisseur,
Ignorer tout hors la parure;
Insolemment sur tout gloser,
N'être rien, vouloir tout paroître,
Excepté lui, tout mépriser,
Voilà le petit-maître.

Fuir le matin ses créanciers,
Le soir faire nouvelles dettes;
Ruiner parens et financiers
Pour enrichir quelques grisettes;
Offrir et vanter son pouvoir
Auprès des grands, sans les connaître,
Nourrir mille dupes d'espoir,
Voilà le petit-maître.

Jargonner, d'un ton suffisant,
Toilette, chevaux et voiture;
Juger de tout sans jugement,
Au bon sens toujours faire injure;
Chanter, persifler, ricaner,
N'être jamais ce qu'on doit être,
Et par bon ton déraisonner,
Voilà le petit-maître.

J. J. L....

Le Numéro 12 des *Mémoires de l'Académie Celtique* (1) (novembre 1809) contient une seconde (2) notice sur les usages du pays Chartrain.

Nous ne parlerons ni des réunions autour des arbres, des fontaines et des pierres, à certaines époques, ni de la fête du *Papi-Fol*, ou *Pape des Foux*, parce que cela n'est pas de notre objet, ni de la cérémonie du bailli de Carême Prenant, parce que nous la croyons commune à d'autres pays, à plus forte raison, du Bœuf Gras, des Œufs de Pâques, des Feux de la Saint-Jean, du Trefué ou Bûche de Noël, mais bien de l'usage du Premier de Mars.

« Quand on veut savoir quel mari ou quelle femme on épousera, il est d'usage, dans nos contrées, de se lever, le premier jour de mars, au coup de minuit, et pendant que l'heure sonne; on marche trois pas en avant de son lit, en prononçant ces paroles : *Bonjour mars, de mars en mars, fais-moi voir en mon dormant la femme* (ou le mari) *que j'aurai en mon vivant.* On revient à son lit en marchant en arrière; on se recouche; on s'endort; on rêve; et l'homme ou la femme qui apparoissent à votre imagination, sont celui ou celle que vous devez épouser un jour. » Je ne donne pas la recette pour certaine, dit l'auteur du Mémoire, mais bien des gens y ont foi.

L'assemblée des *Banvolles* mérite encore d'être citée. Ces Banvolles sont de petites bannières, que portent de jeunes garçons, et qu'ils déposent de temps en temps pour danser autour, en criant *le Roi-Boit.* Voici la ronde :

Vive en France,
C'est notre alliance;
Notre roi.
Quand les bleds sont en verdure,
Dieu nous donne bonne aventure,
C'est liant,
C'est mêlant,
C'est son père en mariant. (*Le roi boit.*)

Dans la cour ou dans la chambre,
Nous nous divertirons ensemble.
C'est liant,
C'est mêlant,
C'est son père en mariant. (*Le roi boit.*)

---

(1) L'abonnement pour 12 cahiers est de 25 francs pour Paris, de 32 francs pour les départemens, et de 39 francs pour l'étranger. On souscrit chez M. Alexandre Johanneau, au Musée des Monumens français, rue des Petits-Augustins.

(2) Voyez le N.° 2 (10 janvier) du Journal des Dames.

Donnez-nous quelque chose de bon,
Pour nous faire la collation.
Dans la cour ou dans la chambre,
Nous nous divertirons ensemble.
C'est liant,
C'est mêlant,
C'est son père en mariant. (*Le roi boit.*)

Fort altérée sans doute par le laps des tems, cette chanson presque insignifiante n'est pas moins goûtée; son refrain, surtout, *c'est liant*; *c'est mêlant*, a conservé un pouvoir magique sur la jeunesse du canton.

MODES.

Mettre par-dessus le cachemire une pélerine de poil, ou un cachemire sous le coqueluchon d'une redingote, voilà deux usages que le froid a très-promptement et généralement établis. Au froid encore doivent être attribuées ces mentonnières, plus larges que de coutume, et bordées de pluche, que les modistes adaptent aux toques et aux chapeaux négligés. Nous avons dit que les pélerines se portoient longues, il faut le répéter, et ajouter que leur collet debout est très-haut, si haut qu'il ensevelit aux trois quarts le bonnet ou la toque. Une autre remarque qu'il convient de faire, c'est qu'on porte autant de voiles qu'en été. La mode des plumes se soutient; malgré cela, il est vrai de dire que les modistes emploient beaucoup de fleurs. Tantôt ces fleurs sont disposées en cordon, tantôt en grosse touffe. Du réséda autour d'une large rose; voilà une des touffes à la mode. Les corsets en X, dont nous avons parlé, sont les corsets négligés, il y en a d'autres en moire ou autre étoffe de soie, avec lesquels on s'habille.

A la feuille de ce jour est jointe la gravure 1034.

Aujourd'hui 25, paroissent les gravures de meubles, 313 et 314. L'abonnement pour une année (18 numéros) est de 10 francs 50 centimes, port franc. Tous les abonnemens datent de janvier.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre, n°. 183, près le boulevart, à côté du café. Les abonnem. datent du 1.er ou du 15.*

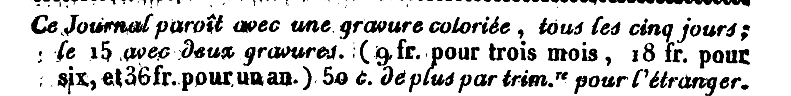
1810. *Costume Parisien.*



Chapeau en Levantine et Pluche. Douillette fourée.

N.° 6. (Quatorzième Année.) 31 Janvier, 1810.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.


Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15 avec deux gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim.re pour l'étranger.*

PARIS.

Ce 30 Janvier, 1810.

L'Opéra-Comique est depuis cet hiver le théâtre à la mode. Ses recettes vont toujours croissant et les débuts de Mlle. St.-Aubin attirent autant de monde que les représentations où brillent les acteurs les plus consommés : elle a rajeuni plusieurs rôles oubliés depuis la retraite de sa mère, et la plupart des pièces du repertoire de Daleyrac et de Grétry. Cependant les artistes sociétaires sont infatigables et travaillent de leur côté : on annonce *Cendrillon*, pièce nouvelle ; le *Roi et le Fermier* qui aura le charme de la nouveauté aux yeux de la plus grande partie du parterre : une nouvelle encore plus heureuse, c'est que Martin va mieux, et que, s'il faut en croire la médecine, il pourra reparoître au mois de Mars. Ainsi l'Opéra-Comique jouit d'un heureux carnaval, et fera gras même en carême.

La classe indigente du fauxbourg St.-Martin a tourné à son profit l'affluence des patineurs au bassin de la Villette. Sur la glace même, le long des murs, les savetiers se sont établis raccommodeurs de patins, les marchands de gâteaux ont dressé leur petite table, les barques sont devenues des buvettes, le décroteur a, de sa sellette renversée, formé un traîneau, pour le mettre à louage, le crocheteur a prêté son épaule comme appui au patineur novice, un autre s'est proposé pour retenir par l'habit les glisseurs chancelans, deux chaises fixées sur une même planche à quelque distance l'une de l'autre, se sont appelées un *Vis-à-vis*, et cette voiture n'a pas cessé

d'être occupée; ajoutez à cela, les Savoyards servant de *Diligence*, c'est-à-dire poussant un traîneau, prenant en garde un carrick, une canne, ou appelant les cochers.

Nos Dames bravoient naguères l'intempérie des airs et la saison la plus rigoureuse sous une robe de lin à jour, et la chronique assure que plusieurs d'entr'elles n'avoient pas même de chemise. Aujourd'hui la plupart de nos élégantes ont sous leur robe un corset de flanelle, un caleçon de laine, et par-dessus une redingote fourrée, un schall et une grosse pélerine. Ces Dames couroient les promenades aussi légèrement vêtues que les Driades qui parcouroient les bois fabuleux : elles se sont corrigées, et il arrive presque autant d'accidens, la mort moissonne autant de belles ; mais nos docteurs ne sont jamais embarrassés, leur science ou plutôt leur adresse n'est jamais en défaut ; autrefois, disent-ils, les femmes ne se couvroient pas assez, maintenant elles se couvrent trop.

La Diligence embourbée, pièce nouvelle du théâtre des Variétés, n'ira pas loin, suivant les apparences. Cela n'est pas étonnant ! Brunet n'en étoit pas le conducteur. *Hyppomène et Atalante* sont à peine arrivés au terme de leur course au Grand-Opéra. *L'Alcade de Molorido* est malade et forcé de garder la chambre ; *Pyrrhus*, *Oreste*, *Achille*, *Cinna* sont en convalescence, d'où vient que l'Opéra, les Français, l'Odéon et les Variétés sont au régime et vivent à leur grand regret de privations cruelles ; mais cet état va changer, Brunet, Talma, Closel et Gardel vont bientôt rétablir les affaires de leurs camarades, et ramener la prospérité dans ces théâtres.

M. de Laharpe avoit bien raison, disoit l'autre jour un artiste en chiffons, en défendant la cause du bon goût contre les invasions de la barbarie et les systêmes bisarres et nouveaux. Hélas! l'empire des modes est menacé de la même subversion que la république des lettres. Nos jeunes gens ne consultent plus les modèles, ils ne fouillent plus dans les registres de l'antiquité; la crainte d'être serviles imitateurs les a fait devenir des novateurs dangereux, et voulant éviter Carybde ils sont tombés dans Scilla. Ils ont quitté le beau pour le bisarre. Voyez en effet les costumes de 1800 à 1805, cette période marquera dans les annales du goût et de l'élégance. Nos femmes ne portoient que du blanc ou des couleurs tendres, emblêmes de l'innocence de leurs mœurs, ou de la délicatesse de leur complexion. Maintenant on les revêtit de couleurs tranchantes. Des ignares sont parvenus à leur faire adopter jusqu'au rouge-feu, couleur qui tranche si désagréablement avec les roses de

leur teint. Quelle imagination déréglée a pu couvrir une jolie femme du costume des furies de l'Opéra? Qu'on ait mis en crédit le costume grec, romain, étrusque, à la bonne heure! Mais quelle différence sous mon règne, les femmes étoient mises comme les Grâces. Aujourd'hui une élégante ressemble à Proserpine, ou à Médée. J'étois le *Racine* de la mode, et mon successeur en est le *Shakespear*.

Quel mélange de folie et de raison, de chiffons et de littérature, et où diable la philosophie va-t-elle se nicher?

LE CENTYEUX.

La 44ème. et dernière livraison des *Plantes de la France, décrites et peintes d'après nature*, par M. *Jaume St.-Hilaire*, paroît depuis six jours. La liste des souscripteurs imprimée à la fin, n'est pas fort nombreuse, d'où il faut conclure que, de prime-abord, le vrai mérite est rarement apprécié.

Le style de M. de St.-Hilaire est coulant, ses articles sont courts, et cependant instructifs. Ses dessins étoient exacts, et la gravure les a rendus fidèlement. L'impression en couleur a été faite avec intelligence, et la précision des retouches au pinceau prouve que l'œil du maître y a présidé. Vouloit-on de plus une belle impression? M. P. Didot l'aîné en a été chargé.

Cet ouvrage, contenant 400 planches, se trouve chez l'auteur, rue des Fossés-St.-Victor, n°. 19. Le prix de chaque livraison étoit de 9 francs sur papier Jésus, format grand in-8°., et de 16 francs sur papier vélin, format in-4°.

Dans le dernier numéro de 1809, des *Annales de l'Architecture, des Arts libéraux et méchaniques, des sciences et de l'industrie*, journal qui paroît trois fois par mois, et auquel on s'abonne, rue Coquillière, n°. 27; se trouve un examen des *Briquettes de charbon de terre*, vantées depuis quelque tems, comme un grand moyen d'économie dans le chauffage domestique.

D'abord, le rédacteur observe que la terre glaise ne fait partie de ces briques, que parce qu'elle sert à consolider les débris d'un combustible naturellement friable; ensuite, que ce mélange produit dans les foyers ordinaires, des émanations qui attaquent les nerfs; en troisième lieu, que, s'il est dit de trois briques qui coûtent six sols, qu'elles chauffent un poële toute une journée, c'est que le charbon, à cause du mélange, reste tout ce tems à être consumé, mais que la chaleur est d'autant plus faible que la combustion est plus lente; que dans une capitale très-populeuse, où les ménages et leurs

foyers sont entassés, ce combustible a plus d'inconvéniens qu'en Flandre et autres pays à houille, où la circulation de l'air atmosphérique est plus abondante et plus libre; qu'enfin, si l'on veut admettre les briquettes de charbon, ce ne peut être que dans les poêles des administrations publiques et des maisons riches où l'on fait un usage immodéré du bois, et où la lenteur de combustion des briquettes deviendra une économie indispensable.

M. Ginguené, membre de l'institut, vient de publier un Recueil de cinquante Fables (1). Ces fables sont en vers de diverses mesures. La Fontaine avoit tiré des anciens les sujets de ses fables, nos modernes avoient sur-tout puisé chez les allemands, et Florian avoit en outre mis à contribution les Anglais et les Espagnols. M. Ginguené n'a emprunté qu'un sujet à Lessing, deux à Gellert, Horace lui en a fourni un; le reste, il convient dans sa préface l'avoir presque tout emprunté aux fabulistes italiens du 18me. siecle, et il cite *Pignotti*, *Bertola*, *de' Rossi* et *Roberti*. « Les détails, dit-il, le tour et la manière, sont à moi. » Cette manière est agréable, ce tour n'est pas commun, et rarement on s'apperçoit de la longueur des détails.

LA VEUVE DU PAON, LE DINDON ET LE PIGEON.

Un paon vint à mourir : il laissoit après lui
Une jeune et fringante veuve :
Après la semaine d'épreuve,
Plus d'un galant s'offrit à charmer son ennui.

Par son brillant clairon le coq veut la distraire ;
L'oie et le canard tour à tour
Nasillonnent avec amour,
Et se rengorgent pour lui plaire.
Mais le dindon surtout prétend lui rappeler
L'époux que sa douleur regrette :
Au défunt il croit ressembler :
Il n'y manque en effet que la brillante aigrette,
L'habit richement azuré,
Et des cent yeux d'Argus le cercle diapré.
Du reste, il se pavane, il rôde, il fait la roue,
Il glousse pour la veuve, et surtout il la loue,
Non de ses changeantes couleurs,
De sa taille fine, élégante :
Ce qui vous soumet tous les cœurs,
Dit-il, c'est cette voix si douce et si touchante,
Cette jambe arrondie, et ce pied si parfait
Qui dans un moule semble fait.

(1) Volume in-16, de 244 pages; prix : 2 francs 50 centimes, chez Michaud frères, imprimeurs-libraires, rue des Bon-Enfans, n.° 34.

Dans ses amours toujours sincère,
Au toît du colombier, un honnête pigeon,
Entendant ces propos, n'y tient plus, vole terre,
Et crie au louangeur gascon :
L'éloge que tu fais ressemble à la satire.
Aussi maladroit qu'effronté,
Pour louer, pour flatter, n'as-tu donc rien à dire
Qui ressemble à la vérité ?

Je m'en garderai bien, repartit le coq-d'Inde,
Moins dindon qu'on ne l'auroit cru :
Eloge véridique est à peine apperçu.
Oiseau de basse-cour, ainsi qu'oiseau du Pinde,
Doit, pour réussir ici-bas,
Louer sur-tout les gens des vertus qu'ils n'ont pas.

Nous avons choisi cette fable, à cause de sa brièveté : plusieurs passent 100 vers, et il y en a une de 170.

Eugénie ou *la Sainte par Amour*; nouvelle historique, précédée d'une notice sur l'amour; par *T.......e.* Volume in-12, de 246 pages; prix, 2 fr., et, port franc, 2 fr. 50 c. à Paris, chez la veuve Lepetit, libraire, rue Pavée-St.-André-des-Arts, nº. 2; et, à Lille, chez Toulotte, libraire, grande place.

« ...... Le ciel, s'écrioit Eugénie, en imprimant ses lèvres de corail sur les lèvres vermeilles de Télèphe, le ciel fait jaillir pour nous toutes les sources de la volupté pure et du bonheur parfait.....
— Profitons, ah! profitons des faveurs dont il nous comble. O ma bien aimée ! Il n'est rien de durable que la nature.... : il n'est rien de parfait que mon Eugénie.... il.... il ne pouvoit continuer; les yeux de son amante rencontroient les siens; ils s'enlaçoient de leurs bras amoureux; ils perdoient les souvenirs du passé dans un océan de délices.....».

Voilà de ces descriptions que M. T. n'a pas jugées trop libres pour un sujet religieux. Son tableau de l'*Annonciation* est d'une irrévérence moins excusable encore.

En général, l'esprit de ce roman n'est pas le bon esprit, et avec cette abondance d'idées, cette chaleur de style et cette correction, M. T., suivant une autre route, auroit obtenu de plus honorables suffrages.

L'HORTENSIA.

AIR : *Un jour me demandoit Hortense.*

Douce conquête de la France,
Et de la Rose aimable sœur,

Sous le zéphir qui la balance,
Chacun admire cette fleur;
Pour la France qui la cultive,
Elle oublie ici le Japon.
De la beauté fille adoptive,
Hortense lui donna son nom.

J'aime à la voir, fraîche et tremblante,
S'offrir en globes arrondis,
Dont la nuance séduisante
Unit la Rose avec le Lis.
Sa couleur, qui toujours varie,
Semble à nos yeux la rajeunir;
Et, toujours par coquetterie,
Elle change pour embellir.

Cette fleur est ainsi l'image
D'un sexe léger, mais charmant;
Plaire toujours est son partage,
Quoiqu'il aime le changement;
Par un tendre et doux artifice
Il fait renaître le desir;
Et souvent un nouveau caprice
Nous promet un nouveau plaisir.

R. de L***.

Cause célèbre.

Marie Joisel, épouse de Pierre Gars, procureur du Roi au siège de Meulan, avoit été condamnée, pour crime d'adultère, à être mise dans un couvent, et dans le cas où son mari ne voudroit pas la reprendre après deux ans, à y être renfermée le reste de ses jours. Le mari non seulement passa les deux ans portés par l'arrêt, mais vécut encore sept ans sans retirer sa femme de la communauté du *Refuge* où elle avoit été mise. Après le décès du sieur Gars, Marie Joisel se crut en droit de demander sa liberté, puisque la personne intéressée à la lui contester, n'existoit plus; mais le tuteur de ses enfans, secondé par les parens maternels, s'opposa à sa demande. Sur ces entrefaites, le sieur Thomé, médecin de la faculté de Montpellier, établi à Lyon, vint jouer un rôle extraordinaire. Il demanda la liberté d'épouser Marie Joisel. « M.e Fournier, son avocat, commença son plaidoyer en disant que le sieur Thomé l'avoit chargé de faire un compliment à la cour, et de demander en mariage une femme dont il n'y avoit que le parlement qui pût disposer, comme étant seul maître de son état et de sa liberté; qu'il ne seroit pas long, parce que, dans ces sortes de demandes en mariage, le compliment le plus court étoit toujours le meilleur, et qu'il devoit seulement consister à faire l'éloge de celui qui se présentoit pour épouser une

femme, et à remarquer, en même temps, les bonnes qualités de celle dont il faisoit la recherche ; que le sieur Thomé étoit un médecin fort employé, et de l'une des meilleures familles de la ville de Lyon; que la demande qu'il faisoit étoit d'autant plus favorable, que ce n'étoit ni le bien ni les richesses qui le faisoient agir en cette occasion, puisque l'arrêt qui avoit condamné Marie Joisel, lui ôtant sa dot et ses conventions matrimoniales, ne lui avoit laissé pour tout patrimoine, que les larmes et la douleur en partage; qu'enfin il espéroit que la cour lui permettroit d'exercer la plus haute charité chrétienne dont jamais il ait été fait mention dans aucun tribunal de justice; qu'on ne pouvoit assez exalter les qualités de celle qu'il demandoit pour femme; que, par onze ans de pénitence, elle étoit devenue un modèle de sagesse et de dévotion; qu'une vie si exemplaire étoit une dot, qui venant de la main de Dieu, étoit infiniment plus précieuse que celle que les hommes lui avoient ôtée. »

Le tuteur des enfans de la prétendue soutenoit que suivant la disposition du droit civil, Marie Joisel ayant été condamnée à être recluse le reste de ses jours dans un monastère, cette condamnation étoit une peine qui ne pouvoit être ni commuée ni abolie. L'avocat général Talon, au contraire, conclut que la réclusion n'ayant point rendu Marie Joisel religieuse, puisqu'elle n'avoit fait ni vœu ni profession, le mariage ne pouvoit lui être interdit après la mort de son mari. Un arrêt ordonna en conséquence, que, nonobstant opposition à la publication des bans, il seroit procédé à la célébration du mariage.

Guyot de Pitaval, à l'occasion de cette cause, raconte une historiette qu'il donne comme un exemple de la conduite que devroient tenir les maris dont l'honneur est compromis par les déréglemens de leurs femmes. « Un mari fut averti par un domestique zélé qu'un de ses amis vivoit avec sa femme dans la plus intime familiarité. Cet ami demeuroit dans la maison voisine, qui communiquoit avec celle du mari par un petit jardin dont il avoit une clef. Le mari querella son valet, le traita d'imposteur : Ne me donne point d'avis, lui dit-il, que tu ne me mettes en état de découvrir la vérité. Un matin, le mari s'étant levé pour vaquer à ses occupations, laissa sa femme au lit. Le domestique vit le personnage se glisser dans la chambre de la dame : il se tint à la porte, et envoya dire à son maître qu'il vînt incessamment, pour de grandes et importantes raisons. Dès qu'il vit son maître, Monsieur, lui dit-il, Madame est bien éveillée à présent, sur ma parole, graces à un surveillant qu'elle a : entrez, si vous avez des yeux, vous verrez. Le mari entre doucement dans la chambre, pendant que le domestique étoit aux aguets, et il eut lieu de se convaincre ; mais prévoyant toutes les suites d'un éclat, il dit, d'un grand sang-froid, au galant de se lever. Le

chambre qui étoit au premier étage, avoit vue sur le jardin : il n'y a pas à réclamer, ajouta-t-il, il faut que vous sautiez par la fenêtre, prenez bien vos mesures. Le galant, sans hésiter, fit le saut. Un moment après, le mari ordonne au valet d'entrer; tu mériterois, lui dit-il, que je t'assommasse, pour m'avoir alarmé par de faux avis, cherche, vois si tu trouveras celui que tu accuses d'avoir attenté à mon honneur. La femme alors, qui feignit de s'éveiller, demanda l'explication de l'énigme. Le valet étonné, qui ne voyoit personne, ne pouvoit comprendre par quel miracle le galant avoit disparu. Le maître feignant d'être toujours irrité, chassa son domestique sur-le-champ.

MODES.

Ce qui, jadis, eût caractérisé une coëffure très-provinciale, est probablement de très-bon goût, puisque les exemples en étoient nombreux, à l'Opéra, le jour où les places avoient été quadruplées : nous voulons parler d'un mélange de diamans, de fleurs ou de fruits moitié couleur moitié or, et de bandelettes brodées, composant une seule et même coëffure. Les diamans forment bandeau ou épis détachés; les bandelettes passent sur la tête en différens sens, traversent le chou de nattes; et les fleurs marquent le contour du chou. A défaut de diamans, c'est une guirlande de fleurs argent ou or, qui se place au-dessus du front, et le chou de nattes est ceint d'un tulle brodé, noué à gauche en écharpe, et dont les bouts sont garnis d'une frange. Ce nœud s'appelle zéphir, ce qui n'empêche pas la coëffure d'être très-lourde. Sept ou neuf plumes font le tour d'une toque parée, toutes ces plumes ont une direction perpendiculaire, et delà résulte une coëffure très-élevée. Dans la demi-toilette, l'excès est opposé; on fait les toques rondes comme le moule, et les fleurs, si l'on en adapte, paroissent clouées. Plus de fichus de poil, mais beaucoup de pélerines de poil. Cachemire et pélerine sont devenus comme inséparables. On appelle bagues *à Bonheur*, des bagues composées de sept pierres, dont six de couleur, forment l'entourage d'un brillant. Ce brillant est là comme lettre initiale du mot bonheur; pour la seconde *O*, on prend une opale, ainsi de suite, et pour la dernière *R*, un rubis.

A la feuille de ce jour est jointe la gravure 1035.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre, n°. 183, près le boulevart, à côté du café. Les abonnem. datent du* 1.er *ou du* 15.

1810. Costume Parisien.



Costume de Bal en Levantine. Garni en Martre.

du
ses
que
poin
mor
Pour
et p
devi
tune
à l'C

sable
seve
patin
reill
et d
sou
form

N.° 7. (Quatorzième Année.) 5 Février, 1810.

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15 *avec deux gravures.* (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim.*re *pour l'étranger.*

PARIS.

Ce 4 Février, 1810.

Les Pêcheurs danois, tel est le titre de la pièce nouvelle du Vaudeville. Le Vaudeville a beau tendre ses filets, offrir ses amorces, il ne fait guères de riches captures. Le public quoique composé de gobemouches, à ce qu'on prétend, ne se prend point comme les mouches avec du miel : il veut des traits mordans, des pointes acérées; voilà sur-tout ce qui l'attire. Pour prendre du goujon, il faut d'ailleurs de pêcheurs habiles, et pour séduire le public il faut de bons acteurs. Aussi le Vaudeville va, dit-on, se rattacher Julien, qui jadis a fait la fortune de ce théâtre, et qui n'a eu guères de bonnes fortunes à l'Opéra-Comique, par cette raison que

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier.

Nos femmes depuis trois semaines n'étoient plus reconnoissables : la tête enveloppée d'un grand capuchon, le corps enseveli dans un énorme vitchoura, et les pieds grossis par des patins de lisière, elles n'avoient ni grâces ni tournure. Pareilles aux statues des Tuileries, entièrement couvertes de neige et de glace, elles attendoient le dégel pour faire reparoître sous leur robe transparente l'élégance et la pureté de leurs formes antiques.



Autrefois un grand opéra avoit jusqu'à cent représentations de suite, et trois ouvrages nouveaux étoient le *nec plus ultrà* des travaux de l'Académie de Musique pendant le cours d'une année. Aujourd'hui ce grand théâtre, dirigé par un homme dont la tête est aussi active que la verve est féconde, rivalise en efforts et en zèle les plus petits spectacles. Il a donné l'année passée *la Mort d'Adam*, *Aristippe*, *Fernand Cortez*, *Hyppomène et Atalante*, sans compter les ballets nouveaux et les opéras remis. Cette année il prépare *la Mort d'Abel*, tragédie lyrique en 3 actes, dont le poëme est attribué à l'auteur de *Stratonice*, et la musique au compositeur à qui l'on doit *Paul et Virginie*, *Lodoïska* et *Astianax*. De plus, on annonce un nouveau ballet de Milon, intitulé *les Sabines*, dont la musique a été arrangée ou composée par le professeur Berton. Ainsi M. Picard, par sa bonne administration, enrichit les élèves de Polymnie, pendant qu'avec ses pièces il augmente les trésors de Thalie.

Il est des jeunes gens et de vieilles folles qui arborent une mode aussitôt qu'elle paroît, et qui, non contents de cela, se conforment exactement au premier modèle que met au jour l'artiste en crédit, sans s'embarrasser si la forme de l'habit ou du bonnet est en harmonie avec leur corps ou avec leur figure, et si la couleur est ou n'est pas favorable à leur teint : il leur importe peu de paroître noirs comme des Hottentots ou contrefaits comme des singes, ce qu'ils veulent, c'est être les premiers de Paris à suivre la mode. Ce parti-là peut être appelé le parti des sots. Quelques élégans et les petites-maîtresses qui entendent mieux le manége de la coquetterie, adoptent les formes et les couleurs nouvelles, mais ils ont l'adresse de les modifier : au lieu de plier leurs goûts à la mode, ils asservissent la mode à leur goût. La moindre altération dans la coupe d'un habit, la plus légère nuance dans la couleur d'un bonnet ôtent le ridicule et donnent plus ou moins de grace à leur vêtement. Ce parti-là est le parti des foux ; ainsi, il y a des foux et des sots qui créent et inventent des modes. D'autres font faire leurs habits selon le goût du jour, et n'en changent que lorsqu'il est usé. C'est le parti des sages, il n'est pas nombreux à Paris ; et si la quantité en est plus grande en province, ce n'est pas faute de folie, c'est par défaut d'occasion ou par manque d'argent.

Le Centyeux.



Diderotiana, ou Recueil d'anecdotes, bons mots, plaisanteries, reflexions et pensées de Denis Diderot; suivi de quelques morceaux inédits de ce célèbre encyclopédiste, par Cousin d'Avalon, volume in-18 de 257 pages, prix, 1 fr., et, port franc, 1 fr. 40 c.; à Paris, chez l'éditeur, quai Voltaire, entre la rue du Bac et celle de Beaune.

Les plaisanteries, les bons mots, les anecdotes sont en fort petit nombre dans ce volume : pour le remplir, il a fallu réimprimer quelques longues tirades, notamment les *regrets sur ma vieille robe de chambre*, article trop connu pour que nous le reproduisions, et deux lettres non moins connues de J. J. Rousseau à Diderot.

Cette pénurie de petits articles ne doit point être attribuée à l'éditeur du recueil que nous annonçons. Diderot a souvent disserté, glosé, interprété, et ses pensées, dans la moitié de ses écrits, sont presque inséparables du texte qui les a fait naître.

« Diderot, étant allé un jour chez Panckouke, imprimeur-libraire, pour corriger des épreuves de l'Encyclopédie, trouva ce libraire occupé à s'habiller; comme il alloit fort lentement à cause de son grand âge, Diderot prit son habit, et l'aida à le mettre. Panckouke s'en défendoit. — *Laissez faire*, lui dit le philosophe, *je ne suis pas le premier auteur qui aura habillé un libraire.* »

Diderot ne fut pas toujours à son aise. Il se plaisoit à raconter qu'un Mardi gras, n'ayant pas une obole en son pouvoir, il sortit de bonne heure, dans l'espérance que quelqu'une de ses connoissances le prieroit à dîner; il les visite l'une après l'autre : celles avec lesquelles il étoit le plus libre dînoient ce jour-là en ville, et les autres, ou ne furent pas visibles, ou ne le retinrent pas à dîner. Enfin, après avoir bien couru, il rentre à jeûn, excédé de fatigues, vers les six heures du soir : son hôtesse, le voyant pâle et défait, lui offre un peu de vin chaud et de sucre; il le prend et se couche en faisant des réflexions philosophiques sur l'infortune et les malheurs de l'indigence; il fit alors le serment de ne jamais refuser un écu à quiconque le lui demanderoit, et jamais serment ne fut plus religieusement observé.

« J'arrive à Paris, dit-il; j'allois prendre la fourrure et m'installer parmi les docteurs de Sorbonne. Je rencontre sur mon chemin une femme belle comme un ange; je veux coucher avec elle; j'y couche; j'en ai quatre enfans, et me voilà forcé d'abandonner les mathématiques, Homère et Virgile que je portois toujours dans ma poche, le théâtre pour lequel j'avois du goût; trop heureux d'entreprendre l'Encyclopédie, à laquelle j'aurai sacrifié vingt-cinq ans de ma vie. »

En tête du *Diderotiana* est un portrait gravé au pointillé; c'est le profil de Diderot, en médaillon.

LE JEUNE BERGER ET SA SŒUR.

Dans les villages d'alentour,
Il n'étoit rien de si beau que Lesbine :
Rien! je dis trop : aussi beau que le jour,
Lesbin son frère avoit les traits, la mine,
Les yeux sur-tout que l'on prête à l'amour.

L'âge où ce sentiment qu'en vers on déifie,
Vient charmer, embellir et tourmenter la vie,
Pour eux étoit éclos : Lesbine avoit seize ans;
A la primevère prochaine,
Lesbin atteignoit sa vingtaine;
Leurs cœurs sentoient déjà tous les feux du printems.

Tous deux, à l'heure où le bruit cesse,
Où le jour tombe, assis près d'un ruisseau
Qui coule au-dessous du hameau,
Ils attendoient, pressés d'une égale tendresse,
La sœur son jeune amant, le frère sa maîtresse.

Déjà Phébé régnoit aux cieux,
Quand un nuage épais vint cacher sa lumière,
Et ne laissa pour éclairer la terre,
Que ce faux jour sombre et mystérieux,
Qui peut guider les pas, mais qui trompe les yeux :
L'amour et le désir les trompent encor mieux.

L'heure du rendez-vous s'en va bientôt passée;
Et l'amante et l'amant sont encore attendus :
Lesbin tient sur un point sa prunelle fixée;
Au même point Lesbine a ses yeux, sa pensée,
Et dans l'ombre longtems leurs regards sont perdus.

Lesbine enfin croit voir descendre dans la plaine
Un vague objet, apparence lointaine,
Qui soudain la fait tressaillir.
C'est lui, c'est lui : du bois, oui, je l'ai vu sortir;
Il vient, il accourt : ah! qu'il vienne;
Quand il aura repris haleine,
Je le gronderai bien, si j'en ai le loisir.

Je t'ai jusqu'au bout écoutée :
Es-tu folle, ma sœur? répond le beau Lesbin.
Cet objet, c'est ma Galatée :
Elle arrive bien tard, mais elle arrive enfin.

— Galathée! Oh! c'est toi, mon frère, dont la vue
Est trouble : c'est Tircis. Je viens même de voir
La houlette qu'hier au soir
De sa Lesbine il a reçue.
O nuit! Tu ne saurois, malgré ta sombre horreur,
Me déguiser l'amant que m'annonce mon cœur.

— Et ton cœur et tes yeux sont en défaut, te dis-je :
C'est elle; je la vois à grands pas s'approcher.

Autour de son chapeau, ce ruban qui voltige,
J'obtins hier de l'attacher.
O lune! serois-tu bien plus voilée encore,
Je ne puis me tromper à l'objet que j'adore.

— Voyez l'étrange entêtement!
— L'entêtée, ici, c'est toi-même.
— Je te dis que c'est mon amant.
— C'est, je te dis, celle que j'aime.

Je dois m'attendre qu'un censeur
A son tour va crier : Voyez le sot auteur!
Il nous promet un apologue,
Et, pour fable, c'est une églogue
Qu'il nous donne : il n'y manque rien,
Sujet, acteurs ni dialogue.
Eh bien! églogue soit; mais, triste pédagogue,
Laisse-moi conter jusqu'au bout :
Le titre est peu de chose, et la morale est tout.

Tandis que le feu de leur âge
Echauffoit ainsi les discours
De nos amans, l'objet se rapprochoit toujours.
Mais tout-à-coup Borée emporta le nuage.
Phébé reparoissant en brilla davantage,
Et dans tout son éclat elle suivit son cours.
Frère ni sœur, alors, surprise extrême!
Ne voit plus rien de ce qu'il aime;
Leurs yeux cherchent en vain Galatée et Tirsis :
Tirsis et Galatée, à leurs regards surpris,
Deviennent ce qu'ils sont, de la forêt voisine
Un jeune cerf que la fraîcheur de l'eau
Attiroit chaque soir vers le même ruisseau.
Il n'y venoit chercher ni Lesbin ni Lesbine;
En les voyant, il fuit : le couple mécontent,
Baissa les yeux en rougissant.
Ne nous en moquons point; à semblable délire
Nous ne sommes que trop sujets.
Un cœur aux passions livré, dans les objets
Ne voit plus ce qu'ils sont, mais bien ce qu'il désire.

P.-L. Ginguené.

Cette manière n'est pas celle de La Fontaine, et pourtant on y trouve de la facilité, du naturel, de la gaîté; M. G., comme le grand fabuliste, sait se pénétrer des caractères qu'il veut représenter.

Conseils d'un père et d'une mère à leurs enfans sur l'éducation des filles, avec cette épigraphe : *Faites le bonheur de votre famille et vous travaillerez au vôtre*; volume in-12, de 204 pages; prix 2 francs 50 centimes, à Paris, chez Deterville, libraire, rue Hautefeuille, n.° 8.

Cet ouvrage n'est qu'une longue suite d'instructions familières; point de dialogue, point de traits d'histoire, point

d'action, tout est en préceptes. Malgré l'uniformité, la lecture suivie de ce traité de morale ne fatigue pas; on voit un instituteur plein de zèle, un homme de bien, et l'on trouve un écrivain homme de goût.

« Vous serez avec vos enfans, dit l'anonyme à ses filles, si bonnes et si complaisantes qu'ils ne pourront trouver loin de vous de plaisirs comparables à ceux que vous leur offrirez; et croyez bien que leur tendresse et leur confiance vous procureront à chaque instant la plus délicieuse récompense d'un sacrifice qui n'a rien de réel, et que la raison seule vous conseilleroit, quand votre cœur ne devroit pas vous y entraîner.

Mais nous vous le redirons souvent : gardez-vous d'aimer jusqu'à la foiblesse, car l'insensibilité, et peut-être même la haine, n'entraînent pas avec elles de plus funestes résultats.

Une condescendance aveugle pour les fantaisies de vos filles causeroit leur malheur et le vôtre; elles ne voudroient plus être entourées que d'esclaves : en craignant de réformer leurs défauts, vous les rendriez insatiables d'autorité, et elles vous asserviroient bientôt vous-mêmes.

......En vain diroit-on qu'il est un grand nombre d'enfans qu'on n'a jamais contrariés, et qui sont néanmoins aimables, doux et bons. Sans prendre la peine de vérifier s'ils n'ont pas été corrigés par quelques exemples ou quelques événemens qui ont échappé à la connoissance de leurs parens, nous répondrons que ces exceptions ne font pas la loi; nous en appellerons au témoignage de tous ceux qui savent raisonner, et fonder leur opinion sur des principes; nous en appellerons encore à ceux qui fréquentent les maisons où il y a des enfans gâtés, et ils diront tous avec nous qu'il n'est rien de plus impertinent et de plus insupportable.

......Si vous n'êtes pas maîtresses de votre sort; si les circonstances vous retiennent à la ville, lorsque vous deviendrez mères de famille, vous aurez moins d'avantages que nous, vous aurez plus de difficultés à vaincre; mais que cela ne vous décourage pas : aimez, aimez assez, il n'est rien d'impossible à un cœur plein d'amour.

Vous ne vous créerez jamais de ces devoirs inutiles qui font de la vie un esclavage, qui vous priveroient de la libre disposition de vous-mêmes, et à l'accomplissement desquels vous consacreriez un temps précieux dont la nature seroit jalouse. Sans vous faire misantropes, vous craindrez de vous laisser entraîner trop souvent au milieu des grandes et des brillantes sociétés, vous n'y trouveriez que la frivolité et des objets de séduction; car la vanité et toutes les folies du luxe y jouent toujours le premier rôle aux dépens du cœur.

Vous prendrez pour modèle la conduite respectable des mères de famille en Angleterre. Une partie de leur maison appartient au monde; l'autre est le sanctuaire de la famille, dont l'entrée, ouverte à la vertu, est pour jamais interdite au vice....

Les domestiques sont tout-à-la-fois flatteurs et capricieux ; leur esprit est imbu de préjugés, d'idées d'intérêt, de croyances absurdes : leur ignorance, plus encore que leur mauvaise volonté gâteroit votre ouvrage. Vous les éloignerez donc de vos filles autant qu'il vous sera possible. Vous devez être jalouses des soins qu'ils en prendroient, et rougir de laisser faire à d'autres, pour elles, ce qu'il doit vous être agréable de faire vous-mêmes.

......Les cajoleries, les petits tours d'adresse, les promesses les plus séduisantes n'obtiendront jamais rien de vous. Leur accorder quelque chose seroit donner à vos filles les premières leçons des calculs de la dissimulation et de la flatterie. Par la même raison vous n'accepterez d'autres caresses que celles qui vous seront offertes par le cœur. Cette aimable récompense ne doit être décernée que par une ame attendrie ou reconnoissante, et ce seroit en faire un abus bien étrange que de la laisser à la disposition de l'esprit de calcul et d'intérêt.

......Puissiez-vous être assez heureuses épouses pour n'avoir à présenter aux yeux de vos filles que le séduisant tableau d'une union parfaite, d'un accord constant dans les principes et dans les actions. Puissiez-vous, à notre exemple, n'avoir qu'un vœu et qu'une volonté !

Si vous n'étiez pas destinées à un si grand bonheur, votre tâche deviendroit pénible ; car lorsque le père et la mère se contrarient, l'éducation est entourée de bien des difficultés.

Nous aimons à croire que ce triste sort ne vous est pas réservé ; mais si nos desirs étoient trompés, ne vous découragez pas ; avec de la sagacité, avec beaucoup de réflexion et d'adresse, vous pourrez encore triompher de votre mauvaise destinée.

Si vos maris vous aiment, si vous n'avez à combattre que leur faiblesse, redoublez de zèle pour leur inspirer de la raison ; usez de l'empire que leur affection vous donnera sur eux, peignez-leur souvent avec l'aimable accent de la tendresse et de la douceur, les dangers de leur conduite ; cherchez à ébranler leur cœur par le tableau de l'avenir malheureux qu'ils préparent à leurs enfans.

. . . . S'ils ne les aimoient pas assez, s'ils étoient injustes envers eux, s'ils alloient jusqu'à les rendre victimes de leur dureté et de leur despotisme, quelle affreuse idée ? mais il faut tout prévoir. Alors redoublez d'efforts et de sagesse ; devenez plus aimables pour vos maris, afin de mériter d'eux plus de complaisance ; désarmez-les par votre douceur, par votre sensibilité, et que votre amour pour vos enfans s'accroisse encore, s'il est possible . . . . .

C'est à vous qu'il appartient de porter vos enfans à caresser leurs pères, à leur prodiguer les témoignages de tendresse, à renouveler avec constance leurs efforts pour parvenir à leur plaire et à s'en faire aimer. »

A la suite de ce portrait d'une vertueuse épouse, nous allons placer celui d'une fille tendre qui consacre sa vie toute entière au bonheur de son vieux père.

« . . . . . Elle renonce sans peine au monde et à ses plaisirs. En est-il qu'elle puisse comparer à un doux regard, à une caresse, à un témoignage d'affection de l'auteur de ses jours? Elle se rappelle tous les soins qu'elle reçut de lui dans son enfance, et, quoiqu'elle fasse, elle craint toujours de n'avoir pas fait assez pour la reconnoissance et pour l'amour; ne semble-t-elle pas être un génie bienfaisant qui veille sans cesse sur lui; pour le préserver de tout ce qui pourroit lui causer quelque déplaisir, et lui prodiguer tout ce qui peut lui être agréable? En un mot elle l'environne, elle le comble de bonheur dans un âge où communément il n'en existe plus. Œdipe est accablé par la vieillesse, il est écrasé sous le poids des malheurs, déchiré par les remords, chargé de malédictions, privé de la lumière des cieux; trône, sujets, épouse, patrie, il a tout perdu; mais Antigone lui reste, Œdipe retrouve encore quelques instans de bonheur. »

On trouve chez M. Bretel, rue des Filles-Saint-Thomas, n.° 9, des corsets en X et des corsets à la Ninon.

MODES.

Ni les couleurs ni les formes, pour ainsi dire, n'ont varié chez les modistes; mais on remarque parmi les ornemens accessoires du lilas de serre, qu'elles n'avoient pas coutume d'employer. On observe aussi qu'excepté la pluche grise qui tranche sur les toques écarlate, tout est uni. Le froid a remis en crédit les toques de mérinos. Ces toques ne ressemblent plus à un bonnet russe; ce sont de petites capotes, mais à calote ronde, afin qu'au besoin elles puissent être introduites dans un capuchon. Au capuchon se reconnoît une femme riche, comme on la distinguoit à son cachemire, il y a dix ans. Les cachemires, toutefois, ne se donnent pas à vil prix, mais les manufacturiers français sont devenus de trop habiles copistes.

A la feuille de ce jour est jointe la gravure 1036.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre, n°.* 183, *près le boulevart, à côté du café. Les abonnem. datent du* 1.er *ou du* 15.



Chapeau orné de Palmier Turc. Redingote fourrée avec sa Pélerine.

N.° 8. (Quatorzième Année.) 10 Février, 1810.

JOURNAL DES DAMES
ET
DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15 avec deux gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim.*re *pour l'étranger.*

PARIS.

Ce 10 Février, 1810.

On va donner *Cendrillon* à l'Opéra-Comique, et déjà soixante loges sont louées pour la première représentation de cette pièce en trois actes. On dit en effet un grand bien du dialogue de cet ouvrage, et la musique en est attribuée à un de nos compositeurs les plus hardis et les plus heureux. D'ailleurs Cendrillon est un vieux conte qui fut successivement en vogue dans les salons, à l'antichambre, dans les palais, dans les cabanes, dont le récit endort les enfans, dont le souvenir berce les vieillards. Le sujet plaira donc au public, et tout fait présumer que la manière dont il est traité obtiendra le suffrage des gens de goût. La fable de Cendrillon appartenoit essentiellement au théâtre de l'Opéra-Comique. Là l'auteur ne veut que des recettes et le public que des distractions; au Théâtre-Français, il faut des sujets plus sérieux et plus moraux, l'auteur qui travaille pour la comédie française ambitionne la gloire, le public qui fréquente ce théâtre veut que son goût et son esprit soient également satisfaits. Louons donc l'auteur du nouvel opéra comique d'avoir placé Cendrillon à Faydeau, et d'avoir réservé un sujet plus élevé et plus moral pour le théâtre où règne Thalie, et où Molière a si longtems brillé et brille encore d'un éclat immortel.

La curiosité conduit beaucoup de monde au théâtre de la porte Saint-Martin. Quand on y est allé une ou deux fois, le dégoût vous en éloigne pour longtems. Ce théâtre en effet ne parle ni au cœur ni à l'esprit. Les oreilles y sont blessées par le bruit aigu des instrumens, par le sifflement des tempêtes à machines ou des machines à tempête, et par les coups redoublés de fusil, de canon ou de tonnerre. La vapeur du souffre blesse l'odorat; une fumée épaisse fatigue la vue. Ainsi, c'est un théâtre où les auteurs n'ont aucune gloire à prétendre, et où les spectateurs n'ont que de la fumée à recueillir.

Une redingote de l'hiver passé étoit très-courte et de couleur brune, on la mettoit pour aller à pied; une redingote de cette année est très-longue, d'un drap blanchâtre et ne convient

que sur un carrick. Les petits-maîtres actuels veulent qu'à l'aspect du vêtement, on reconnoisse que leurs pieds délicats touchent rarement le pavé.

Ceux de nos Parisiens pour qui le dégel étoit une calamité, parce qu'il congédioit les acteurs du théâtre de la Villette, comblent de bénédictions M. *de Bucourt*. Cet artiste leur a rendu, dans une planche qu'il a intitulée *le Canal*, tous les patineurs, les courses en traîneau, les culbutes, ce triple rang de spectateurs, ce concours de voitures, cet air de fête, qui faisoit appeler le canal, le *Longchamp d'hiver*.

Cette gravure se vend 3 francs, chez Robin, marchand d'estampes, rue Vivienne.

Aujourd'hui les étoffes qui servent à la parure de ces dames sont coûteuses sans doute, mais la façon d'une robe coûte presque aussi cher que l'étoffe dont elle se compose : aussi nos élégantes qui sont mères et qui prétendent à la réputation de bonnes mères de famille, ne disent pas à leurs enfans : méprisez les colifichets, mettez-vous au-dessus des préjugés du jour, n'attachez aucune importance à la mode, à la parure et aux bijoux, parce que l'exemple qu'elles donnent à leurs enfans seroit en contradiction avec la morale qu'elles leur font; mais elles mettent entre leurs mains une poupée anglaise. C'est une espèce de découpure représentant une femme en chemise et à laquelle on adapte à volonté tous les costumes possibles. C'est en même temps une occupation et un plaisir pour la jeune demoiselle, elle s'étudie toute la journée à essayer sur sa poupée tous les chiffons que porte sa mère, jusqu'à ce que, poupée elle-même, elle imite sa mère et se fasse revêtir de tous les chiffons à la mode du jour.

Ainsi cette éducation frivole n'a que des résultats dangereux, elle n'inspire pas à la jeune personne l'amour du travail et le désir de couper et de coudre elle-même ses robes, mais les costumes de la poupée anglaise tiennent la jeune Française au courant, et fortifient en elle le goût de la mode, du luxe et de la dépense, goût inné, et qu'une bonne mère devroit plutôt songer à éteindre qu'à conserver dans la tête de sa fille.

LE CENTYEUX.

Histoire de Schinderhannes et autres Brigands dits Garotteurs ou Chauffeurs qui ont désolé les deux rives du Rhin et la Belgique, pendant les dernières années de la Révolution; traduite de l'allemand ; 2 volumes in-12, prix : 4 francs, chez Dentu, libraire, rue du Pont de Lodi, n°. 3.

Nul doute sur l'authenticité des faits rapportés dans ces deux volumes ; ils ont été recueillis par un membre d'un des tribunaux qui ont jugé les chefs les plus redoutables de ces brigands. Ce magistrat a souvent été lui-même interrogateur, et les greffes des tribunaux criminels voisins lui ont été ouverts.

Schinder-Hannes signifie Jean l'Ecorcheur. Celui à qui l'on avoit donné ce surnom, s'appelloit Jean Bukler ; il étoi

fils d'un écorcheur. Ses inclinations vicieuses se développèrent de très-bonne heure. Plusieurs fois, à la tête d'une bande de petits garçons de son âge, il trouva le moyen d'enlever du pain et de la viande des fourgons de l'armée française, dans les environs de Kreutznach.

Vers la fin de l'an 4 (1796) il entra au service d'un bourreau. Son maître le fit arrêter pour vol, et il fut condamné à la bastonnade. Redevenu valet de bourreau, Schinderhannes fut encore dénoncé pour vol et incarcéré, mais il s'échappa. Repris, après avoir commis beaucoup d'autres vols, il s'évada encore. Vers l'an 8, ce brigand fit, chez une receleuse, la connaissance d'Elize Werner qu'il entretint du produit de ses expéditions. Les municipalités, organisées à la hâte, étoient alors presque sans moyens de repression : Schinderhannes faisoit effrontément et en plein jour ce qu'il appeloit le *commerce de chevaux*. Cependant, désigné à la gendarmerie, il fut saisi dans une auberge et descendu dans un cachot. Une scie faite avec un couteau et une corde de paille, furent ses moyens d'évasion. Alors le commerce de chevaux n'étant plus aussi lucratif à cause de la concurrence, Schinderhannes résolut d'exercer ses talens sur les grands chemins. Infidèle à son Elise avant son arrestation, il l'abandonna tout à fait à cette époque, et prit pour maîtresse une fille de quinze ans, extraordinaire par sa beauté.

Les jours de marché, Schinderhannes, entouré de ses compagnons intimes, avoit coutume de se poster sur la cime de quelque rocher, d'où il pût découvrir tous les chemins adjacens. Un jour que, sa lunette en main, il étoit en observation, il apperçut une bande de plus de trente juifs, parmi lesquels se trouvoient cinq paysans. Après s'être bien assuré qu'il n'y avoit point dans cette caravanne, de gendarmes déguisés, il la laisse avancer jusqu'à un passage étroit, qu'il appeloit le *chemin de presse*, et couchant les juifs en joue, il fallut que chacun s'avançât la bourse à la main. L'effronté voleur ne se contenta pas de cet argent, il faisoit la fouille exacte de toutes les poches. Sa carabine le gênant dans cette opération, il la remit tranquillement à un juif, nommé Jacob. Celui-ci, pétrifié, tint l'arme qui faisoit la force du brigand, et la lui rendit après la visite. C'est cette dernière action qui forme le sujet d'une gravure placée en tête du premier volume.

On auroit tort d'inférer de-là que le fameux Schinderhannes étoit d'une audace à toute épreuve; il ne savoit que distinguer son monde. Intimidé par les poursuites sans cesse renaissantes de la gendarmerie, il se décida à quitter le territoire français, et à passer sur la rive droite du Rhin. Comme toutes les familles de bourreau et d'écorcheur se tiennent en Allemagne, il y trouva nombre de parens et d'amis. Il se lia très-promptement avec une jeune fille qui sembloit l'avoir captivé totalement; mais bientôt il la quitta et revint sur la rive gauche. Ce fut à cette époque qu'il fit la connoissance de celle de ses maîtresses qu'il affectionna le plus, et qu'il conserva jusqu'à sa dernière heure. Julie Blasius étoit une jeune et jolie

fille, d'une humeur fort enjouée, qui chantoit très-agréablement et jouoit du violon. Schinderhannes la conduisit sur la rive droite pour y célébrer solemnellement son mariage. Enivré des attraits de sa femme, il composa en son honneur une chanson qui fut long-tems chantée dans toutes les fêtes de village.

Les brigands, vers ce temps-là, commençoient à adopter un nouveau mode d'opérations. Ils attaquoient de nuit les maisons des juifs. Enrichi par d'heureuses excursions, Schinderhannes voulut se faire habiller à neuf lui et toute sa troupe. Un tailleur, qui en faisoit partie fit une superbe robe de soie à la belle Julie. Deux autres tailleurs travailloient en même tems, chacun de son côté. Dès que celui qui étoit chargé de l'habillement de Schinderhannes eut achevé son ouvrage, il se mit en route pour aller le trouver. Il le rencontra à mi-chemin se promenant paisiblement avec sa femme. Ravi à l'aspect de son nouveau costume, Schinderhannes se déshabille sur la place, et se met à courir, tout nud quelques centaines de pas, en gambadant et criant : Venez donc, gendarmes, venez prendre le fameux Schinderhannes ! Enfin, il passa son habit neuf, paya son tailleur et reprit le bras de sa femme.

Les juifs, spécialement poursuivis par les émissaires de Schinderhannes, lui envoyèrent des députations formelles pour entrer en composition avec lui. Quelquefois aussi il les sommoit de comparoître. En voici un exemple des plus remarquables. Isaac Herz, gros marchand de Sobernheim, reçut ordre de se présenter, à heure fixe, dans la maison de Jacques Hexamer, pour y répondre à Schinderhannes. A l'instant marqué, Isaac Herz se présente tout tremblant. A la porte de la maison étoit une sentinelle armée de toutes pièces, qui reçut le juif et lui intima l'ordre de monter l'escalier. Parvenu à l'étage supérieur, Isaac trouve un second factionnaire qui l'introduit dans la salle d'audience du capitaine : celui-ci entouré de brigands sous les armes étoit assis à côté de sa belle Julie, vêtue, ainsi que lui, avec une grande magnificence. Pourquoi, dit Schinderhannes d'un ton de juge, pourquoi vas-tu toujours sous l'escorte d'un gendarme ? Le juif, mourant de frayeur, ne répondit pas. Sais-tu, reprit le brigand, qu'il ne tient qu'à moi de te faire fusiller au milieu de tes gendarmes ? — Isaac Herz ne sut que s'incliner respectueusement : il paya 36 francs pour l'audience, et fut reconduit de la même façon qu'il avoit été reçu.

Nous passons sous silence des horreurs commises sur la personne d'un meûnier. Schinderhannes, avons nous dit, pressé vivement sur la rive gauche du Rhin, s'étoit vu forcé d'aller chercher un réfuge sur la rive droite ; mais les autorités française et allemande agirent de concert. Le 31 mai 1802, le chef d'une patrouille apperçut à trois cents pas du grand chemin, un homme qui sortoit d'une pièce de blé. Son air interdit, lorsqu'on l'interrogea, le fit arrêter. C'étoit Schinderhannes, que d'abord on ne soupçonna pas être un prisonnier d'une aussi grande importance, mais que des tentatives d'évasion firent resserrer de plus en plus.

A une lieue de Wisbaden, une compagnie de chasseurs reçut le transport. Quand on y fut arrivé, la belle Julie se présenta au fourrier autrichien Wagner et lui offrit trois louis s'il vouloit consentir à ne pas transporter son mari à Cassel, vis-à-vis Mayence. Schinderhannes lui-même déclara qu'il avoit une peur extrême des Français, et qu'il étoit presque impossible qu'il ne s'en trouvât pas à Cassel.

Au départ de Wisbaden, il s'écria douloureusement : c'en est fait ! je suis perdu..... Le magistrat de Francfort le livra aux gendarmes français, qui le conduisirent à Mayence. Dans la même voiture que lui se trouvoit la belle Julie.... Ses aveux occasionnèrent l'arrestation d'un grand nombre de personnes.... Soixante-quatre individus furent mis en jugement. Schinderhannes, pour aller au tribunal, était attaché par la main gauche à son vieux père. Un corps d'infanterie et quatre brigades de gendarmerie formoient l'escorte. Schinderhannes paroissoit prendre un plaisir bisarre à contempler cet appareil, dont il étoit la principale cause.

Lorsqu'il vit que l'heure du jugement approchoit, il répéta fréquemment, en montrant la belle Julie : Cette fille est innocente, c'est moi qui l'ai séduite. Le tribunal eut la générosité de prononcer d'abord le jugement de Julie Blasius, qui ne fut condamnée qu'à deux ans de détention. Pour Schinderhannes, il fut condamné à mort avec dix-neuf de ses principaux complices. Son père ne fut condamné qu'à vingt-deux ans de fers ; le président le lui fit remarquer, et Schinderhannes laissa paroître quelque joie.... Sur l'échafaud, ce chef de brigands dit à la multitude qui l'environnoit : J'ai mérité la mort.

Nous venons d'analyser 115 pages, c'est-à-dire presque la moitié du premier volume. Au lieu de faire le même travail pour la bande de la Moselle, pour les bandes des Pays-Bas, du Brabant, de la Hollande, etc., nous allons exposer la tactique générale de ces brigands. D'abord ils choisissoient pour domicile des états de peu d'étendue. Si une grande puissance portoit des plaintes, promptement ils alloient fonder une colonie sous les yeux de quelque puissance voisine.

Les rangs étoient assignés parmi eux d'après la réputation acquise, soit par les actions les plus marquantes, soit par le génie le plus fécond en ressources. Ceux que ces titres élevoient à la dignité de capitaines ou de commandans, inspiroient un tel respect aux subalternes, que ceux-ci les suivoient et leur obéissoient aveuglément ; mais aussitôt qu'une expédition étoit terminée, chacun reprenoit son rang. Le chef qui venoit de s'illustrer par un coup d'éclat, conservoit seulement le privilége de convoquer ses affidés pour une autre entreprise, dès qu'il la jugeoit avantageuse aux intérêts du corps.

Une de leurs maximes étoit de changer de nom à chaque nouvelle entreprise, ou en passant d'une bande dans une autre. Dans leur jargon (mélange d'hébreu, de haut et bas allemand et de français), ils appeloient *Kochemer-Beyes*, des maisons de refuge. Ces maisons étoient ordinairement des auberges dont

les maîtres leur étoient dévoués, et qui quelquefois même étoient tenues par l'un d'eux. C'étoit là qu'ils s'assembloient avant de faire un coup, qu'ils receloient leurs vols ou cachoient leurs personnes dans un moment de crise; c'étoit là aussi que s'adressoient tous les renseignemens qui pouvoient conduire à une nouvelle proie, ou sauver de quelque péril imminent. Ces lieux de retraite, ou bureaux d'adresses étoient tellement multipliés, qu'un brigand pouvoit se rendre de l'extrémité de la Hollande jusques sur le Danube, avec la certitude de passer chaque nuit dans une maison où il seroit protégé, et dirigé de manière à parvenir le plus facilement possible à sa destination.

Il étoit absolument contraire aux principes généraux de conduite de s'assembler, et sur-tout de séjourner en grand nombre dans un endroit qui n'étoit pas désigné comme lieu de rendez-vous pour une expédition à faire dans le voisinage. Lorsque les chefs rencontroient de ces attroupemens défendus par leurs lois, ils menaçoient leurs subalternes de les livrer à la justice. Ils ne permettoient pas qu'ils habitassent plus de deux ou trois ensemble le même bourg ou village. Si un voleur, pour une raison quelconque, changeoit de domicile, il laissoit son adresse chez le receleur (*Kochemer Mann*), afin que s'il étoit requis pour un service pressé, on pût le trouver facilement. C'est par ce raffinement de précautions qu'une bande, composée de soixante-dix ou quatre-vingts individus, étoit liée par des fils invisibles, et paroissoit tout-à-coup sortir du néant pour une action d'éclat et se replongeoit aussitôt dans les ténèbres.

Dans les grandes villes, comme Amsterdam, Gand, Bruxelles, Liége, Aix-la-Chapelle, Cologne, etc., leur domicile de prédilection étoit quelque maison de débauche. On en a vu y passer des mois entiers, prodiguant l'or à leurs passagères maîtresses. Leurs précautions ne se bornoient pas à changer de nom, ils changeoient aussi fort souvent de mise et de manières. Tel qui se donnoit à Cologne, par exemple, pour un pauvre juif brocanteur, figuroient quelques jours après aux eaux d'Aix-la-Chapelle ou de Spa, comme un baron allemand ou un négociant hollandois, tenant table ouverte et jouant gros jeu. La semaine suivante on l'auroit rencontré dans une forêt à la tête de sa troupe, la conduisant au pillage et au massacre.

On s'étonneroit de l'adresse avec laquelle les brigands réussissoient à se procurer des passeports revêtus de toutes les formes légales, si l'on ne savoit que c'étoient communément des femmes qu'ils chargeoient de cette partie essentielle; ils en avoient toujours à leur suite de jeunes et de jolies qui se montroient pour eux, et qui, loin d'exciter la défiance, se concilioient souvent la bienveillance des personnes mêmes les plus intéressées à découvrir les trames dont elles étoient les instrumens.

Par suite de ce même esprit de précaution, les brigands donnoient invariablement la préférence aux expéditions les plus éloignées du lieu de leur résidence habituelle; ce qui ne les empêchoit pas de se noircir le visage et d'affecter de se dire : Ne parle donc pas si haut, on va reconnoître ta voix.

Il se commettoit rarement un vol de quelque importance, que ce ne fût d'après le rapport d'un *Baldover* (espion), qui n'appartenoit pas personnellement à la troupe. Ces délateurs infâmes se glissoient sous mille prétextes dans la demeure des gens riches ou soupçonnés d'avoir de l'argent amassé. Ils observoient attentivement tous les êtres de la maison, reconnoissoient aussi soigneusement tout le voisinage, et se hâtoient d'aller conclure un marché avec l'un des chefs de bandits les plus renommés.

Lorsqu'une expédition étoit jugée praticable, le chef s'occupoit des moyens de rassembler sa bande. La réunion s'opéroit ordinairement par des lettres écrites à chacun des membres et où ils étoient invités à se trouver à un rendez-vous fixe pour affaires de commerce (*massematen*). Réfléchissant que la marche de vingt, trente, quarante hommes et plus auroit excité l'alarme s'ils avoient tous fait route ensemble, les chefs avoient soin d'ordonner que leurs gens se rendissent au lieu indiqué par pelotons de trois ou quatre hommes. Les plus opulens étoient à cheval ou même en voiture. Aucune précaution n'étoit omise pour éviter qu'une partie de la bande ne s'égarât dans les ténèbres, ou en traversant des bois : les premiers qui passoient attachoient un papier blanc à un arbre ou à un poteau pour indiquer aux suivans la route qu'ils devoient suivre. Lorsque la marche étoit longue et difficile, les premiers traçoient une raie, et à travers celle-ci une plus petite. Cette dernière servoit à marquer la direction. Chacun des autres traçoit une raie à son tour ; de sorte que les derniers pouvoient reconnoître non-seulement quel chemin avoient pris leurs camarades, mais encore en quel nombre ils avoient passé.

Les chefs accordoient une heure ou deux pour se reposer des fatigues de la marche, et sur-tout pour faire les dernières dispositions. C'étoit là qu'on faisoit la visite des pistolets (*schenelles*), et qu'on les chargeoit. Le capitaine donnoit ensuite le mot d'ordre, soit pour l'attaque, soit pour la retraite. Puis il distribuoit les torches qui devoient être allumées au premier signal, et donnoit l'ordre de la marche. Elle se faisoit dans un profond silence ; d'abord, le capitaine conduisant la tête de la colonne, et, après lui, venant ceux qui portoient le bélier. C'étoit communément une poutre ou solive de dix à douze pieds de long, sur dix à douze pouces d'écarissage. A défaut de poutre, les brigands se sont servis plus d'une fois d'un poteau d'indication ou d'une grande croix de cimetière. Un des signes de commandement étoit le lévier de fer (*schocher*) dont étoit armé le chef pour enfoncer les caisses et les armoires.

En entrant dans un bourg ou village, leur premier soin étoit d'envoyer un homme qui connût l'endroit, boucher la serrure de l'église, afin d'empêcher qu'on ne sonnât le tocsin. La seconde de leurs mesures de précaution étoit de s'emparer des veilleurs de nuit, et de les jeter, pieds et poings liés, dans un endroit écarté. Pendant ce tems, le capitaine posoit lui-même ses sentinelles (*schemeier*) devant et derrière la maison

attaquée. Les plus déterminés des bandits étoient ordinairement choisis pour ce service, avec carabine, pistolets, et trente ou quarante cartouches. Quelquefois ils avoient l'ordre de faire un feu continuel, pour faire croire aux habitans qu'il y avoit un combat engagé dans la rue, et qu'ils ne pouvoient s'exposer à sortir de leurs demeures sans le plus grand danger.

Chacun étant à son poste, le capitaine donnoit le signal de l'attaque. En un instant toutes les bougies étoient allumées, et l'on procédoit au bris de la principale porte. Aussitôt que la porte avoit cédé sous les coups de bélier et de hache, le capitaine devoit toujours entrer le premier. Il avoit le droit de frapper et même de tuer ceux de ses bandits qui auroient hésité. En un instant, toute la maison prise d'assaut étoit illuminée de la cave au grenier, afin qu'aucun objet ne pût échapper aux recherches. Les habitans de la maison, quels que fussent leur sexe et leur âge, étoient garottés, étendus par terre et roulés dans des couvertures, quelquefois même à demi étouffés entre des paillasses ou des matelas.

Le butin étoit ordinairement déposé dans des taies d'oreiller ou des couvertures de fauteuils : le capitaine le chargeoit à mesure sur les épaules de ses subalternes. Quant à lui et aux factionnaires, jamais ils ne s'embarrassoient d'aucun fardeau : ils se bornoient à servir d'escorte aux autres. En quittant le lieu même de l'expédition, la bande s'efforçoit, par un bruit effroyable, de donner une haute idée de sa force et de son intrépidité à tout braver. Mais aussitôt qu'elle étoit parvenue à une certaine distance, les chefs ordonnoient, au contraire, le silence le plus profond.

Le capitaine, outre les effets précieux qu'il avoit soin de s'approprier pendant le pillage, avoit droit à une part double ou triple. Si l'on découvroit qu'un membre de la bande n'avoit pas fidèlement versé à la masse tout ce dont il étoit chargé, on réduisoit son lot à moitié. Lorsque l'espion ou *baldover* n'étoit pas là pour veiller à ses intérêts, il étoit à peu près sûr d'être lésé considérablement dans la distribution.

Nous ne dirons pas, comme le traducteur, que l'histoire de Schinderhannes et consorts *réunit l'intérêt de l'histoire au piquant des aventures de roman ;* de pareils livres effrayent, mais ils n'attachent pas, et un roman aussi décousu, écrit d'un style aussi lâche que ces huit ou neuf vies de chauffeurs, ne seroit point regardé comme un ouvrage piquant.

MODES.

L'uniformité de couleur pour les chapeaux, est une règle qui n'empêche pas les modistes de viser à l'effet par des oppositions : elles combinent l'uni avec le frisé, l'épinglé, le pluché ; le brillant avec le mat. Quant aux fleurs, c'est tantôt un bouquet composé de deux ou de trois espèces de fleurs, tantôt un cordon : une fleur et son feuillage, ou de petites fleurs sans feuilles, composent ce cordon. Au bal, sur beaucoup de coeffures en cheveux, c'est un simple cordon de petites roses.

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1037.



1, Chapeaux et Toque de Velours, garnis en Pluche. 2, Toques Lamées avec un Oiseau de Paradis. 3, Toque de Pluche. 4, Toque parée avec trois Plumes. 5, Toquet de Tulle. 6, Cornette de Tulle de Berlin. 7, Toque Lamée, avec un Esprit. 8, Chapeau de Velours, orné de Broderies.

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15 avec deux gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim.re pour l'étranger.*

PARIS.

Ce 13 Février, 1810.

On prépare au théâtre des Variétés une nouvelle comédie intitulée : *La Soirée de Carnaval.* Ce titre promet beaucoup, sur-tout à un théâtre où toutes les pièces, presque, sont des carnavalades. Dans des tems ordinaires, les auteurs qui travaillent pour les Variétés, disent de leurs ouvrages, pour en excuser la folie ou la foiblesse, c'est une débauche d'esprit. Que sera donc la pièce de carnaval? Hélas! il arrivera peut-être à ce théâtre, comme à tous les autres, quand la comédie française donne des farces le public siffle ; quand l'Odéon quitte le ton bourgeois pour s'élever jusqu'au genre noble, le public bâille ; quand l'Opéra-Comique veut être bouffon, le parterre est vuide. Ainsi la farce outrée est triste et ennuyeuse ; et il est, comme dit Horace, certaines bornes qu'un esprit juste ne doit jamais franchir. Au reste, Brunet en a fait passer bien d'autres ; son naturel, tout niais qu'il est, ses calembourgs, les plus usés, valent mieux aux yeux de la multitude que les argumens les plus raisonnables. Cicéron et Aristote, combattus par Brunet, perdroient leur procès devant Momus, et en appelleroient vainement à Thalie.

Le plus fréquenté des bals publics, le moins mélangé, est incontestablement le bal du *Tivoli d'hiver.*

Une femme porte aujourd'hui une robe qui n'est ni trop courte, ni trop longue ; un chapeau qui n'est ni trop petit,

ni trop grand ; des souliers qui ne sont ni trop , ni trop peu découverts. Les formes des habits féminins sont en un mot raisonnables, le ridicule et l'extravagance, car il y en a presque toujours dans la mode, sont entièrement dans les couleurs toutes plus bisarres les unes que les autres.

~~~~~~~~~~~~~~~~

M. *de Bucourt*, peintre et graveur, vient de publier son second numéro de *Chasses*. Ici, la présomptueuse amazone est peinte comme une furie : son coursier l'a renversée, une de ses mains se trouve justement sur des épines, et le seul témoin de sa mésaventure, rit, au lieu de sauter à la bride du cheval. Cette gravure se trouve chez Robin, marchand d'estampes, rue Vivienne ; elle coûte 2 francs.

~~~~~~~~~~~~~~~~

On annonce au grand Opéra la représentation d'un nouveau ballet intitulé *l'Enlèvement des Sabines*. On prépare à Feydeau une petite pièce de Mardi-Gras. La Comédie-Française répète *les Deux Vieillards*, comédie en 5 actes. Le Vaudeville, une bluette dont le titre est *l'Epée et les Bottes*. L'Odéon nous prépare, dit-on, une pièce en 5 actes à spectacle, où tous les genres seront mêlés depuis la pantomime jusqu'au mélodrame, depuis la comédie jusqu'à la parade. Ainsi les amateurs qui ne voudront pas parcourir tous les théâtres, n'auront besoin que d'aller à l'Odéon pour satisfaire tous leurs goûts dans une même soirée.

~~~~~~~~~~~~~~~~

J'ai vu le lit d'une petite-maîtresse, il n'étoit pas plus haut qu'un sopha d'autrefois. Sa forme étoit à-peu-près celle d'une de ces chaises longues antiques sur lesquelles les Romains s'allongeoient à demi pour faire leurs repas. Un dossier, celui de la tête, étoit un peu plus élevé que l'autre. Sur tous deux étoient sculptés deux cygnes dont l'aîle se prolongeoit jusqu'au sommet du dossier et dont le bec supportoit une guirlande de roses qui bordoit le matelas où devoit reposer mollement la belle. Deux candelabres antiques accompagnoient ce lit et servoient en quelque sorte de piédestaux à deux petits génies ailés, suppôts du dieu Morphée, et versant à pleines mains des roses et des pavots d'or brodés sur un rideau de gaze. J'ai vu ce lit et je n'ai pas desiré y coucher, car la belle m'a dit qu'on y dormoit moins bien peut-être que sur le simple matelas d'un lit de sangle. Le lit ne procure de repos qu'à ceux qui le trouvent d'abord dans leur conscience.

LE CENTYEUX.
~~~~~~~~~~~~~~~~

De l'Influence des Croisades sur l'état des Peuples de l'Europe, par Maxime de Choiseul Daillecourt; ouvrage qui a partagé le prix décerné par l'Institut, dans la séance publique du 1er. juillet 1808; volume in-8°. de 336 pages, prix 5 francs, à Paris, chez Tilliard frères, libraires, rue Pavée-St.-André-des-Arcs, n°. 16.

Civilisation, commerce, industrie, lumières, voilà les quatre divisions de l'auteur. Nous laissons à l'écart son premier chapitre qui traite de l'affaiblissement du système féodal, de la puissance des papes, de l'inquisition, de la chevalerie militaire et religieuse, etc. Avant d'entrer dans l'examen du second, il convient de faire observer qu'à l'époque des croisades, le commerce de l'orient embrassait bien plus de marchandises diverses qu'aujourd'hui. Le sucre et plusieurs autres objets recherchés par le luxe, ou employés par la médecine, qui n'arrivent plus que du Nouveau-Monde, venoient de l'Egypte ou des Indes. Les Européens ne cherchoient encore qu'en Asie les pierres de coûleur, et sur-tout les émeraudes, dont le prix égaloit celui des diamans, avant que nous eussions découvert les mines fécondes que recèlent les montagnes de l'Amérique. Les perles, qui se pêchent en grande quantité sur les rochers de la Californie, se recueilloient alors seulement sur les côtes des mers orientales.

Les croisades firent prendre aux peuples de l'Europe le goût des délicatesses et des ornemens asiatiques, que plusieurs d'entre eux n'avoient jamais connus; la vanité et la mollesse leur rendirent nécessaires la soie, les parfums, et toutes les productions moins utiles qu'agréables, que la nature a semées avec profusion dans l'Orient. Accoutumés dans ce pays à la brûlante saveur des épices, bientôt ils ne surent plus s'en passer; les vins même en furent parfumés.

Les mers devinrent moins redoutables quand on les eut affrontées pour remplir un devoir religieux. On ne crut plus impossible de faire voile pendant l'hiver Des croisades date l'établissement d'une marine française. Philippe Auguste, à son retour de la terre sainte, forma une flotte nationale; antérieurement les flottes françaises ne se composoient que de bâtimens étrangers loués pour un certain tems.

Les mêmes causes qui donnèrent au commerce une nouvelle activité, servirent puissamment à développer toutes les ressources de l'industrie. Le nobles, au moment de partir pour la croisade, rougirent de la rustique simplicité de leurs pères; ils se vêtirent de riches habits et des plus précieuses fourrures. Arrivés en Orient, ils prirent le goût des étoffes de soie, genre de luxe que les Grecs avoient enlevé aux Persans. Ils virent damasquiner, c'est-à-dire incruster l'or et l'argent dans de l'acier, fixer l'émail sur les métaux, et peindre en mosaïque. Au retour, ces genres d'industrie furent cultivés.

« Plusieurs monumens d'architecture, qui excitent encore notre admiration, dit M. de Choiseul, sont le fruit de l'impulsion donnée aux arts par la communication avec des peuples plus adonnés à leur culture. . . . La vue des monumens grecs et arabes introduisit en occident un goût nouveau par lequel cette architecture syrienne, arabesque ou sarrasine, improprement nommée gothique, fut portée au dernier point de perfection. Des ogives élégamment allongées remplacèrent ces voûtes trop basses que des constructeurs timides craignoient de hausser, et qui ne présentoient au jour qu'un passage étroit; un architecte ne fut réputé habile, qu'autant qu'il sut étonner par la hardiesse et même la témérité de ses ouvrages : à l'imitation des mosquées, on suspendit sur des piliers très-minces, des masses énormes qui sembloient soutenues par l'appui d'un bras invisible. On découpa la pierre en mille formes différentes, souvent bizarres; on y enchassa quelquefois des vitraux peints, dont les rayons du soleil faisoient ressortir admirablement les couleurs éclatantes; et, comme si l'on eut prévu l'indifférence de la postérité pour ces ouvrages, on eut l'attention de leur donner une solidité qui leur permit de se passer pendant long-tems de soins et d'entretien. »

Suger, en qui le génie des affaires politiques n'excluoit pas l'amour des beaux-arts, protégea la peinture. Parmi les embellissemens qu'il prodigua dans son monastère, on admiroit les principaux événemens de la première croisade qu'il fit peindre sur des vitres. Au progrès de la sculpture nous devons l'image de plusieurs hommes fameux tracée d'après nature. L'usage s'établit de coucher sur les tombeaux des morts illustres, leur représentation massive.

Nous passons au quatrième chapitre. Maîtres de Constantinople, les Latins s'approprièrent le savoir des Grecs, et le transmirent en Occident. De nouveaux ordres s'efforcèrent d'établir une réputation littéraire égale à celle dont jouissoient, depuis long-tems quelques anciennes congrétations, et surtout les religieux de Cluni. Aucune époque du moyen âge ne présente un aussi grand nombre d'historiens, que l'espace de tems qui s'écoula pendant les croisades. L'hospitalité orientale se confondit avec la charité chrétienne, et de ces deux sentimens réunis, se composa le dévouement le plus entier à secourir les voyageurs et les infirmes. On contracta, par une relation suivie avec plusieurs peuples, cette facilité d'apprendre les langues qui s'acquiert dans les voyages et dans la fréquentation des étrangers. Pendant environ soixante ans, le nouvel empire fondé à Constantinople, devint presque une province de la France. M. de Choiseul pense que c'est l'origine de cette foule de mots grecs que nous avons adoptés. Les préparatifs de la guerre sainte, une certaine joie que font naître les nouvelles entreprises, le mouvement et le tumulte qui les accompagnent, animèrent nos poëtes d'une nouvelle ardeur. Les romans changèrent de

sujet. Aux faits d'armes fabuleux des chevaliers de la Table-Ronde, du Roi Arthus, succédèrent des récits plus nouveaux sur Godefroi de Bouillon, sur les Califes, les Soudans, les Merveilles d'Egypte, etc.

Le judicieux appréciateur met au nombre des fâcheux résultats, les décimes levées sous prétexte de la guerre sainte, les troubles intérieurs, la dépopulation, la corruption des mœurs, l'etude des lois civiles presque étouffée par celle du droit ecclésiastique, la naissance de l'inquisition, et il termine son excellent livre par les considérations suivantes : « Si l'on se représente les hostilités, les brigandages qui désoloient l'Europe avant que la trompette des croisades se fît entendre, si l'on se rappelle les justes alarmes de la chrétienté, prête à subir le joug des Turcs, on nous permettra sans doute de répéter ces paroles d'un écrivain qui vivoit du tems des croisades, et qui semble avoir devancé le jugement de la postérité sur les guerres saintes : *Ceux-là sont téméraires qui condamnent une nouveauté, nécessaire au monde accablé d'années et prêt à périr de vétusté.* »

Notice sur Joseph Haydn, associé étranger de l'Institut de France, adressée à la classe des beaux-arts, par M. Framery, son correspondant; brochure in-8°. de 47 pages ; prix 1 franc, à Paris, chez Barba, libraire, au Palais-Royal.

Avant de rendre compte de cette notice, nous croyons devoir rappeler à nos lecteurs que nous avons parlé d'Haydn, dans le n.° du 5 juillet 1809. Presque toutes les particularités déjà imprimées, se rapportoient à la jeunesse d'Haydn, nous y joindrons la suivante :

« . . . . . Déjà s'approchoit cette crise de la nature où l'enfant passe à l'adolescence, et où sa voix, auparavant aigüe et claire, prend le caractère mâle et grave qu'elle doit conserver; crise toujours redoutable pour ceux dont toutes les espérances consistent dans la beauté de leur voix. Reitter, maître de chapelle de la cathédrale, craignant que son jeune enfant-de-chœur ne vînt à perdre ce beau *dessus*, l'honneur de son église, résolut de le fixer par une opération barbare si commune en Orient. Il en fit la proposition à Joseph en la lui présentant sous le rapport avantageux, et sans lui en faire connoître toutes les conséquences : le jeune innocent, qui n'aimoit encore que la musique, qui n'avoit de désirs que celui de conserver sa voix, y consentit de très-bon cœur. Le jour et l'heure sont convenus ; le chirurgien est averti, tous les préparatifs sont faits ; c'est demain à dix heures du matin que l'opération sera faite ! . . . . Par hazard une affaire appelle à Vienne le père d'Haydn ; il arrive à huit heures; son premier soin est d'aller voir son fils : l'enfant se jette dans ses bras, et lui annonce avec une joie naïve que sa voix, tant admirée de tout le monde, cette voix dont il attend sa fortune, va être encore embellie, et qu'au moyen d'une opération *légère* elle le sera pour toujours. Le père qui se fait expliquer la nature de cette opéra-

tion, est indigné ; il détaille à son fils les dangers qui en résulteroient, les privations qui en seroient les suites, et ne le trouve sensible qu'à la douleur physique qu'il lui fait appréhender. . . . » On imagine de quels reproches il accable Reitter, combien celui-ci fut confus. Il faut ajouter que Reitter frustré dans son attente, conçut une haine implacable contre celui qui avoit été l'objet de toute son affection.

Privé de sa place d'enfant-de-chœur, le malheureux Joseph ne sut d'abord que devenir, ni à qui s'adresser pour obtenir un asile ; il fut forcé de passer la première nuit dans la rue, où un banc de pierre lui servit de lit ; le lendemain un pauvre musicien de sa connoissance, nommé *Spangler*, passant dans cette rue, le reconnut. Haydn lui raconta de point en point sa malheureuse aventure : le bon homme en eut pitié. « Mon ami, lui dit-il, tu sais comme je suis logé : je ne puis t'admettre dans ma chambre où couchent ma femme et mes enfans ; mais je t'offre, dans un coin de mon grenier, un matelas, un lit de sangle, une table, une chaise, et de plus une nourriture très-frugale, tant que mes facultés me le permettront. » Joseph accepte avec la plus vive reconnoissance ; il se regarde comme très-heureux d'être libre et à l'abri des mauvais traitemens de Reitter ; son imprévoyante jeunesse négligea même pendant quelque tems d'informer son père de l'affreux dénuement dans lequel il se trouvoit : cependant il venoit enfin de lui écrire, pour céder aux remontrances de son ami, lorsqu'il reçut une visite à laquelle il ne s'attendoit guère.

Le repos dont il commençoit à jouir avoit permis à son génie de se réveiller : tourmenté du besoin de produire, il s'étoit remis à composer de ces petites sonates qui lui avoient si bien réussi autrefois ; la plus jolie étoit tombée par hazard entre les mains de la comtesse de Thun, femme de la cour, passionnée pour la musique ; elle l'avoit trouvée charmante, et voulut en connoître l'auteur. Elle s'informe à tous ceux qu'elle rencontre d'un compositeur portant le nom de Joseph Haydn, écrit au bas de la sonate : personne n'en a la moindre idée ; seulement elle apprend que ce petit Joseph, cet enfant-de-chœur que son chant avoit rendu si célèbre, portoit aussi ce nom. De sa part on va à la maîtrise de la cathédrale : le maître répond qu'il a chassé ce mauvais sujet.

Une femme ne renonce pas facilement à un projet qu'elle s'est mis fortement dans la tête. A la fin on découvre le trop modeste réduit du compositeur : un valet de chambre s'y présente ; le pauvre Joseph se donne pour son propre domestique. Le lendemain, après qu'il se fut tant bien que mal costumé, le voilà chez la comtesse. — Mais, c'est M. Haydn, dit-elle, que j'avois demandé. — C'est moi, madame, et il lui fit avec toute la décence possible le récit de sa disgrace. . . « Voici vingt-cinq ducats, lui dit la comtesse de Thun, employez-les à vous faire habiller d'une manière plus présentable ; prenez un logement modeste, mais commode, et achevez de vous acquitter envers votre ami, . . . Je

ne vous laisserai manquer de rien. » Par le crédit de sa bienfaitrice, Haydn fut placé chez le comte de * * *, riche seigneur de la cour, et bientôt, par sa brillante réputation, chez le prince d'Esthérasy.

« Le prince possédoit au nombre de ses grandes qualités une extrême bonté ; mais il étoit de tems à autre, sujet à des accès d'humeur noire : tant qu'ils duroient, il ne recevoit personne, aucun de ses officiers n'osoit en approcher ; une seule chose pouvoit le tirer de cet état, c'étoit une nouvelle symphonie de son maître de chapelle.

Un jour qu'un accès de cette nature, plus violent qu'à l'ordinaire, le tourmentoit aussi depuis plus long-tems, chacun se réunit auprès du maître pour l'engager à employer ce moyen, dont l'efficacité étoit bien connue : Haydn compose une symphonie en conséquence, et met tous ses soins à ce qu'elle produise le plus grand effet. Au premier jour de spectacle, dans l'entr'acte, après que le maître, selon l'usage, eut envoyé dire au prince qu'il alloit lui faire entendre une symphonie nouvelle, l'orchestre se mit en devoir de l'exécuter. Le premier morceau, d'un mouvement vif, commence et se termine avec beaucoup d'éclat : Haydn s'attend à recevoir du prince les applaudissemens qu'il a coutume de lui prodiguer. . . . Il n'entend rien. Pour les provoquer il se tourne vers la loge du prince, dont les regards froids et distraits annoncent l'indifférence la plus parfaite : le maître en est piqué ; mais dissimule ; il attend son auditeur à l'andante : . . . . pas un coup de main. Le menuet, si ingénieusement varié, aura-t-il un meilleur sort ? L'infortuné n'ose plus l'espérer ; cependant il jette encore un regard furtif vers le prince, qui, toujours silencieux, affecte de se retirer au fond de sa loge. A ce moment la fureur du musicien éclate ; dans sa rage, il veut briser son violon, il veut déchirer partition et parties : on s'y oppose ; mais le final de la symphonie s'exécute sans qu'il y prenne la moindre part. »

Le lendemain, Haydn ne *demande pas*, mais il *donne* sa démission. Le prince qui ne s'attendoit pas à cette incartade, accepte cependant. Diderot avoit raison de dire que *les grands artistes ont un petit coup de hache à la tête.* Excepté un des seconds violons fort médiocre, et un vieillard sourd et infirme qui jouoit du basson, tous les instrumentistes, à l'exemple du maître, donnèrent aussi leur démission. L'orchestre, dans son engagement avec le prince, ne pouvoit quitter son service ni en être renvoyé qu'après l'expiration d'une année, à compter du jour de la notification ; mais celui-ci leur fit dire qu'ils étoient libres de s'en aller quand ils voudroient, et que l'année entière leur seroit payée comme s'ils avoient achevé leur service : il fut convenu qu'ils ne resteroient plus que huit jours. Haydn profita de ce tems pour réaliser un projet bizarre.

Le jour fixé pour le départ, il va trouver le prince, et lui dit que l'orchestre par reconnoissance désireroit exécuter une symphonie nouvelle composée exprès pour cette cette circons-

tance. Le prince y consent. Tous les instrumens marchent d'abord ensemble. Suit un récit de violon exécuté par Haydn seul, qui conduit l'orchestre, et après lequel il se lève, renferme tranquillement son violon dans l'étui, le met sur son épaule, et s'en va. Le prince, étonné, s'inquiète; il craint qu'il ne soit arrivé au maître quelque chose de fâcheux; il envoie avec beaucoup d'empressement savoir la cause d'un départ si extraordinaire au milieu d'une symphonie: Haydn charge le messager de remercier le prince de cette preuve d'intérêt, et de le prier d'entendre le reste de l'exécution. Elle continue. Le chef des seconds violons joue un récit seul, comme l'avoit fait le premier, serre ensuite son instrument, et s'en va, suivi de sa bande; après lui et successivement le premier des hautbois, des flûtes, des clarinettes, des cors, des bassons, chacun après son récit se retire de la même manière. « Mes amis, leur crie le prince, qui ne pouvoit plus se méprendre sur l'intention, mes vieux amis! est-ce ainsi que vous m'abandonnez? Comme votre prince, vous sentez que je ne puis vous demander grace; je sens également qu'en votre noble qualité d'artistes vous ne pouvez non plus me la demander: n'y auroit-il pas moyen de tout concilier, et de faire comme s'il ne s'étoit rien passé de part et d'autre? ». La réponse du maître et de tout son monde fut de tomber aux genoux du prince, et tout fut à jamais oublié.

Nous renvoyons pour trois ou quatre autres anecdotes, à la brochure, écrite partout avec une franchise qui se rapporte au caractère du musicien qu'elle concerne.

MODES.

Les promenades ayant été, à cause des pluies, très-peu fréquentées depuis plusieurs mois, il en est résulté des disparates extraordinaires dans le costume des femmes qui n'ont pas la ressource des spectacles pour se mettre au courant. Il falloit, dimanche, les voir dans l'allée des orangers, se critiquer d'abord, puis, avec dépit, dans les aparté, se résigner à des changemens de toilette. Mais, si j'avois su qu'on portât des redingotes de velours! Et ces robes de cachemire, comme elles sont étroites! Ma pélerine, en la faisant *flamber*; mon chapeau, en y adaptant un demi-voile..... La mode enfin avoit sanctionné ou sanctionnoit des choses que l'on croyoit éloignées d'un demi-siècle. Comme il faisoit moins froid, les redingotes étoient entr'ouvertes, et laissoient voir des guimpes ou chemisettes de mousseline claire brodée: ces guimpes, que les lingères exécutent aussi en tulle et remplis, sont le seul article de leur fonds que l'on recherche maintenant. Les modistes emploient plus de blanc que jamais: sur quelques-uns de leurs chapeaux, on remarque, outre la longue plume plate, les bouts pendants d'une écharpe.

A la feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1038 et 1039.

On s'abonne rue Montmartre, n.° 183, près le boulevart.

(1038)

Chapeau de Velours. Redingote de Velours à fichu.

1810. Costume Parisien.



Costume de Bal.

N.° 10. (Quatorzième Année.) 20 Février, 1810.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15 *avec deux gravures.* (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim.*[re] *pour l'étranger.*

PARIS.

Ce 19 Février, 1810.

La première tragédie qui sera jouée aux Français est intitulée *Brunehault*, ou *les Successeurs de Clovis*. Déjà la bonne compagnie, celle qui ne manque pas une 1[re]. représentation, s'empresse de retenir des loges pour aller voir *Brunehault*. Talma ne joue pourtant pas dans cette pièce nouvelle; mais cet acteur estimable et chéri ne tardera pas à reparoître. Il a déjà repris ses fonctions de professeur de déclamation au Conservatoire, et on assure qu'il s'occupe d'étudier son rôle dans *Mahomet II*, tragédie reçue, et qui sera prochainement jouée au théâtre Français.

Ce n'est plus d'après l'antique que se font coëffer nos incroyables modernes. Antinoüs, Titus et Caracalla ne servent plus de modèle à l'artiste qui leur coupe les cheveux. Ces Messieurs, tout petits-maîtres qu'ils sont, veulent une coëffure plus sévère. En conséquence, leur tête ressemble à celle de Charles XII. Quelques incroyables sur le retour ont une coëffure encore plus sévère. La nature ou plutôt les plaisirs de la capitale en ont fait des Charles-le-Chauve. Mais un jaune d'œuf et quelques cheveux de Savoyard suffisent pour transformer tous nos Charles-le-Chauve en Charles XII.

Les répétitions générales de *Cendrillon* ont déjà eu lieu à Feydeau, et ont confirmé l'idée favorable qu'on avoit du poëme et de la musique. Mais l'actrice chargée du rôle principal s'est trouvée subitement indisposée; Cendrillon s'est trop approchée du feu, elle a mis ses petits pieds trop près de la cendre, et elle a des engelures qui l'empêchent de chausser la pantoufle verte. Ce petit retard ne nuira point au succès de la

pièce. La foule curieuse de voir les ouvrages nouveaux n'en sera que plus nombreuse, et le triomphe plus éclatant. Ce qui se fait attendre paroît en général plus beau, et le désir qui est comprimé n'en est que plus vif et plus durable.

Quand une femme à la mode donne un bal, malheur au pauvre mari. Pour un bal en effet, il faut que Madame ait un costume nouveau; mais le costume ne suffit pas, il faut aussi renouveller l'écrin, et si l'on ne change pas le corail pour des perles ou les perles pour des diamans, il est au moins indispensable que les diamans, les perles ou le corail soient disposés d'après de nouveaux dessins, et sur des montures nouvelles. Enfin le nouvel écrin est accordé, alors la belle demande un ameublement moderne. Le salon, la chambre à coucher et le boudoir sont meublés depuis un an. Toute la société les a vus, ils doivent donc être changés. Le pauvre mari consent, et, pour une jouisssance de vingt-quatre heures accordée à sa femme, sacrifie le bonheur et l'aisance de sa vie entière. Il se ruine, mais Madame a une bonne fortune de plus et passe pour la femme la plus élégante de Paris.

LE CENTYEUX.

Les Femelles des Oiseaux en ambassade devant Jupiter.

FABLE.

Sexe adorable, objets doux et charmants,
Moi qui jamais aux jours de mon printemps,
En prose, en vers, ne vous fis nul reproche,
Je ne veux point, quand mon hiver approche,
Joindre ma voix aux propos médisants
De vos frondeurs : contre vous la satyre
Peut s'exèrcer; laissez, laissez-la dire :
Je vous connois : en dépit des rieurs,
Vous valez mieux cent fois que vos censeurs.

Mais tout avis n'est pas censure,
Apologue n'est pas injure :
J'en vais dire un qui fera voir
Quel est votre premier devoir,
Devoir dicté par la nature,
Dont peut-être l'orgueil murmure,
Mais qui ne vous prescrit que les soins les plus doux,
Loix d'amour, de volupté pure,
Et sources de bonheur pour vous.

Chez les oiseaux, le ciel autrement que chez nous,
A distribué sa largesse.
Dans votre lot il a mis la foiblesse;
Mais quels trésors! l'éclat de la beauté,
Le doux parler, la voix enchanteresse.
Tout le contraire échut au peuple oiseau :
Là, le plus fort est aussi le plus beau.
Ce n'est pas tout : la muette femelle
N'a, pour répondre à l'amant qui l'appelle,

Que petits cris sans cesse répétés,
Tandis que lui, dans la saison nouvelle,
Tient par sa voix les bosquets enchantés.

On dit qu'un jour ces obscures épouses,
Loin des maris, aux bosquets d'un jardin,
Vinrent former un nombreux Sanhédrin.
Tout retentit de leurs plaintes jalouses.
Le résultat fut de traverser l'air,
D'aller tout droit se plaindre à Jupiter.
De pleins pouvoirs on charge la fauvette,
Et la linotte, et la chardonerette :
Le vol est pris, la route bientôt faite ;
Et le trio près du trône arrêté :
Dit ainsi ses griefs à la divinité.

Point de bonheur, point de paix en ménage
Sans droits communs et sans égalité...
A nos époux tu fis tout l'avantage :
Tout est pour eux, la voix et le plumage ;
Grand Jupiter ! mets de notre côté,
Ou les couleurs, ou du moins le ramage ;
Fais de tes dons un plus juste partage,
Et tire nous de notre obscurité !

Le bon Jupin, d'un air de gravité,
Qui pour un air d'ennui pourroit passer sur terre,
Mais qui tient à la dignité
D'un Souverain, d'un Dieu, d'un maître du tonnerre,
Ayant ce message écouté,
D'un mot répondit : NON, puis, cet arrêt porté,
Il sut d'une voix familière
En adoucir l'austérité,
Soin qui réussit bien à tout pouvoir suprême,
Qui fait que sur les cœurs s'étend l'autorité,
Et qu'en obéissant on aime.

A vous tout accorder, leur dit-il, j'étois prêt,
Mes ambassadrices gentilles ;
Mais j'ai dit *non* par intérêt
Et pour vous et pour vos familles.
Si vous aviez ce don du chant,
Ou ces vives couleurs que vous enviez tant,
Les jours, les mois et les saisons entières,
Faire l'amour seroit votre seul passe-temps :
Vous n'attendriez plus le signal du printemps.
A moduler chansons légères,
A vous mirer dans les eaux les plus claires,
Vous perdriez tous vos instans.

Qui construiroit alors ces enceintes moëlleuses,
Ces fabriques ingénieuses
Où la nature veut que vos œufs soient enclos ?
Qui les échaufferoit avant qu'ils soient éclos ?
Qui donneroit le bec à vos tendres couvées ?
Les mâles voudroient-ils remplir seuls ces corvées ?
Tout iroit au plus mal dans vos bois, dans vos nids :
L'espèce en souffriroit, et vous seriez maudites.
Allez, suivez les loix que je vous ai prescrites :
Aimez, pondez, couvez, nourrissez vos petits ;
Et laissez chanter vos maris.

P. L. GINGUENÉ



Au Rédacteur du JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Vos feuilles, Monsieur, sont le champs-clos où doivent se livrer tous les combats et se terminer tous les différends des tenans de vieilles ou de nouvelles modes, spécialement de celles que peut adopter, conserver, quitter ou reprendre le beau sexe. Permettez, en conséquence, que j'y traite un homme illustre, comme il le mérite, en lui prouvant qu'il existe encore des amis de l'art, du génie, des belles formes et de la bonne logique. J'ose croire que la vigueur de mes raisonnemens et la loyauté de mes procédés lui diront qui je suis ou qui je fus, avant que ma signature en toutes lettres le lui confirme.

Le pamphlet intitulé : — « *Éloge de la Coîffure à la Titus* » *pour les Dames*, contenant quelques observations sur les » Coîffures modernes dites, à la Grecque, Romaines, etc. ; » par *J.-N. Palette*, coîffeur. A Paris, chez l'auteur, rue » Neuve-des-Petits-Champs, n.° 5. Prix : 30 centimes (en » d'autres termes, six sous) », m'a causé des crispations de nerfs, dont je ne serai délivré de longtems. Quand j'ai le malheur d'en avoir de pareilles, cela ne finit plus. Ma femme en est morte d'impatience.

M. Palette nous assure que, s'il écrit, la faute en est *à son siècle*, attendu qu'il devient aujourd'hui *nécessaire de s'exposer, pour ainsi dire, au ridicule.* Je prends la liberté de lui répondre qu'il donne à tort dans un excès de modestie. Il n'y a point là de *pour ainsi dire*. Sa réputation est faite, certainement; le peigne, les ciseaux et sa plume l'ont établie à perpétuité sur les deux hémisphères, et ce n'est, sans doute, que par complaisance pour les Chinois ou les Antipodes, qu'il ajoute son adresse au titre de sa brochure.

Quelle manie a donc un artiste de cette volée, et par quel travers un praticien aussi distingué va-t-il s'enfoncer dans la *métaphysique* la plus inextricable pour soutenir des assertions que repousse notre intérêt commun, des paradoxes contradictoires qui se réfutent les uns les autres, et finir par des jérémiades sur la triste vérité que *l'Art s'appauvrit tous les jours ?*

Y a-t-il du bon sens à vouloir que la coîffure d'un Empereur romain soit éternellement celle de nos Dames; et à la vanter en ajoutant qu'elle sert à cacher de grands défauts, qu'une tête parfaite n'a pas besoin d'une Titus ? Les têtes de ce genre sont aussi rares que les artistes dignes d'y toucher ; mais faut-il, pour cela, que toutes les Belles d'à-présent, jeunes, mûres, conservées ou restaurées, affichent gauchement, indiscrètement, par leur coîffure de prédilection, qu'elles ont la tête mal conformée, qu'il est nécessaire qu'une Titus dérobe à l'œil du public leur front humiliant, leurs sourcils durs, leurs tempes éperonnées ou dégarnies, etc. ? Cette remarque

seule bat en ruine la théorie du louangeur qui se dément lui-même.

On n'a que faire de s'épuiser en érudition déplacée quoique profonde, comme l'auteur anonyme de l'ouvrage classique publié depuis peu sous le titre : *Anti-Titus*, dont personne, ce me semble, n'a compris la sublime épigraphe : « Une femme » sans cheveux est une rose effeuillée. » Je ne conçois guère moi-même que la jolie tête qui vient de perdre son plus bel ornement et sur laquelle l'impudent qui la flétrit en se moquant d'elle, en emportant de beaux cheveux, laisse une toison hérissée, ait la moindre ressemblance avec des roses effeuillées réduites à leur fraise de barbes vertes et à leur toque jaune saupoudrée de pollen.

Qu'est-il besoin de citer, comme le savant anonyme, Homère, Orphée, Lucien, Pline, Anacréon, Sapho, Térence, Martial, Lafare, Gentil-Bernard, Dorat et Bernis; de rappeler que nos ayeux s'honoroient de cheveux longs, témoins les rois chevelus et la *Gallia comata* qu'un jeune-homme très-instruit a prise pour une comète, et une dame-auteur pour du ruban? Il est fort indifférent de savoir que les anciennes matrones ou vierges ne coupoient leurs cheveux qu'en signe de deuil; que les vestales faisoient le sacrifice des leurs; qu'on tondoit autrefois les femmes de mauvaise vie; que de superbes cheveux sont la parure *obligée* d'une Madeleine pénitente; qu'aucun peintre, aucun sculpteur, aucun poëte ne représenta jamais Ève, Hélène, Vénus ou les Grâces coîffées à la Titus, c'est-à-dire en malheureuses échappées depuis quelques semaines de la salle des trépassés, de l'hôpital des foux, ou des repenties. Tant de science devient inutile. Il suffit à M. Palette de condamner, de son chef, à la Titus toute personne suspecte de difformités que cette coîffure doit cacher.

Lui-même il la réprouve en feignant de la prôner, quand il dit : « C'est une *profanation* que de couvrir un beau front, » de belles tempes, des sourcils parfaits. » Convenez d'un principe avec moi, M. Palette : Le triomphe de notre art ne seroit-il pas de disposer une tête mal-née de telle sorte qu'on crût y voir les perfections que la nature refusa d'y placer? Or les cinq pointes, Monsieur, les cinq angles, deux rentrans et trois saillans, voilà le *nec plus ultrà* du grand art que vous mériterez bien mieux de cultiver dès que vous cesserez de le compromettre par vos paradoxes. Il ne faut point masquer; il faut créer. Ce n'est pas aux Belles à protéger une mode favorable aux laides, mais à nous à diminuer la distance qui sépare celles-ci des Belles d'assez bon goût pour faire valoir tous leurs avantages. Si le peintre qui couvrit d'un voile la tête d'Agamemnon, avoit été capable de la peindre, il ne l'eût pas voilée; un léger anachronisme auroit orné son tableau de l'aspect de ce roi si bien coîffé par Clytemnestre et par Égiste.

« Soient donc, dirai-je à M. Palette, soient donc impitoyablement dévoués à la Titus les fronts stupides ou trop francs, ceux des bouffons de société qui veulent y jouer plusieurs personnages sans se décoiffer, les cheveux mal plantés, les tours de figure choquans, insolens, disgracieux ou bas; si ces défauts sont reconnus incurables, impossibles à dissimuler; si le génie français y perd ses efforts, la Titus prouvera que nous n'y aurons pas perdu notre latin. Mais, au nom de l'art, de la plus intéressante moitié du genre-humain, au nom de votre gloire et de tout ce que nous devons d'égards à la postérité qui nous jugera sur les pièces déposées aux archives de M. Martinet, essayons nos moyens avant de prononcer une sentence définitive. »

« Pour cela, remontons aux modèles, rappelons de tous nos vœux l'âge d'or des coiffeurs, le tems où la pommade ferme et la poudre employée à pleine main servoient merveilleusement à dessiner au couteau les cinq ou même les sept pointes sur la demi-circonférence du visage le plus opposé par sa charpente massive à ce qu'on est convenu de nommer des pointes, que l'invention suppléant enfin à ces expédiens tombés en désuétude, nous sachions corriger au lieu de décrier, embellir une tête ou du moins la rendre supportable, au lieu de la déclarer abandonnée de l'art et des artistes en l'enfouissant sous les mèches flottantes d'une Titus ébouriffée. Ce n'est pas plus une coiffure que le chaos n'est de l'ordre, que les manières du rustre ne sont de l'urbanité. J'y vois l'infâme *bonnet vert* de quiconque, en fait de beauté, de formes décentes et d'air honnête, ne se trouve plus avoir ni fonds, ni crédit, ni ressources. »

En portant aux nues ce négligé forcé des galériens, en le recommandant aux Dames, M. Palette convient que la Titus est singulièrement utile aux personnes *nées avec des traits défectueux ou ravagés par la petite-vérole*; qu'elle donne aux demoiselles *un air femme avant le tems*; et, il ajoute que ce n'est point une coiffure *noble*. A-t-il pesé de pareils aveux? Les Dames *nées avec des traits ravagés par la petite-vérole*, idée neuve! malheur bien précoce! lui sauront mauvais gré d'avoir trahi leur secret; les jeunes demoiselles qui tremblent du moindre *air de femme* même après le tems, ne croiront plus aux pompeux éloges qu'il prodigue à la Titus, et pour peu qu'on sente le prix de la *noblesse* d'une perruque ou d'un accommodage, on traitera M. Palette de mystificateur.

Je soupçonne qu'en politique rusé, il aura voulu décrier la Titus sans se compromettre, la faire tomber sans s'exposer aux suites d'une commotion donnée à l'opinion publique dont les fâcheux retours sont connus en matières graves. Mais la ruse est trop tardive; il y auroit même de la superstition à croire tant de ménagemens nécessaires. » Secouons l'arbre des préjugés. La Titus des Dames est plus

que mûre, et si la chûte peut vous en être glorieuse, ne vous dérobez pas aux palmes qui vous *cherchent*. Nous sommes deux, mais l'univers et la postérité n'auront garde d'oublier que vous portâtes les plus rudes coups par votre pamphlet si éloquent pour 30 centimes. »

« Agréez les services des intéressés du Nestor de la *calamistrotomie*, non moins importante que la *gastronomie*. Ma voix vous encouragera; mon dernier regard vous verra parvenir au bout de la carrière. J'étois fameux, il y a quarante ans, pour le toupet à la grecque, le fer à cheval, les crépés et trois ou cinq boucles, les faces en espalier, les coussins en cœur, les poufs improvisés, les épingles doubles de neuf pouces de longueur, etc. Vous serez peu surpris que je m'arrête-là, parce que vous et moi nous fûmes toujours modestes. Ma consolation est dans un recueil de portraits où mes chefs-d'œuvre respirent encore, et j'eus dernièrement le plaisir d'entendre un couple *influent* et *conséquent* avouer que la tête de Buffon, si bien organisée et si bien peignée, et que celle de Mlle. Ste.-Huberti, pour ne citer ici que deux exemples, avoient plus de dignité, plus de grâces que les Titus d'un élégant et d'une élégante du jour qui sortoient d'un cercle paré pour aller remplir en société les rôles de deux sauvages dans un opéra-comique-bouquet sans rien changer à leur ignoble coîffure. Quant à l'avenir, je mets en vous, M. Palette, toute mon espérance.

« Puisque je suis en train de vous adresser la parole, vous saurez que j'excellois singulièrement jadis à donner un air spirituel aux plus sots visages d'alors. Comme la méditation m'a suggéré de nouveaux expédiens, j'offre de vous accommoder de façon que vous même, en consultant votre miroir, vous vous prendrez pour un encyclopédiste. Dix minutes vous mettront au fait, et vous me recommencerez. Alors, vos élèves et vous, pourrez dire *le fin mot* des Titus féminines aux pères et mères, aux oncles et tantes, aux tuteurs, aux institutrices, et leur révéler que cette honteuse mode n'a de recommandable que la facilité qu'elle procure de se vautrer dans une ottomane ou sur le gason, de s'oublier en tête-à-tête sans qu'il y paroisse. Il sera plaisant de voir quelques vertus pie-grièches en garder l'usage pour elles seules. »

« La prodigieuse renommée littéraire que ne sauroient manquer de vous donner *vos 150 coîffures dont on a traduit le texte en allemand, en russe, en anglais*, tant de droits à l'admiration de l'Europe et des siècles futurs, y compris celui de Périclès que vous vous proposez de ramener, doivent vous enhardir à déployer un grand caractère et me répondent de vos succès, si vous prenez la bonne voie. Ressussitez les pointes et tâchez de vous associer à M. Brunet, artiste des Variétés. Vous jouirez tout vivant et jusqu'à la mort du plaisir de vous savoir immortel. »

« Nous nous sommes abordés, reconnus, mesurés, tâtés, battus.... et embrassés comme deux preux, M. Palette et moi. Mon appel ne pouvoit pas avoir une autre issue. Les beaux-arts n'arment des rivaux que pour en faire aussitôt des amis, lorsque les forces sont égales et l'estime réciproque. Il ne vous reste plus, Monsieur le Journaliste, qu'à nous donner acte du combat et de l'accolade, en insérant le tout dans l'une de vos feuilles.

J'ai l'honneur d'être, etc.

TAPON,
Elève et successeur de feu M. RETAPÉ, coiffeur-théoricien-consultant, en chambre. »

MODES.

Il y a sur la terrasse des Feuillans et aux loges des grands spectacles une bigarrure qui prouve que ni les couleurs des redingotes ni les formes des chapeaux ne sont prescrites par la mode. Contre l'usage du commencement de l'hiver, un dos de redingote a beaucoup de plis. On porte moins de toques que de chapeaux. A côté d'un chapeau très-petit, vous en voyez un très-grand. La pluche, tant on se plaît à varier, est portée par les mêmes femmes qui tirent vanité de leurs pelisses. Les pelisses sans manches qui n'avoient paru que comme échantillons l'année dernière, (voyez la gravure 967) sont aujourd'hui assez nombreuses. On ne voit que quelques manchons; ils sont de moyenne grosseur, et unis : nous voulons dire que le fourreur n'y introduit ni languettes ni mouches. Les languettes perpendiculaires ajoutées aux bandes horizontales d'une pélerine, s'appellent des flammes. Les coëffures en cheveux n'ont pas changé : ce sont, pardevant, des cordons de fleurs, des demi-guirlandes, des bandeaux de diamans, et par derrière, des chignons relevés et des choux : il est vrai que le chou est quelquefois en travers et qu'une de ses moitiés peut être lisse. Les peignes n'ont plus qu'un filet; mais ce filet d'or mat est brodé en perles, ou bien il sert de support à une rangée de pierres de couleur ou de brillans. Les pierres de couleur se montent toujours comme le diamant : souvent on leur donne pour entourage des perles fines ou des brillans. Un grain de corail admet aussi un entourage de perles.

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1040.

Le 25, paroîtront les gravures de meubles, 315 et 316.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre, n°. 183, près le boulevart, à côté du café. Les abonnem. datent du 1.er ou du 15.*

1810. Costume Parisien.



Chapeau et Redingote en Tissu de Mérinos.

N.° 11. (Quatorzième Année.) 25 Février, 1810.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15 avec deux gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim.re pour l'étranger.*

PARIS.

Ce 24 Février, 1810.

Jadis une jeune personne portoit les cheveux courts et bouclés, et la maman avoit des cheveux longs façonnés en toupet, ou relevés en tresses : Jadis tout étoit à sa place : A présent, c'est tout le contraire; une jeune demoiselle laisse croître sa chevelure et la relève avec soin par un peigne d'or enrichi de pierreries, tandis qu'une femme mariée porte ses cheveux courts et simplement bouclés. Pourquoi céla? C'est que les jeunes filles veulent singer les grandes personnes, et que la mère veut faire l'enfant.

Après *Cendrillon*, on annonce à Feydeau un petit opéra bouffon en un acte, intitulé *M. Desbosquets* ou *la Folle Soirée*. La représentation de cette pièce aura lieu en Carnaval, époque où le public, qui se livre à toutes sortes de folies, est indulgent pour les folies des musiciens, des acteurs et des poëtes. Ceci ne doit faire rien préjuger contre la pièce nouvelle. Telle folie jouée en Carnaval reste souvent toute l'année au répertoire, et vaut mieux que ces drames pleureurs avec lesquels on a voulu nous amuser pendant si longtems, et qui nous forçoient à mettre trois ou quatre mouchoirs dans la poche pour aller au spectacle ainsi qu'on va à un enterrement.

Toutes les pierreries sont aujourd'hui à la mode, quelles que soient leurs couleurs. Jaune, bleu, rouge, verd, toutes ces couleurs paroissent précieuses quand la pierre est précieuse elle-même. Naguères on les séparoit en divers ajustemens : on avoit une parure d'agathe, une parure de rubis, et une parure d'opales. A présent on mêle toutes les pierres et toutes les couleurs, et on en fait des colliers, des boucles d'oreille, des bracelets, voire même des garnitures de robes, et des bouquets figurés; de sorte qu'ainsi bigarrée de pierres à mille couleurs, une dame de nos jours ressemble à une sainte ou à une vierge d'autrefois.

Toutes nos belles ont assisté à la représentation de *Cendrillon*, bien sûres qu'aucune d'elles ne se reconnoîtroit dans la pièce. En effet, depuis le tems où Perrault composa ce conte, nos mœurs sont bien changées. On ne voit plus de Cendrillons que sur le théâtre, et s'il en est dans la société il y en a bien peu. Autrefois, une mère sévère envers ses enfans ne les menoit que bien rarement dans les cercles, et jamais au spectacle. Madame couroit le monde, mais les demoiselles restoient au coin du feu. Madame avoit des robes d'or et d'argent, un simple tissu de toile grise couvroit ses demoiselles; Madame avoit des bijoux, ses demoiselles étoient ornées de leurs vertus. Aujourd'hui quelle différence! Une mère tendrement aveugle pour ses enfans se retire du monde lorsqu'à peine ils ont l'âge d'y entrer; les plus coquettes se contentent de briller à côté de leurs filles, et une jeune demoiselle est souvent si élégamment et si richement parée qu'on la prend pour la sœur de sa mère. Les enfans seuls disgraciés par la nature sont abandonnés aux valets et ne sont point produits dans le monde : le coin du feu est gardé par la vertu et les disgraces. Toute la famille est dehors. Cependant les jeunes personnes dissipées, les coquettes de tout âge qui ont cru ne pas trouver leur portrait dans la pièce, ont été prises. L'auteur, qui a su profiter habilement de la ressource des contrastes si utiles au théâtre, a mis en opposition avec Cendrillon deux sœurs folles de plaisirs, de parure et de dissipations; et pour cela Perrault sans doute lui a fourni des idées principales, mais il n'a pas manqué de modèles dans la société actuelle qui ont pu lui fournir des traits caractéristiques.

Revenons à Cendrillon, opéra-comique en 3 actes, dont le fonds est peut-être un peu léger mais très moral, dont la plupart des situations sont dramatiques ou gaies, dont le dialogue est naturel et piquant, et dont la musique est charmante. Il y en a peut-être trop, mais le bien peut-il jamais avoir un excès? Le parterre a sur-tout vivement remercié M. Nicolo de lui avoir rappelé le souvenir d'un air populaire, et dont le refrein est depuis deux cents ans dans toutes les bouches, *Toto Carabi*, *Toto Carabo*. La musique du compositeur est d'ailleurs parfaitement adaptée au sujet, et la lyre de M. Nicolo, naive et gracieuse, a été en harmonie parfaite avec la muse qui a si bien inspiré l'auteur, M. Étienne.

LE CENTYEUX.

MADAME DE MAINTENON, PEINTE PAR ELLE-MÊME, avec cette épigraphe : *La voilà telle qu'elle étoit, et c'est elle-même qui vient se montrer à vous*; volume in-8°. de 422 pages, prix 6 francs, à Paris, chez Maradan, libraire, rue des Grands-Augustins, n°. 9.

Une Dame, connue par des traductions de romans anglais, et pour avoir inséré quelques lettres dans les *Mélanges* de

M. Suart, publia, il y a deux ans, dans les *Archives littéraires*, un morceau sur le caractère de M.me de Maintenon, c'étoit le premier jet de l'ouvrage apologétique que nous allons faire connoître à nos lecteurs : les *Lettres de Madame de Maintenon*, publiées par La Baumelle, et les *Souvenirs de Madame de Caylus*, nièce de la fondatrice de St.-Cyr, ont été les principales sources où l'auteur a puisé.

Née d'une famille illustre, mais tombée dans l'indigence, Mlle. d'Aubigné, depuis marquise de Maintenon, trouva un asile chez des parens qui lui firent éprouver beaucoup d'humiliations. De telles épreuves abaissent et brisent les ames communes, mais servent à élever et à fortifier les ames que la nature a douées d'une énergie particulière.

A la beauté, Mlle. d'Aubigné joignoit le charme qui ne l'accompagne pas toujours, un esprit fin et brillant. Sa tante, qui habitoit Niort, faisoit de fréquens voyages à Paris; elle l'amena un jour chez Scarron qui recevoit la meilleure compagnie..... Mlle. d'Aubigné qui ne soupçonnoit pas encore qu'elle fût belle, pleuroit quand sa figure attiroit les regards. Elle parloit peu, et paroissoit toujours occupée de la perte de sa mère.

« Des propositions qui avoient leur source dans la pitié la plus tendre et la plus généreuse, touchèrent Mlle. d'Aubigné, elle accepta la main de Scarron.

« Scarron, en se mariant, fut obligé de se défaire de son canonicat ; il ne possédoit pour toute fortune que le produit de ses ouvrages, et une pension de 1500 liv. comme *malade de la Reine-mère*. Sa gaîté naturelle et la bonne compagnie qu'il rassembloit chez lui, le consoloient de ses maux, comme de la médiocrité de sa fortune .... Les Coulange, les d'Albret, les Saint-Evremont, Mme. de Sévigné, Mlle. de Scudéri, et cette Ninon, si célèbre par sa beauté, ses grâces et son esprit, composoient la société habituelle de Scarron. L'air modeste et réservé de cette femme de seize ans, imposa naturellement de la décence à cette société, qui, jusque là, avoit eu un ton très-libre ; et elle obtint par dégrés de son mari qu'il réformât la licence de son langage. Les soupers, dont chaque convive faisoit les frais, étoient animés par l'esprit et la gaîté. Peu à peu, Mme. Scarron y dévoila les charmes de son esprit, qu'elle croyoit, disoient ses amis, n'avoir reçu que pour les amuser. Elle contoit si agréablement qu'un jour un service ayant manqué, un domestique lui dit tout bas : Encore une histoire, Madame, car le rôt manque aujourd'hui. Quand son mari souffroit, Mme. Scarron le soignoit avec tendresse ; et quand il se portoit bien, elle étoit son sécrétaire. .... »

« Scarron, mourant, ne cessa de plaisanter qu'au moment où sa pensée s'arrêta sur cette femme intéressante qui avoit adouci toutes ses douleurs par la tendresse de ses soins, et embelli par les grâces de son esprit les dix dernières années de sa vie. Cet homme qui n'avoit jamais parlé que pour amuser les autres, devint touchant en recommandant sa femme à ses

amis. Je mourrais sans regret, dit-il, si je ne laissais sans espérance une femme que j'ai tant de raisons d'aimer; et se tournant vers elle : Je vous prie, lui dit-il, de vous souvenir quelquefois de moi. Je vous laisse sans bien, la vertu n'en donne pas; cependant soyez toujours vertueuse. »

Mme Scaron dut à l'estime parfaite que sa conduite avoit généralement inspirée, la survivance de la pension de son mari. Retombée dans l'indigence par le décès de la reine-mère, elle étoit au moment de partir pour le Portugal, quand, rencontrant Mme de Thiange, sœur de Mme de Montespan, elle dit qu'elle seroit fâchée de quitter la France sans en avoir vu la merveille. Mme de Thiange la présenta, quelques jours après, à Mme de Montespan, qui étoit alors dans tout l'éclat de sa beauté comme de sa faveur, et à qui elle dit que Mme Scarron alloit partir pour le Portugal. — Pour Lisbonne? Mais cela est bien loin. Il faut rester ici; le maréchal d'Albret m'a parlé de vous, je connois tout votre mérite. « J'aimerois mieux, dis-je en moi-même, qu'elle connût toute ma misère. Je la peignis, mais sans m'abaisser. Elle en parut touchée, et me demanda un placet qu'elle se chargea de présenter au roi. »

Ce prince en avoit déjà reçu plusieurs par différens amis de Mme Scarron, qui, commençant toujours par ces mots, *la veuve Scarron*, avoient été écartés, ne croyant pas, sans doute, que la veuve d'un poëte burlesque eût des droits aux bienfaits du gouvernement. Impatienté de voir un nouveau placet, commençant encore par ces mots : LA VEUVE SCARRON : *Entendrai-je toujours parler*, s'écria-t-il, *de la veuve Scarron?* « Sire, lui dit Mme de Montespan, il y a longtems que Votre Majesté eût dû arracher à l'indigence une femme dont les ancêtres se sont ruinés au service des vôtres. » Et la pension fut rétablie.

Quelques tems après, Mme de Montespan ayant deux enfans du roi, et desirant trouver une personne qui pût leur donner les soins que sa place et ses goûts ne pouvoient lui laisser remplir, se rappela Mme Scarron, pour qui elle avoit conçu une grande estime, et dont tout le monde lui faisoit les plus grands éloges.

La place fut offerte au nom du roi, comme Mme Scarron l'avoit desiré, et les humbles et pénibles fonctions qu'elle eut à remplir, devinrent la première cause de son élévation, en la rapprochant tous les jours davantage de Louis XIV.....

Mme Scarron accompagnoit souvent les enfans chez Mme de Montespan, qu'elle charma par son esprit et par cette raison féconde et ornée de grâces, qui distinguoit son entretien. La trouvant toujours plus aimable en la voyant davantage, Mme de Montespan l'attira souvent à la cour, et finit par l'y fixer. Mme de Maintenon convient qu'elle déplaisoit beaucoup au roi dans les premières communications qu'elle eut avec lui. Le roi savoit par Mme de Montespan qu'elle avoit beaucoup

vécu à l'hôtel d'Albret et à celui de Richelieu, où l'esprit étoit une grande distinction. Toute prétention lui étoit insupportable.

......Cependant M.me de Maintenon voyoit s'éloigner chaque année le terme de son repos : le nombre toujours croissant des enfans du roi (1), ne lui laissoit plus voir que dans le lointain le moment où elle pourroit quitter un séjour qu'elle détestoit.... C'est à l'abbé Gobelin qu'elle parle de toutes ses peines, de son horreur pour le séjour qu'elle habite, des chagrins que lui causent l'humeur, les caprices, et les hauteurs de M.me de Montespan, et de son aversion pour des désordres dont elle étoit, pour ainsi dire, obligée d'être la confidente comme le témoin. Elle montre aussi à son confesseur sa peine d'avoir à se plaindre d'une personne à qui il lui eût été si doux de ne montrer que sa reconnoissance.

« Ces deux femmes étoient sans cesse rapprochées par le goût naturel qu'elles avoient l'une pour l'autre, et désunies par la différence de leurs caractères et l'opposition de leurs principes. M.me de Montespan, après lui avoir fait essuyer ses hauteurs, revenoit à elle par goût, par estime; et M.me de Maintenon, croyant toujours à la durée de ces retours aimables et carressans, ne se sentoit plus la force de résister au désir que lui montroit la favorite, et aux instances que lui faisoit le roi lui-même de rester auprès d'eux et de leurs enfans. »

« Pendant une semaine sainte, M.me de Maintenon s'étonna de voir les repas de la favorite soumis à toutes les rigueurs du régime de l'église; et ayant des idées trop élevées de la religion pour imaginer qu'on crût pouvoir expier aucun scandale par l'abstinence, elle pensa que c'étoit un véritable retour à la vertu qui lui imposoit ces privations, et se hasarda de lui insinuer combien il y auroit de gloire pour elle à renoncer au roi, après l'avoir asservi. On a pu, lui disoit-elle, attribuer la fuite de M.me de la Vallière au dépit : la vôtre ne pourroit être attribuée qu'à la vertu. M.me de Maintenon ne resta pas longtems dans son erreur. Croyez-vous, lui répondit M.me de Montespan, que parce qu'on viole un devoir, on veut les enfreindre tous? C'étoit une erreur encore plus grande que d'espérer de faire abandonner à une femme jeune, belle, aimable, aimée, voluptueuse et ambitieuse, la première place dans le cœur d'un roi aussi aimable qu'il étoit grand...... »

« Mais le miracle que M.me de Maintenon avoit tenté de produire s'opéra un moment, par l'ébranlement de la terreur qu'un confesseur porta dans l'ame de la favorite, accessible aux impressions religieuses. Elle sortit épouvantée du confessionnal, et rentrant chez elle, baignée de larmes, elle dit à M.me de Maintenon : Enfin vous serez contente de moi; je pars sans dire adieu, et presque sans regret. Pendant ce tems, Bossuet étoit allé trouver le roi, et lui parloit avec toute l'au-

(1) Il eut sept enfans de M.me de Montespan.

torité de la religion, sur le scandale qu'une telle liaison donnoit à la France. Quel effet peuvent produire mes leçons sur un fils, disoit-il, qui voit son père vivre publiquement avec une femme qu'il a ravie ; la reine réduite aux simples égards de la bienséance ; les ministres de vos passions plus puissans que vos ministres d'état ? Le roi étoit religieux ; c'étoit le temps de Pâques ; il promit au prélat de se séparer de M.me de Montespan, qui, lorsqu'elle apprit cette promesse du roi, fut ébranlée dans toutes ses résolutions ; son sacrifice lui parut commandé ; l'ame n'est capable de grands efforts que lorsqu'elle est soutenue par une libre impulsion. Cependant, après beaucoup d'irrésolutions et de combats, M.me de Maintenon obtint cette grande victoire : elle vit M.me de Montespan partir pour Paris, où elle lui promit de la rejoindre le lendemain. »

« Le roi qui croyoit toujours M.me de Montespan à Versailles, se montra aussi surpris qu'affligé de ne plus la trouver lorsqu'il l'alla chercher. Il demanda M.me de Maintenon ; et persuadé qu'elle étoit instruite des causes de ce prompt départ, il les lui demanda. Elle lui peignit l'état où elle avoit vu M.me de Montespan au sortir du confessionnal, et conjura le roi de ne pas l'arracher aux sentimens religieux qui s'étoient emparés de son ame. Mais elle m'aime, disoit le roi affligé, et je l'aime encore. Si vos bontés, Sire, lui répondit M.me de Maintenon, pouvoient autoriser ma franchise ? — Madame, vous pouvez parler. — Eh bien ! Sire, je vous dirai que l'amour des femmes a obscurci la gloire des plus grands souverains, et que ravir la femme d'un autre est une injustice punie par toutes les loix. Elle lui parla alors de la tendresse et des vertus de la reine, de son peuple et de lui-même. Il vient un temps, lui dit-elle, où de longs regrets succèdent à de courtes passions. Jetez les yeux, Sire, sur les Carmelites, et voyez comme on s'en punit. (Le roi parloit souvent de M.me de la Vallière.) »

C'est à compter de ce moment que Louis XIV sentit pour M.me de Maintenon autant d'attachement qu'il avoit déjà d'estime, et qu'il prit le goût de ces entretiens, qui, depuis, devinrent son premier besoin.

« M.me de Montespan avoit vu la reine à Paris ; elle s'étoit jetée à ses pieds. La reine l'avoit relevée avec bonté, et l'avoit priée de venir reprendre sa place auprès d'elle. Elle étoit revenue à la cour, mais elle n'y voyoit point le roi en particulier. M. de Louvois, dit M.me de Maintenon, a ménagé un tête-à-tête à M.me de Montespan. Ces mesures étoient si bien prises que le roi a donné dans le piège. Dans ce moment, ils en sont aux éclaircissemens, et l'amour seul tiendra conseil. Le roi est ferme ; mais M.me de Montespan est bien aimable dans les larmes. Le roi qui l'aimoit encore, en sentit toute la puissance ; elle reparut à la cour, plus triomphante, plus éclatante de beauté qu'on ne l'avoit jamais vue. »

» Ce retour affligea beaucoup M.me de Maintenon. Le malheur

de la reine, qui aimoit le roi avec passion, et qui étoit condamnée à voir triompher tous les jours sous ses yeux, celle qui avoit usurpé tous ses droits, ce malheur d'une princesse vertueuse paroît l'avoir vivement touchée. Mais M.me de Maintenon ne perdit rien de la tendre estime qu'elle avoit inspirée au roi. Il parut quelque tems embarrassé auprès d'elle. Il chercha moins les occasions de lui parler, mais il la combloit de témoignages de respect. Il la mettoit de toutes ses parties, et lui accordoit le peu de grâces qu'elle se permettoit de lui demander pour sa famille. Le roi, dit-elle, me comble de biens pour me fermer la bouche. »

« . . . . . . Un jour que Mme. de Maintenon étoit seule avec Mme. de Montespan, le roi entra, et vit, à leur émotion qu'elles venoient de se quereller. Il leur en demanda le sujet. Si votre majesté, dit Mme. de Maintenon, veut passer dans ce cabinet, je l'en instruirai. Alors elle lui fit une vive peinture des peines que lui causoient la hauteur et la dureté de Mme de Montespan. La dureté ! dit le roi ; et je vois ses beaux yeux se remplir de larmes, toutes les fois qu'on parle devant elle de quelqu'action généreuse ! — Et moi, je vois, Sire, que vous en êtes toujours épris : est-ce là ce que vous aviez promis à M. Bossuet, à la reine, à vos peuples ? Laissez-moi me retirer. . . . . . »

Le roi, qui vouloit conserver Mme. de Maintenon, et qui avoit dès-lors le projet de l'attacher à Mme. la Dauphine, l'assura qu'elle n'auroit pas long-tems à souffrir des caprices de Mme. de Montespan. Il faut avouer que le rôle de Mme. de Maintenon, quoiqu'elle se montrât d'une sensibilité extrême sur les scènes que lui faisoit Mme. de Montespan, étoit le plus facile. Elle sentoit l'estime toujours croissante du roi, elle en jouissoit. Le tems, au contraire, menaçoit toujours M.me de Montespan dans cette première place, dont elle étoit si jalouse. Aussi les scènes recommençoient-elles.

« . . . . . . Un jour que Mme. de Montespan reprochoit à Mme. de Maintenon de prétendre au cœur du roi, ne voulant pas cependant paroître la craindre, elle ajouta : Mais ne vous mettez pas en tête qu'il aime jamais une personne. . . . . Elle s'est arrêtée, dit Mme. de Maintenon, et c'est la première fois que je l'ai vue se modérer dans ses transports. Je lui dis que ma conduite, depuis dix ans, démentoit tous ses soupçons ; que ses hauteurs abrégeoient ma vie, et que je ne les souffrirois plus. — Eh ! qui vous retient ici ? m'a-t-elle dit. *La volonté du roi*, Madame, ma reconnoissance, et l'intérêt de mes parens. . . . . «

C'est vers l'année 1679, que le roi l'attacha à Mme. la Dauphine, par une place de dame d'atours. Dès ce moment elle ne dépendit plus en rien de Mme. de Montespan.

Il paroît que le roi étoit disposé pour Mme. de Maintenon à tous les sentimens qu'inspire une femme belle encore (elle avoit alors quarante-cinq ans ;) mais aimante et sensible, elle ne se montra jamais passionnée.

Cependant le roi n'aimoit plus assez Mme. de Montespan, il étoit encore trop jeune pour n'être pas accessible aux séductions de la beauté. Mlle. de Fontanges parut à la cour : elle étoit belle comme un ange, et Mme. de Montespan, en la présentant au roi, eut l'imprudence de relever des beautés qu'il ne vit pas sans émotion. Mlle. de Fontanges n'opposa au roi aucune résistance : sortie à seize ans de la solitude d'un château pour être transportée dans la cour la plus brillante et la plus voluptueuse, privée de toute éducation morale, élevée, dit-on, dans l'idée que ses charmes méritoient les hommages d'un roi, elle fut aussi éblouie du faste que touchée des hommages d'un prince sensible et magnifique.... Mme. de Montespan s'abandonna aux transports les plus violens. Après avoir reproché au roi son déshonneur, elle le menaça, comme une autre Médée, de déchirer de ses mains ses enfans sous ses yeux. Le roi recourut bientôt à l'asile de l'amitié, et M.me de Maintenon, touchée de se voir le refuge qu'il venoit chercher dans les peines de son cœur, ne sentoit plus que le besoin de les adoucir et de les consoler. Les deux maîtresses n'étoient pas seulement jalouses l'une de l'autre, elles l'étoient aussi de Mme. de Maintenon.

M.me de Fontanges perdit sa beauté après ses couches, et avec sa beauté le cœur de son amant. Aux portes du tombeau, touchée par des sentimens religieux, mais le cœur toujours rempli de son amour, elle fit conjurer le roi de lui accorder un dernier adieu : Louis versa des pleurs. M.me de Montespan ne montra que la joie cruelle de triompher par la mort de cette jeune infortunée : Aussi le roi lui reprocha-t-il avec amertume son insensibilité pour ses peines... « Il alla porter ses douleurs dans un cœur dont la compassion n'avoit jamais manqué aux malheureux. M.me de Maintenon versa des larmes sur la jeune victime, et accueillit son ame troublée et déchirée, avec tant de douceur et une sensibilité si vraie, que ce fut alors que le roi lui dit ces mots si honorables et si touchans ; *Ah! je ne suis heureux et consolé que par vous.* »

MODES.

Nos dames ont, pour la seconde fois, repris les chaussons de lisière et les capuchons de poil ; on les voit encore, entortillées dans leurs cachemires, affublées de leurs grosses pélerines, plus occupées enfin du froid qui les saisit que du changement qui s'est opéré dans leur tournure. C'est aux premières représentations seulement qu'il faut chercher des toilettes ; mais aussi, qui pourroit dire combien de belles coëffures en cheveux, de bonnets parés, de chapeaux de velours frisé blanc, de satin, etc., il y avoit à la première représentation de *Cendrillon?* Sous le vestibule, on voyoit tant de fourrures extraordinaires, ou, pour mieux dire, des pelleteries si travaillées qu'il faut maintenant qualifier nos fourreurs de manufacturiers.

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1041.



Costume de Bal.

N.° 12. (Quatorzième Année.) 28 Février, 1810.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim.re pour l'étranger.*

PARIS.

Ce 27 Février, 1810.

La tragédie nouvelle, jouée aux Français, ne paroît pas avoir eu grand succès. Les sifflets et les applaudissemens se sont succédés sans interruption depuis le lever du rideau jusqu'à la fin de la pièce. Tout fait donc présumer que *Brunehault*, dont le nom vit dans l'Histoire de France, ne vivra pas longtems dans l'histoire du théâtre. *Les Successeurs de Clovis* ont été détrônés en un jour. Cependant après les cris, les huées, les bravo, les refus de connoître l'auteur, on a prononcé le nom de M Aignan, qui a traduit Homère. D'ailleurs, une tragédie ne doit pas se juger d'après une représentation orageuse; plusieurs représentations ne suffisent pas à l'homme éclairé qui veut asseoir son jugement; et à l'exemple du Métromane, M. Aignan peut en appeler *du parterre en tumulte au lecteur attentif*.

Mais gare nos confrères qui sont quelquefois moins attentifs et plus sévères que le parterre lui-même, et qui jugent une tragédie, non pas d'après les passions des héros qui font le sujet de la pièce, mais d'après leurs propres passions.

On peut dire de la toilette des dames au bal, ce que nous disions naguères des pierreries. Toutes les couleurs, toutes les formes, toutes les étoffes, sont en vogue. Cette année, il n'y a plus de mode régnante; mais on voit régner les modes de toutes les années, de tous les siècles passés. C'est la façon de le faire, a dit un auteur, qui fait tout; nous dirons, nous, que c'est la façon de porter une robe qui lui donne une grâce et une tournure nouvelles. Le proverbe est toujours vrai, ce n'est pas l'habit qui fait l'homme; cela se prend au figuré: mais on peut dire aujour-

d'hui, en parlant des modes du jour, ce n'est pas la robe qui fait la femme, mais la femme qui fait la robe.

Après le plaisir qu'a éprouvé le public en entendant la pièce et la musique de *Cendrillon*, la satisfaction la plus grande qu'il ait goûtée a été de revoir Martin, qui figuroit, non comme acteur, mais comme spectateur du nouvel opéra-comique. Cet acteur commence en effet à sentir renaître ses forces : les soins et les conseils sages et assidus d'un chirurgien, dont la réputation est déjà faite, et qui se seroit fait un nom par cette seule cure, ont rendu à Martin l'usage de sa jambe, et vont rendre cet artiste chéri aux plaisirs et aux vœux du public. A peine a-t-il besoin d'une canne pour se soutenir, et tout fait espérer que vers la fin du mois prochain, il reparoîtra dans *un Jour à Paris*, dans *les Maris Garçons*, et dans *les Eaux de Bagnères*, sans avoir besoin de recourir aux vertus de ces eaux bienfaisantes.

Ah! c'en est fait, je me marie !

Cette composition prouve de la finesse, de la grâce, de l'esprit, de la gentillesse, qualités que M.elle Jenny Désoras avoit déjà montrées dans un sujet qui fut gravé l'année dernière, et qui a pour titre : *Ni l'un ni l'autre.*

La petite personne, placée entre deux vieillards, qui présentoient des bijoux, en même tems qu'ils portoient la parole, se bouchoit les oreilles.

Ici, tandis qu'une sœur cadette lui met une boucle d'oreille en brillans, et que, de l'autre côté, un marmot cherche à s'ajuster le chapeau de roses, la prétendue exprime dans tous ses traits, un contentement parfait. Sans tenir à la mode, les ajustemens sont de très-bon goût. On trouve ces deux gravures chez M. Bance jeune, marchand d'estampes, rue J.-J. Rousseau, presqu'en face de la Poste aux lettres.

Les bals masqués sont un peu usés ; et depuis quelques jours les bals parés ont repris un peu de faveur. Ce ne sont pourtant plus de ces bals où les deux tiers de la société accouroient pour former galerie autour d'un ou de deux quadrilles de danseurs à prétention, qui se donnoient en spectacle. Aujourd'hui l'homme le moins érudit dans l'art sublime de placer ses pieds en dehors, est admis à figurer dans une contredanse. Les papas et les mamans qui se souviennent encore du rigaudon, et qui peuvent l'exécuter, dansent sans façon. Ce n'est plus le talent des danseurs qui assortit le quadrille, mais plutôt le rang qu'occupent dans le monde les personnages qui veulent figurer dans une contredanse. De la sorte, chacun est sûr de trouver sa chacune, et un honnête homme qui va inviter une jolie femme est certain de ne pas éprouver un refus, parce qu'il ne bat pas assez bien un entrechat. Ainsi la société paroît plus gaie, les airs

que joue l'orchestre sont plus vifs, plus animés, et un air de contredanse ne ressemble plus à une symphonie ou à un concerto. On redanse la Monaco, la Catacoua, la Boulangère, et les plus jolies femmes de Paris ne dédaignent pas de former des pas, et de déployer leurs grâces sur l'ancien passepied villageois rajeuni par Tiercelin, et dont le refrein *Amusez-vous, trémoussez-vous, belles!* est déjà, pour la seconde fois, en vogue dans toute la France.

LE CENTYEUX.

MADAME DE MAINTENON, PEINTE PAR ELLE-MÊME (1).

Second article.

Nous nous sommes arrêtés, dans le dernier Numéro, à la mort de Mlle. de Fontanges; nous avons dit que, par son insensiblité à cet événement, Mme. de Montespan s'étoit aliéné le cœur du roi. La reine, traitée avec moins d'indifférence ne vécut pas long-tems. Louis XIV, qui, sans doute, n'osoit placer sur le trône la veuve de Scarron, eut recours au père Lachaise pour proposer un mariage secret. La Baumelle dit que Mme. de Maintenon fut aussi charmée que surprise, et qu'elle le chargea de répondre au roi qu'elle étoit toute à lui.

Ce bonheur inespéré ne fut pas sans nuages.

« Quel malheur, disoit Mme. de Maintenon, d'avoir à amuser un homme qui n'est plus amusable!.... Le roi me garde à vue et ne sort pas de ma chambre. Il faut que je me lève à cinq heures pour vous écrire. Les mois deviennent des momens, et je vis d'une rapidité qui m'étouffe. » Une autre fois, on ne sait si c'est à l'occasion d'un refus, d'un reproche, ou d'un accès d'humeur: « Ah! si je pouvois quitter ce pays-ci! mais je n'en suis plus la maîtresse! pourquoi, mon Dieu, pourquoi m'y avez-vous attachée? » Mais ces momens de désespoir étoient rares, et parmi tant d'assujétissemens et de contrariétés, elle jouissoit pourtant de la confiance et de l'estime du roi.

Au lieu de parler de St.-Cyr et du quiétisme, de la révocation de l'édit de Nantes et des affaires du jansénisme, passons à l'arrivée de Mlle. de Savoie.

« Le roi, dit Mme. de Maintenon, écrivant à la duchesse sa mère, en est charmé; il se récrie sur son air, sa politesse, sa retenue, sa modestie, et votre altesse royale n'ignore pas combien il est avare de louanges. Il est impossible de se tirer mieux d'une première entrevue. Elle a toutes les grâces d'onze ans, et déjà les perfections d'un âge plus avancé. L'humeur paroît aussi aimable que la taille promet d'être parfaite. Elle n'a pas besoin de parler pour montrer qu'elle a de l'esprit; sa manière d'écouter, tous les mouvemens de son visage, ses regards; tout cela dit que rien ne lui échappe. Elle a une

---

(1) Volume in-8°, de 422 pages; prix, 6 francs, chez Maradan, libraire, rue des Grands-Augustins, n°. 9.

politesse qui ne lui permet pas de rien dire de désagréable.
Je voulois m'opposer aux caresses qu'elle me faisoit, et lui disois que j'étois trop vieille. Ah! pas si vieille (1)! me dit-elle. Puis elle me fit asseoir; et se mettant d'un air flatteur, presque sur mes genoux, elle me dit : *Maman m'a chargée de vous assurer de son amitié, et de vous demander la vôtre pour moi; apprenez-moi bien, je vous prie, ce qu'il faut faire pour plaire au roi.* Ce sont ses propres paroles; mais la douceur, la gaîté, les grâces dont elles étoient accompagnées ne peuvent se mettre sur le papier. Je n'ose mêler mes admirations à celles qui seules doivent être comptées; mais je ne puis m'empêcher de remercier votre Altesse Royale *de nous donner une enfant* (2) qui, selon toutes les apparences, fera les délices de toute la cour. Vous me faites trop d'honneur, Madame, d'approuver que je lui donne mes soins. Votre Altesse Royale m'a laissé si peu de choses à faire! je les bornerai à empêcher que les autres ne la gâtent; mais peut-être commencerai-je par la gâter moi-même. »

« Le jour du mariage, qui, dans les classes les plus nombreuses de la société, est souvent un jour de fête pour la femme qui en est l'objet, parut insupportable à la jeune Adélaïde, par la suite des cérémonies qu'il lui fallut essuyer, et des discours qu'elle fut obligée d'entendre. « Monsieur, dit-elle à un homme qui lui parloit trop long-tems à son gré, ce que vous me dites est sans doute fort beau, mais heureusement on ne se marie pas tous les jours. »

Le duc de Bourgogne s'en montra très-épris, quoiqu'elle n'eût qu'onze ans encore. « Il a été décidé, dit Mme. de Maintenon, qu'il ne la verroit que comme maîtresse. — Et ne suis-je pas sa femme, » disoit-elle innocemment. Mais après avoir entendu Mme de Maintenon, elle lui promit d'être toujours cruelle pour son mari, jusqu'à ce que le roi lui ordonnât de ne l'être plus.

Les années apportèrent à Mme. de Bourgogne toujours plus de charmes et de grâces. Trouvant trop froid le nom de Madame, pour une personne qu'elle chérissoit et respectoit, elle n'appeloit jamais Madame de Maintenon que *ma Tante*, et la priait sans cesse de la traiter comme sa fille. Surprise du ton de critique qu'elle entendoit autour d'elle : « Ici, ma Tante, on dit du mal de tout le monde. » Le roi l'aimoit autant que ses propres filles, et un nuage de tristesse se répandoit sur son visage, lorsque les bals, les fêtes auxquelles il vouloit pourtant qu'elle assistât, le privoient d'elle dans la soirée.

» Au milieu de ces fêtes, elle portoit le plaisir dans ses regards, dans tous ses mouvemens, et ravissoit toute la cour par la perfection de sa danse, par ses grâces, par sa légèreté, qui ressembloit, dit Saint-Simon, à une marche de déesse sur la nue.

---

(1) M.me de Maintenon avoit alors soixante-un ans.
(2) La femme de Louis XIV pouvoit seule parler ainsi.

» Cette princesse dit un jour à Madame de Maintenon : *Je vois, ma Tante, combien je vous ai d'obligations ; vous avez eu la patience d'attendre ma raison.*

» Notre princesse est trop aimable, dit Madame de Maintenon au duc de Noailles, et je commence à lui trouver trop de mérite ; jamais je n'eusse cru qu'elle pût ainsi aimer son mari ; je crois qu'il en mourroit de joie s'il en étoit témoin. Un jour Madame de Maintenon essuya les larmes de la duchesse avec le ruban de sa quenouille, et envoya cette partie de ruban au duc de Bourgogne.

» On peut dire de cette princesse ce que Bossuet dit de Madame Henriette d'Angleterre : *Qu'elle fut douce envers la mort comme elle l'avoit été envers tout le monde.* Elle parut étonnée et non troublée, quand, dès les premiers momens de sa maladie, on lui parla d'un confesseur ; en sentant toute l'étendue de ses pertes, elle s'y résigna avec calme : Adieu, ma belle duchesse, dit-elle à Madame de Guiche : aujourd'hui Dauphine, et demain rien. »

Ce que nous avons placé entre des guillemets, et, par conséquent, cité textuellement, suffit pour faire connoître avec quel charme se fait lire cette nouvelle vie de Madame de Maintenon ; mais dans ses *Lettres*, dans ses *Conversations*, que l'on peut regarder comme les bases de cet ouvrage, Madame de Maintenon n'a-t-elle jamais caché la vérité ?

L'AMOUR ET L'HYMÉNÉE.

Dès l'âge d'or, on vit l'Amour
Se brouiller avec l'Hyménée ;
D'un côté s'envola l'Amour,
De l'autre s'enfuit l'Hyménée :
Les amans suivirent l'Amour,
Et les gens sensés l'Hyménée ;
De là, des hymens sans amour,
Et des amours sans hyménée.

VICTOR VIAL.

Mémoires de Dazincourt, comédien sociétaire du théâtre Français, directeur des spectacles de la cour, et professeur de déclamation au conservatoire ; par H. A. K***s., seconde édition, ornée du portrait de Dazincourt : volume in-8.° de 199 pages ; prix, 3 francs 60 centimes, et, port franc, 4 fr. 50 centimes ; à Paris, chez Favre, libraire, au palais Royal, galerie de bois, côté du jardin, n.° 263.

La première édition avoit sans doute été tirée à fort petit nombre, car le ton de la gravure, placée en regard du frontispice est encore très-ferme : quoi qu'il en soit, le libraire projettoit des additions ; voici la réponse de l'éditeur :

« J'ai extrait des papiers de Dazincourt tout ce qui m'a paru devoir donner une juste idée de son caractère et de son esprit, aux diverses époques de sa vie. Jeune, j'ai dû parler des aventures de sa jeunesse, puisque les ayant conservées manuscrites, c'étoit dire à celui qui devoit se trouver un jour possesseur de ses papiers, qu'*il n'offenseroit ni sa délicatesse, ni sa mémoire*, en les révélant, pourvu que les noms des personnes qui s'y trouvent intéressées n'y fussent point divulgués. Je ne m'attendois pas qu'en substituant à ces noms de fausses initiales, il se trouveroit encore des Œdipes qui perceroient les voiles du mystère ; mais . . . .

On ne s'avise jamais de tout.

dans l'âge mûr, j'ai dû montrer Dazincourt livré tout entier aux progrès de son art, et jettant sur le papier les réflexions que l'étude qu'il en a faite lui a suggérées. Comme tout le monde, j'ai trouvé ces réflexions aussi courtes que judicieuses ; mais ma qualité d'éditeur ne me donnoit pas le droit d'y rien ajouter, et c'est alors que j'ai cru *respecter véritablement la mémoire de mon ami, en ne publiant que ce qu'il avoit écrit.* »

Cette seconde édition est donc en tout conforme à la première.

LES CONTES A MA FILLE.

Air : *Du petit mot pour rire.*

Ma fille compte dix-huit ans ;
De la marier il est tems,
Car elle est fort gentille,
Aussi chez nous, à tous momens,
Il vient une foule d'amans
Qui voudroient tous,
Comme des fous,
En conter à ma fille.

D'abord, se disant des lurons,
Il est arrivé dix gascons ;
On sait qu'il en fourmille
Séparément ils ont vanté
Leurs grands biens, leur véracité.
N'est-ce pas là,
Nest-ce pas là
Faire un conte à ma fille.

Puis un épais banqueroutier,
Autrefois garçon perruquier,
Dont l'équipage brille ;
Il vient pourtant, cet effronté,
Vanter sa grande probité.
Eh c'est bien là,
Oui c'est bien là
Faire un conte à ma fille.

Et ce faiseur de calembourgs,
Qui vient nous dire sans détours

Que d'esprit il pétille;
Qu'on le trouve aimable à l'excès,
Et qu'il ne déplaira jamais.
C'est encor là,
Oui c'est bien là
Faire un conte à ma fille.

Et ce grand fat tout efflanqué,
Avec son petit ton musqué,
Il se croit un bon drille;
Et dit que, d'aucune beauté,
Il ne fut jamais rebuté.
Ah! c'est bien là,
Oui c'est bien là
Faire un conte à ma fille.

Lindor est le dernier venu,
Il pense qu'il est parvenu
A plaire à la famille;
Tendre, soumis et complaisant,
Il promet d'être époux constant.
C'est encor là,
Oui c'est bien là
Faire un conte à ma fille.

Rédigé par Belle aîné,
sur le récit de M. ***.

Pensées et réflexions morales, littéraires et philosophiques de M. Auguste de Labouisse. Deuxième édition. Volume in-16 de 228 pages, prix 1 franc 50 centimes; à Paris, chez Delaunay, libraire, au Palais-Royal, galerie de bois, n°. 243.

Ces pensées sont souvent communes, les réflexions manquent de force, et l'on rencontre peu de ces traits saillans et lumineux qui frappent et étonnent le lecteur; mais M. de Labouisse, dans sa préface, n'annonce pas de grandes prétentions, et la droiture, le désir du bien paroissent avoir eu plus de part que l'amour-propre à la publication de son livre.

« La misantropie n'est pas toujours un vice d'esprit, ni une singularité de caractère. C'est souvent une maladie de l'ame qui naît d'une trop grande connoissance des hommes. »

« Beaucoup de femmes sont sujettes à son impression (la jalousie): naturellement plus aimantes que nous, et d'un physique plus délicat, elles doivent la ressentir dans presque toute son étendue; mais les effets qu'elle produit dans leur ame tiennent en quelque sorte de la douceur, qui est l'appanage de ce sexe. Une amante a-t-elle quelque sujet de soupçons et d'alarmes, elle forme des plaintes, verse des pleurs, et ce n'est qu'avec un timide ménagement qu'elle avoue à celui qu'elle aime les craintes qui l'agitent. Est-il absent, elle appréhende toujours qu'il ne rencontre quelqu'objet plus séduisant qu'elle, tant il semble que la jalousie excite à faire abnégation de l'amour-propre.

Les hommes sont en général moins soupçonneux ; mais l'apparence du plus léger tort réveille leur colère : ils injurient, ils menacent, et leur fureur a souvent des suites plus dangereuses.

La jalousie des hommes peut être comparée à un torrent qui roule avec fracas dans certains momens, et finit par s'engloutir dans un gouffre. Celle des femmes est un ruisseau paisible qui suit toujours sa pente en murmurant avec douceur, et ne grossit que dans les momens d'orage. »

Chauffage économique, nouvellement imaginé par Cointeraux (1).

L'essentiel de cette invention consiste à empêcher la chaleur de rester en pure perte entre les jambages et au fond des cheminées ; l'auteur prétend, en outre, que l'on peut indifféremment brûler du bois, de la tourbe et du charbon de terre, sans inconvéniens.

MODES.

L'emploi des fleurs est, sans doute, obligé : on en voit sur tous les chapeaux, en bouquet, en cordon, en guirlande épaisse du milieu. Les fleurs les plus communes sont les roses, et les fleurs les plus distinguées, les jacinthes, blanches, ou couleur de rose. Le blanc est la couleur dominante. En faisant l'énumération des bijoux, nous avons oublié de parler des croix : on en porte beaucoup, en perles fines et corail au centre et aux extrémités, en pierres de couleur, en cristal, et en brillans. Dimanche, parmi les domines noirs, on remarquoit, au Tivoli d'hiver, de jolies coëffures en cheveux. Les voitures qui roulent sont encore, pour la plupart, jaunes citron, mais celles qui attendent l'acheteur dans les ateliers, sont, presque toutes, peintes en vert olive, avec une vignette or, au-dessous de la glace de la portière.

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1042.

Les Gravures de Meubles, 315 et 316, qui ont paru le 25 février, représentent, l'une, un lit en bois satiné jaune, et une barcelonnette ; l'autre, un secrétaire à trois places, en racine de buis, avec son double serre-papier, et une pendule dans le milieu.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre, n°. 183, près le boulevart, à côté du café. Les abonnem. datent du 1.er ou du 15.*

(1) Brochure in-8.° ; prix, 1 franc 50 centimes, chez l'auteur, rue Saint-Honoré, n.° 288, à côté de Saint-Roch.



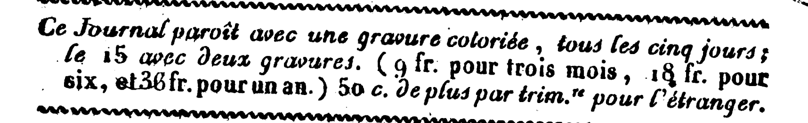
1810. Costume Parisien.



Costume de Bal.

N.° 13. (Quatorzième Année.) 5 Mars, 1810.

JOURNAL DES DAMES
ET
DES MODES.


Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15 avec deux gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim.*re *pour l'étranger.*

PARIS.

Ce 4 Mars, 1810.

Avant que les orgues de Barbarie et les polissons des rues ne fassent chorus dans tout Paris, empressons-nous de faire connoître à nos lecteurs les couplets chantés au lever du rideau, par Cendrillon, que le public applaudit avec transport, et qu'il se promet de chanter bientôt avec plaisir :

Je suis modeste et soumise,
Le monde me voit fort peu,
Car je suis toujours assise
Dans un petit coin du feu.
Cette place n'est pas belle,
Mais pour moi tout paroît bon;
Voilà pourquoi l'on m'appelle
La petite Cendrillon.

Mes sœurs, du soin du ménage
Ne s'occupent pas du tout;
C'est moi qui fais tout l'ouvrage,
Et pourtant j'en viens à bout.
Attentive, obéissante,
Je sers toute la maison,
Et je suis votre servante
La petite Cendrillon.

C'est en vain que je m'empresse,
Mon zèle est très-mal payé,
Et jamais on ne m'adresse
Un petit mot d'amitié.
Mais n'importe, on a beau faire,
Je me tais et j'ai raison;
Dieu protégera, j'espère,
La petite Cendrillon.

Le Carnaval.

L'infatigable M. Debucourt vient de publier sous ce titre, une gravure qui renferme outre les travestissemens accoutumés, d'arlequin et de polichinel, de procureur et de poissarde, d'apothicaire et de Jeannot, etc., un jeune couple, mari et femme, mi-parti, de la tête aux pieds, des costumes de 1788 et de 1810. Ainsi, Monsieur a, d'un côté, la *Titus* noire, et de l'autre, l'aile de pigeon poudrée; le col de sa chemise très-saillant sur une joue, et renfoncé de l'autre côté; un petit gilet et une grande veste; un frac et l'habit français; un bambou et l'épée; une bottine et un bas de soie. La plus choquante des disparates, est celle du cordon de montre placé sur le ventre, d'un côté, tandis que de l'autre, la chaîne descend à mi-cuisse. Chez Madame, le fichu menteur se trouve en opposition avec une gorge nue; la robe de soie relevée dans les poches, avec la robe colante de mousseline claire; le talon haut, avec un soulier plat.

Cette gravure coûte 3 livres, chez Robin, M.d d'estampes, rue Vivienne.

Je vous vois, mon cher ami, bien occupé de votre petite famille, il est vrai que vous avez six enfans; mais n'avez-vous pas une femme? — Oui, mon cher; mais ma femme a douze robes qui l'occupent plus que ses six enfans. La tendresse maternelle est un devoir, la mode est une servitude. — Comment voulez-vous que ma femme ait un moment à consacrer à son ménage, lorsque le soin de sa toilette l'occupe jour et nuit? Se lève-t-elle à midi, il faut qu'elle indique à sa femme de chambre que c'est sa douillette qu'elle veut. A deux heures, elle monte en voiture pour aller au bois de Boulogne. Donnez-moi, dit-elle, une robe à l'enfant; or, vous saurez que c'est un vêtement particulier qui n'est ni large ni étroit, ni long ni court, mais qui est rempli de graces. Va-t-elle le soir dans un grand cercle, c'est la robe de cérémonie, dont la queue a une aune passée. Est-ce pour un bal? C'est une robe très-courte qu'il lui faut; une robe qui, montrant la moitié de sa jambe, prouve qu'elle a les pieds en dehors, et qu'elle danse comme une élève de Milon et de Gardel. Cependant ma femme n'est jamais rentrée sans aller embrasser tous ses enfans. Elle le fait avec un tel empressement qu'il ne lui faut pas une minute pour les embrasser tous six. Et ces pauvres petits endormis ne savent peut-être pas encore qu'ils ont été embrassés une fois par leur mère. Pourtant, je n'ai rien à dire; que reprocherois-je à ma femme? Elle n'est libre qu'à deux heures après minuit, et le premier moment de liberté qu'elle a, elle le consacre à ses enfans........

Ce n'est que désolation ou gaîté dans tout Paris. Les gens enchantés sont ceux qui ont pu assister à l'une des représentations du nouvel opéra-comique; ceux qui n'ont encore pu voir *Cendrillon* sont honteux et désolés. Jamais pièce n'a produit plus d'affluence et procuré de meilleures recettes au théâtre Feydeau, pas même *les Deux Journées*. Les quatre premières représentations ont déjà valu plus de 22,000 fr.; ce qui fait plus de 5,000 fr. chacune. La dernière fois que *Cendrillon* a paru, soixante-dix loges étoient louées pour la voir. Jamais ouvrage en effet ne fut plus du goût de tout le monde, et ne dut réunir plus de spectateurs. Les enfans désirent voir le lendemain sur la scène cette petite Cendrillon, dont leur bonne leur a raconté l'histoire la veille. Les vieux papas vont se rafraîchir la mémoire du conte de Perrault, qui amusa tant leur jeunesse. Les jeunes femmes sont bien aises de montrer dans leur loge que leur costume ne ressemble pas à celui d'une Cendrillon, et les marchandes de modes y courent à l'envi pour dessiner le costume de la petite fille, dont toutes les élégantes raffoleront bientôt. Déjà les bijoutiers ont pris le devant, et vendent des bijoux à la Cendrillon. Ce sont des médaillons sur lesquels est gravée en pierres de diverses couleurs, cette devise de la pièce : *Simplicité*, *Constance*. Devise qui ne convient guères à la mode, si la mode n'adoptoit pas toutes les formes, toutes les devises, et ne songeoit à changer et à briller de plus en plus, au moment même où elle affiche *Constance et Simplicité*.

LE CENTYEUX.

Poétique des Arts ou *Cours de Peinture et de Littérature comparées*, par J. F. *Sobry*; volume in-8°. de 490 pages, prix, 5 francs, à Paris, chez Delaunay, libraire, au Palais-Royal, galerie de bois, n°. 243.

Le but de M. Sobry est de faire connoître comment l'œil, ainsi que l'esprit, augmente ses facultés en les exerçant; pourquoi les arts nous charment, et comment ils nous charment. Le moyen qu'il emploie a cela de neuf et de facile, que c'est par les connoissances que toutes les personnes bien nées ont déjà en littérature, qu'il tâche de les mettre en état de s'initier elles-mêmes dans les connoissances relatives à la peinture. Persuadé que le meilleur moyen de ne pas donner d'ennui c'est de n'en pas prendre, M. S. ne s'astreint à aucune règle. Gravure, Peinture, Sculpture, Architecture, l'occupent successivement, mais il ne donne pas la même étendue à chacune de ces divisions. Il aime sur-tout à comparer, et l'on remarque parmi les chapitres travaillés, la comparaison de Michel-Ange et de Corneille, — de Raphaël et de Racine, — de Léonard de Vinci et de Boileau, — de Le Sueur et de Molière, — de Corrège et de La Fontaine, — de Dominiquin et de Pascal, — de Poussin et

de Bossuet. Les maîtres des petites écoles sont comparés aux poètes de sociétés. « Wateau, par exemple, dit M. S., Wateau, qui a beaucoup d'éclat, une jolie couleur, des scènes aimables, des grâces fantastiques, nous le comparerons à Hamilton. Tout est factice dans Hamilton, il n'y a que le coloris de vrai; mais ce coloris est si vrai, si fin, si léger, qu'il répand sa vérité sur toute la composition; et voilà précisément le mérite de Wateau. »

« Bamboche, Téniers, Van-Ostade, nous les comparerons aux poètes burlesques. Metzu, Gérard Dow, Vander Eyden, Vandevelde, Paul Potter, Polembourg, excellens peintres de superficies, qui n'ont pas fait penser leurs tableaux; nous les comparerons aux Deshoulières, aux Bachaumont, aux Chaulieu, aux Pavillon, aux Favart. Tous ces auteurs ingénieux ont rendu la nature d'une manière vraie, mais familière. Les scènes qu'ils représentent sont fidèles, mais elles ne sont pas conçues vigoureusement: elles n'attaquent point l'ame. Ce sont de ces personnages agréables qu'on aime à voir en passant, et non de ceux dont on se fait gloire d'approfondir le mérite. Les ouvrages de ces maîtres aimables font plaisir: les ouvrages des grands maîtres font plaisir également; mais ils font davantage: ils font impression. «

« Les peintres dont nous venons de parler, sont excellens pour décorer les maisons particulières; ils n'auroient aucun effet dans un grand monument. Il en est de même des poètes que nous leur avons comparés. Ils font les délices des salons, des cabinets et des petits théâtres. Mais, pour occuper tout un peuple, il faut des conceptions plus fortes, des poèmes plus vigoureux. Tout a sa place et son mérite: toute divinité a son culte; mais celui de Pan n'est pas celui d'Apollon. »

M. S. déplore avec éloquence la fragilité de la peinture « Nous possédons, dit-il, dans nos bibliothèques, les livres d'Homère, d'Hésiode, d'Hérodote: nous voyons, nous prononçons, nous entendons les mêmes paroles, nous admirons les mêmes pensées que ces illustres écrivains ont exprimées, devant leurs comtemporains, il y a trente siècles. Nous recueillons dans nos Musées des statues qui ont fixé les regards des Aristides et des Phocions. Nous pouvons voir et toucher ces marbres qu'ont vus et touchés les Socrates et les Périclès. Nos voyageurs peuvent marcher sous ces voûtes, fouler ces parvis, pénétrer ces pyramides et ces temples de l'ancienne Égypte, où ont marché les Chéops, les Pharaons et les Sésostris. Mais nous ne pouvons plus voir un tableau de Zeuxis, de Parrhasius, de Protogènes ou d'Appelles; la nature semble avoir voulu se venger de cet art qui la rivalise, en ne lui permettant de paroître qu'un moment dans son éclat. Elle semble vouloir reprendre sur lui sa puissance, en le soumettant plus promptement que tout autre à la détérioration et à la destruction......... »

« Une foible toile qui se détruit elle-même, quelques couleurs combinées avec des gommes, avec des huiles, avec de la cire, avec des vernis quelconques, qui se décomposent enfin ; de murs revêtus d'enduits, dont l'air seul altère bientôt la superficie ; tout au plus une mosaïque dont les ciments tendent toujours à se déjoindre : voilà tout ce que l'industrie humaine peut réunir de moyens pour conserver les ouvrages de peinture. Que de soins cette fragilité nous impose pour en prolonger l'existence ! »

« Et quel que soit le pouvoir funeste qu'ait le tems sur les tableaux, ils ont encore d'autres ennemis toujours présens, et qui se plaisent trop constamment à accélérer leur destruction. Ces ennemis actifs, dans tous les temps, sont la sottise et l'ignorance, l'envie de défaire l'ouvrage d'autrui, inséparable de la grossièreté. Un bronze, un marbre, un porphyre, se défendent contre un rustre qui veut les mutiler. La résistance qu'il éprouve lui fait bientôt changer d'objet ; mais un tableau est sitôt anéanti, des yeux crevés à une figure, une bouche déformée en détruisent si promptement l'effet ! »

Une autre page bien attachante dans l'ouvrage de M. S., est celle où il traite de l'origine de l'architecture. « ...... Las de chercher un abri dans des cavernes toujours humides et obscures, les premiers hommes se construisirent des cabanes avec des troncs d'arbres qu'ils élaguèrent et façonnèrent ensuite peu à peu. Des arbres plantés perpendiculairement furent les colonnes de ces premiers édifices ; des arbres équarris en furent les premiers pilastres ; d'autres arbres, placés sur ceux-ci horizontalement, en formèrent l'architrave. Des solives plus légères servirent aux assemblages. Des tables accumulées en furent la couverture. Les saillies de ces tables, de ces solives et de ces poutres formèrent les corniches. Une cabane quarrée, couverte d'abord de son plancher, et ensuite de son toît relevé en pente égale des deux côtés, pour l'écoulement des eaux, fut le premier fronton. Une cabane ronde, couverte d'arbres aboutissans tous au centre en forme pyramidale, fut le premier dôme. Les pièces placées pour former les portes et les fenêtres furent les premiers chambranles. Peu à peu les hommes, perfectionnant les assemblages de leurs pièces de bois, formèrent des entraits, des jambages, des chevrons. Ils pratiquèrent plusieurs étages dans leurs cabanes. Delà les consoles, les arcs, les impostes. Telle est l'origine de la décoration, toute tirée des pièces essentielles de nos premières constructions. »

VIVE LA VALSE!

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Défenseurs des goûts de nos pères,
Graves amis des menuets,

Joignez-vous avec nos grands'mères
Pour faire un chorus de regrets :
La valse a banni de la France
L'ennui de danser au compas,
Et nous ne voulons plus de danse
Dont l'amour ne profite pas.

J'aime à contempler à la file
Ces groupes tournans et joyeux,
Qui semblent l'image mobile
Des globes roulant dans les cieux;
Au bal, sans effort de génie,
Souvent ma lorgnette à la main,
Je fais un cours d'astronomie
En causant avec mon voisin.

A les obliger toujours prête,
Malgré le tumulte et le bruit,
La valse offre un doux tête-à-tête
Aux amans qu'elle réunit :
Et quoique maint censeur en gronde,
Pour moi qui ne vois point en noir,
La salle où l'on valse à la ronde
Se métamorphose en boudoir.

Voyez cette fille ingénue
Que des yeux couve sa maman;
Elle se penche à demi-nue
Entre les bras de son amant.
Combien il rend grace à la mode!
Son œil amoureux peut tout voir,
Et dans sa posture commode,
Il se croit vraiment au boudoir.

C'est bien en vain, maman sévère,
Que vous les observez alors,
Ce couple que l'amour resserre
N'a plus qu'une ame pour deux corps;
Le mouvement se précipite,
Leurs yeux ne peuvent plus rien voir,
Et leur cœur de plaisir palpite
Comme il feroit dans un boudoir.

Mais tout-à-coup la valse cesse :
L'amant empressé vient offrir
Au doux objet de sa tendresse
Des glaces pour se rafraîchir.
Se rafraîchir !... Pauvre innocente!
Hélas! vous l'apprendrez dans peu :
Les glaces qu'un amant présente
Sont de l'huile jetée au feu.

Il arrive que le soir même
Le charmant valseur la conduit;
Il a si bien dit : *Je vous aime!*
Qu'il obtient : *Venez à minuit.*
Cette nuit est si bien remplie
Que vîte on les marie.... Eh bien,
Osez dire encor, je vous prie,
Que la valse n'est bonne à rien.

L. Maréchal.

LE CARNAVAL.

Ces marmots qui criaillent, ces sons rauques qui se multiplient, ce mouvement général, ce rire inextinguible, et les bruyans éclats de la gaieté publique, nous invitent à quitter nos demeures attristées par l'hiver, et acteurs ou spectateurs, à prendre part aux agrémens tumultueux du carnaval, image de la vie.

Ne vous scandalisez donc pas de ce genre d'ivresse, humains toujours fâcheux, quand il est question du bonheur des autres.

Séducteurs étourdis, gens facétieux, amateurs des belles, filles sensibles, femmes légères, hommes inconstans, apprêtez-vous; les aventures vont se succéder, les embroglios se lier, les momens naître et s'éclipser.

Soyez alertes et surveillans, vous qui avez intérêt de l'être : frémissez et tenez-vous sur vos gardes, vieux maris de jeunes femmes, jaloux bons à tromper, époux qui fatiguez, amoureux surannés, prétendans fastidieux, amans qui n'intéressez plus; le carnaval est l'antagoniste de l'uniformité, le perturbateur de l'ordre, le conseiller le plus perfide, le traître par excellence.

Un travestissement ingénieux fera pâlir ce moderne Crésus, cet époux ombrageux, cette femme infidèle; un travestissement fournira au peintre burlesque les plus grotesques tableaux; aux conteurs les anecdotes les plus piquantes; au poëte spirituel, des sujets plaisans; au critique humoriste, les incidens d'une satire; aux galans déclarés, de nouvelles fortunes; aux jeunes personnes, de passables maris; aux maris, vingt motifs de se pendre.....

Nous avons tous nos tribulations, nos inquiétudes, nos souffrances : nos tribulations nous fatiguent, nos inquiétudes nous minent et nos souffrances nous accablent. Eloignons-les un moment ces trop fidèles compagnes de notre existence; et, puisqu'elles veulent bien nous laisser quelqu'ombre de philosophie, cela nous mettra en état de supporter avec résignation le triste lot qu'en naissant dame fatalité a jugé convenable de nous départir. D'ailleurs, la vie est si agitée, le bonheur si éphémère et la raison si peu raisonnable, que nous serions bien foux, bien dignes de notre destinée malencontreuse, de ne pas chercher à nous distraire, et, par une ingénieuse diversité, de ne pas user, mésuser, abuser du temps, des circonstances et des choses.

F. B.

ANECDOTE EXTRAITE DE CHAMPFORT.

Chez une dame de Paris (1),
Où jadis tous les beaux esprits

(1) M.elle De l'Espinasse.

Avoient coutume de se rendre,
Un jour tant parloit *Roch*, qu'ennuyé de l'entendre,
Un étranger tirant *d'Alembert* à l'écart,
Lui dit : Connoissez-vous cet insigne bavard,
Qui, depuis si longtems, nous vexe et nous assomme ;
C'est un misérable bâtard :
Vous vous adressez mal répondit le grand homme ;
Car, par malheur, je suis moi-même dans ce cas.
On peut juger de l'embarras
De l'étranger; soudain, changeant de place,
Honteux et confus à l'excès,
Il va confier ses regrets
A la sensible *l'Espinasse* :
Mais elle, riant aux éclats,
De lui dire, sans se contraindre,
En vérité, Monsieur, vous êtes bien à plaindre,
Car je suis dans le même cas.
Mais le plus plaisant, je vous jure,
C'est que *Champfort*, qui conta l'aventure,
Se trouvoit dans le même cas.

BLANCHARD DE LA MUSSE.

Le plan en relief du canal des deux mers, objet de curiosité que l'on avoit craint de perdre sur la fin de décembre, est encore exposé dans les salles du Tribunat.

MODES.

Le rose et le blanc sont les deux couleurs à la mode. Les roses, épanouies ou en bouton, mousseuses ou ordinaires, sont aussi les fleurs que les modistes emploient le plus souvent. Presque toutes ces roses sont couleur de rose. Point de roses vertes ni de roses bleues. Peu de roses blanches. Quant à la disposition, bouquet ou cordon de fleurs paroissent également avoués par la mode. A côté des chapeaux ornés de fleurs, vous voyez encore, dans tous les magasins, des chapeaux et des toques, garnis en pluche. A la promenade, il a déjà paru quelques roses blanches avec de petits fichus de cachemire : deux rubans noirs, croisés sur un bas de coton blanc, et un fichu-guimpe à grand collet rabattu, complettoient ce costume. De temps en temps on voit quelques chapeaux de cachemire. On voit aussi, de loin en loin, des robes de cachemire : dernièrement à deux de ces robes étoient adaptées des manches blanches, à la mameluck.

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1043.

Le n.° 43 du *Bon genre*, vient de paroître. Cette carricature de modes, se trouve au bureau du Journal des Dames.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre, n°. 183, près le boulevart, à côté du café. Les abonnem. datent du 1.er ou du 15.*

1810. Costume Parisien.



Chapeau de Tissu de Cachemire. Pélerine de Poil. Chaussons de Lisière.

N.° 14. (Quatorzième Année.) 10 Mars, 1810.

JOURNAL DES DAMES
ET
DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15 avec deux gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim.^re pour l'étranger.*

PARIS.

Ce 9 Mars, 1810.

Une Soirée de Carnaval, tel est le titre de la pièce en vogue au théâtre des Variétés. C'est là que les amateurs vont voir Brunet déguisé en femme, et jouer une élégante du jour avec une grace, une aisance que beaucoup de nos élégantes n'ont même pas. Au reste, ce déguisement de Brunet ne fait pas à lui seul tout le succès de la pièce. La caricature de M. et Mme Robin, le personnage grotesque du prétendu Boisfleury, et la vivacité piquante de la soubrette, amusent le public. Les couplets ne sont pas mal tournés, et quand le trait n'est pas très-spirituel l'air est gai. Ainsi, tour-à-tour les paroles font passer la musique et la musique fait passer les paroles.

Air : *C'est la fille à Simonette.*

Mme Robin.

Faux courtisan se déguise,
Pour obtenir la faveur;
Faux ami, de la franchise
Prend le masque séducteur.
De sermens on est prodigue,
Maîtresse, amant et rival;
Chacun brigue, trompe, intrigue,
Comme dans le Carnaval.

Rosine.

Que je plains cet humoriste
Qui, toujours dans son chagrin,
Gronde, gémit et s'attriste
Des malheurs du genre humain.
Mais, fidèle à la folie,
Riant du bien et du mal,
Heureux qui toute sa vie,
Fait durer le Carnaval.

Jamais on ne vit plus de voitures sur le boulevard et dans la rue Saint-Honoré qu'au dernier mardi gras, mais jamais aussi

on ne vit moins de mascarades. Quelques jeunes-gens à cheval, avec un chapeau d'une forme extrêmement basse, les bords très-grands et très-relevés, l'habit large, la culotte longue, les bottes courtes, et assis tout-à-fait sur la croupe de leur coursier, ressembloient à de vraies caricatures, et il ne leur manquoit qu'un faux visage pour avoir entièrement l'air de masques. Mais voilà tout. Les curieux qui s'attendoient à voir des Cassandres, des Pierrots, des Gilles, des Colombines, des Forts de la Halle, des Poissardes, ont été pris, ou plutôt ont été bien dédommagés en regardant de jolies femmes élégamment mises dans leur calèche. Et les jolies femmes n'ont pas été fâchées qu'on admirât leurs visages frais et naturels, à la place des faux visages qui, dans les jours gras, occupent ordinairement tous les regards. Au reste, Longchamp approche, et peut-être que nous verrons des costumes si bizarres, des modes si extravagantes, qu'ils nous dédommageront des mascarades dont nous avons été privés ce Carnaval.

On se bat à la porte de l'Opéra-Comique toutes les fois qu'on donne *Cendrillon*. Ce qui prouve que *Cendrillon* aura un succès incroyable. A Paris, en effet, comme dans toutes les capitales, le monde attire le monde; on n'aime à aller prendre l'air que dans les promenades où l'on étouffe; on ne veut aller voir un spectacle que lorsque la foule des curieux empêche qu'on le voie.

Nous avons déjà cité des couplets de *Cendrillon*; nous allons en citer d'autres, bien persuadés que ceux de nos abonnés qui ne peuvent aller voir la pièce nouvelle, seront bien aises de se dédommager de cette privation en connoissant quelques détails d'un ouvrage qui met tout Paris en rumeur.

CENDRILLON.

A quoi bon la richesse,
A quoi bon la grandeur,
Si l'on n'étoit sans cesse
En paix avec son cœur.
S'aimer et se le dire,
Deviner un sourire,
Est-il un plus grand bien, même au sein de la cour?
Il n'est point de bonheur, de plaisir sans l'amour.

Un beau jour Colinette
Fut conduite à la cour;
Elle étoit inquiette;
Dans ce brillant séjour,
Il falloit se contraindre
Ou bien il falloit feindre,
Car on ne peut ici s'expliquer sans détour,
Il n'est point, etc.

Colinette au village
Reprit sa liberté.
Elle aimoit davantage
Sa douce obscurité.
Là jamais d'artifice,
De fierté, de caprice;

Auprès de son amant elle étoit tout le jour.
Il n'est point de plaisir, de bonheur sans l'amour.

Outre les imitations grotesques de nos vieilles modes françaises, on remarquoit, le mardi gras, au *Tivoli d'hiver*, de jeunes danseuses en costume provençal, suisse, tyrolien, calabrois, créole. La surveille, c'étoient des paysanes en tablier noir, jupe blanche, casaquin blanc, fichu blanc, bonnet empesé; et le lundi, des odalisques dans toute la pompe du costume oriental, qui attiroient les regards.

Il y a interrègne dans l'empire de la mode. Nul artiste n'est assez en crédit pour donner des lois. Aucune femme ne veut être sujette, toutes veulent régner; de manière que le royaume des modes est devenu une république où tous les partis se disputent, emportent tour-à-tour la victoire, et affichent tour-à-tour les diverses couleurs qu'ils ont adoptés. Tantôt la faction du vert a le dessus, tantôt c'est le serin, et tantôt c'est le rouge. Les femmes les plus jeunes et les plus jolies sont de toutes les factions, et loin de combattre tel ou tel parti, sont de tous les partis. Les femmes un peu plus raisonnables adoptent la mode la plus universelle et s'en tiennent là: Nous, pour donner une idée du costume à la mode, nous attendons qu'il y ait une mode à la mode.

Le Centyeux.

BAL MASQUÉ.

Vous connoissez la salle de l'Opéra? Vaste, brillante, magique! C'est le temple de la féerie ou plutôt de la folie, dans ces jours de carnaval.

Sur les banquettes du parterre on établit un parquet au niveau du théâtre. On ménage des issues entre les colonnes des premiers balcons. Un buffet délicat et somptueux est ouvert aux amateurs.

D'abord on nous voit nous autres, gens à bonnes fortunes, en grande tenue, attendant l'attaque de quelque masque féminin. Nous n'aurons pas longtems à languir. Déjà les dominos arrivent en foule. On se presse, on s'agite, on se mêle, les couples se trient, les parties s'arrangent, les corridors se remplissent, le foyer est désormais une bourse où le plaisir se marchande, chaque loge est un boudoir....

Et vous, dont tout décèle l'inexpérience, jeunes filles, de vos pensions à peine sorties, que venez-vous chercher dans ce lieu de licence et d'intrigue? Vous avez trompé la vigilance maternelle; une curiosité fatale vous entraîne; demain vous serez trop habiles!...

Mais quel est ce nouveau masque à la voix mal assurée, à la démarche incertaine? Dès qu'on l'entreprend il s'esquive; il se désespère au moindre soupçon d'être reconnu.... Je le connois! oui, c'est ma charmante voisine! Mariée depuis six

mois à l'un de ces hommes durs, grondeurs, égoïstes et qui ne devroient se marier jamais. Je le sais, il ne passe rien à l'imagination inquiette de son intéressante moitié. Il ne revient plus de ses résolutions, même insensées. Fussent-elles toutes raisonnables, ne faudroit-il pas sacrifier parfois aux légers caprices d'une jeune femme ? Aujourd'hui, par exemple, elle brûloit d'aller à l'Opéra, avec son mari, quoi de plus édifiant, c'étoit une grâce facile à accorder. Eh bien, non, Monsieur ne le juge pas convenable, et c'est d'un ton désobligeant qu'il s'en explique. Je vous demande ce que peut amener une conduite pareille ?

Brisez les hochets d'un enfant, heurtez les projets d'une étourdie, vous n'entendrez que murmures et que pleurs. Puis, si ce manège ne gagne rien, on étouffe ses soupirs et l'on s'excite à la vengeance. Il n'est d'obstacles ni de périls pour une beauté qui se croit offensée. Sans doute elle prend les moyens de fatiguer au plus vîte et d'endormir son argus incommode. Il dort ! l'imprudente se glisse hors de l'alcove conjugale ; elle a franchi la double porte, à dessein laissée entr'ouverte ; elle vole à la chambre de la soubrette confidente ; tout est prêt, guimpe, ceinture, brodequins et capuche ; elle s'affuble de l'uniforme du bal, et la voilà courant les aventures.... Car, au fait, on ne vient point ici pour les éviter !

Ma foi, je quitte le rôle d'observateur et fais trêve à la morale. Je veux suivre de près cette petite dame. Il est permis d'espérer qu'avec des soins, des égards.... Allons....

Au prochain numéro je reprendrai le fil de mon histoire.

Le Rôdeur.

Paris, 6 Mars 1810.

ÉLOGE DE MES SABOTS,

Air : *Ainsi jadis un grand Prophète*.

Plus on dit la reconnoissance
Rare parmi nous désormais,
Plus je me ferois conscience
D'oublier les moindres bienfaits :
Ecoutez, chers compatriotes,
Et vous verrez en peu de mots,
Si ce n'est qu'à propos de bottes,
Que je vais chanter mes sabots.

Fins escarpins de peau de chèvre,
Embellissoient mon pied jadis,
Et bien façonné par l'orfèvre,
L'argent en rehaussoit le prix :
Mais, un jour, l'aveugle immortelle
M'ayant, hélas, tourné le dos,
Au lieu de courir après elle,
Je pris sagement mes sabots.

Je conviens que cette chaussure
M'a causé quelque mal au pié;

Que dans ma démarche moins sûre,
J'eus d'abord l'air estropié :
Mais aujourd'hui, grâce à l'usage,
Marchant ferme comme un héros,
Ai-je à faire un petit voyage ?
Je m'embarque dans mes sabots.

De cette chaussure commode
Je sais tirer un autre fruit ;
Ma vanité s'en accommode,
Jamais je ne fis tant de bruit.
Jadis on ne prenoit pas garde
Si j'étois petit, mince ou gros ;
Aujourd'hui chacun me regarde,
Et j'en rends grâce à mes sabots.

Reste encore un dernier service
Qu'ils me rendent durant l'hiver ;
De la fortune le caprice
Me fait trouver le bois fort cher.
Après une longue pratique,
Quand les vieux font place aux nouveaux,
Près de mon âtre économique,
Je me chauffe avec mes sabots.

Ah ! si l'heureux temps de la fable
Existoit encore ici-bas,
Par une fin si misérable,
Sans doute ils ne périroient pas ;
Brillant d'une gloire immortelle,
A côté des frères gémeaux,
En constellation nouvelle,
Je ferois placer mes sabots.

L. Mareschal.

Lettre de lady Sensée, ancienne élève de Madame Leprince de Beaumont, aux auteurs du Journal.

Messieurs, il n'est pas que vous n'ayez lu autrefois le *Magasin des Enfans* et le *Magasin des Adolescentes*, ouvrages si connus de mon institutrice. J'ai donc déjà l'honneur d'être connue de vous, ainsi que *lady Spirituelle*, *lady Violente*, etc. etc. Ma liaison avec ces Dames a toujours subsisté, et comme nous habitons la même ville de province, nous nous trouvons souvent réunies. Le sujet principal de nos conversations est l'éducation de nos enfans et sur-tout de nos filles que nous élevons nous-mêmes. Pendant long-tems nous ne leur avons mis entre les mains que les ouvrages de notre ancienne gouvernante et autres du même tems. Nous avions la bonté de croire que puisque ces livres avoient suffi pour faire notre éducation, ils pourroient encore servir pour celle de nos enfans, et faire de nos filles des épouses fidèles et aimables, des mères de famille prudentes et vertueuses.

Malheureusement le secrétaire de notre Athénée nous a démontré le contraire. Avec beaucoup de politesse, il nous a insinué que nous avions fort bien fait de sortir de chez Mme. Leprince

de Beaumont, trente ans plutôt, parce que nous aurions bien pu aujourd'hui ne pas briller beaucoup dans le monde, en quittant une maison d'éducation où l'on n'apprenoit ni la gavotte, ni à faire des vers. « Autres tems, autres mœurs, nous dit M. le secrétaire. La perfectibilité, ce grand objet des recherches de nos savans, doit s'étendre à l'instruction comme tout le reste. Par cette tendance naturelle à l'esprit humain, vos filles, Mesdames, ne peuvent se contenter des connoissances superficielles que l'on vous a données. Vous ne savez guère que les principaux faits de la mythologie; il faut à présent qu'une demoiselle bien élevée soit en état *de recommencer le Dictionnaire de la Fable;* j'en dis autant pour l'histoire, la géographie, etc. etc.; en un mot, songez bien que dans le tems où Mme. de Beaumont vous instruisoit, notre petite ville n'avoit pas le bonheur de posséder une société académique, une société d'émulation, un Athénée des sciences et arts, sans parler des bureaux d'esprit particuliers; vous voyez donc que pour être de niveau avec la nôtre, notre éducation doit reposer à présent sur des bases nouvelles, et exige par conséquent des ouvrages nouveaux. »

Il n'y avoit rien à répondre à cela, et nous nous sommes résignées. Nous avons donc demandé à un libraire de Paris, de notre connoissance, de nous envoyer une petite partie des livres qui, depuis trois ou quatre ans, ont été publiés pour *l'esprit et le cœur* des demoiselles. Bien nous a pris de nous être associées pour les frais, car nous avons reçu une bibliothèque entière, et le port seul a monté à une somme considérable! Mais aussi nous en avons pour notre argent, et si nos filles ne possèdent pas toutes les sciences et tous les arts, ce ne sera pas notre faute.

On tient toujours un peu à ses anciennes habitudes. Un des moyens d'instruction les plus familiers à Mme. de Beaumont, étoit de déguiser une leçon utile sous le voile d'une fiction ou d'un conte; et trouvant dans notre envoi des *Contes à ma Fille*, chacune de nous les a dévorés avec empressement. Le nom de l'auteur suffisoit pour le justifier. Connu des mères par de nombreux succès, nous avons dû penser que M. Bouilly, en travaillant pour sa fille, a su trouver l'art d'intéresser toutes les autres, et qu'il n'avoit pas renoncé pour cela au plaisir de faire passer aussi quelques heures agréables à leurs parens. Sous ce rapport, nous ne nous sommes nullement trompées, et nous aimons à commencer par cet aveu.

Mais permettez-nous, Messieurs, de le faire suivre par quelques légères observations sur quelques détails de ces contes: c'est le résultat de nos réflexions que nous nous sommes communiquées après les avoir lus, ce qui n'arrive pas toujours, dit-on, aux juges qui tranchent et décident dans les vingt feuilletons des journaux de la capitale.

Il est très-bien sans doute de persuader aux jeunes personnes

qu'*un bienfait n'est jamais perdu*, et que l'obligeance a toujours des suites agréables pour la jeune fille qui s'y est livrée. Mais *le Bouquet de Cerises* n'est-il pas fait pour leur donner de trop hautes espérances à cet égard? Recevoir pour un si léger présent des corbeilles de taffetas bordées en or, des cachemires, etc., ce seroit un échange fort agréable. Mais cela ne ressemble-t-il pas un peu trop à un conte de fée? Pour moi, je pense qu'il faut proposer une récompense à la vertu, mais jamais l'exagérer, le mécompte que l'on y trouveroit auroit trop d'inconvéniens.

J'ajouterai, au sujet de ce conte, que lady Spirituelle, celle d'entre nous qui est la plus contente de l'ouvrage, n'aime pas néanmoins que Mme. de Clinville dise à Mlle. de Saint-Léon, parce qu'elle a un chapeau vert, qu'elle ressemble à *une cerise sous la feuille*, parce qu'un pareil genre de conversation ne laisseroit pas que d'amener des comparaisons assez plaisantes qui ne sont pas encore admises dans la société.

Lady Tempête, dont le caractère heureusement n'est plus en harmonie avec son nom, se félicite de ce que notre institutrice a su la ramener à la douceur, apanage de notre sexe, sans avoir besoin de la faire mettre en prison, comme *le Dragon de Vincennes*. Elle convient au surplus que, si le moyen est un peu violent, il est assez dramatique, et que c'est une contre-épreuve d'*Adolphe et Clara*, dont le théâtre peut s'emparer avec succès.

En général, les personnages de ces contes ne sont pas pour les moyens doux; ils aiment à frapper fort; on dit que c'est la mode dramatique du jour; mais si les hommes sont blâsés sur les grands effets, les enfans n'ont peut-être pas besoin de recevoir d'aussi rudes commotions. Dans *le Peigne Parlant*, une mère, pour corriger sa fille de la médisance, la mène à l'Opéra, coëffée d'un peigne, sur lequel elle a fait graver à son insçu: *méchante langue*, refrein qui devient celui de tous ceux qui les rencontrent. Dans le *Diamant Faux*, un père, pour déshabituer une fille du mensonge, la trompe lui-même, en lui donnant un diamant faux; mais qui, à la première vue, paroît d'un grand prix. La jeune personne qui, pour faire une bonne action, va le vendre chez un joaillier, est prise par lui pour une voleuse et traînée en plein jour chez son père, malgré ses larmes et son désespoir, au milieu des flots de curieux abusés également sur son compte. De bonne foi, est-il beaucoup de parens qui voulussent employer de si singuliers moyens de corriger un vice? Certes, s'il n'y en avoit pas d'autres, la plupart des pères et mères renonceroient à guérir les enfans de la médisance, du mensonge, etc., et nous aurions une génération fort mal élevée.

Le Cimetière du Village et *la Petite Gouvernante* ont tellement plu à lady Sensible, chérie de nous toutes, que personne n'a osé lui faire remarquer le peu de vraisemblance de

ce dernier conte. Quant aux *Roses de M. de Malesherbes*, il a obtenu nos suffrages unanimes; il y a de ces noms qui portent bonheur à un ouvrage, et il semble que ce joli conte ne pouvoit pas manquer de l'être.

A ces observations je pourrois en ajouter quelques autres, que je conviendrai sincèrement nous avoir été suggérées par le secrétaire de notre Athénée, dont je vous ai parlé plus haut. Il prétend que, dans un livre dont l'auteur annonce entr'autres desseins celui de former les jeunes personnes à parler correctement leur langue, il ne devoit s'être glissé aucune faute contre cette même langue. Je *fus* pour *j'allai*, peut être suivant lui, du français parlé, mais ne se trouvera jamais dans les bons écrivains. On peut en dire autant de *fixer* pour *regarder fixement*; et il est fâché, dit-il, après avoir consulté l'*errata*, de ne pouvoir mettre sur le compte de l'imprimeur *disparution* au lieu de *disparition*.

Somme toute, voici le parti que nous avons pris pour les *Contes à ma Fille*, nous les garderons dans notre bibliothèque, et les relirons avec plaisir; nous les ferons connoître par fragmens à nos filles; nous leur ferons remarquer quelques fautes légères qui s'y trouvent, et si nous leur en offrons toutes les héroïnes pour des modèles, nous ne prendrons pas pour modèles dans notre conduite tous leurs parens. Tel a été mon avis, que ces dames ont généralement adopté.

J'ai l'honneur d'être, Messieurs, etc.

LADY SENSÉE.

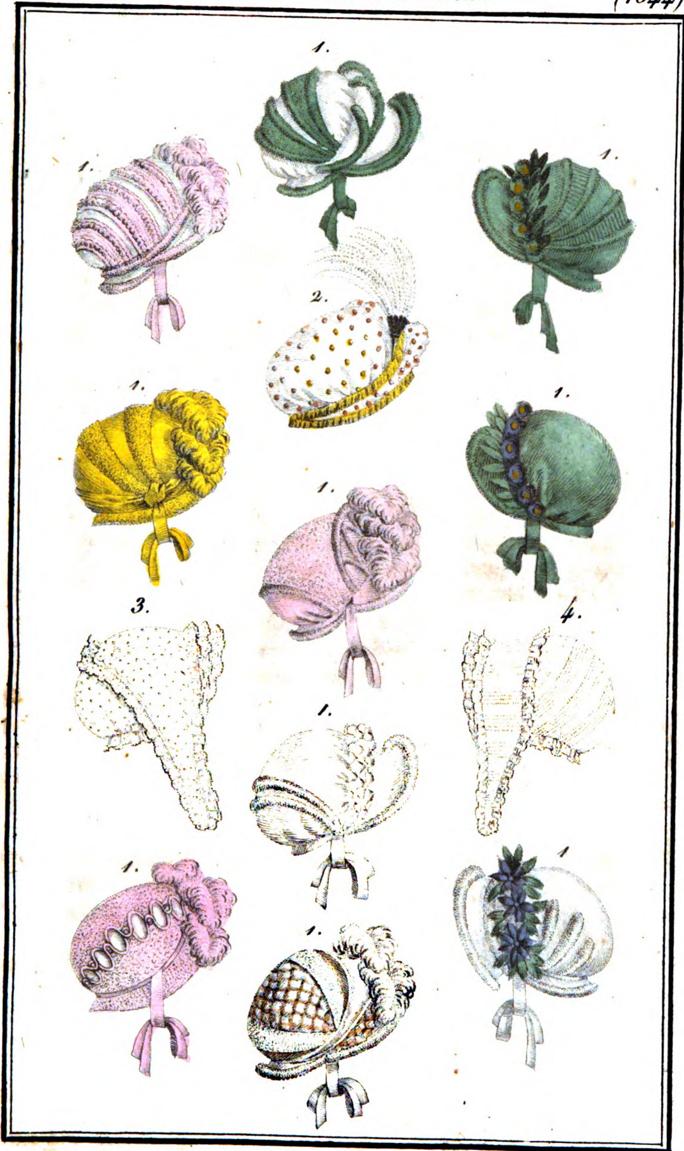
MODES.

On porte des redingotes fourrées, concurremment avec des robes très-minces, des toques d'hiver avec des chapeaux de printems. Ces chapeaux ont, ou des roses pour garniture, ou des fleurs de la saison : violettes doubles, jacinthes, lilas de serre. Quelques chapeaux, ornés de lilas, sont lilas. En général, il est encore vrai de dire que le blanc et le rose sont les couleurs à la mode, et qu'en outre, les modistes emploient du bleu de ciel et du vert. Les étoffes pour chapeaux, sont du gros de Naples, du satin ou du pou de soie, avec des jours en tulle. Les bals masqués ont mis un tel obstacle au progrès des modes, que depuis six semaines, on travaille sur les mêmes formes.

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1044.

Dans l'article *Modes* du dernier numéro, ligne dixième, il falloit : *Robes blanches*, au lieu de *Roses blanches*.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre, n°. 183, près le boulevart, à côté du café. Les abonnem. datent du 1.er ou du 15.*



1, Chapeaux de Velours frisé et Pluche. 2, Toque Lamée.
3, Cornette de Mousseline brodée. 4. Cornette en Remplis.

N.° 15. (Quatorzième Année.) 15 Mars, 1810.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15 avec deux gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim.re pour l'étranger.*

PARIS.

Ce 14 Mars, 1810.

Les diamans sont, après les plaisirs, ce que les femmes aiment le plus au monde; que dis-je? les diamans occupent la première place dans leur cœur, car le moyen qu'une femme se montrât quelque part si elle n'avoit des brillans tressés en chaîne, suspendus en médaillon ou montés en anneau. Cependant une femme qui a de beaux diamans n'est pas encore tout-à-fait satisfaite, il lui faut un collier et des boucles d'oreille en turquoises, entourées de brillans. C'est la parure par excellence. Les joailliers appellent ce bijou: *Plus on me voit et plus on m'aime*, et les femmes aiment assez qu'on applique à leur personne le surnom que les artistes ont donné à ce bijou.

Tous les artistes préparent des chefs-d'œuvre pour la fin de ce mois. Les marchands de modes dessinent des modèles de costumes antiques à la Bibliothèque, les tailleurs réfléchissent dans le silence du cabinet sur la nouvelle forme qu'ils donneront aux fracs du matin, et les comédiens répètent chaque jour des pièces nouvelles. La disette de modes et de nouveautés qui nous frappe, nous annonce donc une heureuse et prochaine abondance, et le printems fera éclore à la fois beaucoup de fleurs naturelles, et de bouquets artificiels.

Un jeune homme de bon ton fuit le costume d'étiquette et affecte de se mettre en négligé même dans les réunions les plus solemnelles, il paroîtra dans un bal paré le claque sous le bras, des cordons à sa chaussure, une badine à la main, et osera avec cette mise cavalière, inviter la plus jolie dan-

sense de la société. Un jeune provincial, au contraire, se présentera dans le cercle le plus bourgeois avec le chapeau à gance et la boucle sur le coude-pied. L'un bannit de ses manières jusqu'à l'honnêteté, et devient fat par manque de cérémonie; l'autre est ridicule à force de mettre de la cérémonie par-tout où il n'en faut pas; au reste, le jeune Parisien, comme le Provincial, quand il quitte les souliers à cordon, prend la boucle d'or et laisse celle d'argent au garçon de bureau et à la livrée : il devroit bien leur laisser aussi l'insolence et la fatuité.

LE CENTYEUX.

Inscription pour des Jacinthes écloses sur une cheminée.

Ici l'hiver trompé voit la Jacinthe éclore,
Et l'autel de Vesta devient celui de Flore.

KERIVALANT.

Les Voyages de Kang-hi ou *Nouvelles Lettres Chinoises*, par M. de Lévis; 2 volumes in-12, prix : 5 francs, chez P. Didot l'aîné, rue du Pont de Lodi.

Les premières *Lettres Chinoises* furent publiées, il y a près de cinquante ans, par le marquis d'Argens. C'étoit un ouvrage philosophique, consacré au jansénisme; ainsi, les mœurs des deux nations restoient à mettre en parallèle.

M. de Lévis suppose qu'un Chinois voyage en Europe avec sa femme, et il recule leur arrivée jusqu'à l'an 1910. Cette seconde supposition le met à même de représenter, comme s'ils existoient, les changemens que doivent amener les découvertes appliquées à l'économie domestique, les perfectionnemens de l'industrie et les progrès des arts..... « Persuadé, dit M. de Lévis, que les passions sont inhérentes à l'espèce humaine, comme les sens et les facultés, je peindrai les mœurs actuelles sans m'embarrasser de la date que j'écrirai sous mes tableaux. L'Avare de Molière existoit il y a deux mille ans, il est notre contemporain, il le sera de nos enfans; et l'on peut en dire autant de l'Orgueilleux, du Joueur, de l'Ambitieux, de l'Envieux. »

Le couple chinois voyage de Suez à Alexandrie par le canal, d'Alexandrie à Marseille, et de Marseille à Lyon, en côtoyant le Rhône.

Arrivé dans la capitale, le mandarin Kang-hi écrit à Wampo : « Il faudra que je demande aux Européens pourquoi ils préfèrent à nos maisons d'un seul étage, ces édifices si hauts, si incommodes, où il faut sans cesse monter et descendre, qui se privent réciproquement de l'air et de la lumière, qui donnent plus de prise aux ouragans, qui résistent moins aux tremblemens de terre, et qui enfin ne seroient raisonnables que chez

un peuple qui craindroit le déluge. Je leur demanderai aussi pourquoi ils donnent à tous leurs bâtimens cette teinte blanche si désagréable à la vue, et dont il est impossible, lorsque le soleil brille, de soutenir l'éclat éblouissant, ce qui empêche de jouir des ornemens et des détails de sculpture auxquels pourtant ils attachent tant de prix.....

Il ne s'agit pas d'examiner si nos formes élégantes et légères sont préférables aux constructions plus solides et peut-être plus nobles des européens; mais ce qui me paroît incontestable, c'est l'avantage que donnent à nos édifices les couleurs si gaies et si brillantes dont ils sont décorés; ce bleu éclatant, ce rouge si vermeil, ce jaune si vif ne doivent-ils pas plaire à tous les yeux, comme l'azur des cieux, la verdure des prés et les nuances variées dont se parent les fleurs embellies par la culture? Le Tartare, l'Européen, l'Américain voient avec une égale admiration les belles teintes de l'arc-en-ciel, et pourquoi ce qui fait l'ornement des jardins, des forêts, du firmament, ne pourroit-il orner nos habitations? Si la nature ne donne l'or qu'avec une extrême parcimonie, elle semble vouloir nous dédommager de la rareté de ce métal précieux par son inconcevable ductilité, et en conservant à ses moindres parcelles un admirable éclat, nous tirons parti de cette propriété; et plus magnifiques que les occidentaux, nous ne craignons pas d'employer la dorure à l'extérieur : elle brille sur les toîts de nos temples et de nos palais, et jusque sur les moindres pavillons de nos jardins; les dragons fantastiques qui les décorent en sont revêtus, elle se marie à l'émail de la porcelaine, dont le reflet est si doux. Ainsi le pauvre jouit du luxe des riches, réservé dans les autres pays pour l'intérieur des appartemens, où il lui est défendu de pénétrer. »

« Me voici dans une position bien nouvelle pour une Chinoise, écrit Tai-na, femme du Mandarin, à sa sœur; elle est telle, que les femmes Tartares, à qui on laisse tant de liberté, en seroient étonnées elles-mêmes. Mon cher Kang-hi, dont la tendresse inquiète remarque que le souvenir de ma fille et l'éloignement de ma patrie m'attristent trop souvent, cherche à me distraire; il me presse de faire connoissance avec les dames Françaises, dont on vante généralement l'amabilité; mais comme avec ce mélange perpétuel des deux sexes, qui existe d'une manière si choquante en Europe, il me paroissoit presque impossible d'être en société avec les femmes sans voir aussi les hommes, j'avois jusqu'à présent résisté à ses instances. Ce matin il est entré dans ma chambre avec M.[me] Ricange, femme du banquier, sur lequel les négocians de Marseille nous ont donné des lettres de crédit. « Madame, m'a-t-elle dit en m'abordant avec ces manières prévenantes si communes dans ce pays, M. Kan-hi m'a promis de vous amener ce soir chez moi, et je suis venue vous en prier moi-même. Je sais que vos usages ne vous permettent de voir que des femmes, je me suis donc bornée à

inviter quelques-unes de mes amies, qui seront, comme moi, charmées de vous voir, et de vous rendre agréable le séjour de Paris; ne me refusez pas. » Mon mari s'est joint à elle, j'ai dû céder. Bientôt après elle s'est levée en me disant, il faut que je vous quitte, et j'en suis désolée, mais j'ai un habit à commander pour un bal qui se donne après demain, il y aura beaucoup de monde, et je n'ai pas un instant à perdre. Mais pourquoi ne viendriez-vous pas avec moi chez ma marchande de modes? Elle est la plus fameuse de Paris. Toutes les femmes aiment la parure, je suis sûre que cela vous amusera. Cette proposition m'a plu, et je l'ai acceptée. En chemin je lui ai demandé pourquoi en France l'on ne faisoit pas venir chez soi les ouvriers dont on avoit besoin. A la Chine, ai-je ajouté, les tailleurs viennent dans nos maisons faire les habits, les tourneurs y apportent leurs tours, les serruriers leurs enclumes. Ainsi celui pour qui l'on travaille surveille l'ouvrage, voit les matériaux que l'on emploie, le temps que l'on y met, fait corriger ce qui ne lui convient pas. Hélas! me répondit-elle, il n'en est pas de même à Paris; on nous trompe, et sur le temps et sur les fournitures : jamais on ne livre l'ouvrage à l'époque convenue, il faut sans cesse envoyer chez les ouvriers, y aller soi-même, et l'on est encore souvent servi huit jours trop tard, et quand la mode commence à se passer. Cependant nous arrivâmes. Dans une salle immense étoient rangés avec art des ajustemens de toute espèce, si dissemblables qu'on eût dit qu'ils étoient destinés à vingt peuples différens : le coup-d'œil en étoit fort agréable; de légers tissus brillans de paillettes d'or ou de lames d'argent étoient suspendus à des rubans; des fleurs artificielles, imitant parfaitement la nature, formoient des bouquets et des guirlandes, et l'imagination avoit encore ajouté de nouvelles formes à ces richesses; des robes entières étoient toutes montées et réunissoient la fraîcheur à l'élégance. La maîtresse de la maison étoit fort occupée, elle faisoit emballer dans une vingtaine de grandes caisses des chapeaux, des bonnets, des habits, enfin des parures complettes. Il y en avoit pour la Suède et la Russie, pour l'Italie et l'Espagne; il y en avoit même pour le Nouveau-Monde, Paris étant, pour l'occident, la capitale de l'empire des modes; à l'importance avec laquelle elle donnoit ses ordres, on eût dit un ministre des affaires étrangères expédiant ses dépêches; elle voulut bien pourtant nous accorder quelques momens. Ma nouvelle amie lui fit beaucoup de complimens sur son goût, sur sa supériorité reconnue, en y ajoutant les plus grandes instances pour obtenir que son habit de bal fût prêt au jour marqué. A ce ton suppliant on eût dit qu'elle demandoit en pur don un ouvrage qu'elle commandoit, et qu'elle devoit payer trois fois plus que sa valeur.

Le soir je me rendis chez M.me Ricange, elle s'étoit procuré, avec beaucoup de peine, du thé passable chez l'apothi-

caire de la cour, car vous saurez, ma chère sœur, que cette boisson, dont l'usage étoit autrefois si général en Europe, est tout-à-fait passée de mode. On y a substitué une plante de la Nouvelle-Hollande, nommée kangarette. On fait infuser ses racines, et l'on en tire un breuvage doux, parfumé, sans âcreté, sans amertume, et que les médecins prétendent être aussi salutaire pour les nerfs que le thé leur est contraire. Celui-ci est donc relégué dans les pharmacies, et l'on ne s'en sert plus que pour les indigestions. Pour moi j'ai goûté de la nouvelle infusion, je la trouve agréable, mais je préfère la plante de ma patrie, peut-être est-ce un effet de l'habitude.

M.me Ricange avoit réuni une douzaine de femmes dont l'âge différoit plus que la parure et le maintien : elles témoignèrent toutes en me voyant, une extrême curiosité, mais tempérée par tant de politesse, par une si grande prévenance, qu'elle n'étoit nullement embarrassante. Après quelques remarques insignifiantes sur la longueur et les fatigues du voyage que je viens de faire, quelques questions de peu d'intérêt, la parure devint le sujet de la conversation. Bientôt tout mon ajustement subit un examen approfondi, et essuya plus d'une critique. Je soutins qu'il étoit agréable et commode, une de ces dames me dit alors : pourquoi défendre un habillement qui ne sera sûrement plus de mode quand vous retournerez à Pékin? Je ne pus m'empêcher de sourire. — Il n'en est pas ainsi en Asie, lui répondis-je, je ne sais pas précisément combien il y a de milliers d'années que nos robes et nos ajustemens sont inventés, mais l'histoire de la Chine ne parle que d'un seul changement dans les costumes. Lorsque les Tartares conquirent l'Empire, ils forcèrent les vaincus de couper leurs cheveux; beaucoup résistèrent et préférèrent la mort même; mais à la fin il fallut se soumettre (1). Quant à l'habillement des femmes, il n'éprouve pas le plus léger changement. — Comment, s'écrièrent à-la-fois toutes ces dames, vous ne changez pas continuellement de robes et de coëffures! Cela est inconcevable! — Si nous nous étions apperçues, ai-je répondu, que dans le courant des siècles la forme du corps subît quelque altération, que les bras, le cou, la taille n'eussent plus entre eux la même proportion, je ne doute pas que l'on n'eût en conséquence modifié l'habillement; mais puisque le corps ne change pas, il ne paroît pas raisonnable de changer le vêtement. Cependant n'allez pas croire que nous n'aimions pas la parure. Nous prisons comme vous les robes neuves, les étoffes riches et brillantes, les perles, les pierres précieuses, et les fleurs artificielles qui imitent si bien les plus belles productions de la nature; mais nos goûts ne varient pas plus que nos affections. — En ce cas, dit en m'interrompant une jeune femme très-vive, je ne conçois pas

(1) La même chose est arrivée en Russie, lorsque Pierre-le-Grand voulut forcer ses sujets à se couper la barbe.

à quoi vous pouvez passer le temps : point de modes nouvelles, point d'hommes, par conséquent point de conversation ; je vous tiens pour les plus malheureuses créatures de la terre. — Cependant, Madame, je puis vous assurer que notre vie se passe en général fort doucement. Libres de soins et de soucis, les affaires ne nous donnent point d'embarras, la société ne nous impose pas de devoirs souvent aussi ennuyeux que fatigants à remplir; lorsque nous voulons nous distraire, nos esclaves jouent des instrumens et dansent devant nous; nous cultivons des fleurs dans nos jardins, nous élevons des poissons dorés ou des oiseaux au plumage éclatant ; enfin n'avons-nous pas nos enfans à caresser, en attendant le retour de nos maris ? — Tout cela est assurément fort bien, mais passablement insipide, reprit la jeune femme en se levant ; je suis fâchée de vous quitter, ma chère, continua-t-elle en s'adressant à la maîtresse de la maison, mais il est près de minuit, et j'ai encore cent choses à faire. Il faut que je me fasse écrire chez M.me de Brissoy qui a perdu son procès, chez M.me de Lanson qui marie sa fille, que j'entre un instant chez mon grand-père qui a son accès de goutte ; enfin ne faut-il pas que j'aille au fond du faubourg Saint-Germain chez M.me d'Enneville, qui est très-mal. Elle est condamnée par toute la Faculté, mais si par hazard elle en réchappoit, c'est une femme à se brouiller pour la vie avec ceux qui auront manqué un seul jour à se faire écrire chez elle : je suis sûre que la dernière chose qu'elle demandera sera sa liste ; enfin j'ai promis à la comtesse de ne pas me coucher sans lui dire mon avis sur la belle Chinoise dont déjà tout Paris raffole. Il sera très-favorable ajouta-t-elle en me regardant avec un sourire gracieux qui me fit rougir. Là-dessus elle s'enfuit ; un moment après la compagnie se sépara. »

Dans une seconde lettre, Tai-na raconte comment, sans être malade, elle se trouve retenue dans son lit. M.me Ricange lui a, dès le matin, fait demander sa robe de la veille à emprunter. Une heure après, message de la baronne de Trottencour qui désireroit une robe faite en Chine, pour servir de modèle à sa couturière. Le voyage ayant usé toutes les autres, il ne restoit à Tai-na que la robe dont elle étoit revêtue ; M.me de Blinval, troisième emprunteuse, n'insiste pas moins, et parvient à l'en dépouiller. Le mari qui venoit de rentrer, et que, d'abord, il avoit fallu rassurer sur la santé de sa femme, faisoit des plaisanteries sur les désirs passionnés des femmes françaises, à qui il trouvoit plus d'attraits que de raison, lorsque M.me Ricange vint, non pas pour elle, mais pour M.me de Fensac, demander les boucles d'oreille. C'étoient des coques de ces scarabées brillans qui ne se trouvent qu'aux Moluques. Les bijoutiers de Paris n'ayant pu en fournir de pareilles, l'officieux chevalier de Senanges avoit pensé au Cabinet d'Histoire Naturelle ; mais l'offre de consigner dix, vingt-cinq, et même cinquante louis, avoit été rejettée par le concierge. La plus curieuse des parti-

cularités est la comparution du jeune homme devant le directeur général de cet établissement.

« ..... Si vous aviez l'intention de faire quelque comparaison ou même quelque expérience dont le succès fût probable et me parût devoir, d'une manière quelconque, contribuer à l'avancement de la science, je pourrois..... sur-tout si nous avions des doubles..... — Ah! Monsieur, tranquillisez-vous, il ne s'agit pas d'expérience, c'est la chose du monde la plus simple. Je voudrois que ces petits animaux eussent l'avantage de figurer pendant une nuit seulement aux oreilles d'une des plus jolies femmes de Paris, ou plutôt du monde entier. — Comment, Monsieur, faire de nos insectes des pendans d'oreilles!..... » Aussi quel contre temps que d'avoir à catéchiser un érudit, c'est-à-dire, le seul être inaccessible à l'influence des femmes!

A M.me L. F.**,

Qui disoit n'être pas capable de faire un Couplet.

Air : *C'est le meilleur homme du monde.* (De M. Guillaume.)

Vous dont l'esprit sait plaire à tous,
Vous prétendez, jeune Zélie,
Qu'exiger un couplet de vous
Est le comble de la folie;
Cessez d'alléguer pour raison
Votre ignorance poétique :
Sans art on rime une chanson
Comme l'on chante sans musique.

Ne croyez pas qu'il soit besoin
D'avoir pâli sur la grammaire,
Pour frapper des vers au bon coin,
Tels que Collé savoit les faire :
La Poujade, dans l'heureux tems
Où le Français aimoit à rire,
Composoit des couplets charmans,
Et ne savoit pas les écrire.

A quelle foule d'heureux traits
Bacchus seul a donné naissance!
Joyeux menuisier de Nevers,
Adam, tu lui dois l'existence :
Tout buveur chante tes couplets,
Et, comme on voudra toujours boire,
Fut-il un nom plus sûr jamais
De vivre au temple de mémoire?

Pour faire éclore une chanson
Piquante, naïve ou légère,
Il ne faut qu'un simple aiguillon
De vin, d'amour ou de colère :
Aux ivrognes laissez le vin;
Aux dévots abandonnez l'ire;
Mais prenez un joli refrain,
Et faites qu'Amour vous inspire.

Une belle, avec un couplet
A plus de rapport qu'on ne pense

L'un et l'autre charme et nous plaît
Avec un air de négligence :
Fuyons tout dehors affecté
De l'esprit et de la parure ;
En chanson ainsi qu'en beauté,
Il n'est rien tel que la nature.

Cessez donc de vous effrayer,
Prenez confiance en vous-même ;
N'imitez pas cet écolier
Qui sue en travaillant son thème :
Souvenez-vous qu'il faut agir
Au Parnasse comme à Cythère ;
Pour qu'un couplet fasse plaisir
Ayez du plaisir à le faire.

A Paphos et sur l'Hélicon,
Si pourtant vous voulez un guide,
Choisissez-moi pour compagnon,
Et marchez d'un pas moins timide :
Nous rimerons, nous aimerons
Dans ce charmant pélerinage,
Et jamais nous ne finirons
Que pour nous remettre en voyage.

L. Mareschal.

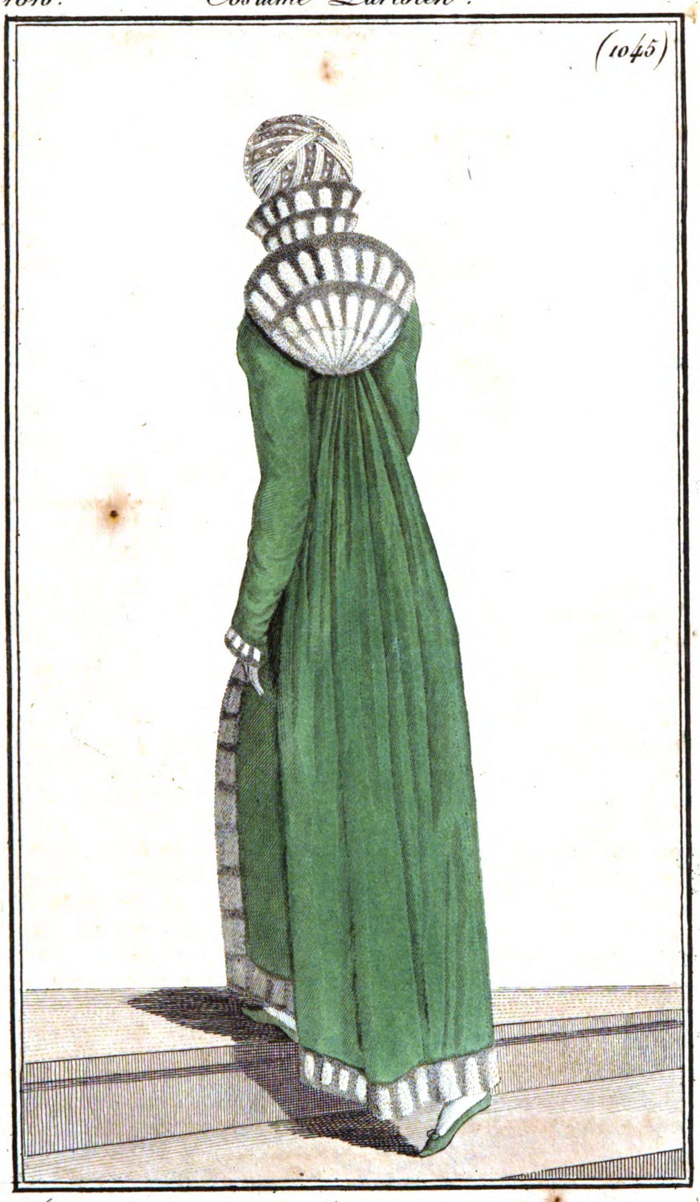
MODES.

Les robes blanches, dans les promenades, ne forment encore qu'un huitième, sur les mérinos écarlate, orange, et sur les robes de soie gros vert, amaranthe, rose tendre, lilas ou bleu pâle. Excepté les pélerines, on ne peut pas dire non plus que les fourrures soient à l'écart. On continue d'employer le tulle brodé en lames pour les costumes de bal. L'écharpe, nouée sur le côté, est un ornement commun à presque toutes les robes habillées. Beaucoup de coëffeurs employent une écharpe au lieu de bandeau, et la nouent également sur le côté. Dans l'énumération des fleurs à la mode, il faut comprendre les oreilles d'ours et les roses de Provins. Déjà quelques modistes ajustent des rubans couleur paille, des plumes paille et des fleurs paille sur des chapeaux de paille jaune. D'autres modistes enjolivent des fonds de capotes gros vert avec des rouleaux de comète paille. Le blanc et le rose, malgré ces échantillons de modes printannières, sont encore dans la plénitude de leur crédit.

A la feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1045 et 1046.

Le 20, paroîtront les Gravures de *Meubles*, 317 et 318.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre, n°. 183, près le boulevart, à côté du café. Les abonnem. datent du 1.er ou du 15.*



Bonnet Rufse en Tulle et Remplis. Redingote à grand Capuchon.



Robe de Lévantine Garnie en Pluche Bouclée.

N.° 16. (Quatorzième Année.) 20 Mars, 1810.

JOURNAL DES DAMES
ET
DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15 avec deux gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim.*re *pour l'étranger.*

PARIS.

Ce 20 Mars, 1810.

Cendrillon auprès de son feu et retirée dans son petit coin, attire tous les regards. Quelle leçon pour les femmes qui cherchent à se donner en spectacle! à force de vouloir se faire remarquer, elles finiront par faire détourner les yeux. La pudeur et la modestie sont l'attrait le plus puissant pour la curiosité. La violette qui se cache sous l'herbe est la fleur qu'on recherche avec le plus de soins et d'empressement; mais revenons à *Cendrillon* considérée non sous le côté moral, mais sous le rapport dramatique. Jamais pièce (au moins à l'Opéra-Comique) n'a eu plus de succès et plus de vogue. En onze représentations, elle a produit 60,000 fr. chose inouie! jamais on n'entendit plus de bravos et de battemens de mains, jamais on ne vit plus de loges louées, jamais enfin le public ne sortit du spectacle plus satisfait et prodiguant plus d'éloges aux acteurs, à l'auteur et au musicien. Tous les théâtres sont vuides quand on donne cet ouvrage à Feydeau, et *Brunehaut*, la reine Brunehaut même ne compose sa cour que des infortunés qui ont voulu aller rendre leurs hommages à la petite Cendrillon, et qui ont trouvé porte fermée, tant il y avoit de courtisans dans sa chaumière.

On portoit autrefois au bal des robes de linon, aujourd'hui on fait plus, on porte des robes de gaze; mais autrefois on



ne portoit qu'une robe de linon, et la chronique assure que plusieurs femmes ne daignoient pas même mettre une chemise par dessous; aujourd'hui, au contraire, une femme qui seroit soupçonnée de n'avoir point de chemise ne seroit reçue nulle part, et outre ce vêtement toutes ont sous leur robe de gaze une robe de satin blanc, bleu, jonquille ou rose. Ainsi, le transparent du pardessus ne laisse appercevoir que la richesse ou le luxe du second vêtement, et ne favorise en aucune manière l'œil curieux et indiscret : on obéit aux lois du goût, mais on respecte la décence, et l'empire de la pudeur a plus de pouvoir encore que le despotisme de la mode : c'est un hommage à rendre aux dames, c'est un compliment à faire aux maris.

~~~~~~

On nous promet aux boulevards, pour nous amuser, le plus sombre et le plus lugubre des drames : on ne verra sur le théâtre que chaînes, cachots, tortures et poignards. On n'entendra à l'orchestre que bassons, basses, trompettes, trombones ou tam-tam. *La Main de Fer* ou *l'Épouse criminelle !* Le beau titre ! Il suffit pour faire frémir et courir tout Paris. *La Forêt Noire*, *le Spectre du Château*, *la None sanglante*, ne sont que des jeux auprès de ceci. Aussi la plupart des loges sont-elles louées; toutes les mains sont levées pour célébrer le triomphe de *la Main de Fer*, et nos femmes aimables iront en foule applaudir *l'Épouse criminelle*.

~~~~~~

Jamais les chicorées, les colerettes plissées, les falbalas ne furent plus en vogue qu'aujourd'hui. L'art du repassage est porté au plus haut point de perfection; et si les draperies antiques se distinguoient par de larges plis, on devineroit un costume moderne au nombre et à la petitesse des plis. Aussi n'est-ce plus à Nanterre, à Neuilly, à Sèvres, que nos élégantes envoient leur linge. Les mains grossières d'un paysan déchireroient ce tissu fin qu'il voudroit blanchir : il faut la main délicate d'une Parisienne pour toucher le linge d'une petite-maîtresse; le génie d'une artiste est nécessaire pour donner aux contours la forme qu'ils doivent avoir. On paie deux sous pour blanchir une robe, et deux francs pour la repasser. Quand, le matin, vous êtes admis à la toilette d'une belle, et que vous entendez sa blanchisseuse lui dire, Madame veut-elle sa robe à la Ninon, son fichu à la Diane de Poitiers, sa colerette à la Médicis? Vous prendriez cette blanchisseuse pour une artiste qui manie le crayon et le pinceau, et non pour une ouvrière qui a toujours le savon ou le battoir à la main. Qu'on ose nier après cela le progrès des sciences.

LE GENTYEUX.

Du faubourg Saint-Germain, le 12 mars 1810.

Ah! vraiment la fête étoit délicieuse. Au dire de chacun, rarement en vit-on d'aussi brillante, d'aussi nombreuse et pourtant d'aussi bien ordonnée. Honneur aux maîtres du logis, on voit que ce n'est pas leur coup d'essai, et qu'ils ont été bien appris. Jamais on n'eut plus de noblesse, d'aisance et d'aménité.

A l'heure fixée, les voitures se hâtoient d'arriver, des gardes indiquoient la route qu'elles avoient à suivre. Les avenues étoient au loin sablées et les cours illuminées avec recherche; la porte principale s'enfonçoit sous une voûte de feuillage et de fleurs; les vestibules offroient l'aspect d'un bois d'orangers, de lilas et de myrthes; enfin une longue suite de riches salons, conduisoit à une galerie enchantée.

Imaginez mille feux mille fois reproduits dans des glaces avec art posées. Imaginez les tableaux des meilleurs maîtres et des statues couronnées de doubles guirlandes de roses et de laurier; imaginez six cents des plus jolies femmes, parées avec tout le raffinement de l'experte coquetterie! Les hommes étoient en nombre au moins égal, brodés d'or, brodés d'argent, brodés de toutes couleurs: nos dames s'efforçant à plaire, ou plutôt n'ayant nul besoin d'effort pour y parvenir; nos messieurs retrouvant près d'elles ce ton d'urbanité qui fit notre gloire, et qu'il nous avoit mal pris de quitter.....

Mais Julien (1) a fait signe de l'archet et les quadrilles se forment sur le parquet élastique. Les danseuses rivalisent de souplesse et de grâces; les danseurs de vigueur et d'adresse. Vient ensuite la walse, de Russie apportée et que maintenant les Russes veulent apprendre chez nous; puis l'anglaise (2), à Londres insipide, à Paris toujours animée. Ces couples qui se mêlent, s'enlacent, tournent, s'élancent! n'est-ce pas un coup-d'œil ravissant?

Quel incident a troublé ces plaisirs? où s'empresse la foule? qu'est-il arrivé de nouveau?... Rassurons-nous, réjouissons-nous, et nous-mêmes courons au banquet! il est dressé dans les appartemens supérieurs. Je ne m'arrête point à vous peindre l'effet magique d'un escalier décoré, éclairé, comme tout le reste, avec un goût exquis. J'ai, certes, bien d'autre besogne. Voyez-vous ces tables rondes et fournies avec profusion de mêts succulens, de vins réparateurs; voyez quelle activité par-tout, et par-tout aussi quelle excellente tenue. Le repas

(1) Julien! le ménestrier par excellence de la ville et de la cour.

(2) La Walse russe et les *Anglaises* ou *Colonnes* sont de mode plus que jamais.

lestement s'expédie, on retourne bientôt à la salle de bal et désormais une gaîté plus vive préside à la fête. Il n'y a rien comme un bon souper pour éveiller les esprits, exciter l'imagination, faire sortir les propos aimables!

O jour! que viens-tu nous avertir de faire trève à nos jeux? que les heures se sont enfuies avec vîtesse! il faut donc partir, se séparer, se perdre...... Ainsi s'en va la vie, en courtes jouissances, en longs regrets....

Le Rôdeur.

Les Voyages de Kan-hi, *ou Nouvelles Lettres chinoises*, par M. de Lévis (1).

SECOND ARTICLE.

Nous regrettons de ne pas avoir assez d'espace pour placer ici le portrait de M.me de Fensac et la déclaration d'amour du mandarin, mais sa lettre au mari de cette coquette est une pièce trop intéressante pour que nous ne la communiquions pas toute entière à nos lecteurs :

A Monsieur de Fensac.

Monsieur,

« J'éprouve en vous écrivant un véritable embarras. Ce n'est pas que je ne sois parfaitement sûr de la pureté de mes intentions; mais il y a des choses d'une nature si délicate, que l'on ne sait comment les exprimer. De tout ce que j'ai vu d'admirable en Europe et en Asie, rien ne m'a autant frappé que M.me de Fensac. Si j'avois su qu'elle étoit votre femme, vous auriez appris le premier que ses grâces et ses attraits avoient fait une vive impression sur mon cœur; mais j'avoue que peu au fait des usages de ce pays, et n'entendant jamais parler de mari chez elle, il ne m'est pas venu dans l'esprit qu'elle pût n'être pas parfaitement libre. S'il étoit possible (mais j'ose à peine l'espérer) que vous fussiez devenu insensible à tant de charmes, peut-être vous conviendroit-il que la place qu'elle occupe dans votre maison fût remplie par une personne nouvelle. Dans ce cas, soyez assuré, Monsieur, que M.me de Fensac trouveroit dans la mienne tous les avantages dont il me seroit possible de la faire jouir. Je me flatte que cette considération pourroit vous déterminer en ma faveur, car le bonheur d'un être autrefois aimé ne sauroit jamais devenir indifférent.

---

(1) Deux volumes in-12, prix : 5 francs ; chez P. Didot l'aîné, rue du Pont-de-Lodi.



J'ignore si cette dame vous a apporté une dot : ce que je sais, c'est que je ne la recevrois pas : s'il falloit au contraire, pour obtenir une si charmante personne, une somme considérable, j'ai de belles pierreries et des perles d'une grande valeur que je suis prêt à donner; mais je me persuade que si vous aimez M.me de Fensac, elle vous paroît préférable à tous les trésors du monde, et que si votre amour pour elle étoit éteint, vous lui conserveriez encore assez d'intérêt pour ne pas vouloir appauvrir celui qui doit la posséder. Au reste, Monsieur, je crois presque superflu de vous dire que si vous n'acceptez pas la proposition que j'ai l'honneur de vous faire, je ne tenterai en aucune manière d'usurper vos droits, ni d'attenter à votre propriété. Les mœurs diffèrent, mais les devoirs sont de tous les pays : il n'en est pas de plus sacré que celui de respecter le mariage, fondement de toute société. Je finis en vous priant de vouloir bien excuser ce qu'il peut y avoir d'irrégulier dans ce procédé, vous assurant que si jamais j'ai l'avantage de vous recevoir à Pé-kin, loin d'exiger que vous vous conformiez à notre étiquette et à nos nombreuses cérémonies, je vous prierai d'en agir avec la plus grande liberté, persuadé que la politessse et l'insulte sont uniquement dans l'intention; la mienne sera toujours de vous prouver la considération distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc. »

Pendant ce temps, M. de Lovelle projettoit l'enlèvement de Tai-na. « Voici mon plan, écrivoit ce M. de Lovelle à son ami M. de Janville ; Tai-na va régulièrement se promener tous les jours en chaise à porteur, elle affectionne particulièrement la barrière de l'Etoile, où après s'être reposée, elle tourne à droite et revient par le Roule et les Champs-Elysées. J'ai gagné les porteurs, ils s'arrêteront jeudi dans l'allée de traverse à côté de ma calèche, où j'aurai soin de placer une femme bien mise, je serai à cheval, j'en descendrai pour prier Tai-na de trouver bon que je lui présente une dame de mes parentes, qui a le plus grand desir de faire connoissance avec elle, et qui, étant incommodée, lui demande de vouloir bien monter dans la calèche; il n'y a pas de mal à cela, et puis je me flatte d'avoir fait assez de progrès dans son cœur depuis les leçons de musique, pour qu'elle soit bien aise de m'obliger (elle m'en a donné la preuve en cessant de fumer). Elle y consentira donc, sinon je la prends dans mes bras, la place dans la voiture dont les stores se baisssent à l'instant, mon cocher part comme l'éclair, je saute sur mon cheval, et dans moins d'une heure nous sommes en sûreté dans la maison du garde de mon oncle, au bout de son grand parc. Le Chinois sera médiocrement content lorsqu'il trouvera sa femme partie. Il s'adressera à la police, mais je la dérouterai en prenant un passeport pour Spa, et faisant partir mon valet-de-chambre à ma place; enfin, si l'on parvient à découvrir ma retraite, averti à temps, je décampe emmenant la belle Tai-na à ma

suite, ou la laissant si elle le préfère, car les volontés sont libres. Dans tous les cas je n'aurai pas perdu mon temps, et tout dans la vie, mon cher philosophe, n'est-il pas provisoire? Je sais qu'un enlèvement est devenu une chose ridicule même dans un roman, mais songe qu'il s'agit d'une Chinoise remplie de préjugés et avec laquelle les moyens ordinaires pourroient bien échouer; au reste, mande-moi ce que tu penses de mes projets, car je reconnois que tu as une excellente tête pour les mauvaises affaires...... »

Mais parlons des journaux. « La condition des journalistes, écrit Kang-hi à Wam-po, seroit assez douce, si leurs feuilles qui doivent être prêtes tous les jours à heure fixe comme les voitures publiques, pouvoient aussi comme elles partir à moitié vides lorsqu'il n'y a pas de quoi les remplir; mais on ne leur laisse pas cette faculté. Beaucoup d'amateurs pour qui cette lecture est un exercice des yeux devenu nécessaire par l'habitude, comme la promenade en est un pour les jambes, trouveroient fort mauvais que leur journal contînt une seule ligne de moins. Les écrivains périodiques sont donc obligés, lorsqu'il y a disette de nouvelles, de recourir à différens expédiens. D'abord ils rendent compte de tous les ouvrages nouveaux quelque mauvais qu'ils soient : ils en font même quelquefois connoître de si ridicules, que l'on pourroit les soupçonner de faire composer exprès ces rapsodies pour divertir le public; d'autres fois ils se cherchent querelle entre eux et se déchirent mutuellement; la malignité s'en amuse un instant, mais pour peu que ces querelles durent, elles fatiguent et ennuient...... »

Kang-hi, pour mieux faire connoître à Wam-po ce que c'est qu'une feuille parisienne, lui envoie un Numéro du *Déjeuner*, journal qui porte la date du 19 septembre 1910. Les articles de Moscou, de Constantinople et de Philadelphie, qui ne sont pas de notre ressort, occupent trois colonnes; vient ensuite, article Paris, l'annonce suivante :

« J.-B. Holtzinger, mécanicien allemand (boulevart Montmartre, n.º 1), ayant présumé qu'il pourroit être agréable à plusieurs personnes des deux sexes de faire imiter leurs voix ou celles de leurs amis, comme on fait exécuter des portraits, a l'honneur de prévenir les Messieurs et les Dames qu'il est en état de prendre, en quatre séances, cette espèce de ressemblance, qui, unie à celle des traits, doit consoler de l'absence bien plus qu'on n'avoit pu le faire jusqu'ici. On le trouvera tous les matins depuis dix jusqu'à quatre; en se faisant inscrire d'avance on recevra un Numéro. Il est pourvu d'instrumens qu'il arrange suivant les différentes voix : la grandeur est un peu moindre que celle d'un forté-piano organisé; la forme élégante. Prix, avec l'instruction, 25 louis en bois de merisier; en bois d'acajou, orné de bronzes, le double.

N. B. J. B. Holtzinger possède un assortiment de voix idéales de la plus grande beauté, qu'il peut céder aux mêmes conditions. »

Nous omettons une lettre au rédacteur, quelques annonces de livres nouveaux, plusieurs avis relatifs au commerce et l'affiche des spectacles, pour passer à l'article *Modes*.

« Depuis que les calèches à voiles, faites à l'imitation des brouettes à voiles de la Chine, sont l'amusement favori de la cour, elles sont devenues nombreuses à Paris; et dès qu'il fait du vent, le Champ-de-Mars est le rendez-vous de la jeunesse la plus brillante des deux sexes. Lundi dernier la foule étoit encore plus grande que de coutume, attirée par une course de ce genre qui avoit donné lieu à des paris considérables, une des voitures dont on avoit augmenté la voilure outre mesure ayant versé, la plus raisonnable a gagné. Cet accident n'a point eu de suites fâcheuses, et les dames en ont été quittes pour la peur.

Les modistes ont tiré parti de ce nouveau goût; ils ont inventé des robes qu'ils nomment *Éoliennes*, et qui ont la plus grande vogue. Ce sont des tuniques ou plutôt des soutanes de belle batiste écrue, qui se passent par-dessus la robe; elles sont très-serrées pour donner moins de prise au vent, et se ferment avec une multitude de petits boutons de nacre de perle en forme d'ancre. La coëffure est remarquable par son élégance; c'est une espèce de turban dont la forme est un peu élevée; du côté gauche on place un héron ou un esprit, par derrière on attache un long voile de gaze rubannée à raies de deux couleurs, qui sont d'obligation celles de la caisse et du train de la calèche : lorsque le vent est modéré, on laisse flotter ce voile qui fait l'effet d'un joli pavillon; lorsqu'il en fait trop, on le ramène autour du visage, et on l'arrête au moyen d'un froncé garni de coulisses à la hauteur du menton; les pointes croisent sur la poitrine. Cela s'appelle prendre des ris, et donne occasion à beaucoup d'allusions spirituelles, mais qui commencent déjà à s'user. Les hommes ont pour ces courses des jaquettes de matelot avec un nœud d'épaules, et une ceinture de deux couleurs.

Les bijoutiers font dans ce moment des bagues qui représentent des petites boussoles entourées de diamans. L'aiguille au lieu de se tourner vers le nord, se dirige d'elle-même vers la lettre initiale du nom de l'objet aimé. *N. B.* La lettre se change à volonté.

L'on annonce pour l'hiver prochain une mode très-raisonnable, et qui ne peut manquer de réussir. Un des meilleurs cordonniers de Paris, scandalisé de la saleté des bottes avec lesquelles les hommes font des visites aux dames le matin, c'est-à-dire jusqu'à cinq heures du soir, a imaginé de placer dans la tige de chaque botte une pantoufle légère et sans talon. Au moyen de cette invention si simple, on laissera dans l'anti-chambre ses bottes avec sa redingote, et l'on chaussera une jolie babouche d'étoffe ou de maroquin, qui ne salira ni les tapis, ni les meubles, ni les robes. »

Outre les corsets *à la Ninon*, et les corsets en X, M. Bretel, tailleur bréveté, (rue des Filles-St.-Thomas, n°. 9) fait des supports de grossesse, qui peuvent s'élargir, à mesure que la rotondité augmente., et des ceintures *à la Cléopâtre*, en tissu de fil, pour les femmes replettes. Il a, de plus, des moyens si efficaces pour corriger les tailles difformes, qu'à moins d'avoir connu les personnes qui s'adressent à lui, on ignore si elles sont contrefaites ou non. Ses travaux, (nous copions son prospectus) sont toujours *ad vitam.*

Mélanie, ou le double Hymen; par M.[lle] J. B***; 2 vol. in-12; prix 4 francs, et, port franc, 5 francs; à Paris, chez Gérard, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n.° 59.

M. Ramel, marchand tailleur de Lyon, vient de former un établissement, rue Vivienne, n.° 14, à Paris; son magasin est assorti en draperies et nouveautés.

MODES.

Le mauvais temps a tout-à-coup replacé les modes au point où elles étoient il y a quinze jours : aussi ne s'occupe-t-on plus, dans les magasins, à couper de la paille jaune et à effiler des nœuds d'écharpe pour y adapter. Tulle et satin, voilà ce dont se composent les bonnets nouveaux : ce satin est blanc, et les jours en tulle sont très-grands. Quant au dessin, ce sont tantôt les arrêtes d'une voûte, tantôt c'est une spirale de colimaçon : puis le satin se plisse en biais, au lieu de s'appliquer uni, ou bien l'on en fait des nattes, on le fronce, on y adapte des liserés. Une longue plume blanche tient quelquefois lieu de fleurs sur un bonnet paré. Outre les roses, qui sont très-communes, on porte sept ou huit sortes de fleurs printannières, notamment des jonquilles et des anémones. Dans quantité de parures, les pierres de couleur ont un entourage de perles fines; il en de même du corail.

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1047.

Aujourd'hui 20, paroissent les gravures de meubles, 317 et 318.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre, n°.* 183, *près le boulevart, à côté du café. Les abonnem. datent du* 1.[er] *ou du* 15.

1810. Costume Parisien.



Chapeau de Tissu, avec Liserés de Satin. Redingote de Tissu.

N.° 17. (Quatorzième Année.) 25 Mars, 1810.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15 *avec deux gravures.* (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim.*re *pour l'étranger.*

Il faut que je vous conte une histoire que j'appris hier en courant les boulevards:

L'Œuf a la coque.

Valcourt étoit l'amabilité même. Des talens, il en avoit de toutes les espèces. On lui connoissoit cinquante bonnes mille livres de rentes; il entroit dans sa trentième année, et l'on savoit que las de folles intrigues, d'inconstantes amours, il songeoit enfin à se marier.

Je n'ai pas besoin de vous dire avec quel empressement on le recevoit par-tout. C'étoit dans les meilleures maisons, des prévenances, des chères, des préférences marquées. Sans lui qu'elle fête eût été complette? on l'invitoit aussi à ces dîners sans cérémonie, qui se prolongent les coudes sur la table, où l'on cause avec confiance de ses affaires, de ses projets, de ses goûts, de ses sentimens. On le plaçoit près de la dame du logis; les demoiselles se trouvoient en face faisant de leur mieux pour être remarquées. Mais, hélas! c'étoit peine perdue. L'ingrat voyoit tout, de tout profitoit et ne finissoit à rien. On redoubla de soins, il ne se décidoit pas davantage. On commençoit à en désespérer, lorsqu'un jour, en petit comité, il avoua que ce n'étoit pas avec un mérite ordinaire que l'on devoit espérer le séduire jamais. Étonné, on se regarde, on rougit, on questionne l'exigeant personnage, on le presse de s'expliquer, et forcé dans ses derniers retranchemens: « Eh! bien, Mesdames, jugez si en effet ce n'est « pas un rare talent que j'exigerai de ma femme; je veux « qu'elle sache parfaitement faire cuire un œuf à la coque!

« qu'elle suive de l'œil l'aiguille de la pendule, ou qu'elle « marmotte quelque dévote oraison, si elle réussit, elle est à « moi pour la vie .... » Les jeunes filles alors de rire de ce qu'elles ne regardoient que comme une plaisanterie. Les mamans prirent la chose plus au sérieux, elles trouvèrent que Valcourt avoit tort de se jouer de l'intérêt qu'on lui portoit. Celui-ci proteste qu'il ne se joue point, qu'il ne plaisante pas, qu'il a ses raisons pour tenter une pareille épreuve, qu'il y a mûrement réfléchi. On cherche à le faire revenir d'une pareille bizarrerie; il tient bon et l'on se sépare.

Vous concevez que bientôt il ne fut bruit que de l'étrange condition que Valcourt imposoit à sa future. A Coblentz, aux Tuileries, par-tout il n'étoit question que de cette fantaisie nouvelle. A *Bruneĥault*, à *Cendrillon* même, on assure qu'un soir, dans une loge des premières, la discussion étoit à ce sujet tellement animée qu'au théâtre on ne s'entendoit plus.

Cependant Valcourt ne se départoit point de ses prétentions et les rieurs commençoient à se ranger de son côté. On sut que plusieurs de nos élégantes s'étoient, mais en vain, essayées à faire cuire l'œuf en question. D'autres à leurs thés brillans et pour employer le tems, disoient-elles, se firent fort de gagner la gageure. Ce n'étoit pas aussi facile que d'abord elles l'avoient imaginé. Tantôt l'œuf étoit trop dur, tantôt trop mou, des douzaines y passoient, on cachoit mal son dépit, on brisoit le fatal objet de sa honte.... Tout cela ne donnoit point de mari.

Les expériences se prolongèrent pendant tout un hiver. Passe encore qu'elles aient été infructueuses dans les rues de Provence et du Montblanc ou dans le faubourg Saint-Germain, mais quoi! au Marais, à l'Estrapade non plus, pas une bonne ménagère? pas une belle qui ne vienne échouer contre un œuf à la coque ?....

Au printems, Valcourt se rendit à la campagne. Il avoit là pour voisine une veuve de bonne maison et de bonne compagnie. Cette veuve avoit une fille, un ange de grace et de candeur. Notre Monsieur se fit une douce habitude de voir ces Dames tous les jours. Il leur parla de ses épreuves et du peu de succès qu'elles avoient eu. On n'en pouvoit revenir, on se récrioit sur l'éducation parisienne qui vous apprend tout, excepté ce qu'il seroit urgent de savoir. Toutefois on ne pouvoit s'empêcher de badiner sur la nouveauté de ce caprice d'un homme d'esprit, et continuant sur ce ton, ne voulut-on pas à son tour mettre la bouilloire au feu. Lucy, d'une main assez mal assurée, laissa glisser l'œuf frais au fond de l'eau qui n'avoit pas tardé à jetter de gros bouillons; sa mère formoit des vœux secrets, Valcourt n'étoit pas tranquille.... Et vous-même qui m'écoutez, vous ne laissez pas que d'être inquiets, je gage, de voir le sort de trois personnes intéressantes dépendre d'un aussi mince objet. Bon dieu! à quoi tiennent nos destinées à tous? Le plus souvent à des enfantillages.... Mais déjà l'œuf est

retiré, dans le coquetier on le pose, Valcourt donne le coup décisif !.... O merveille ! O bonheur ! Cette fois l'œuf est délicieux, chacun y trempe sa mouillette, et c'est ainsi que se conclut le mariage le mieux assorti.

Or, maintenant que pensera-t-on de Valcourt ? qu'il étoit ridicule, original, imprudent ? Car voilà comme tout se juge et se dénature. Un trait de folie passe pour un effort de raison, et l'on donne pour sottise la marque évidente d'une haute sagesse.

Voyons. La belle qui laissera trop peu l'œuf dans l'eau bouillante ne sera qu'une étourdie, pressée de se marier et qui ne peut me convenir. Celle qui le laissera trop longtems ne sera qu'une nonchalante, sans grand désir de m'attacher à elle, ce qui ne me convient pas davantage. La femme attentive et prudente qui saisira l'instant où l'œuf sera cuit à propos, c'est-à-dire celle qui, tout en ne dédaignant pas un établissement sortable, ne montrera qu'un empressement mesuré ; celle, en un mot, qui aura su concilier ce qu'impose la modestie avec ce que l'amour exige ; celle-là, sans doute, aura mérité le prix et l'obtiendra. Tels avoient été les raisonnemens de Valcourt, et qu'on me dise que ce n'étoit pas puissamment raisonner ?

Le Rôdeur.

Le manque d'espace a retardé l'annonce des Numéros 13 et 14 (janvier et février) des *Mémoires de l'Académie Celtique* (1). Hâtons-nous, pour dédommager nos lecteurs, de leur communiquer les *Recherches* curieuses de M. Riboud, secrétaire de la Société d'Émulation et d'Agriculture de l'Ain, et Membre de l'Académie Celtique, *sur l'origine, les mœurs et les usages de quelques communes du département de l'Ain, voisines de la Saône.*

« .... Suivant l'opinion générale, quelques débris de Sarrasins se réfugièrent, après leurs défaites, sur la rive occidentale de la Saône, où le pays rempli de bois et coupé de rivières, pouvoit offrir un asile à leurs hordes fugitives. Après y avoir erré quelque tems, il leur fut permis de s'y fixer.... Le point le plus considérable de leur établissement fut à *Boz*, dont les habitans se nomment *Burhins.*

Les Burhins sont en général bruns, de taille moyenne ; ils ont les traits réguliers, la physionomie spirituelle, l'œil vif et petit, la bouche bien faite, le nez mince, les sourcils bien fournis, les cheveux épais.... La coupe, la longueur et les

---

(1) On souscrit à Paris, chez Alexandre Johanneau, au Musée des Petits-Augustins. Chaque mois, il paroît un cahier d'environ 150 pages in-8°, avec gravures. L'abonnement, pour l'année, est de 25 francs pour Paris, et de 32 francs jusqu'à la frontière.

plis de leurs habits semblent rappeler le costume long des Orientaux, tronqué depuis le changement de patrie de ceux qui le portent.... Il y a trente ans, au plus, que leurs culottes étoient eucore grandes et amples, à la turque.

Les Burhines sont très-blanches, d'une figure intéressante, les yeux noirs, vifs, mais un peu ronds. Les filles portent, sous un chapeau noir, rond, à bords relevés, de petits bonnets nommés *Coëffettas*, à un rang de dentelle. Ces bonnets, qui ne viennent qu'à l'oreille, s'attachent avec un petit cordon de soie à fleurons rouges, prolongé sous le menton. Cette coëffure et ce ruban les font paroître plus fraîches et plus grasses. Elles sont chaussées avec des garodes ou guêtres fort larges, mi-parties de vert et de rouge. Ces guêtres sont les mêmes que celles des femmes du Levant, sauf les modifications dérivées du climat, des localités et du genre de travail. La couleur de leurs robes est verte, noire, bleue ou rouge; souvent elles en ont de blanches. Ces robes sont très-plissées et assez semblables à des aubes : au milieu du corps elles sont nouées d'un ruban rose ou rouge; elles préfèrent cette dernière couleur, comme les femmes Maures ou Arabes; les fleurs rouges, notamment les pavots, leur plaisent beaucoup.

.... Dans toutes les circonstances intéressantes de la vie, telles que les mariages, les maladies, les funérailles, les Burhins développent de l'imagination... Leurs chants semblent tenir de la romance, très-usitée chez les Maures. Les jeux et les danses des jeunes gens et même des enfans, laissent démêler quelques traces orientales. Ils dansent la *Férandoule*, fort ancienne en Orient, et que les bergers turcs dansent encore. Pour l'exécuter, les jeunes gens mettent de gros bouquets ou des banderoles à leurs chapeaux; le conducteur tient un bouquet de la main droite, dont il fait divers gestes. Il a au poignet gauche un cordon qu'il passe autour du poignet droit de celui qui le suit, lequel tient de même le troisième, et ainsi de suite. Ils forment une chaîne qui passe et repasse entre les saules ou autres arbres, et se replie en contour sans se rompre.

......La construction de leurs bâtimens présente aussi des vestiges mauresques. Les cheminées sont presque toutes en forme de clochers pointus ou *minarets*, et percées à jour. Elles forment à l'intérieur un grand cône dont la base est terminée par un carré. Le foyer se trouve au milieu de la maison; des bancs placés autour, permettent à toute la famille de s'y chauffer en même temps. Ces cheminées sont agréables pour les veillées. Il en existe encore beaucoup en Espagne, où, de même qu'en Bresse, elles furent introduites par les Sarrasins...... »

Détachant, çà et là, quelques phrases d'un article de 30 pages, nous avons, peut-être, fait regarder comme douteux et de peu d'importance, ce qui, dans l'ouvrage même, explique à la satisfaction de tous les lecteurs, l'une de nos plus intéressantes origines.

A une Femme affligée d'être âgée de 26 ans.

Console-toi : si ta jeunesse
S'enfuit d'un vol précipité,
Les grâces, la délicatesse,
Les talens et l'urbanité
Te vengeront de la vieillesse.
Crois-tu que la froide raison
Doive chasser le badinage?
Non, le plaisir est de tout âge
Et l'amour de toute saison.

Feu VENANCE DOUGADOS.

Ce poëte périt, à l'âge de 30 ans, sur l'échafaud révolutionnaire, laissant dans les larmes une mère infirme. M. de la Bouisse, membre du corps électoral du département du Gers, a recueilli les *œuvres de Dougados*, qui seront mises en vente incessamment, chez Delaunay, libraire, au Palais-Royal. Le prix de chaque exemplaire est fixé à 1 franc 80 centimes pour le vulgaire des acheteurs. « Permettez-moi, nous écrit M. de » la Bouisse, de faire dans votre feuille un appel aux cœurs » sensibles et charitables, qui, par une plus grosse somme, » désireroient contribuer au soulagement de la mère de Venance. » Leur nom doit être inscrit sur un registre particulier qui » sera imprimé séparément dès qu'il sera rempli..... La mode » ne viendra-t-elle jamais parmi nous de se rendre utile et » serviable? Ce n'est pas seulement un joli recueil de jolies » opuscules que j'offre à la curiosité des amateurs, mais encore » une belle action à faire et le bonheur de secourir à peu de » frais une bonne femme qui descendra avec moins de douleur » dans la tombe.... »

M. de la Bouisse demeure, à Paris, rue du Four Saint-Honoré, n.° 45. C'est à cette adresse qu'il faut envoyer l'argent.

LES VOYAGES DE KANG-HI, *ou Nouvelles Lettres chinoises*, par M. de Lévis (1).

TROISIÈME ARTICLE.

Kang-hi à Wam-po.

«...... Quelle existence brillante ont les femmes en Europe, et sur-tout chez les Français! Combien n'ont-elles pas de jouissances inconnues à celles des autres parties du monde, et qui devroient satisfaire la plus excessive vanité? Dans toutes les occasions, ce peuple galant leur témoigne de la déférence, leur rend des hommages, les admet à tous ses plaisirs. Ornemens de la société, elles y brillent autant par les graces de l'esprit, que par les attraits de la beauté, et captivent par des

(1) Deux volumes in-12, prix : 5 francs, chez P. Didot l'aîné, rue du Pont-de-Lodi.

charmes qui ne vieillissent pas ; leur influence s'exerce sur les hommes comme sur les affaires ; oracles du goût et du bon ton, leurs jugemens sont sans appel : et quand elles les révoquent, on se soumet encore à leurs caprices. Objets d'un culte continuel, flattées dès l'enfance, adorées dans la jeunesse, leur vieillesse est encore entourée de respects. Mais lorsque cédant à une malheureuse manie, et se faisant auteurs, elles révèlent le secret de leur médiocrité, et provoquent le jugement du public, tous les prestiges qui les entourent s'évanouissent, et l'on peut à bon droit leur appliquer ce que disoit l'une d'elles d'une femme qui cède à son amant, *qu'elle abdique l'empire.* Les critiques remplacent les adulations, les sarcasmes succèdent aux hommages. Elles cherchoient la gloire et n'obtiennent qu'une fâcheuse célébrité.

......On diroit, à voir les femmes si vives, si passionnées, que ce feu est celui du génie ; mais si un trait, ou même quelques phrases peuvent être inspirées par la passion, la composition d'un ouvrage ne peut être que le fruit du sang froid et de la réflexion ; la méditation veut le calme, ce n'est qu'à force d'art et de travail que l'on parvient à imiter le mouvement et le langage des passions. Aussi Rousseau, l'un des écrivains les plus passionnés, écrivoit-il avec une peine extrême, retouchant et corrigeant sans cesse ses périodes, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même. La fiction est froide de sa nature, c'est le marbre de Pigmalion qu'un souffle divin peut seul animer. Comparez aux pages brûlantes de la nouvelle Héloïse, ou bien aux vers de Phèdre, les romans de ces femmes qui ont prétendu faire une peinture vive de l'amour qu'elles se vantent pourtant de sentir mieux que nous ; quelle sécheresse de cœur, quelle fausse sensibilité, quelle exagération de sentimens ! Et si au milieu de tout ce fracas vous appercevez quelques lueurs, elles ressemblent à ces feux d'artifice qui brillent, mais qui ne brûlent pas.

......L'on m'assure que dans la foule prodigieuse des romans français composés par des femmes, il se trouve deux ou trois productions supportables ; mais quelle distance de ces foibles écrits à ceux de Cervantes, de Fielding, de Richardson, de Le Sage ; et quelle femme approchera seulement de l'ingénieux enfantillage de Gulliver, livre si plein d'observations fines et de pensées profondes ? Quelques-unes espérant faire passer leurs médiocres productions à l'abri d'un grand nom, cherchent dans l'histoire des personnages célèbres ; mais en dénaturant leur caractère, et en leur prêtant leurs opinions, elles les rendent méconnoissables et ridicules. Autant l'Epopée relève les grands hommes et ajoute à leur gloire, autant le roman historique les rapetisse et les dégrade. Homère a illustré la colère d'Achille, et ce n'étoit pas sans raison qu'Alexandre regrettoit de ne pouvoir être chanté par un tel poëte, il eût frémi s'il eût vu comment ces dames travestissent les héros.

Ne vaudroit-il pas mieux, s'il faut absolument de la pâture à l'oisiveté, et si les Européennes ont ce besoin irrésistible d'écrire que toutes les femmes ont de parler, qu'elles se bornassent à peindre ces tableaux de société où elles jouent elles-mêmes un rôle si intéressant? Là, elles sont sûres de ne pas rencontrer de ces grands caractères qu'il est si difficile de faire discourir et agir convenablement........ Au lieu de ces grandes passions qui bouleversent l'existence et consument la vie, de ces pénibles combats d'un cœur vertueux aux prises avec l'infortune, et ayant encore à se défendre contre sa propre foiblesse, elles auront à décrire de nouveaux produits de l'orgueil et de l'oisiveté; elles pourront faire connoître *l'amour de convenance*, *l'amour d'amour-propre*, *l'amour de rivalité*, sentimens éphémères qui ne font qu'effleurer le cœur, mais qui le rendent incapable d'émotions profondes. Pour peindre les travers et les ridicules d'un monde encore plus frivole que corrompu, la soif démesurée du plaisir qui tourmente aujourd'hui toutes les classes, le tourbillon de la mode dont la roue est encore plus rapide que celle de la fortune, l'importance des petites choses, l'insouciance des grandes, la mollesse réduite en principes, l'égoïsme en système, il ne faut ni force de tête, ni génie.

......Mais la vanité les égare, et rien de ce qui a été tenté par les hommes ne leur paroît au-dessus de leurs forces. Ainsi quelques-unes ne craignent pas de présenter sous une forme didactique leurs sentimens et leurs opinions; seulement il est triste que dans ces prétendues pensées, ce que l'on entend sans peine se réduise à des lieux communs, et que ce qui est obscur ne vaille pas la peine d'être deviné.

D'autres regardant les romans comme des compositions trop frivoles, se jettent à corps perdu dans l'histoire et la politique : elles lisent donc, compulsent, compilent. Les auteurs grecs, hébreux, latins, ou plutôt leurs traducteurs passent successivement en revue. Cependant on ne feuillete pas impunément tous ces gros volumes, et leur poussière pédantesque laisse des traces ineffaçables. Cet inconvénient est commun aux deux sexes, mais quelle différence dans les résultats! Lorsque l'étude et la retraite ont fait perdre à un homme d'esprit une partie de ses agrémens dans la société, il en est dédommagé par le surcroît d'estime que lui méritent des connoissances approfondies, dont le public espère recueillir d'utiles éclaircissemens; mais losqu'une femme s'est appesantie sur les livres, et qu'à force de remplir sa tête de passages et de citations, elle est parvenue à diminuer les grâces et la légèreté de son esprit, que lui reste-t-il? Plus de prétention que de savoir, plus de ridicule que de considération : moins savante que les hommes, moins aimable que les autres femmes, elle perd sans indemnité les agrémens dont la nature l'avoit ornée.

..... Quelle différence, lorsqu'au lieu d'écrire pour le public,

une femme spirituelle et sensible épanche dans le sein de l'amitié ses sentimens secrets? Débarrassée de toute contrainte, sa plume court rapide et légère; les objets se présentent en foule à son imagination brillante, miroir fidèle qui les réfléchit à l'instant. Celui qui par un heureux hazard se trouve initié à ces mystères, s'étonne de ces tournures vives et hardies qui peignent d'un trait; il admire ces observations fines, ces portraits à nuances délicates, ce bonheur d'expression que l'art ne donne pas, cette élégante naïveté, il lui semble qu'il a pris les Grâces sur le fait. Si quelques incorrections éveillent la critique, le style a tant de prestige, qu'elles paroissent plutôt la faute de la langue que celle de l'écrivain; aussi ces productions légères, pour conserver toute leur fraîcheur, loin d'être corrigées, veulent à peine être relues, l'art ne sauroit les embellir, car elles naissent comme les fleurs parées de leurs couleurs brillantes, ou comme ces coquilles vermeilles que l'Océan dépose sur ses bords. Il n'en est pas ainsi des ouvrages plus solides des hommes que le temps mûrit, que le travail perfectionne, et qui demandent à être sans cesse retouchés; mais la lime qui polit l'or, briseroit l'émail delicat de la perle...... »

MODES.

Robes de cachemire à raies étroites, ou bien à grandes palmes et fond uni, à petits bouquets sans palmes; robes blanches sous une redingote de couleur, assez courte pour que les remplis et les jours de tulle dépassassent; pantalons sans coulisse, tombant comme ceux des petits enfans, jusques sur le soulier; brodequins de casimir lacés par derrière; souliers noirs, bordés en couleur; chapeaux beurre frais ou lilas, ornés de violettes, de jacinthes ou de roses blanches, voilà ce qui se faisoit remarquer, ces jours derniers, sur la route de Neuilly, tandis que, par centaines, se trouvoient encore des redingotes de drap, de mérinos; des douillettes à bordures de pluche et des redingotes à grand capuchon. Le blanc domine encore dans tous les magasins. Quelques-unes des bonnes modistes ont adapté à des chapeaux de paille d'Italie, un cordon de roses bleues, d'autres ont marié avec des plumes paille, un petit fichu bleu, en marmotte. Le bleu dont il s'agit, est le bleu de ciel, tandis que c'est avec du gros bleu que l'on garnit quelques capotes vertes, comme on adapte des aiguillettes vertes et des liserés verts à des capotes gros bleu.

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1048.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre, n°. 183, près le boulevart, à côté du café. Les abonnem. datent du 1.er ou du 15.*



Chapeau de Satin. Redingote sans ampleur par derrière.

N.° 18. (Quatorzième Année.) 31 Mars, 1810.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 *avec deux gravures.* (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim.*re *pour l'étranger.*

PARIS.

Ce 30 Mars, 1810.

Le bon ton vouloit que le soulier d'un élégant en costume français, fût très-couvert et que la boucle s'approchât le plus possible du coude-pied. Cette mode étoit décente, mais n'étoit pas favorable : le pied paroissoit plus gros, la jambe plus grêle; la décence a donc cédé le pas à la commodité, et les souliers d'un jeune homme du faubourg Saint-Germain sont presque aussi décolletés que ceux d'un marinier du Gros-Caillou.

L'hiver, en amenant l'usage des fourrures, avoit introduit en France la forme du vêtement des peuples qui se servent continuellement de fourrures. Les rapports plus intimes de la France et de la Pologne avoient encore contribué à mettre en vogue le costume des habitans du nord et sur-tout des Polonais. L'aurore du printems a fait disparoître quantité de fourrures; mais, dans une toilette riche, les traces du vêtement polonois ne sont point effacées. Le matin, on porte un bonnet qui mérite bien ce nom, car il ressemble plus à un bonnet de nuit qu'à un ajustement de jour : ce bonnet est tout chiffonné, s'ouvre pardevant et parderrière, et est rattaché par deux gances à glands d'argent. L'amazone du matin est toujours du même tissu et de la même couleur que le bonnet, et, ainsi que lui, se rattache par devant avec un double rang de gances à glands d'argent. Le soir, la robe est presque toujours de satin blanc, et une polonaise ouverte, appliquée dessus, tranche par sa couleur, rouge-cramoisi, bleu de ciel, jaune, gros vert, lilas, avec le blanc du par-dessous. La toque est de la couleur de la polonaise : des plumes blanches l'accompagnent. Ce costume a de la grace et de la majesté; une Française le porte à merveille. Véritables Protées nos Dames subissent toutes sortes de métamorphoses, et s'en tirent avec succès.

S. M. l'Impératrice, à son entrée à Compiegne, portoit un costume à-peu-près semblable. La robe étoit de satin blanc, la polonaise de velours ou de casimir cramoisi, brodé en or; la toque de même couleur, et aussi brodée, étoit surmontée de trois plumes blanches. S. M. a voulu, peut-être, en venant en France, prendre le costume que les Françaises ont le plus généralement adopté; S. M. s'est assujettie à la mode de sa nouvelle patrie : bientôt la France entière n'aura d'autres goûts et d'autres modes que ceux de S. M. et toutes nos dames seront trop heureuses si elles peuvent imiter un aussi bon modèle.

Le Centyeux.

Il y a des gens heureusement nés pour qui tout est bien, tout est beau. Je suis précisément le contraire, à mon avis tout est laid, tout est mal. Je ne vois que mauvais ménages, mauvaises mœurs, mauvais livres, mauvais goût. Vous-même trouvez-vous bon que ce jeune efflanqué soit de toutes pièces comme un arlequin? qu'il ait de fausses dents, de faux cheveux, de faux mollets? qu'il se fasse peindre les lèvres, les sourcils, les oreilles? Fi! on diroit une femme......

Une femme? en faudra-t-il prendre une qui mange la moitié de mon traitement (ce seroit bientôt fait!) en corsets et fichus-guimpes, essences, eau de Ninon, blanc, bleu, rouge? et qui par-dessus le marché...... Ah! c'est ce qu'il faudroit voir!

Tout n'est que mensonge, erreur, perfidie. Elise est, à ce qu'elle prétend, surveillée de près par sa mère, elle peut donner à peine un quart-d'heure à son amant chéri. On s'imagine comme ce moment est employé. Que de sermens, de caresses!.... Elise enfin s'arrache des bras de l'indiscret qui brûle de la retenir. Elle part. L'amant aussi part bientôt, empressé d'aller raconter ses triomphes à son fidèle confident. Il frappe, ou plutôt sans frapper, il entre. On ne l'attendoit guere. — Eh bien! qui se rencontre-là? — Rien de plus simple, la belle qui vient de le quitter. — Quelle aventure! — Il y en a mille semblables!

Parlerai-je de Blanville, marié depuis quinze ans déjà, et qui n'a pas encore un grain de philosophie? Pour peu qu'il soit à vingt lieues de sa femme, il charge le courrier des lettres les plus attendrissantes. On diroit les épîtres d'un écolier en délire..... Ses affaires se terminent, il revient, hélas! et ce n'est plus qu'un sournois, un cruel, un tyran, comme ils sont tous au reste ou presque tous. — Mais pourquoi cette tendresse affectée, sur-tout quand il est absent? — Pourquoi? pour endormir sa moitié.... qui ne s'endort point, Dieu merci!

Du moins, me dites-vous, on ne peut nier que Valmont ne soit d'une générosité sans exemple. Tantôt une parure d'émeraudes qu'il apporte à sa belle, tantôt un solitaire du

plus grand prix, hier c'étoit un peigne enrichi de perles fines, ce soir ce sera mieux encore. — Je le crois! — Comment, tout cela est admirable. — Sans doute. — Vous riez? — Non, sur ma parole, j'admire avec vous et plus que vous; car je sais tout ce qu'il faut d'adresse pour réunir chaque jour les cadeaux du lendemain. — Expliquez-vous. — Devrais-je en avoir besoin? ne devinez-vous pas que Valmont, homme aimable, homme à bonnes fortunes, obtient d'une belle ou lui ravit comme une amulette d'amour, ce qu'il donne à l'autre sur le même pied. Seulement, pour éviter les esclandres et lorsqu'une pièce est par trop remarquable, il la fait retoucher, quelquefois même changer de forme chez l'honnête artiste qu'il a mis dans ses intérêts. — Quelle abomination! — Allons-donc, vouliez-vous qu'il se ruinât pour les beaux yeux de vingt coquettes?

LE RÔDEUR.

Clotilde, Reine de France, par M.me V. M***, auteur du *Rêve allégorique sur les Fleurs*. Deux volumes in-12, prix 4 francs, et, port franc, 5 francs; à Paris, chez l'Huillier, libraire, rue Saint-Jacques, n.° 55.

« Clovis ayant appris que la jeune princesse Clotilde, fille de Chilpéric, roi des Bourguignons, étoit étroitement gardée, et que le roi Gondebaud, son oncle, ne permettoit pas qu'on l'abordât pour lui parler, dépêcha un seigneur de sa cour, nommé Aurélien. Celui-ci s'étant déguisé en mendiant, parvint sans obstacle, et déclara à Clotilde que Clovis son maître, desiretoit l'avoir pour épouse. Clotilde le reçut avec joie. L'un des conseillers de la cour, nommé Arédius, qui maîtrisoit Gondebaud, étoit absent; la princesse fut accordée. Comme elle prévoyoit l'avis que donneroit Arédius, dans la crainte de retomber entre les mains de son oncle, elle dit aux ambassadeurs qui la menoient, de la tirer du chariot dans lequel elle étoit, et de lui donner un cheval pour entrer plus vîte sur les terres de Clovis..... »

C'est à ce trait d'histoire que se rapporte en grande partie le roman de M.me V. M***. Plusieurs journaux ayant déjà cité l'épisode de la sainte bergère de Nanterre, nous nous bornerons à ce fragment d'une des plus belles parties de l'ouvrage :

« ......Une simple chaumière lui tient lieu de palais, son front n'est point couronné d'un diadême, mais la pudeur mystérieuse, reine de toutes les vertus, y brille comme une auréole sacrée.

Elle est l'objet de la vénération et de l'amour de la contrée paisible qu'elle habite; et, sans naissance, sans éclat, n'ayant pour conquérir la renommée que l'ascendant divin de la vertu, son nom s'est déjà répandu au loin, et les rois eux-mêmes s'empressent de recueillir avec respect les oracles que le ciel a déposés sur ses lèvres.

C'est là que se rendent Aurélien, Olinde et les chevaliers qui partagent avec elle les bienfaits d'un culte avoué par les cieux.

......Au devant de la cabane s'élève l'arbre auguste, symbole de la rédemption des mortels. Chaque jour la jeune Vierge vient y déposer le tribut des fleurs nouvellement écloses, et l'arroser des larmes de la reconnoissance et de la piété. Arrivés près de ces lieux, les chevaliers approchent en silence; leur démarche grave et lente annonce les sentimens religieux dont ils sont animés. A l'aspect du signe sacré, ils déposent leur casque guerrier, et fléchissant un genou respectueux, ils s'humilient devant l'autel mystérieux où s'est accompli le plus sublime et le plus généreux des sacrifices.

La porte de la grotte sacrée étoit entr'ouverte : on appercevoit son intérieur revêtu d'un tapis de mousse qui s'étendoit de tous côtés; une simple natte, soutenue sur des feuillages, sert de lit à la pieuse vestale ; près de là, sa main a suspendu le rameau toujours vert, dont elle se sert aux jours de solemnité pour répandre dans l'enceinte de sa religieuse solitude, l'onde salutaire consacrée par les prières des Pontifes. Sur une table d'un bois simple et sans ornement, repose le Livre Saint, dépôt vénérable des oracles de notre foi; on y voit aussi l'image révérée de la reine du ciel, puissante médiatrice entre les décrets de l'Eternel et les vœux des humains. Des vases remplis de lis, de roses et d'amaranthes, répandent à l'entour leur encens délicieux.

La jeune et vertueuse bergère, elle-même humblement prosternée sur des dégrés revêtus de gazon, adressoit en ce moment ses vœux au ciel pour le bonheur de la terre, et lui offroit les hommages d'un cœur pur et reconnoissant...... »

Rien n'est plus propre à montrer la facilité de M.me V. M*** à varier son style, que cette fin de description d'un sacrifice de Druides :

« ......Tandis que les harpes éclatantes font retentir les airs de leurs sons harmonieux, que les cordes s'animent et soupirent sous les doigts qui les pressent, et que les chants solennels s'élèvent vers le ciel, une foule de jeunes filles et de jeunes enfans en tuniques légères, et d'une blancheur égale à celle du lys, exécutent des danses autour de la victime; les uns parés de corbeilles suspendues à leur ceinture, répandent autour d'elle des fleurs odoriférantes; les autres s'empressent de toucher les bandelettes sacrées : ceux-ci viennent mêler de nouvelles guirlandes aux guirlandes qui couronnent son front; ceux-là déposent sur l'autel l'encens et les parfums destinés aux sacrifices. Tous reviennent ensuite former tantôt des groupes pleins de charmes, où l'œil admire les attitudes les plus gracieuses; leurs bras se plient, s'enlacent, s'élèvent, s'abaissent et prennent mille formes différentes. Tantôt d'un pied léger ils se fuient, se cherchent, s'évitent, se rapprochent, et leurs jeux aimables enchantent tous les regards. »

Un journal autrichien trace ainsi les principales qualités qui distinguent S. M. l'Impératrice des Français : cette jeune princesse a reçu la plus brillante éducation, et l'a encore singulièrement perfectionnée par ses heureuses dispositions naturelles. Indépendamment de sa langue maternelle, S. M. I. parle couramment le français et l'italien ; elle lit le latin et l'anglais. Elle touche du piano, et chante avec un goût exquis ; elle dessine avec un talent non moins distingué, etc.

MA MAITRESSE.

Que ma maîtresse est jolie !
Je le vois mieux chaque jour.
Sans doute elle justifie
Tout l'excès de mon amour.
Sa taille a de l'élégance,
Son abord est gracieux,
Mais il faut que je commence
Par vous parler de ses yeux.

Ses yeux brillent de la flamme
Que pour moi nourrit son cœur ;
Ses yeux portent dans mon ame
Et le trouble et le bonheur ;
Sitôt qu'elle me regarde,
Je deviens meilleur, je crois ;
Les beaux yeux !.... Mais il me tarde
De vous parler de sa voix.

Sa voix est flatteuse et tendre,
C'est un charme de l'ouïr.
Quand je ne puis plus l'entendre,
Je cherche à m'en souvenir.
Ah ! qui peut à mon oreille
Rendre son accent divin ?....
Mais je change de merveille
Et vais parler de sa main.

Main potelée et charmante,
Que de baisers mille fois
Couvrit ma bouche brûlante,
Que de plaisirs je te dois !
J'en conviens, une caresse
Me rend plus fou de moitié....
Mais je veux dans mon ivresse
Parler aussi de son pié.

Pié mignon, d'aimable augure,
Que tu me fais de jaloux !
Maintenant qu'on se figure
Et sa jambe !.... et ses genoux !....
Tout cela n'est rien encore
Il est de plus doux appas,
Que j'admire, que j'adore ;
Mais dont je ne parle pas.

Cette chanson a été *trouvée* aux Tuileries, l'un de ces jours, précisément sur la chaise d'une fort jolie femme en effet. (Note du *Rôdeur*.)

La septième année de l'*Almanach des Gourmands* vient d'être mise en vente, après vingt-sept mois d'intervalle.

Sur la gravure : *Réveil d'un Gourmand*, qui sert de frontispice, on reconnoît dans le profil du Gourmand assis, l'auteur de l'Almanach. Son chef de cuisine, gros et gras, lui présente le menu, et derrière, viennent à la file sept ou huit porteurs d'offrandes. Par une licence gastronomique, M.r G. D. L. R. donne à l'un de ces commissionnaires le titre d'*Ambassadeur*; à l'autre, celui d'*Envoyé*; à un troisième, celui de *Commis*; puis, de *Principal Clerc* : il n'y a pas jusqu'à la pauvre servante de la marchande de poisson, qui ne soit honorée du titre de *Demoiselle de confiance*.

Fidèle à ce système d'exaltation, M.r G. D. L. R. appelle M. Le Maoût, apothicaire à Saint-Brieuc, le *Crébillon* de la moutarde; M. Prévôt, le *Chaptal* de la cuisine; M. Rouget, le *Montmorency* du four, etc., etc.

Dans l'Almanach précédent, M. de la Reynière avoit considéré la porcelaine dans ses rapports avec la table : cette année-ci, ce sont les cristaux : « ..... Une table ainsi meublée forme un coup-d'œil ravissant, et auquel celui de la plus riche argenterie ne peut même être comparé. La table ressemble alors à une mariée, vierge encore, qui, parée de tout le feu de la jeunesse et de la beauté, va, dans ses plus riches atours, recevoir la main d'un époux adoré; elle brille, reluit, étincelle de toutes parts, et les heureux convives ne s'en approchent qu'avec admiration. Ce luxe, sans doute, ne constitue pas la bonne chère, comme la parure ne constitue pas la beauté; mais il en relève singulièrement le prix...... »

Comme jamais la goinfrerie ne perd ses droits, M.r G. D. L. R. ajoute : « On se tromperoit cependant, si l'on croyoit que les vins fins servis dans des carafes ou des vases de cristal, en deviennent réellement meilleurs; nous sommes au contraire forcés d'avouer qu'ils perdent de leur qualité; d'abord parce qu'on ne doit jamais transvaser du vin qui est en bouteille, sous peine de lui faire perdre la moitié de son esprit; ensuite, parce que les verres de cristal ayant leurs bords nécessairement très-épais, forment entre la lèvre du buveur et la liqueur qu'ils renferment, une interposition qui nuit singulièrement à la dégustation. C'est une maxime adoptée par tous les gourmets, que plus le verre est mince, plus le vin paroît bon; c'est pour cela qu'ils préfèrent l'humble fougère au plus orgueilleux cristal; et nos pères n'employoient en effet que les verres les plus minces, pour boire le vin le plus exquis. »

La correspondance gourmande se compose de cinq lettres : on reconnoît dans la première un digne émule de M. Grimod. Le sujet de sa lettre est la régénération de la *Marmitte perpétuelle* de M. Deharme, rue des Grands-Augustins : « ..... Je conviendrai, si l'on veut, que ce nom de *Marmitte* n'est pas un des

plus nobles de la langue française; mais combien il s'ennoblit par l'épithète qui y est jointe! Les choses humaines sont en général si *transitoires*, que tout ce qui prend un caractère de perpétuité est digne de fixer l'attention du philosophe; et autant le mouvement perpétuel, si on le trouvoit jamais, intéresseroit le physicien, autant une marmitte perpétuelle doit intéresser un gastronome.

.... Le vieux père Deharme, qui avoit perdu l'énergie nécessaire pour créer de bonnes sauces, a été remplacé par M.me Cardon-Perrin...... Fille de l'illustre et malheureux Cardon, du Gros-Caillou, née, pour ainsi dire, au milieu d'une des meilleures cuisines de la capitale, M.me Perrin a sucé les sauces les plus exquises avec le lait; elle a vu les beaux jours d'un père trop amoureux de son art, et qui se ruina en voulant élever un temple aux matelotes. Qui pourroit dire combien de carpes, d'anguilles et de brochets auroient été immolés dans ce temple métropolitain! Ses ruines existent encore sur les rives de la Seine; le voyageur de Paris à Saint-Cloud les contemple avec une douleur profonde; et si j'aimois les calembourgs, je pourrois ajouter qu'elles rappellent les *ruines de la graisse*.

...... C'est encore non loin des bords de la Seine que reparoît M.me Cardon-Perrin; mais que sa position est bien plus avantageuse qu'autrefois! Elle n'a qu'à allonger son bras potelé pour écrémer le succulent marché de la Vallée: tout est à sa porte. Les chapons (1), dont le nom est si triste, et la personne si aimable à la cuisine, n'ont qu'un saut à faire pour tomber dans sa marmite...... »

JULIE

ACROSTICHE IMPROVISÉ.

Je voudrois bien, en rimant pour Julie,
Unir l'esprit, comme elle, à main attrait;
Le vers bientôt, par le goût s'orneroit;
Il peindroit ses doux yeux, sa bouche si jolie
Et l'acrostiche auroit la grace du sujet.

F. Mayeur.

MODES.

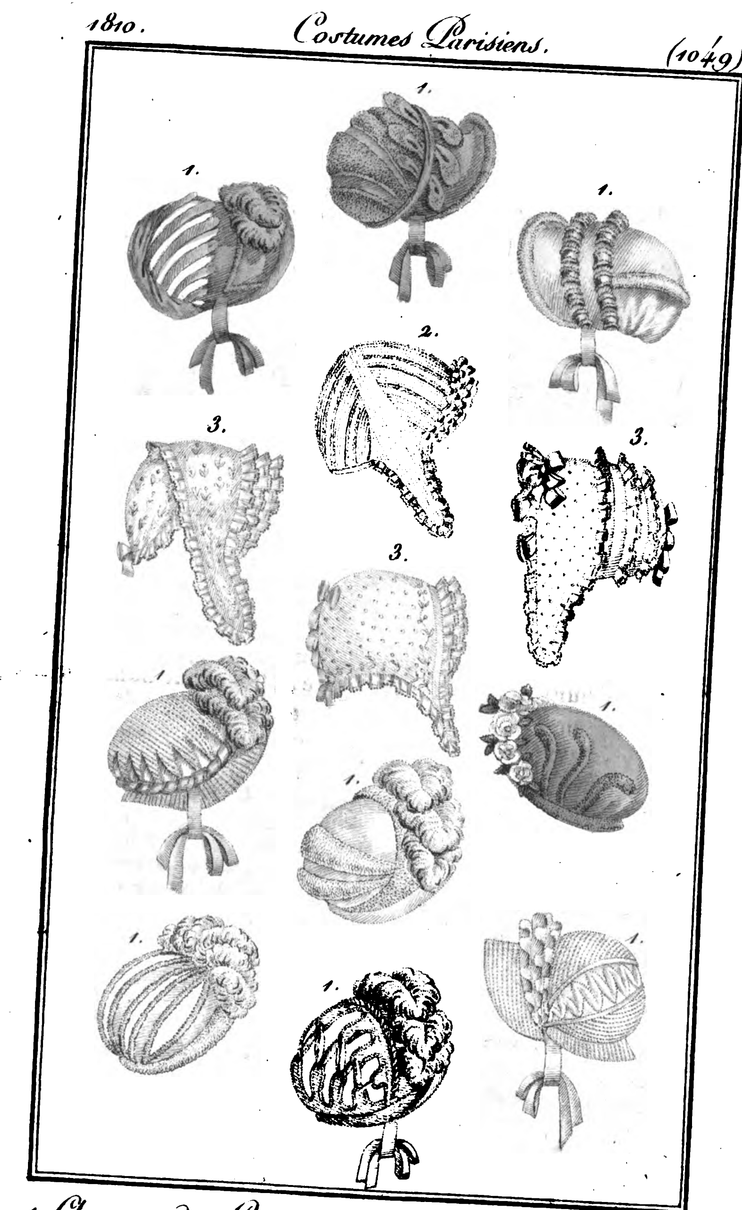
Rien n'est changé à la coupe des manteaux de cour: par derrière, un petit chou les termine au-dessus de la ceinture; et, pardevant, ils s'attachent avec une agrafe ou une boucle. La plupart de ces manteaux sont de tulle brodé en paillons, et les robes de satin, bleu de ciel, vert américain, ou immortelle. Cette dernière couleur, que les bonnes modistes commencent à employer, est une espèce d'amaranthe clair. On parle du retour des robes à queue: excepté les jours de gala,

(1) C'est principalement pour les chapons au gros sel qu'est renommée la *marmite perpétuelle* de la rue des Grands-Augustins.

elles dispenseroient de porter le manteau. Les toques brodées en lames d'or ou d'argent, avec un esprit ou une plume qui en fait le tour, se font en plus grande quantité que jamais. Outre le semé, quelquefois le tulle employé en toques, a de larges raies d'or, ou même des côtes saillantes. En chapeaux, en capotes, c'est toujours du gros de Naples que les modistes emploient. Blanc mat, rose, lilas, serin, bleu de ciel, sont les couleurs à la mode. On fait toutes les capotes plus grandes que de coutume; pardevant la passe s'avance en pointe, tant soit peu arrondie : une guirlande, épaisse du milieu, garnit cette passe, car ce sont des capotes parées. Les coëffeurs aussi, posent des guirlandes de fleurs épaisses du milieu. Les fleurs employées par les modistes, sont presque toutes des fleurs naturelles et de la saison; sur les coëffures en cheveux, au contraire, on voit des fleurs moitié argent ou or, et moitié couleur, ou bien des fleurs entées les unes sur les autres, des demi-marguerites, par exemple, sur des renoncules, sur des roses. Les choux des coëffures en cheveux sont lisses au milieu, traversés de bandelettes, puis entourés de nattes, ou d'une torsade moitié cheveux, moitié bandelette. Le peigne est remplacé par une demi-guirlande, ou, s'il existe, les fleurs le cachent à moitié. Jamais on n'a porté les diadêmes de plumes aussi bas sur le front ; mais les bandeaux de perles, les bandeaux de diamans, les bandeaux lamés, se reculent, pour faire voir des cheveux en plus grande quantité que de coutume. Parmi les colliers à la mode, on distingue des sautoirs rubanés, en tuyaux or et maillons de palmier pétrifié : on a remarqué que le palmier se trouvoit sur les médailles des Empereurs qui ont fait régner la victoire et l'abondance. Le nœud d'écharpe avec ses franges est un ornement commun à tous les chapeaux de paille. Quelques modistes emploient des rubans verts, à liserés de couleur. Nous avons oublié de dire, en parlant des fleurs à la mode, qu'on portoit des boules d'hortensia en cordon. Il faut ajouter que dans les guirlandes de fleurs de la saison, il entre presque toujours deux espèces de fleurs, tantôt accolées, tantôt mélangées, des violettes, par exemple, et des jacinthes. On voit à la promenade beaucoup de brodequins. Les robes sont si courtes, que les rubans du soulier, croisés jusqu'au tiers de la jambe, paroissent en totalité. Ces rubans sont vert tendre, gros vert, bleu de ciel, rose, etc. Les broderies argent de beaucoup d'habits d'homme, imitent le diamant.

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1049.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre, n°.* 183, *près le boulevart, à côté du café. Les abonnem. datent du* 1.er *ou du* 15.



1, Chapeaux de Lévantine et de Pou de Soie. 2, Cornette de Tulle et Remplis. 3, Cornettes de Mousseline Brodée.

N.° 20. (Quatorzième Année.). 10 Avril, 1810.

JOURNAL DES DAMES
ET
DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15 avec deux gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim.re pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4°. oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1810 *comprendront les N.os* 313 *à* 331.

PARIS.

Ce 9 Avril, 1810.

Trève aux médisances, je sens que le rôle de frondeur ne me convient point, et qu'il n'a rien de flatteur. Lorsque toutes choses ont deux façons d'être vues, n'est-il pas plus aimable de les prendre du bon que du mauvais côté? Je ne sais mine si ingrate dont avec un peu d'art on ne puisse tirer un portrait supportable, comme il ne seroit si louable action qu'on ne parvînt aisément à déprécier.

Flavie, pleine d'aménité, de gaîté, d'attraits, a toujours dix cavaliers pour un, qui s'empressent et la tourmentent dans un bal. A peine elle choisit entr'eux, pourtant il faut donner la préférence aux plus alertes. Ce qu'elle en fait est pour ceux qui se présentent tard ou qui se présentent mal, presque plus que pour elle. Sûre que sa contredanse va être entourée de curieux, elle craint de mettre en scène un maladroit qui ne sauroit jamais s'en démêler. Elle n'y donne pas, au reste, plus d'importance que cela ne vaut. A-t-elle bien rencontré? il est naturel qu'elle s'en félicite; s'est-elle trompée, elle en est consolée d'avance. Mais pour peu que vous ayez d'usage, vous penserez que ce n'est pas ainsi qu'on en juge de par le monde. La petite rivale éclipsée, le fat dédaigné, la prude envieuse, prêtent à notre danseuse jolie des intentions plus

décidées. On prétend avoir intercepté des regards, remarqué des signes d'intelligence, surpris de demi-aveux.... Quelles faussetés! quelles calomnies! hélas! ces perfidies font fortune, et la pauvre Flavie est perdue avant même que d'avoir été inconséquente.

Delphine a pour son mari les attentions les plus délicates, elle court au devant de ses désirs et paroit bien n'exister que pour lui. Vous ne manquerez pas, esprits fâcheux, de chercher à cet empressement d'autres motifs qu'un attachement vrai, et ne pouvant faire soupçonner d'intrigues à la victime de votre malignité, du moins laisserez-vous à entendre que l'intérêt, l'intérêt le plus vil est le seul mobile de ses actions. « Venue sans fortune en ménage, elle veut à tout événement « se faire assurer de ces brillans avantages qu'une épouse com- « plaisante a droit d'attendre d'un époux bien épris...... » Grand Dieu! ces inquiétudes à la plus légère absence, cette ivresse au retour, ces caresses, cet air de ravissement, ces marques d'une estime profonde, cette sorte de culte enfin, quoi! tout cela n'auroit qu'un but aussi misérable que celui que vous supposez? Non, non, vous ne m'aveuglerez point jusques là que je méconnoisse la source pure de ces tendresses!

Jenni, quoiqu'on en puisse dire, veut allaiter le fils, gage de sa foiblesse et fruit d'un amour malheureux. Elle renonce aux concerts, aux fêtes, aux spectacles, à tout ce qui l'avoit longtems occupée. Elle reste assidue auprès du berceau de son enfant chéri, elle épie son réveil, appaise ses cris, aide ses premiers pas. Il n'est gouvernante à qui elle osât un instant le confier. Elle trembleroit même de le voir entre les mains de ses prudentes amies. Sort-elle pour profiter d'un beau jour, elle emporte sur ses bras le trésor précieux qui désormais lui tient lieu de tout.... Eh bien! censeurs cruels, tant de soins n'ont point devant vous obtenu grace. Vous y voyez non pas la douceur, mais la vanité d'être mère! Jenni, dans son enchantement, oublie qu'elle doit ce titre à une erreur, et vous l'accusez de ne songer qu'au fol orgueil de braver des préjugés respectables! — Allez, allez, vos cœurs flétris n'ont pas même une idée de ces affections touchantes, de ces sentimens délicieux qui rapprochent les femmes plus que nous de la divinité. Ce ne sera pas vous qui comprendrez tout le charme, toute la force de ce mouvement de Fénélon, quand il conseille aux rois d'étendre une continuelle sollicitude sur les peuples qui leur sont confiés, vous ne vous sentirez point ému à ces paroles qu'il leur adresse : « *Soyez pères, non soyez mères!* » parce que rien sans doute n'est au-dessus. Allez, je vous ai vus à la *Clytemnestre* de Racine, et les expressions saintes de l'amour maternel ne vous ont point arraché de larmes!...

Le Rôdeur.

AUX PREMIERS JOURS DU PRINTEMS.

Tout l'éclat du printems ne sauroit m'éblouir ;
Je vois dans la saison nouvelle
Des fleurs dont je ne puis jouir,
Et le chant des oiseaux sans cesse me rappelle
Un doux et touchant souvenir.
Hélas! ils sont passés les jours de mon ivresse!
Et trop tôt j'ai vu fuir les rapides instans,
Où souvent par délicatesse
A l'objet le plus cher on cache ses tourmens.
Trop tard j'ai remarqué le vol léger du tems :
Combien j'en suis punie! Une riante image
Et des jeunes amans le séduisant langage,
Ne fait plus en mon cœur naître que des regrets!
De la nature aime-t-on les bienfaits
Lorsqu'on n'en peut plus faire usage?
L'aveugle est-il sensible aux charmes d'un beau jour?
Le sourd sent-il le prix d'une douce harmonie?
Sauvez-vous, nous dit-on, par la philosophie,
Et de votre raison appelez le secours.
Ah! les froides vertus qu'un sage déifie
Peuvent-elles jamais nous tenir lieu d'amour?

M.me JAUCOURT (Sophie.)

Dans le N.° 14 des *Mémoires de l'Académie Celtique* (1) dont nous avons fait une simple annonce, il y a quinze jours, se trouve une notice curieuse sur deux statues égyptiennes qui ont été vues au mois de décembre 1809, rue de la Santé, faubourg Saint-Jacques, à Paris, par M. Le Noir, administrateur du Musée des Monumens Français.

L'une de ces statues est en basalte noir (2), l'autre en brèche blanc sale. Toutes deux sont ornées d'hiéroglyphes sur la face principale, et intactes. Ces hiéroglyphes sont gravés en creux. M. Le Noir fait remonter leur existence aux premiers temps de l'art en Égypte. « Creusées dans leur intérieur, je considère, dit-il, ces deux figures comme deux sarcophages, parce que les excavations faites à toutes deux au côté opposé

(1) Ces Mémoires paroissent par cahiers d'environ 150 pages in-8.°, avec gravures, douze fois par an. Le prix de l'abonnement annuel, qui, toujours, remonte au mois de janvier, est de 25 francs pour Paris, et de 32 francs jusqu'à la frontière. Le bureau d'abonnement est, au Musée des Monumens Français, chez M. Alexandre Johanneau. Les Mémoires à insérer, les livres à annoncer, les lettres, doivent être adressés, port franc, à M. Eloi Johanneau, secrétaire perpétuel de l'Académie Celtique, au même Musée.

(2) On en trouve la gravure dans le N.° 14 des *Mémoires de l'Académie Celtique*.

à la sculpture, me présentent la forme d'un corps humain. D'après la difficulté du travail sur des matières aussi dures, et la dépense qu'il a dû occasionner, il y a tout lieu de croire que ces sarcophages ont contenu les restes de quelques personnages importans. »

Suivant le père Kirker qui parle de ces deux statues, elles furent trouvées dans une pyramide élevée non loin de la mer Rouge, dans la province de Saïd. Une des faces de la pyramide s'étant assez entr'ouverte pour faciliter le passage d'un seul homme, plusieurs Turcs y entrèrent et virent ces deux tombeaux, qu'ils prirent, par ignorance, pour des idoles auxquelles le roi Pharaon vouloit que le peuple égyptien rendît des honneurs divins. Ces Turcs supposèrent également que les images dont il s'agit, avoient été déposées dans ce lieu par les ordres de Pharaon lui-même, car ils considéroient cette pyramide comme le véritable tombeau de ce puissant roi. Cette relation est celle qu'ils donnèrent dans la suite au marchand auquel ils vendirent ces deux statues. Les Turcs imaginant donc que ces objets étoient d'une grande valeur, se déterminèrent à les faire transporter sur des chameaux, jusqu'au Caire. On conçoit aisément les précautions et les peines qu'il a fallu prendre pour faire voyager pendant soixante jours, deux poids aussi considérables; car chaque monument pèse sept à huit cents livres. Du Caire on les fit descendre sur le Nil jusqu'à Alexandrie, où un marchand français les embarqua.

Ces statues arrivèrent à Marseille le 4 septembre 1632. Le père Kirker, qui étoit alors dans cette ville, les vit; mais forcé de partir précipitamment pour des affaires personnelles, il engagea le père Brussel, son confrère, qui étoit sur les lieux, de lui adresser un détail circonstancié concernant les caisses de momies nouvellement arrivées d'Égypte, lesquelles fixoient l'attention de tout le monde. Enfin ces monumens précieux furent achetés du marchand qui les avoit apportés d'Égypte, par M. Nicolas Fouquet, surintendant général des finances, l'homme le plus magnifique et le plus curieux de son temps. Ils furent de suite transportés à Saint-Mandé, près Vincennes, à trois quarts de lieue environ de Paris, où ce ministre avoit une maison. A la mort de M. Fouquet, qui arriva en 1680, ces statues furent achetées par M. Le Nostre, contrôleur des bâtimens du roi. Cet homme si célèbre pour les jardins, et considéré de son temps comme un des premiers connoisseurs de l'Europe, en fit présent à M. Louis Bertin de Valentinay, contrôleur général de la maison du roi, lequel les fit transporter à son château d'Ussé, en Touraine, où elles furent placées dans une niche pratiquée dans un mur de revêtement de terrasse, sur deux piédestaux. M. Le Noir ne dit point depuis quelle époque ni par quelle cause ces monumens se trouvent à Paris.

ÉPITRE A M.lle DE SAINT-P***.

Insensible aux sons de ma lyre,
D'Apollon méprisant les loix,
A peine daignes-tu sourire
Aux accens de ma douce voix.
Tu dis qu'une vaine manie
Asservit ma foible raison,
Et que souvent d'une chanson
Je fais le charme de ma vie;
Ah, Zélis! Tu ne connois pas
Les plaisirs purs et délicats
Qu'on trouve aux sentiers du Parnasse,
Si l'on veut y suivre les pas
Et d'Anacréon et d'Horace!
Dans une triste oisiveté
S'écoulent tes jeunes années;
L'unique soin de ta beauté
Occupe et remplit tes journées;
Tu fais ta gloire et ton bonheur
Du doux éclat de ton visage,
Et tu ne songes pas que l'âge
Pour jamais détruit ta fraîcheur.
Tu prétends qu'une belle bouche
A nos cœurs parle toujours bien;
Va, la beauté seule n'est rien,
Et sans elle l'esprit nous touche:
Sapho n'avoit que peu d'appas,
Ses chants l'ont rendue immortelle;
Et tes neveux ne sauront pas
Si tu vécus frivole et belle.

M.lle Victoire Sarrasin de Montferrier.

Réserve, *Modestie*, *Décence*, *Retenue*, *Pudeur*.

La *Réserve* évite de s'avancer; la *Modestie* ne cherche pas à se montrer; la *Retenue* ne se laisse voir qu'à demi; la *Décence* rougiroit de paroître dans un état peu convenable; la *Pudeur* rougit même en se cachant.

La *Modestie* craint qu'on ne la remarque; la *Réserve* craint qu'on ne l'approche; la *Retenue* craint de se livrer; la *Décence* craint de s'exposer trop à découvert; la *Pudeur* craint de rougir, et rougit de cette seule crainte: c'est elle qui

Rougit de plaire, et plaît en rougissant.

(*Les Jardins*, par M. Delille.)

Le sentiment de honte qui domine dans la *Pudeur* est irréfléchi, involontaire; c'est un don de la nature: le sentiment de convenance qui domine dans la *Décence* tient au respect

que l'on a pour soi-même et pour les autres; c'est le fruit de l'éducation : la *Retenue* est le résultat de la réflexion, qui apprend à réprimer ses mouvemens, et de la modération qui en donne les moyens : la *Modestie* est la défiance de soi-même; elle tient au caractère : la *Réserve* est le manque de confiance dans les autres; elle est quelquefois commandée par les circonstances.

La *Décence* est soigneuse; la *Réserve* circonspecte; la *Retenue* modérée; la *Modestie* timide; la *Pudeur* craintive.

Une sorte de fierté peut accompagner la *Réserve* et se faire remarquer dans la *Retenue*; la *Modestie* peut être noble; la *Décence* impose; la *Pudeur* semble toujours demander grace.

La modestie est une vertu qui commande aux femmes la *Décence* : la *Réserve* et la *Retenue* sont des qualités; la *Pudeur* est un charme.

La *Modestie* sert à ceux qui nous approchent, elle met leur amour-propre à l'aise. « C'est par amour-propre, a-t-on dit, que l'on aime tant les gens *modestes*. » La *Décence* est utile à la société en général : « Elle est la *Pudeur* du vice lorsqu'elle n'est pas la *Modestie* de la vertu. » La *Réserve* et la *Retenue* sont avantageuses à ceux qui les possèdent. « La *Réserve*, a-t-on dit, est l'armure des femmes; on n'en peut retrancher une pièce que la partie qu'elle étoit destinée à couvrir, ne reçoive quelque blessure. » La *Pudeur* ne sert à personne et charme tout le monde; elle donne souvent à ceux qui la sentent un embarras pénible.

La *Décence* est pour un homme un devoir de société; il n'a à le remplir qu'à l'égard des autres : la *Réserve* est souvent pour lui un devoir de situation; la *Modestie* est un mérite dont les autres lui savent gré; la *Retenue* une condition nécessaire pour ne pas s'attirer leur animadversion; la *Pudeur* un mouvement qui lui fait craindre de rougir devant quelqu'un, d'une action ou d'un sentiment qui a quelque chose de bas ou de mauvais.

Dans une femme, la *Modestie* est un devoir personnel qui a sa source dans le respect qu'elle se doit à elle-même. *Il faut vivre respectueusement avec soi*, dit Mme. de Lambert à sa fille. « Il y a dans quelques femmes, dit La Bruyère, un mérite paisible, mais solide, accompagné de mille vertus qu'elles ne peuvent couvrir de toute leur modestie. »

La *Réserve* est pour une femme une précaution que demande sa propre sûreté. « La timidité, dit Mme. de Lambert, doit être le caractère des femmes, elle assure leurs vertus. » — « Elle avertit la *Pudeur* et garantit la *Décence*, que l'honnêteté même ne sait pas toujours suffisamment conserver. »

La *Décence* est une habitude qu'une femme ne sauroit blesser sans souffrir; elle est destinée à maintenir les autres dans le respect qu'ils lui doivent.

La *Retenue* est un sacrifice que la position des femmes fait faire à leur franchise; elles y sont tellement habituées, elle leur devient si naturelle, qu'on les accuse de dissimulation.

La *Pudeur* est le mouvement en arrière de la *Modestie* blessée, ou même de l'innocence effrayée sans savoir pourquoi : elle tient à la honte d'être vue, et non à celle de mal faire. Une jeune fille surprise au moment où elle fait une bonne action, rougit; c'est de la *Pudeur* : elle n'est pas étrangère à la naïveté. M. Delile a dit, en faisant le portrait d'Azélie :

Dans ses traits ingénus respiroit la candeur :
Son front se coloroit d'une aimable *pudeur ;*
Tout en elle étoit calme ; un sentiment *modeste*
Régloit son air, sa voix, son silence, son geste;
Ses yeux, d'où sa pensée à peine osoit sortir, etc.

Ce dernier trait peint la *Réserve.*

La *Réserve* d'une femme est dans ses manières et dans son maintien; la *Retenue*, dans sa conduite; la *Modestie*, dans ses discours, ses réponses, etc.; la *Décence*, dans ses vêtemens et dans tout ce qui doit paroître d'elle; la *Pudeur*, dans ses sentimens secrets et dans tout ce qu'elle doit cacher.

La *Réserve* se tient sur ses gardes; la *Retenue* gouverne ses mouvemens; la *Modestie* s'ignore; la *Décence* se connoît et se juge elle-même; la *Pudeur* se cache, et rougit même quand on ne la voit pas; il lui suffit d'une pensée.

Une femme vertueuse et *modeste*, franche et *réservée*, *retenue* sans y être forcée et sans savoir pourquoi, *décente* sans affectation, pleine à-la-fois de *pudeur* et de naïveté, est ce qu'il y a de plus parfait et de plus aimable sur la terre.

La grande différence qui existe entre un homme et une femme qui possèdent les qualités dont je viens de parler, c'est qu'un homme *modeste*, *réservé*, *retenu* et *décent*, le sait et s'en fait un devoir : une femme l'ignore; c'est son instinct, sa disposition, son habitude; le naturel vient chez elle avant le devoir, et le charme de l'un se joint à la solidité de l'autre.

F. G.

RÉFLEXION.

Ce monde-ci, dit-on, n'est qu'une hôtellerie,
Le sage y doit passer sans jamais s'arrêter;
Mais qnand l'auberge est bonne et l'hôtesse jolie,
Qui ne voudroit au moins quelque temps y rester?

AUGUSTE DE LA BOUISSE.

Abrégé de l'histoire des Égyptiens, des Assyriens, des Babyloniens, des Mèdes, des Perses et des Scythes, d'après les

meilleurs auteurs, et particulièrement Rollin et Bossuet; suivi de l'état actuel de chacun de ces peuples. A l'usage des maisons d'éducation; par A.-F. Pornin; 1 vol. in-12. Prix: 1 fr. 50 cent., et 2 fr. fanc de port.

A Paris, chez Lebel et Guitel, libraires, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n.° 27.

Discours sur l'Éducation des Femmes, prononcés dans un Pensionnat de Demoiselles, à Paris, et Plan d'Éducation pour une jeune Princesse; par J.-P. Gasc, Professeur de Littérature et de Botanique Médicale à Paris, ex-Professeur d'Histoire Naturelle et de Chimie, de plusieurs Sociétés savantes. Un vol. in-12; prix, 1 fr. 25 cent., et 1 fr. 50 cent. franc de port.

A Paris, chez Lebel et Guitel, libraires, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n.° 27.

MODES.

L'hiver n'a pas encore perdu toute influence sur le costume de nos dames. On voit encore des chapeaux écarlate, amaranthe, avec des garnitures de pluche grise, et des plisses herminées. D'un autre côté, les robes blanches, les bas de coton à jour, les colets de chemisette rabattus sur un petit schall, les grosses fraises, ne sont pas rares; on voit même des capotes de lingère. Ce qui caractérise ces nouvelles capotes, est une grosse ruche, qui, par derrière, fait le tour du fond, et qui borde toute la passe : cette passe est très-large, presque pointue pardevant, et arrondie, au contraire, sur les côtés. Les modistes ont cette même forme de capotes : leur garniture consiste en une guirlande de fleurs très-épaisse du milieu. Violettes, jacinthes, lilas, jonquilles, renoncules, giroflée jaune, primevères, roses, etc., etc., sont à la mode. Communément, deux espèces de fleurs, disposées en zig-zag, entrent dans la même guirlande. Pour les garnitures de chapeaux, le nœud de ruban avec de longs bouts à franges, est toujours en usage. Depuis quelque temps, on fait des chapeaux de tulle rose, blanc, quelquefois jaune, bleu de ciel : ces chapeaux ont aussi leur nœud d'écharpe. On ne voit encore que très-peu de paille jaune. La paille blanche se réserve pour Longchamp.

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1051.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre, n°.* 183, *près le boulevart, à côté du café. Les abonnem. datent du* 1.er *ou du* 15.



Chapeau et Robe de Cachemire. Manches à la Mameluck.

N.° 21. (Quatorzième Année.) 15 Avril, 1810.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15 *avec deux gravures.* (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim.*re *pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4°. oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1810 *comprendront les N.os* 313 *à* 331.

PARIS.

Ce 14 Avril, 1810.

Une robe de grande parure est si chamarrée d'or et d'argent, qu'on ne peut deviner de quelle étoffe est le fond : on diroit de ces draps d'argent dont les hommes se faisoient autrefois des gilets sous leurs habits habillés. Quelquefois le fond de la robe est à jour, et laisse entrevoir dessous le jupon de satin blanc, ou d'une couleur très-douce. Les souliers sont aussi lamés en argent, la toque est brodée en lames, le col est couvert de diamans, de sorte qu'au reflet des bougies, une femme est comme cet astre radieux que tout le monde aime à voir, mais dont aucune vue ne peut soutenir l'éclat.

Une jeune demoiselle porte, au contraire une robe de satin blanc. Jamais de broderie, point de paillettes, point de diamans : elle fait consister son plus bel ornement dans la simplicité. Au lieu de repousser les regards elle les attire. L'une brille de ses attraits naturels, l'autre, d'une beauté empruntée; l'une est belle, l'autre le paroît; toutes deux y trouvent leur compte.

Martin est décidément guéri de son mal de genou; il est parti depuis deux jours pour Compiegne où il doit avoir successivement joué dans *Maison à vendre* et dans l'*Irato*. Après

son retour à Paris, Martin ne tardera pas à répondre aux vœux du public qui le rappelle à grands cris sur une scène où il a obtenu de si grands succès. Pendant son indisposition, Martin, au reste, n'a pas perdu son tems. Vrai philosophe, il n'a cessé de chanter au milieu des souffrances les plus vives, et à peine guéri, la douceur de son chant, la justesse de sa voix enchanteront encore le Parterre de l'Opéra-Comique, bien facile à satisfaire, puisqu'il se contente de chansons.

Le palmier est ce que toutes les brodeuses se font une sérieuse étude d'imiter. Une broderie de palmiers est la broderie par excellence. Toutes les robes élégantes sont brodées en palmiers, tous les habits français les plus modernes ont une broderie de palmiers, et dans une société, il faut, homme ou femme, avoir un costume brodé en palmier pour obtenir la palme.

On parle beaucoup dans le monde de trois pièces de circonstance qui seront jouées par les Français, l'Opéra-Comique et le Vaudeville, aux fêtes qui auront lieu dans le mois de mai; mais quand la circonstance promet des résultats dont le souvenir durera si longtems, pourquoi tous nos poètes ne sont-ils pas des Favarts, et ne font-ils pas des ouvrages qui, au lieu de mourir avec la circonstance, soient immortels comme celle qui s'offre en ce moment.

Le Centyeux.

Eh! Dorsan, je suis charmé de vous rencontrer. Comment donc, vous voilà brillant comme un astre! Chapeau cintré, c'est Perrin (1) qui vous l'a fourni? Habit de Catel (2), bottes d'Asthley (3)? des bons faiseurs! On ne peut mieux débuter, sur ma parole. Michalon (4) vous a coupé les cheveux, vous a reformé la tête? Un lorgnon du *Petit Dunkerque* (5) pend à votre cou, vous battez l'air avec un bambou de prix, et vraiment il ne vous manque plus.... que de la tournure et de

(1) Perrin, chapelier, brévеté, rue. Feydeau, en face de la rue des Colonnes.

(2) Catel, tailleur, également rue Feydeau. Son frère, presqu'aussi fameux, demeure rue des Petits-Champs, n.° 45.

(3) Asthley, bottier, rue Viviennne, en face de la rue Colbert.

(5) Michalon, coëffeur, brévеté, encore rue Feydeau. C'est vraiment la rue des artistes célèbres.

(5) Le *Petit Dunkerque*, rue de Richelieu, au coin de la rue de Ménars.

la grâce ! Vous ouvrez de grands yeux, vous croyez être parfait, vous imaginiez qu'il ne falloit que changer de costume pour devenir d'un provincial, toujours un peu guindé, permettez-moi de vous le dire, un Parisien merveilleux. On n'avance pas si vîte dans la carrière du bon genre. Patience, vendez encore quelques taillis, engagez encore quelque domaine, courez les jeux, les cercles, les spectacles, volez à Longchamp dans un carrick léger, associez à vos plaisirs quelqu'une de nos élégantes.... Bon Dieu ! il se peut que vous soyez ruiné avant d'avoir acquis ce tact et ces façons qui constituent le petit-maître, l'homme comme il faut.

Je ne vous parle point de votre esprit pointilleux, de votre susceptibilité de caractère, de vos grands principes, tout cela se réformera de soi-même, et bientôt vous abandonnerez ces prétentions à la science, par-tout si ridicules ; vous vous déferez de cette manie de moraliser si fatiguante et si déplacée. Vous reconnoîtrez que dans ce monde rien ne vaut la peine qu'on s'en occupe sérieusement. La vie est si courte, irons-nous en sacrifier une part à la sotte raison ? Evitons ce danger. Je n'ai déjà, moi qui vous parle, que trop écouté cette prude. Je ne puis pas tout à fait encore en chasser de certains retours ; mais à force de soins, j'espère en venir à bout. Faites comme moi, faites comme nous tous, usez, abusez, s'il le faut, il n'en sera ni mieux ni pis, au jour où tout se dissipe et s'évanouit !

Jour fatal !...... ou plutôt heureux ! de quel poids on est soulagé, de quels soucis il nous débarrasse. Tenez, je ne veux pas m'appesantir sur ce point. Je ménage telle de nos petites dames à qui l'idée seule de la mort donne des attaques de nerfs. Hélas ! la cruelle est pourtant à nos côtés, sans relâche, épiant et menaçant. O mort ! tu sais sur quels êtres je crains de voir tomber tes coups ! épargne les jours de ceux à qui je dois les miens..... S'il te faut des victimes, prends, me voilà prêt, et ma Delphine aussi courbe sa tête ; frappe, mais frappe-nous ensemble ; je ne ris plus, exauce mes vœux, il me seroit odieux de vivre après elle, il lui seroit affreux de me survivre. Frappe, te dis-je, nous sommes parvenus au comble du bonheur ; depuis trois ans pas une heure qui n'ait été marquée par les plaisirs les plus vifs et les plus purs, tant de bien ne peut durer toujours, nous touchons au malheur, désormais, nous sommes à la veille de tout perdre, demain, peut-être, on nous sépare...... Quoi ! on pourroit me la ravir ? l'entraîner ? la livrer aux carresses d'un autre ? O mort ! accours, reste près de nous en sentinelle, et quand tu verras l'ennemi, frappe-nous si tu ne peux l'atteindre.

Alors, alors mon frère chéri, viens me donner une dernière preuve de ton attachement ; ne laisse point aux mains des mercenaires le corps de la plus parfaite créature, dérobe-le aux regards de la multitude curieuse. Fais élever, en un lieu soli-

taire, un monument simple. Là, dans un même cercueil, unis les restes glacés de ton ami, de ta sœur, et grave sur la pierre..... Va, mon frère, ne trace poiut sur notre tombe d'inscription qui ne seroit lue que des indifférens. Notre souvenir vivra dans ton cœur, dans le cœur de nos proches, c'est assez.....

LE RÔDEUR.

M. Tripet, fleuriste, au bout des Champs-Elysées, nº. 18, près la rue d'Angoulême, prévient les amateurs que ses Jacinthes sont en fleur : toutes sont étiquettées. Incessamment il sera fort riche en tulipes, en anémones, et en renoncules. Ce fleuriste vient de former une loterie de fleurs où chaque billet non portant a des oignons de jacinthes et de jonquilles doubles pour indemnité.

A une jolie femme qui trouvoit mauvais qu'on voulût cesser à minuit un brelan qui duroit depuis six heures.

Si, loin des profanes regards,
Dans les détours d'une route ignorée,
Lise, par son cœur égarée,
Prenoit l'amour pour guide, et couroit ses hasards,
La nuit paroîtroit préférable,
Malgré son voile sombre, à l'éclat d'un beau jour;
Mais jusques à minuit fatiguer une table
Par un maudit brelan, d'où chacun tour à tour
Est chassé sans être coupable,
Où la femme la plus aimable
Passe avant l'âge du retour,
C'est donner à l'ennui ce qu'on doit à l'amour.
Le soir appartient au mystère,
Et si l'ombre permet des jeux,
Ce sont les jeux qu'on célèbre à Cythère.
Là, nul *va tout* n'est dangereux :
D'un faux calcul on n'est jamais l'esclave;
Plus on s'engage et plus on est heureux;
Si quelquefois le plaisir vous décave,
Le desir refait les enjeux.

Feue M.me DE BOURDIC-VIOT.

POURPRE.

La pourpre des anciens se faisoit en unissant la couleur du buccin à celle d'un plus grand coquillage, appellé *purpura*. Entre les mains de nos modernes, ces deux coquillages ne

donnent qu'une goutte de liqueur; mais les anciens savoient dissoudre ce modique produit, et l'étendre dans une quantité d'eau suffisante pour en abreuver les étoffes, comme on le fait aujourd'hui avec la cochenille.

Quoiqu'on ait dit de la supériorité de la cochenille sur la pourpre, il est constant que la pourpre étoit inaltérable et que notre écarlate ne l'est pas; la pourpre jettoit du feu et de l'éclat par la réflexion de la lumière, *nigricans aspectu*, *et suspectu refulgens*. Notre écarlate a du feu, à la vérité, mais elle est toujours du même ton de couleur; de quelque côté que l'œil la regarde, c'est un éclat monotone.

Épitaphe d'un jeune homme mort à la fleur de son âge.

Le plaisir fut ma seule étude;
Je fus constant à le chérir :
Il m'a payé d'ingratitude;
Car c'est lui qui m'a fait mourir.

Voyage dans les Catacombes de Rome, par un membre de l'académie de Cortone (1).

Déjà nous avions sur les *Catacombes* ou cimetières de l'ancienne Rome, l'ouvrage de *Bosio* (2), composé en italien, et traduit en latin par le père *Aringhi;* mais outre que ces deux langues ne sont pas familières à un aussi grand nombre de personnes que le français, l'auteur du nouveau Voyage s'est livré à de nouvelles recherches, d'abord en 1798, puis en 1801, 1803, 1804 et 1805.

Les Catacombes, suivant le témoignage de cet académicien, sont des cavités très-étendues, toujours pratiquées sous terre dans la Pouzzolane (3), et sans communication directe avec l'air extérieur, excepté par des ouvertures placées quelquefois à trois cents pas l'une de l'autre, ou plus éloignées. Ces cavités sont larges de trois à quatre pieds, rarement de cinq et de six, et hautes de huit à douze, souvent de trois et de quatre, en forme d'allées et de galeries qui communiquent les unes aux

(1) Volume in-8.° de 334 pages; prix : 4 francs, à Paris, chez F. Schoëll, rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 29.

(2) Un volume in-folio, Rome, 1632. Antoine Bosio étoit agent de l'ordre de Malthe à Rome.

(3) La pouzzolane est un sable d'un grain assez gros qui se trouve communément autour de Rome, à Civita-Vecchia et à Pouzzoles, d'où il tire son nom : les Romains l'employoient pour la construction de leurs grand monumens.



autres par des carrefours. Il n'y a en général ni maçonnerie, ni voûte, la Pouzzolane se soutenant d'elle-même. De temps en temps on rencontre des espaces plus grands. C'est dans ces espèces de chambres que souvent le mur a été enduit d'une couche de plâtre, qui a permis d'y peindre des fresques.

« Quand on pense, dit notre académicien, que ces lieux offrent à chaque pas des corps enterrés souvent depuis plus de vingt siècles; des fresques qui ont servi évidemment de modèles aux peintres les plus distingués du règne de Léon X, des monumens de sculpture qui rappellent la grace et l'esprit des beaux ouvrages de la Grèce, on est porté à croire que ces souterrains vont exciter la curiosité des voyageurs : cependant il faut convenir qu'ils attirent peu leurs regards..... Peut-être les voyageurs sont-ils arrêtés par la crainte du spectacle douloureux de la mort, qui se reproduit à chaque instant dans les catacombes. Qu'on se rassure! La mort n'y offre aucun de ces dégoûts qui nous révoltent dans nos champs de repos; plus d'odeur fétide, plus de crainte pour la santé de celui qui visite ces souterrains : la substance osseuse seule est demeurée après de si longues années. Dans ces asyles de paix et de calme, tout au contraire, tourne au profit de la religion, de l'histoire et de l'étude de la nature. »

Bosio raconte que Crescence, abbé, disciple de Saint-Philippe de Néri, avoit l'habitude de faire de fréquentes recherches dans les cimetières. Un jour, mené par ses amis près d'une ouverture très-étroite, il s'introduisit avec eux en rampant. Ils avoient passé ensemble environ cinq heures, lorsque le guide s'écrie : « *Mes amis, nous avons perdu notre chemin.* » A ces mots tous pâlissent, se livrent au trouble le plus violent, mais veulent encore continuer de marcher, dans l'espoir de se rapprocher de l'ouverture. Incertains, ils arrivent à une partie des Catacombes où plusieurs allées formoient une espèce de labyrinthe; ils s'étendent de tous côtés, sans se perdre de vue, promènent leurs flambeaux dans les plus petites excavations, mais reviennent bientôt au même point, et commencent à désespérer de retrouver leur chemin. Ils avoient éprouvé beaucoup de fatigues; leur inquiétude et leur terreur étoient au comble; toutes les torches s'éteignoient successivement, et il n'en restoit plus qu'une de la longueur d'un demi-doigt. Ils n'avoient prévenu personne de leur projet, et ne pouvoient pas s'attendre qu'on pensât à venir les délivrer. Crescence invite ses amis à adresser à Dieu les prières les plus ferventes; tous spontanément se jettent à terre, et bientôt, à la suite de nouvelles recherches, retrouvent cette même ouverture par laquelle ils étoient descendus, et remontent pleins de joie dans la campagne.

Il est aisé de reconnoître dans ces détails, des traits qui rappellent un épisode du poëme de l'*Imagination*. M. Delille a combiné avec l'aventure précédente, l'embarras de M. Robert,

peintre français, qui se trouva engagé dans les Catacombes de Rome, sans guide, sans avoir pris d'autre précaution, pour retrouver son chemin, que d'attacher à l'entrée un peloton de fil qu'il dérouloit à mesure qu'il avançoit ; mais combien le talent de M. Delille a embelli ce sujet? On ne peut lire ses vers sans être profondément ému.

« Il est à remarquer, dit notre voyageur, que peu d'écrivains italiens ont fait leurs efforts pour découvrir ce que les artistes du seizième siècle, et même des siècles précédens, ont pu emprunter des peintres des Catacombes. Ces écrivains ont tâché de fixer, chacun respectivement dans sa patrie, l'honneur de la restauration et du perfectionnement des arts; mais un Français qui ne peut avoir leurs passions, doit chercher la vérité avec courage, avec désintéressement, et puisqu'il faut le dire, rendre encore aux Grecs, à cette occasion, un hommage qui leur est dû. Je suis convaincu que toutes les peintures des Catacombes, dans lesquelles les peintres de la renaissance des arts ont reçu tant de leçons, sont l'ouvrage des Grecs qui, élevés à Constantinople, venoient travailler à Rome, et d'autres Grecs qui y cherchèrent un asile contre les persécutions des briseurs d'images. Ces peintres doivent être pour la plupart, de religieux qu'on appeloit *Basiliens*, c'est-à-dire appartenant à quelqu'un de ces ordres différens qui suivoient la règle de Saint-Basile..... Les religieux de Saint-Basile, vers la fin du quatrième siècle, s'adonnèrent particulièrement à la peinture...... Des peintres autres que des religieux, bien que surveillés dans leurs compositions, se seroient plus abandonnés à leur génie, et n'auroient pas répété les mêmes sujets avec une servitude si nuisible aux progrès des arts.....

J'ai rassemblé, en Italie, une collection de cent dix tableaux des douzième, treizième, quatorzième et quinzième siècles, depuis un auteur grec nommé André Rico, de Candie, qui vivoit au commencement du douzième siècle, jusqu'à Pierre Pérugin, maître de Raphaël. Cette collection, la seule de ce genre qui existe, a été mise en ordre à Paris. J'avoue que j'ai un plaisir infini à comparer ces peintures avec celles des Catacombes; je vois comme les traditions se sont conservées. Par exemple, dans la troisième et dernière peinture de la cinquième chambre du Cimetière de Priscille, qui représente Abraham prêt à sacrifier Isaac, je trouve, dans la figure d'Abraham, le caractère de physionomie des saints peints dans le douzieme et le treizième siècles. Je pourrois faire remarquer dans cette collection une foule d'idées empruntées aux peintres Basiliens, et puisque Masaccio, Léonard de Vinci, Raphaël, Le Corrége et Jules Romain, ont imité les peintres des Catacombes, à plus forte raison les peintres depuis le douzième jusqu'au quinzième siècle, ont-ils dû rechercher les pensées et le genre de composition de ceux qui les avoient précédés plus immédiatement. »

STANCES.

Heureux l'amant de la retraite!
Il a des plaisirs sûrs, il goûte un doux sommeil;
D'une ame égale et satisfaite,
Il revoit chaque jour l'un à l'autre pareil.

Au monde il n'est rien qu'il regrette;
Sans projet, sans effort il trouve le bonheur.
La contrainte jamais n'opprimera son cœur :
Heureux l'amant de la retraite!

Le plaisir dans nos jeux sous un vain appareil,
N'est qu'une éclatante imposture;
Mais lui, fidèle à la nature,
Il a des plaisirs sûrs, il goûte un doux sommeil.

S'il brave une flamme inquiette,
S'il échappe à l'amour, à ses traits, à ses feux;
Du sort le plus volage il verra tous les jeux,
D'une ame égale et satisfaite.

Qu'il s'anime au travail ou se livre au sommeil,
Dans son cœur l'amitié préside;
Et doucement sous son égide
Il revoit chaque jour l'un à l'autre pareil.

M.me VICTOIRE BABOIS.

Le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, vient de publier, sous le titre d'*Élégies et poésies diverses, par M.me Victoire Babois*, un volume grand in-8.°, de 90 pages; prix : 2 francs, et, port franc, 2 francs 40 centimes.

MODES.

Gros vert, garni en jaune paille, voilà ce que les modistes ont, depuis quelques jours, en plus grande quantité sur leurs comptoirs. L'étoffe de prédilection est toujours le gros de Naples. Comme de coutume, les capotes ont une forme ronde, une passe très-large, et à la naissance de la passe, une guirlande très-épaisse. Quelques capotes sont bordées d'une espèce de chicorée. On garnit presque tous les chapeaux de paille jaune, en rubans couleur paille. Sur la paille jaune, comme sur le gros de Naples, les fleurs sont naturelles et de la saison.

A la feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1052 et 1053.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre, n°. 183, près le boulevart, à côté du café. Les abonnem. datent du 1.er ou du 15.*



Robe habillée, Lamée d'Argent.



Coeffure en Nattes montées sur un Ruban. Corset de Tissu de fil en X.

N.° 22. (Quatorzième Année.) 20 Avril, 1810.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15 *avec deux gravures.* (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim.*re *pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-*4°. *oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1810 *comprendront les N.*os 313 *à* 331.

PARIS.

Ce 19 Avril, 1810.

Il y a dix ans que nos petits-maîtres, le pied enfermé dans un soulier sans talon et dont la pointe regardoit les cieux, n'avoient pas l'air de marcher, mais de naviguer dans deux petits bateaux sur le fleuve du temps, selon l'expression poétique. Peu à peu, cette mode gênante et contraire à tous les principes du goût et de la raison, a totalement disparu. On a commencé par abaisser autant que possible, et à arrondir gracieusement la pointe du pied; et pour élever le coude-pied et ennoblir la démarche, on a rehaussé la semelle du soulier par derrière. Ensuite on a remis décidément un talon à toute espèce de chaussure. Aujourd'hui même on fait pour les hommes des talons d'une hauteur excessive, et la botte d'un petit-maître du jour a un talon noir aussi haut que le talon rouge des marquis d'autrefois.

En vingt représentations, *Cendrillon* a rapporté 110,000 fr., chose incroyable, et dont *le Mariage de Figaro* offre seul un exemple. Les auteurs qui avoient intention de composer une pièce à magie ne croyoient pas si bien faire. Jamais pièce ne fut vraiment plus à la mode, puisque toutes les classes de la

société sont curieuses de la voir, enfans, vieillards, hommes et femmes, riches et gueux. Le public se souviendra longtemps de cette pièce à cause du charme de l'intrigue, du piquant du dialogue, de la fraîcheur de la musique, et les acteurs plus longtemps encore, vu les 110,000 fr. de recette qu'elle a fait en vingt représentations.

Nos dames assortissent aux saisons non-seulement l'étoffe de leurs robes, mais même la couleur de leurs vêtemens. Des fleurs jaunes vers la mi-avril émaillent le verd des prés, et annoncent l'aurore du printemps, aussitôt la plupart de nos élégantes font faire des douillettes d'un jaune paille, d'autres devançant la saison, portent déjà des robes d'un violet pâle, en imitation des bouquets de lilas qui vont bientôt parer nos bosquets. Vous en verrez plusieurs à la robe, au chapeau, aux souliers verds, fidèle peinture du feuillage naissant. Les plus riches ont autant de robes que de fleurs le printemps voit éclore; d'autres n'ont qu'une fleur et qu'une robe. Quelques-unes ont des robes de deux couleurs, et peuvent au moins varier de jour entr'autre leur toilette. Ces diverses nuances de richesse font que toutes les femmes ne se ressemblent pas, comme autrefois. Jamais on ne vit tant de couleurs, de nuances, de tons, de demi-teintes dans une assemblée; et jamais on ne dit avec plus de vérité qu'un cercle de jeunes femmes ressemble à un parterre de fleurs.

Depuis quelques jours les étrangers affluent à Paris; depuis quelque temps tous les théâtres de Paris redoublent d'efforts pour remonter d'anciennes pièces ou jouer des nouveautés. Mais un étranger qui arrive a tant de choses à voir. Sans compter les anciens monumens qui décoroient la première cité de France, que de nouveaux prodiges s'offrent de toutes parts et renouvellent pour ainsi dire cette ancienne capitale? Jamais la grande ville n'offrit plus d'aliment à la curiosité, à l'admiration, et les spectacles proprement nommés ont besoin de faire beaucoup d'efforts pour paroître nouveaux et piquans à ceux qui sont témoins à chaque pas de spectacles si extraordinaires et si imposans.

A midi, heure à laquelle le soleil paroît, l'atmosphère est moins froide, et la température plus saine, toutes nos dames en négligé portent des robes qui les enveloppent de la tête aux pieds, qui couvrent leurs bras, et cachent leur sein : sur le soir, le ciel est nébuleux, le temps est humide, ou la bise est glaciale,

et nos dames se mettent en robes décoletées qui n'ont point de manches, et les exposent à contracter des maux de poitrine. C'est en raison inverse du bon sens, et contraire à tous les principes de l'higiène; mais que peuvent contre la mode, et l'higiène et le bon sens!

LE CENTYEUX.

Paris dans le dix-neuvième siècle, ou réflexions d'un observateur sur les nouvelles institutions, les embellissemens, l'esprit public, les ridicules, les femmes, les journaux, le théâtre, la littérature, etc.; par Pierre *Jouhaud*, avocat, avec cette épigraphe : *Son siècle fut empreint du sceau de son génie;* volume in-8°., de 387 pages, prix : 5 francs, à Paris, chez Dentu, imprimeur-libraire, rue du Pont de Lodi, n°. 3.

Il y a d'abord quelques chapitres, qui, bien que l'auteur les ait traités sans indécence, seroient, par leur titre seul, déplacés dans le Journal des Dames; d'autres, comme : *Mendicité*, *Banque de France*, *Garde Impériale*, *du Ton militaire*, *Finances et Commerce*, *la Religion*, *Ecole de droit*, *Barreau*, *Médecins et Chirurgiens*, *Institut*, *Légion d'honneur*, *Instruction publique*, etc., etc. nous sont étrangers; d'autres enfin, qui, comme : *Domestiques*, *Préjugés sur chaque Province*, *Fiacres*, *Maisons de Jeu*, *Marchands de vieux habits*, *les Protecteurs*, *Étudians*, *la Place de Grève*, *les Auteurs*, *MM. Fainaigle*, *Gall*, *Azaïs*; *Musée Napoléon*, *Conservatoire de Musique et de Déclamation*, *les Dîners*, *les Spectacles*, etc., ne présentent rien de neuf ou qui soit traité dans des vues correspondantes à notre feuille. En parcourant le reste du livre, nous trouverons, comme on l'eût vu dans les autres chapitres, de l'esprit, de l'originalité, une diction pure et une critique décente.

Le Parisien dans le Monde..... Il est rare que le Parisien ait un ami; il n'en est pas moins l'homme du monde qui a le plus de connoissances. Il prodigue ses offres de service, il multiplie ses courtes visites, et va comme le vent, au risque d'écraser les piétons, pour parler du beau tems, de la pluie, ou du ballet qu'on donne le soir à l'Opéra. Il court, pour se dérober à lui-même, les spectacles, les fêtes, les grandes réunions; et souvent dans le cours d'une année entière, il n'aura pas le tems de réfléchir pendant une heure. Tous ces mouvemens sans objet, tout ce bruit sans motif, toutes ces extravagances font le charme de sa vie : il roule avec délices dans ce tourbillon; ses beaux jours se consument dans ces frivolités, il voudroit que les années passassent comme des heures. Elle arrivera pourtant l'époque où il gémira de la

rapidité de leur cours; car il en est, selon un observateur judicieux, de la vie comme de l'or. En a-t-on beaucoup, on en fait peu de cas, on le prodigue; on ne s'attache au monceau qu'a mesure qu'il diminue.....

Le Provincial à Paris ..... Il n'est aucune ville qui, comme Paris, ait la vertu de nous faire faire sur le néant de notre vanité de salutaires réflexions. Osmond et Ergaste restent dans la même province; le premier se fait appeler M. d'Osmond; le second est un marchand estimable, mais peu fortuné. Tous les deux ont des rapports fréquens; voyez-les cependant dans la rue : Ergaste cherche à saluer Osmond qui affecte de détourner la tête. On voit qu'il craint qu'un salut affectueux ne fasse croire aux passans qu'il est en intimité avec un homme pauvre.

Ils se rencontrent tous les deux à Paris; Osmond prévient Ergaste, il lui serre amicalement la main, il l'engage à venir le voir, il lui rend même la première visite. Est-ce qu'Osmond n'a plus la même vanité? Est-ce qu'enfin il est convaincu qu'il peut, sans se compromettre, paroître l'ami d'un homme qui vaut au moins autant que lui? Non : rendu dans sa province, ce sera toujours M. d'Osmond; mais à Paris, perdu dans la foule, au milieu de tant de véritable grandeur, de tant d'immenses richesses, il a réfléchi pour la première fois de sa vie, et a su reconnoître qu'il étoit simple propriétaire de six mille livres de rente et d'un petit château.

Le Palais-Royal..... Parmi les cafés que l'on trouve dans les appartemens du premier, celui des Mille-Colonnes mérite une attention particulière. On s'y rendoit en foule dès qu'il fut ouvert pour voir comment il justifioit son titre, et l'on admiroit cette ingénieuse disposition des glaces qui multiplioit à l'infini les colonnes de la salle; mais maintenant on est attiré par un double motif de curiosité, celui de voir réuni au chef-d'œuvre de l'art un chef-d'œuvre de la nature. C'est à ce café qu'on voit cette célèbre limonadière *du joli café du Bosquet*, dont le nom a retenti si long-tems dans toutes les rues de Paris. Trop de célébrité est souvent nuisible; on s'est favorablement prévenu pour un merite loué à l'excès : beaucoup de personnes ont donc trouvé que la beauté de cette célèbre limonadière ne répondoit pas à la haute idée qu'on leur en avoit donnée : pour moi, je la regarde comme une des plus jolies femmes de Paris; grande fraîcheur, belle peau, taille élancée, figure pleine de grâces : voilà les qualités qu'elle me paroît réunir, et je puis d'autant moins croire que je me trompe, que j'ai vu une très-jolie femme être de mon avis.....

Économie..... Dans les Provinces, tout le monde se connoît : celui dont la dépense excède le revenu, éloigne de lui la confiance; aucun motif d'intérêt et aucun motif d'amour-propre bien entendu ne peuvent donc le porter à briller d'un éclat mensonger.

On se refuse à Paris, ce qui est utile pour se procurer ce qui est superflu, et cette manie est commune à toutes les classes : telle maison a une loge à l'Opéra, qui, depuis deux ans, n'a pas payé les gages de ses domestiques ; vous voyez un homme qui porte au petit doigt un diamant de mille écus, et son excessive politesse vous apprend qu'il veut vous emprunter trois francs pour dîner.

Les femmes nous surpassent encore en folie ; elles dépensent en chiffons des sommes énormes ; deux mille cachemires ont été portés cette année en dépôt au Mont-de-Piété ; c'est-à-dire, que deux mille femmes se sont présentées, sous les livrées de l'opulence, dans un asile ouvert à l'extrême misère....

Fortune.... Qu'il ne songe jamais à fixer son séjour à Paris, celui qui, possesseur d'une modique fortune, étranger à tous ces besoins que le luxe a introduits, goûte loin du tumulte et du bruit les douceurs de son heureuse médiocrité ! Plein de confiance dans sa modération, il voudra se borner à jouir de ces plaisirs tranquilles, de ces promenades magnifiques, de ces riches musées, de ces nombreuses bibliothèques, enfin de toutes ces pompeuses merveilles que la reine des cités offre à l'admiration du pauvre comme du riche. Qu'il se détrompe ! Bientôt il éprouvera des besoins dont le préserveroit son heureuse ignorance. Ces spectacles où l'on peut admirer chaque jour nos plus beaux titres de gloire ; ces femmes séduisantes chez lesquelles les grâces sont embellies des charmes de l'esprit ; ces sociétés brillantes qu'anime le plaisir ; ces jouissances, fruit du brillant développement de nos arts, tout enfin réveillera dans lui de nouveaux désirs que l'impossibilité de les satisfaire augmentera encore ; dès-lors plus de tranquillité : les superfluités deviennent des besoins ; et chacun sait que les besoins créés par notre imagination sont plus impérieux que ceux qui nous furent donnés par la nature.

Industrie parisienne...... Un ancien proverbe nous apprend qu'*un Parisien feroit sa fortune là où tout autre mourroit de faim* : aucun peuple, il faut en convenir, ne possède comme lui cet esprit actif qui profite avec habileté des chances favorables, et qui au besoin sait se créer des ressources, se retourner, comme on dit communément. Telle femme qui possède un capital de vingt-quatre sous, répétera pendant toute la journée, sous les galeries du Palais-Royal, *cinquante cure-dents pour deux sous*, et elle parviendra ainsi à se faire un petit revenu qui la fera vivre, elle et toute sa famille.

Ce n'est qu'à Paris que l'on a l'art d'entourer un établissement quelconque de cette importance qu'on trouveroit ridicule partout ailleurs, et qui contribue pourtant à enrichir celui qui l'a formé. Qui ne connoît pas M. Fortin, et l'utile établissement qu'il a placé dans un des passages du Palais-Royal ? M. Fortin a habilement spéculé, non sur ces besoins factices que le luxe a introduits, mais sur ceux que la nature a ren-

dus communs à nous tous misérables humains; et M. Fortin est ainsi parvenu à accumuler une assez grande quantité de pièces de trois sous pour donner dernièrement à une de ses filles soixante mille francs en mariage. Il existe encore au Palais-Royal un établissement moins utile sans doute, mais qui a cependant aussi son importance : je veux parler du *Salon de la Paix*. Là, pendant qu'un *artiste* donne à une partie de votre toilette un éclat nécessaire pour vous présenter dans le monde, où la manie de briller fait tourner toutes les têtes, vous pouvez jeter sur le feuilleton de trois journaux différens un rapide coup-d'œil. Celle qui dirige ce précieux établissement donne pour son salon trois mille francs de loyer par an; il faut donc que soixante mille souliers passent entre les mains de ses adjoints pour pouvoir fournir aux frais de location; et, quand on compte ensuite toutes les autres dépenses que nécessitent l'abonnement à trois journaux, les honoraires de cinq à six *artistes* qui se vouent au service public, et l'achat des couleurs dont doivent se noircir leurs pinceaux, on a une idée de l'activité qui doit régner au Salon de la Paix, et des recettes qu'on doit y faire chaque jour....

Les restaurateurs.... Un homme aux belles manières ne dîne jamais qu'au café; on le voit se rendre négligemment, sur les six heures, au café *Riche* ou au café *Hardy*. Là, il évite soigneusement tout ce qui pourroit offenser la délicatesse d'un estomac difficile; on ne lui sert que des poissons délicats, des suprêmes de volaille; quelquefois il se hazarde à manger une aîle de chapon au riz, ou même un filet de chevreuil aux truffes, et il digère ensuite son léger dîner en jetant un œil distrait sur les élégans promeneurs de Coblentz....

Femmes entretenues.... Qu'on emploie une légère partie d'une grande fortune à donner à ses enfans des connoissances utiles et agréables, c'est en faire le plus noble usage; mais que le marchand peu fortuné, que l'homme qui n'a pour toute richesse que le produit d'une honorable industrie, cherche à embellir sa fille de tous ces talens qui ne la rendront que plus séduisante, il prépare alors presque toujours son malheur, et trop souvent sa honte. Il est rare en effet que celle qui pourroit disputer à l'inimitable Bigottiny le prix de la danse, ou qui cherche, par les sons harmonieux de sa harpe, à rivaliser avec Naderman, il est rare qu'elle mesure sans répugnance une aune de drap dans son magasin. Qu'un événement quelconque la rende maîtresse de ses actions, et alors ne trouvant pas dans une modique fortune les ressources nécessaires pour satisfaire des goûts dispendieux, elle sera infailliblement la proie de quelque riche voluptueux qui saura l'éblouir. Presque toutes nos femmes entretenues reçurent une éducation hors de proportion avec la fortune qu'elles pouvoient espérer....

Maisons de Bouillotte.... Il existe dans Paris une foule de maisons connues sous le nom de *Maisons de Bouillotte*. Quand

les roses du printems sont flétries, quand la faulx irrésistible du temps vient détruire ces charmes auxquels de nombreux adorateurs payoient un utile tribut, une femme met de côté ses pots de rouge et de blanc devenus désormais inutiles ; elle achète quatre sacs de fiches et de jetons, un sixain de cartes, surtout deux chandeliers faits pour une destination doublement utile ; elle ajoute à l'ameublement de son salon deux tables de bouillotte, et, se rappelant alors au souvenir de toutes les personnes qu'elle a connues, de celles même qu'elle n'a fait qu'entrevoir, elle leur annonce qu'elle veut recevoir du monde, qu'elle donne à dîner tel et tel jour, et qu'on jouera le soir une petite bouillotte de société.

Ces maisons tiennent le milieu entre les maisons décentes où l'on joue après le repas, et les tripots du Palais-Royal. Elles sont comme une espèce de transition qui vous fait passer des unes dans les autres. Là se rendent en foule ces hommes qui, méprisés dans la bonne société, aiment encore à se croire dans son sein.... Il faut être invité par la maîtresse de la maison, ou présenté par une personne connue. Mais dans cette circonstance, comme dans beaucoup d'autres de la vie, la meilleure recommandation est celle que porte avec elle une bourse bien garnie.... »

Les dames Manrad viennent d'établir, rue Montmartre, n.° 87, à Paris, une fabrique de chapeaux de paille, qui, pour l'élégance des formes et la beauté de la matière, ne laissent rien à désirer : elles se chargent de remplir les demandes qui leur seront faites par la poste.

Les Corsets *à la Ninon*, pour grande toilette ; ceux en X, pour négligé ; et les ceintures *à la Cléopâtre*, pour les femmes replettes, de l'invention de M. Bretel, rue des Filles-Saint-Thomas, n°. 9, portent tous une estampille en écusson, avec les mots *Brevet d'invention*, et le nom de l'auteur, couleur aurore.

Six Chansonnettes, paroles de divers auteurs, mises en musique avec accompagnement de lyre ou guitarre, dédiées à M. Géry de Biré, par Meissonnier, professeur ; prix : 2 fr. 25 c., et 2 fr. 50 c., port franc ; à Paris, chez Sieber, éditeur et marchand de musique, rue de Richelieu, n°. 28, presque vis-à-vis la fontaine Traversière.

Poésies dramatiques et fugitives, par M. *** (le nom ne fait rien à l'affaire); volume in-18, prix : 1 fr. 50 c., et, port

franc, 1 fr. 80 c.; à Paris, chez Delaunay, libraire, au Palais-Royal, galerie de bois, nº. 243.

Le Décaméron historique, ou Faits dramatiques de l'Histoire; par M. Coffin, avocat près la Cour d'Appel de Paris, membre des Sociétés Académiques des Sciences de Paris, de Mâcon, etc.; 3 volumes in-12, dont une avec gravure; prix, 6 francs, et port franc, 8 franc. A Paris, chez Lahu, libraire-commissionnaire, rue du Coq Saint-Honoré, n.º 4.

MODES.

Ce qu'il y a de plus nouveau et de plus répété dans les modes de Lonchamp, est un ruban large, à liserés frangés. Ces liserés sont toujours de couleur tranchante. Un autre ruban nouveau, mais plus rare, a, d'un côté, outre le liseré, une rangée d'oves. Pour tenir lieu de fleurs sur le devant d'un chapeau de paille blanche ou de gros de Naples, quelques modistes mettent un ou deux cordons de coques faites avec ces rubans. On étoit dans l'usage d'entremêler les fleurs pour former un cordon, on marie aussi quelquefois des rubans de deux espèces; nous avons même vu trois sortes de rubans, et trois sortes bien distinctes. Un cordon de fleurs et un cordon de coques ne sont pas rares; il est plus commun encore de voir accolées deux guirlandes de fleurs, l'une blanche ou rose, l'autre lilas, violette ou jaune paille. Les roses couleur naturelle ou jaune paille, le réséda, l'impériale, les violettes, les jonquilles, les primevères, etc., sont à la mode. Quant aux formes, la plus distinguée est une pallas, chapeau à plumes dont les pointes retombent par devant, à vive arrète par derrière, comme aux casques antiques, ou même à excroissance par derrière, comme aux casques modernes, et à visière pointue au-dessus du front. On fait toujours des bonnets en tulle et gros de Naples, ou mieux, en tulle et rubans double face, avec une rose entourée de réséda ou autres petites fleurs sur l'oreille. Quelques chapeaux de paille blanche ont par devant, un diminutif de bonnet enfoncé sous le chapeau, et qui en fait partie. Les lingères font leurs capotes de mousseline brodée, de tricot de Berlin doublé, profondes comme des paméla, et en bordent la passe avec une ruche.

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1054.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, nº. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les abonnem. datent du* 1.er *ou du* 15.



Coeffure à Bandeau de Diamans avec une Echarpe.
Robe de Tulle Brodé en Or.

N.° 23

J

Ce Jo
le
six,

En 180
une
Drape
deux.
franc.

On
Gaudic
mais ce
joueron
M. Jon
l'Acadé
ragédie
ieté,
eront
ussi sé
objecter
succès
la Mère
à l'inst
noncere
pièce
mollet

Un
sur, on

N.° 23. (Quatorzième Année.) 25 Avril, 1810.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15 *avec deux gravures.* (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim.*re *pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-*4°. *oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1810 *comprendront les N.os* 313 *à* 331.

PARIS.

Ce 24 Avril, 1810.

On va donner à la Montansier *la Mère Gaudichon. La Mère Gaudichon!* Le titre seul fait rire et promet une ample recette; mais ce n'est pas tout; dans cette pièce, Tiercelin et Brunet joueront l'un le rôle du *Compère Trébuchet*, l'autre celui de *M. Jonas*. Riez MM. les Critiques, levez les épaules MM. de l'Académie. Telle comédie en cinq actes et à caractère, telle tragédie imitée de Sophocle et d'Euripide, prônée dans la société, annoncée sur les affiches du Théâtre-Français, n'attireront pas autant de badauds et ne présenteront pas une amorce aussi séductrice que Maître Jonas et Compère Trébuchet. Vous objecterez peut-être que ces pièces ne peuvent avoir qu'un succès du moment. Cent représentations et plus sont promises à *la Mère Gaudichon* qui ne cédera la place qu'à *M. Dumollet*, à l'instant où tout Paris, où les cercles les plus distingués prononceront à l'envi ce cri populaire : *Il arrive! il arrive!* titre de la pièce nouvelle, où l'on nous représentera l'arrivée de M. Dumollet à St.-Malo.

Un élégant va se promener, il sort le matin pour son plaisir, ou pour ses affaires, il entreprend même une longue

course, un voyage à pied, et n'a ni bâton ni canne à la main. Le soir, Monsieur est invité à un bal, il ne manque pas de prendre son claque et sa canne; quelle bisarrerie! le matin une canne pourroit lui être utile pour s'appuyer, pour se délasser, en cas d'accident enfin, et il marche les bras *balants* ou les mains dans la poche: au bal une canne est oiseuse, embarrassante et presque ridicule, et il ne manque pas d'en porter une. Ce n'est pas le ridicule de la mode qu'un jeune homme redoute, au contraire, il court après, il va même audevant; ce qu'il craint pardessus tout, c'est le ridicule de n'être pas à la mode.

Illumination de la grande Cascade de St.-Cloud, le 1er avril 1810, jour du mariage civil de S. M. l'Empereur et Roi, avec l'Archiduchesse Marie-Louise d'Autriche.

Cette gravure, exécutée à peu de frais, c'est-à-dire, par un procédé expéditif, produit néanmoins un grand effet. Les amateurs en sont redevables à M. Debucourt, qui suivant sa coutume, a été à-la-fois dessinateur et graveur. Elle se vend 3 francs chez Robin, marchand d'estampes, rue Vivienne.

Les Sociétaires du Théâtre Feydeau qui sont allés jouer à Compiègne, sur le Théâtre de la Cour, ont reçu, dit-on, du Roi de Naples une gratification de deux mille écus. Mme. Gonthier, actrice de ce théâtre, qui plaît depuis si long-tems, et qui plaîra toute sa vie, parce que le naturel et la franche gaîté ne vieillissent jamais, a reçu un cadeau particulier de mille écus. Les pièces que les Sociétaires de Feydeau ont eu l'honneur de représenter devant Leurs Majestés, sont: *Félix*, *Zémire et Azor*, *le Prisonnier*, *Maison à vendre*, *Adolphe et Clara*. On a remarqué, à ce qu'on assure, le chant délicieux, le bon ton, le jeu fin et délicat d'Ellevion, l'acteur par excellence de ce Théâtre, qui possède d'ailleurs bien des sujets distingués.

Tel jeune homme que la nature a favorisé des avantages les plus rares, qui a le corps et la jambe bien faits, dont la taille est bien prise, dont les bras sont bien placés, sort le matin à midi, pour aller faire un tour au bois de Boulogne ou sur les Boulevarts. Il s'affuble d'une casaque large et courte, d'un chapeau à forme basse, d'une paire de bottes à talon haut, de deux besicles sur le nez, et d'une cravatte qui cache la moitié de sa figure; c'est à le rendre méconnoissable. Qui donc le force à se déguiser ainsi? Voudroit-il échapper à ses créanciers? Sommes-nous en tems de carnaval? Est-ce pour sa

commodité ou par amour-propre qu'il se costume de la sorte ? Y a-t-il une loi qui lui ordonne de ne pas paroître aussi bien qu'il l'est réellement ? Non, c'est un jeune homme de bon ton qui suit la mode : il ne voudroit pas être esclave de son goût, de son bien-être, de la nature, et il obéit servilement aux caprices de ce qu'on nomme aujourd'hui des artistes, c'est-à-dire des gens qui blessent à la fois les règles de la nature et celles de l'art.

LE CENTYEUX.

Edouard, vous étiez à Longchamp ; je vous y ai vu à pied, parcourant les Champs-Elysées ; c'est-là seulement qu'il faut aller désormais. Eh bien ! vous plaindrez-vous encore de nos Parisiennes ? Vous doutiez qu'il y en eût de jolies, vous vous désoliez de n'en rencontrer nulle part. C'est qu'elles se ménageoient pour ces trois jours de fête, ou plutôt pour un seul jour, car le ciel est venu contrarier les deux autres ; mais enfin j'espère que vous êtes satisfait, ce que vous avez vu doit vous faire juger avec avantage de ce que vous pouviez voir.

Le mardi, les femmes, en petit nombre, qui couroient le boulevard, étoient empaquettées comme des Moscovites ; le mercredi, comme par enchantement, la scène change : le tulle et la perkale ont remplacé la fourrure et les douillettes ; le brodequin d'hiver cède au soulier découvert et léger ; on abandonne la toque et le velours pour le chapeau de paille et les fleurs ; les physionomies elles-mêmes, de sombres et muettes qu'elles étoient, prennent tout-à-coup une teinte de sentiment et de gaîté.

C'est à Longchamp qu'on se retrouve, qu'on se reconnoît, qu'on se rapproche ; il y a telle figure qu'on n'avoit pas vue depuis l'automne ; on craignoit qu'elle ne fût perdue, son retour vous cause un secret plaisir, il semble que du regard on se dise bon jour : il règne sur tous les visages une expression de bienveillance aimable et touchante. Nos petites-maîtresses s'ennuyent isolées dans leurs calèches brillantes. Elles veulent descendre et partager la joie commune ; nos élégans quittent le cheval et les éperons, vraiment ils ont un meilleur ton que de coutume. Le printems a vaincu notre vanité folle, nos sottes habitudes. Tous les cœurs ressentent la douce influence de ces premiers beaux jours. Je croirais volontiers à un amour né dans ces heures, fugitives images de l'âge d'or.... Ah ! prenez-y garde, un peu plus tard, ne vous y fiez pas, hélas ! bientôt nous reprenons notre mauvaise allure, nous retombons dans les erreurs dont en vain nous avons mille fois été la dupe, nous retournons à nos caprices, à nos préjugés, à nos perfidies, à nos ingratitudes, à tout ce qui fait un tourment, un

fardeau de cette existence qu'il ne tenoit qu'à nous de conserver paisible et heureuse, comme elle nous avoit d'abord été donnée !....

Le Rôdeur.

LA NAISSANCE DES HOMMES.

CHANSON FAITE SUR LE MOT POMME. (Mot donné.)

Air : *Du pas redoublé.*

Las de savourer tour-à-tour
Le nectar, l'ambroisie,
Jupiter en dînant un jour
Eut une folle envie :
Nargue d'un plaisir trop commun,
Dit-il, créons le monde;
Faisons au moins courir quelqu'un
Sur la machine ronde.

Des *Pommes* étoient sous sa main :
En deux il les partage;
Des deux moitiés du genre humain
Voilà, dit-il, l'image :
L'une pour la femme sera;
L'autre sera pour l'homme;
Et chacun se rejoindra
A sa *moitié de Pomme*.

Il en partagea cependant
De bien plus d'une espèce;
Pomme d'Amour fut pour l'amant;
D'Api pour la jeunesse;
De la Pomme haute en couleur
Le hameau fut l'asile;
Celle dont l'éclat est trompeur
Fut habiter la ville.

Chacun de ces êtres suivoit
Sa nature première :
L'un étoit bon quoiqu'il fût laid,
L'autre tout le contraire;
Ceux-ci gardoient cette âpreté
Qui soudain nous arrête;
Tel avoit le cœur tout gâté,
Et tel autre la tête.

Depuis cet instant, malgré nous
Soumis à ce système,
Sans le savoir nous cherchons tous
La moitié de nous-mêmes.
Beaux-arts, talent, esprit coquet,
Grand succès qu'on renomme,
De tout cela le nœud secret
C'est la *moitié de Pomme*.

Mais admirons du bon Jupin
  La sage prévoyance :
Il craignit que le genre humain
  N'oubliât sa naissance ;
Et pour sans cesse retracer
  Leur origine aux hommes,
Sous leurs yeux il daigna placer
  Force *moitiés de Pommes.*

De ce vieux conte, mes amis,
  Tout nous offre la preuve.
J'ai vu la beauté sans appuis,
  J'ai vu la triste veuve ;
J'ai vu le vieillard inquiet,
  Le libertin jeune homme ;
Et j'ai vu qu'il ne leur manquoit
  Qu'une *moitié de Pomme.*

M.me C. de Salm.

Dimanche prochain 29 avril, ouverture du Tivoli d'été.

Une jeune fille de Corinthe, dans l'âge d'être mariée, fut frappée de maladie et mourut. Quand elle fut ensevelie, sa nourrice porta sur son tombeau, des vases qui avoient fait son amusement pendant sa vie. Pour les garantir des injures de l'air, elle couvrit d'une tuile le panier qui en étoit dépositaire. Elle l'avoit placé, par hasard, sur une racine d'acanthe : le printems étant venu, cette racine, pressée par le poids du panier, écarta ses tiges, et la plante, en croissant, l'embrassa de ses rameaux flexibles, qui s'étant élevés jusqu'à la saillie de la tuile, furent contraints de se recourber sur eux-mêmes, et de former des volutes à leur extrémité. Un sculpteur passant dans cet endroit, remarqua ce jeu de la nature, et conçut le premier type du chapiteau corinthien.

A M.me ***,

LE JOUR DE SA FÊTE.

Sais-tu pourquoi de la naïve enfance,
Avec transport tu reçois une fleur ?
C'est que toujours de l'aimable innocence
Le sentiment est resté dans ton cœur.

M.me Victoire Babois.

Les Poésies de M.me Bábois, seconde et récente édition ; volume in-8.° de 88 pages, prix, 2 fr., se trouvent chez Le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, à Paris.

Les Mœurs du Jour, par M. Guyot du Vigneul (1).

M. Guyot du Vigneul ne manque pas d'idées, mais il ne sait ni les exprimer ni les classer. De ce double inconvénient résulte un galimathias parfois inextricable. Malheureusement le tort le plus grave de cet auteur imberbe n'est pas d'avoir enfreint les premières règles de sa langue et divagué en contant des sornettes. Afficher le mépris des mœurs, caqueter sur le compte des personnes qu'il a tant soit peu connues, les dénigrer, lui ont paru des peccadilles que, plus tard, il se reprochera comme de fâcheuses incartades.

CHANSONNETTE, *traduite de l'italien de* Balochi.

Que ton sort est digne d'envie,
Papillon heureux et léger!
Le désir seul règle ta vie,
Et comme lui tu peux changer.

La fleur qui reçoit ton hommage
Te cède son plus doux trésor;
Et jamais un dur esclavage
N'arrête ton joyeux essor.

Je sais qu'une lueur trompeuse
T'attire souvent à la mort,
Que ton imprudence amoureuse
Dès le soir va finir ton sort.

Mais sans crainte, sans prévoyance,
Tu vis jusqu'au dernier soupir,
Et dans ton heureuse ignorance,
Sans le savoir, tu vas mourir.

M.me Pétigny, née l'Évesque.

Au Rédacteur du Journal des Dames.

Il me semble, Monsieur, que vous avez été un peu sévère dans votre douzième numéro (28 février) envers l'ouvrage de *Pensées* que M. de la Bouisse vient de faire paroître. Si l'on en trouve plusieurs de *communes*, ce qui est presque inévitable parmi un si grand nombre, en revanche j'ai cru en appercevoir beaucoup qu'il a rendues avec tant de précision et d'élégance qu'elles paroisent originales. Le chapitre sur *le Mariage et le Bonheur*, ceux où il traite *des Enfans et de l'Éducation*, *de l'Esprit et des Sots*; *de l'Amitié et de l'Anglomanie*, méritent d'être distingués. Aussi, je vous avoue qu'ils m'ont fait un

(1) Voyez le N.° du 15 janvier 1810, du *Journal des Dames*.

grand plaisir. Seroit-ce parce que les femmes sont plus indulgentes que les hommes ; ou parce que ce genre d'ouvrage plaît beaucoup à la paresse de mon esprit, parce qu'il renferme beaucoup d'idées en peu de mots, et des expressions vives et figurées. J'aime les éclairs. Quoi qu'il en soit, les *Pensées* de M. de la Bouisse sont en général assez concises ; il a mis d'heureux traits dans ses *Réflexions*, et les *Caractères* qu'il a peints me paroissent quelquefois exprimés d'une manière profonde et neuve. J'ai été assez contente de ce qu'il dit de notre sexe, qui n'est pas aussi frivole que les hommes le prétendent. Quelquefois Monsieur le *Penseur* nous blâme ; mais du moins il n'imite pas ces rudes écrivains qui ne nous rendent aucune justice.

Puisque j'ai osé vous dire que mon sentiment différoit du vôtre, permettez-moi d'ajouter quelques-unes des preuves, sur lesquelles je me fonde pour le contredire. Je connois assez votre impartialité, pour être assurée d'avance que cette petite discussion ne vous offensera point. Je cite :

« On rit de l'homme dans La Bruyère, on le méprise dans Pascal, dans la Rochefoucault on le hait. — Le paresseux perd sa vie, l'homme laborieux la dépense. — L'homme franc n'affirme qu'une fois. — La coquetterie est un piège tendu à la finesse ; la pruderie en est un pour la simplicité. — Un des grands avantages de la frivolité, c'est que les petites joies lui font oublier de grands chagrins. — Quand la défiance arrive, l'amitié disparoît. — Qu'un être sensible est à plaindre ! il ne parle point la même langue que les autres, et il n'est compris que de peu de personnes. — Le doute est semblable à l'enfer, il ôte jusqu'à l'espérance : c'est peut-être pourquoi la foi et l'espérance sont sœurs. — Le doute et l'incrédulité, c'est la fleur et le fruit. — Quelquefois les gens d'esprit ennuient, c'est qu'ils se vengent. — Le médecin qui traite un malade me représente l'enfant qui mouche une chandelle. — Si un peuple arrivoit au point de dégradation de ne reconnoître que les influences physiques, il n'auroit plus aucune vertu. — Il n'auroit plus aucune vertu, si la législation composoit toute sa morale. »

Il me semble que ces traits, que je pourrois multiplier, ne sont pas rendus d'une manière commune. J'ai choisi les plus courts, pour ne pas m'écarter du cadre de votre feuille, et je vous serai très-obligée de vouloir bien publier ma lettre. Je trouve qu'il n'est rien de plus doux que d'encourager les bons écrivains et de louer les bons ouvrages ; ils sont si rares !

J'ai l'honneur de vous saluer.

Mme ÉMILIE ***.

PRIÈRE AUX ZÉPHIRS.

A quatorze ans, Églé, déjà coquette,
A pris le rouge en sortant du couvent.
Son jeune front qui rougissoit souvent,
Ne rougit plus, grâces à la toilette.

Son œil hagard, en sa vivacité,
Ressemble à l'œil de l'intrépidité :
De ses sourcils l'art a tracé l'ébène ;
Et d'un bleu tendre imbibant son pinceau,
A, d'une main sagement incertaine,
Fait sur le blanc circuler quelque veine,
Pour ranimer ce visage nouveau.

Des jeux, des ris, voilà l'aimable reine !
Volez Zéphirs ; mais ne l'approchez pas :
Discrètement retenez votre haleine,
Sinon craignez de souffler ses appas.

VENANCE DOUGADOS.

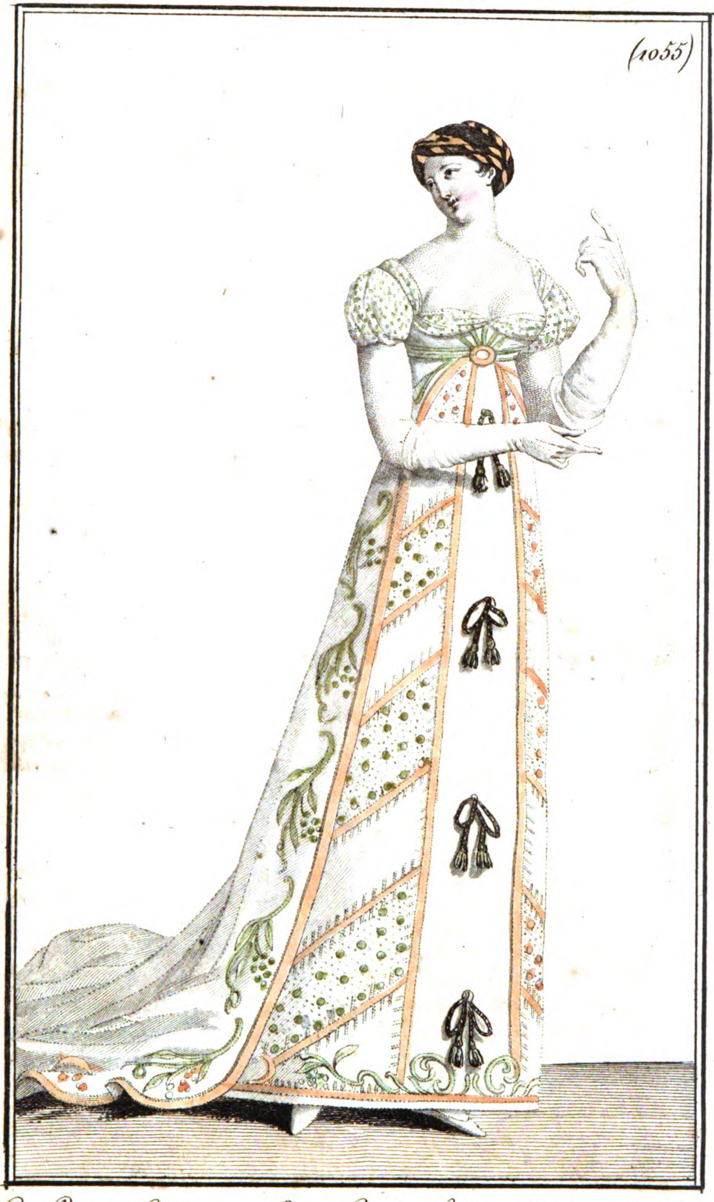
Les *Œuvres de Venance*, publiées par M. Auguste de la Bouisse, se trouvent à Paris, chez Delaunay, libraire, au Palais-Royal, galerie de bois, n.° 243.

MODES.

Enfin, le vendredi, ont paru quelques voitures sur la route de Longchamp : elles étoient jonquille, avec des filets noirs sur les roues et sur le train ; amaranthe, avec des filets or ; vert américain, olive, avec des filets noirs. Une housse de cocher avoit, contre l'usage, quatre rangs de franges, au lieu de trois : contre l'usage encore, ces rangs de franges se touchoient. Parmi les coëffures qui ont été remarquées, il faut citer des toques à bandeaux de coquilles, ombrées en rose, en bleu de ciel, en lapis, avec une plume analogue ; puis des chapeaux à dessus de paille blanche, ruche de tulle, tour de taffetas blanc, et passe de paille blanche. Il y avoit quelques petites capotes entièrement en rubans. Les rubans les plus recherchés sont lilas, rose, bois, vert tendre, ombrés. On porte des panaches de plumes de coq, ombrées de plusieurs verts : au pied du panache est une touffe de fleurs naturelles, ou couleur paille, couleur bois. Quelques bouquets de violettes doubles sont entremêlés d'herbe. Des touffes de marrons amaranthe ont un feuillage vert. Des roses rouges ou panachées se mêlangent avec du sureau ou avec des lis. On forme des cordons de chapeaux avec des fleurs d'églantier. Six à sept sortes de fleurs entrent quelquefois dans la même guirlande. En voyant certains schalls nouveaux, on diroit des tapisseries de Bergame. On porte concurremment des bas de soie rosés et des brodequins couleur bois. Les capotes de perkale les plus nouvelles ont un fond tout uni.

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1055.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre, n°.* 183, *près le boulevart, à côté du café. Les abonnem. datent du* 1.er *ou du* 15.



Coeffure en Cheveux et Gaze Lamée. Robe et Manteau de Cour.

N.° 24. (Quatorzième Année.) 30 Avril, 1810.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15 *avec deux gravures.* (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim.*re *pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4°. oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1810 *comprendront les N.os* 313 *à* 331.

PARIS.

Ce 29 Avril, 1810.

Point de schall, point d'éventail, point de ridicule, point de mari qui lui donne le bras, point de valet qui la suive, ou de femme-de-chambre qui l'accompagne, débarrassée de tous ses accessoires fâcheux, une jeune femme du meilleur ton va, le matin, se promener sur le boulevart, courir pour se distraire ou faire des emplettes. Avec son petit chapeau de feutre ou de paille noire, sa redingotte ou son amazone de drap, la taille pressée par une ceinture à laquelle est suspendue sa bourse, elle marche les pieds en dehors, la tête droite, et d'un air délibéré, comme un enfant qui sort des Pages, ou comme un jeune homme qui quitte le Prytanée. La pudeur, l'embarras, la timidité ont bien leurs avantages, mais peuvent aussi quelquefois inspirer de l'audace aux galans, tandis que la femme la plus jolie, qui marche si cavalièrement, dont le regard est aussi ferme, dont le pas est aussi assuré, n'a rien à craindre des passans. Le plus hardi craindroit à la plus légère insulte, d'être appelé en champ clos par la moderne amazone. Qu'on dise après cela que nos dames ne savent pas se faire respecter!

On annonce pour les fêtes du mois de mai, un nouvel opéra comique en un acte, à Feydeau. Cet ouvrage est attribué à

deux auteurs dont le talent a fait long-tems le charme des amateurs de ce théâtre, et dont la lyre est malheureusement trop long-tems restée muette. *Les Troubadours*, tel est le titre de cet opéra comique; personne ne pouvoit faire parler un troubadour avec plus de naïveté et de grâces que l'auteur du *Prisonnier*; l'auteur de *Stratonice* et d'*Euphrosine* a des chants bien dignes d'un troubadour et d'un genre souvent encore plus élevé. Elleviou, Gavaudan, Solié, Mmes. Gavaudan et Duret joueront dans la pièce. Leur talent et leur nom sont bien faits pour seconder le nom et le talent des auteurs.

Quel lieu agréable que ce Tivoli! le matin on va s'y baigner, s'y promener et déjeûner. Le soir, spectacle, jeux, danse, feu d'artifice. L'air est à la vérité humide et frais, on y attrape des rhumatismes. Qu'importe! cela n'empêche aucune jolie femme, aucun élégant d'aller s'y montrer dans le costume le plus léger et le plus transparent. Pourquoi prendre des précautions? Ne guérit-on pas le matin aux bains de Mrs. Tryaire et Jurine des rhumatismes qu'on a gagnés la veille dans les jardins de M. Baneux? Point de plaisir sans peine. Voilà bien la morale des gens qui aiment les plaisirs.

Les Trois Etages ont commencé la réputation de M. Dumollet, *le Départ pour St.-Malo* a mis son nom dans toutes les bouches. *Bon voyage, cher Dumollet*, tel est le refrein qu'on entend depuis le centre de Paris jusqu'aux fauxbourgs, de la capitale, aux provinces les plus reculées: nous avons annoncé *Il arrive! il arrive!* titre de la pièce où l'on nous représentera l'arrivée de Dumollet à St.-Malo, mais on nous promet encore *M. Dumollet dans son ménage*, et l'on parle enfin d'une autre pièce intitulée: *La Mort de M. Dumollet et son apothéose.*

Non, non, M. Dumollet ne mourra point, Brunet l'a rendu immortel; il ira glorieusement se placer dans la légende, à côté des Jeannot, des Cadet Roussel et des Jocrisse. *Amen.*

Voyez ce jeune homme qui marche d'un air triomphant sur le boulevart, avec sa culotte longue, son habit large, court et blanc, ses boutons de métal jaune dorés mat, son collet noir de la largeur d'un ruban, son chapeau écrasé qui lui fait paroître la tête entre les épaules: il lui semble que tout va céder au charme de sa toilette; il se prend pour un Endymion, un amour, un Adonis, et la plupart des dames qui le regardent, sourient de pitié, et croient voir Brunet échappé du théâtre des Variétés avec son costume de niais.

Le Centyeux.

Le Bois de Boulogne.

Je ne m'arrête point aux Champs-Elysées, je dépasse l'arc de l'Etoile, je quitte l'avenue de Neuilly, je laisse mon cheval à la porte Maillot, j'entre dans le bois...... Quel trouble s'empare de mes sens! Je m'avance inquiet, incertain; j'évite le sable et le monde, je vous cherche, discrets sentiers, témoins de mes premiers aveux et maintenant témoins de ma tristesse, chênes protecteurs de mes plaisirs passés, le mois de mai vous rend votre parure, le sort ne m'a point rendu mon amie.

Je n'ai point la tête romanesque, tous mes sentimens sont vrais, tous fondés. Ah! si vous saviez combien je fus heureux! si vous l'aviez su comme celle que je regrette! Figure céleste, esprit charmant, grâce touchante, elle avoit tout!.... Elle m'est ravie, je l'ai perdue. Que mes plaintes sont justes, que ma vie est douloureuse.

Je n'aurai plus de sensations nouvelles, mais que de souvenirs remplissent ma pensée. Je viens les ranimer encore; tout me parle ici de notre amour. Tous les soirs, pendant la dernière automne, nous nous sommes réunis sous ces ombrages. L'hiver a suspendu nos courses délicieuses, l'hiver a flétri nos couronnes, il nous a séparés à jamais!

A jamais? Ah! je m'abuse, je m'abandonne à de trop vives alarmes, je dois revoir ma maîtresse adorée, le temps est venu désormais d'espérer. Les beaux jours vont emmener à la campagne, au loin, ceux qui la retiennent et nous gênent. Les beaux jours vont la rendre à mes vœux, c'est dans ce lieu même que j'ai promis de l'attendre.

Hélas! j'y reviens chaque jour, et chaque jour déçu, j'aspire au lendemain que j'imagine devoir être plus heureux. O toi! l'objet d'une si douce attente et d'un culte si tendre, que fais-tu? où es-tu? ne viendras-tu pas? n'ai-je point assez souffert?...... Dieux! je ne me trompe point, c'est sa voiture, c'est son cocher fidèle; oui, oui, c'est elle! Je la vois, elle tend vers moi ses bras, je ne puis courir, je ne puis marcher, toutes mes forces sont dans mon cœur; ô mon ange! ô mon amie! je tombe à tes pieds, j'embrasse tes genoux, c'est toi! Mes mains sont baignées de tes larmes! Il est donc vrai que tu es heureuse aussi de me retrouver? Parle, réponds mille fois, que j'entende ta voix persuasive et consolante, tu m'aimes encore? tu m'aimeras toujours? Ah! pour moi, toute ma vie t'est depuis longtems consacrée, je n'ambitionne de fortune ni d'honneurs, de toi seule je veux m'occuper, je ne t'aurai jamais assez vue! Viens, ah! viens.....

***

Fragmens de LA QUÊTE, *voyage en Rouergue, par le père Venance.* (1)

A M.me LA VICOMTESSE DE **.

17 octobre 1786.

. . . .

Déjà l'astre fécond qui dispense les ans
Ne dardoit qu'à regret ses feux étincelans:
Les nymphes de l'Agout (2), dans leurs grottes profondes,
Sentoient se refroidir le cristal de leurs ondes,
Et le cultivateur, par de constans efforts,
Avoit forcé la terre à livrer ses trésors;

ou, pour m'exprimer, Madame, d'une manière moins pompeuse, on avoit recueilli la moisson. C'est à cette époque que nous quittons notre couvent, pour aller faire part aux fidèles de nos besoins et de nos chapelets.

Chaque individu séraphique,
Docile au vœu que nous faisons,
S'en va, perché sur sa bourrique,
Quêter du grain et des affronts.

Je fus destiné à parcourir la contrée qu'on nomme *la Salvetat*. Armé de toutes pièces, c'est-à-dire, de sacs et d'images, je partis d'*orient* sur la fin du mois de septembre, accompagné du bonhomme Bertrand et d'un âne.

Je traversai d'abord le village de Laverdole, en foulant fièrement ses rues bourbeuses. Je laissai Brousses à ma gauche, et j'arrivai au château de Py, que j'avois quitté la veille d'une autre manière.

Avec quel doux transport je revis en ces lieux
Ce bel esprit, ce sage aimable,
Oubliant, lorsqu'il est à table,
Et son savoir et ses aïeux.
Fareng, ce noble enfant d'Épicure et d'Horace,
Qu'inspirent à la fois l'amour et la gaîté,
Et qui mêle aux jeux du Parnasse
Le bon goût et l'urbanité.

Je ne puis, Madame, vous tracer une esquisse fidèle des plaisirs dont nous avons joui dans ce château. Compagnie nombreuse et bien choisie, chère délicate, vin mousseux; il ne nous manquoit que votre présence.

---

(1) Œuvres de Venance, publiées par M. Auguste de la Bouisse; volume in-18, de 250 pages, prix, 2 francs, à Paris, chez Delaunay, libraire, au Palais-Royal, galerie de bois, n.° 243.

(2) Petite rivière.

Loin des travers de la satire
Et des savans fastidieux,
Ce qui prêtoit le plus à rire
Étoit ce qu'on disoit le mieux;
Et si quelque buveur insigne
D'un seul coup vidoit son flâcon,
Couronné de feuilles de vigne,
Il étoit *doctor doctorum*.

Mais je dois vous dire un mot des aimables convives que je retrouvai au Py. Je vous ai dépeint le seigneur du château. Mme. de Fareng, excellente épouse, mère tendre, hôtesse prévenante, réunit aux agrémens de son sexe les vertus du nôtre.

M. l'abbé de Clapies, autrefois de la compagnie de Jésus, thélogien instruit, littérateur sans morgue et sans prétention, est doué de toutes les qualités qu'on admiroit dans les membres de cette société fameuse, sans aucun des défauts qu'on leur reproche.

M. le chevalier de Guibert, parent de la maison, fit les frais des anecdotes et des historiettes.

Dans sa cervelle sont enclos
Tous les bons mots du commérage
Et de la ville, et du village;
Il possède le persiflage,
Et connoît l'art de l'à-propos.

Le chevalier de Ch....., malgré ses quatre-vingt ans, se souvenoit à merveille de ses campagnes de Hanôvre. Sa singularité nous amusoit. A l'entendre, il a livré tous les combats, gagné toutes les batailles. Ose-t-on lui disputer quelque partie de sa gloire? ses genoux, ses pieds, son menton, l'œil qui lui reste, et le bras que la goutte lui laisse libre, s'agitent, se lèvent, se baissent, se relèvent; sa chaise change vingt fois de place; il se dresse, enfin, tout en colère, sans proférer une parole, et croit avoir répondu victorieusement.

Mlle. de Boissieu, Mmes. de la Roque du Buisson et de Murel, charmoient par mille jeux et mille touchantes espiégleries.

M. de Saint-Maurice est un de ces aimables paresseux qu'on aime avant de s'en douter. Son sang-froid est original et plaisant tout à-la-fois.

Il diroit à Climène, en termes modérés:
« Vous êtes belle comme un ange,
» Je vous aime! Vous m'adorez? »
Comme on diroit: *Votre pouf se dérange*.

Le lendemain, je pris congé de mes hôtes: les yeux de Bertrand s'humectèrent; je pleurai, mes amis pleurèrent aussi; tout jusqu'à ma sensible ânesse se mit à pleurer notre départ.

Tels on vit les coursiers rêveurs
Du courageux fils de Pelée,
Aux yeux de la Grèce assemblée,
S'attendrir et verser des pleurs.
Trois fois je saluai cette maison chérie.

A peine nous sortions du fond de l'écurie (1);
J'étois sur ma monture, et Bertrand affligé
Imitoit mon silence auprès de nous rangé :
Je marchais tout pensif sur la foi de mon guide;
Ma main sur mon coursier laissoit flotter la bride.
Ce superbe animal qu'on avoit vu cent fois
A l'aspect de Bertrand frapper l'air de sa voix,
L'œil morne maintenant, et l'oreille baissée,
Sembloit se conformer à ma triste pensée.
Un effroyable cri.... Mais irai-je à vos yeux,
Aimable et jeune vicomtesse,
En gazetier minutieux
Détailler d'un ton langoureux
Jusqu'aux soupirs de mon ânesse?

Ne croyez pas non plus que je prétende vous fatiguer par le détail exact de toutes mes aventures, je ne suivrai ni l'ordre géographique, ni le tarif de ma recette; mon génie est trop ami de l'indépendance, pour savoir s'asservir à cette minutieuse régularité.

Après avoir fait contribuer successivement divers hameaux, je me rendis chez M. le curé de St.-Crépin, qui me donna un bon dîner.

Indolent, ou feignant de l'être,
Avec lenteur pesant ses mots,
Il se mocquoit de moi peut-être;
Faible disciple d'un tel maître,
Avec lui je riois des sots,
Qu'il avoit l'air de bien connoître.

. . . .

M. de Pateau me reçut à Lacaune avec ce ton affable et honnête qui le caractérise. Il donnoit à dîner, et j'arrivai justement à la fin du repas. Après les complimens d'usage, je m'assis; on me servit avec profusion, et dans l'instant je me vis assailli par un déluge de quolibets, les uns froids, les autres ingénieux, et presque tous hors de place. Heureusement

Ventre affamé n'a point d'oreilles,

a dit le bon La Fontaine. Les convives rassasiés eurent beau vouloir s'amuser à mes dépens, retranché derrière plusieurs plats, je ris de leurs propos, et me tins sur la défensive.

Une nymphe soudain vint frapper notre vue.
Son air décent, son souris gracieux,

(1) Parodie du récit de Théramène dans la Phèdre de Racine.

Le vif émail de sa bouche ingénue
Rappellent à mon ame emue
Et la blonde Cypris, et la reine des dieux.
Je baissai mes regards profanes,
Je craignis le sort d'Ixion ; ....
Mais ce n'étoit ni Cypris, ni Junon :
C'étoit bien mieux, c'étoit Cabanes.

Mme. de Cabanes parut en effet. Sa beauté a de l'ame, le son de sa voix est touchant, et les grâces accompagnent toutes ses manières. On joua ; et moi, chargé des recommandations de M. de Pateau, j'allai parcourir Oscende, Comezale, Bonneval, Salaison. Là,

Muni du dernier sacrement,
Pierrot gissoit privé de sentiment ;
Ah ! que de pleurs versoit sa pauvre femme !
Priez, dit-elle tendrement,
Pour que Dieu veuille avoir son ame,
Et finir bientôt mon tourment.

Plus loin, en habit noir, la sensible Angélique
Pleuroit la mort de son mari Thomas.
Pleuroit ! si j'en crois la chronique,
Un bon voisin la consoloit tout bas.
Oh ! que le temps a sur nous de puissance !
La pauvre enfant ! Pouvoit-elle toujours
Pour le défunt se piquer de constance ?
Il étoit mort, et mort... depuis huit jours.
Toinon, qui ne trouve en ménage
Que des dégoûts et de l'aigreur,
Désire un nourrisson pour charmer ses douleurs :
« Priez, dit-elle, avec ferveur,
Pour qu'un enfant me dédommage
Des travers d'un époux inconstant et trompeur. »
Isabeau qui voudroit tâter du mariage,
Se recommande au bon frère quêteur :
« De mon père touchez le cœur,
Un jeune époux conviendroit à mon âge !
Me marier seroit-ce un grand malheur ? »
Elle se tut ; ... mais sa rougeur
En disoit cent fois davantage.

. . . .

Les travaux rustiques un peu retardés avoient rassemblé une foule de villageois à Gadebras. Leur joie naïve, leur modeste simplicité, leur zèle laborieux offroit un spectacle plus touchant et plus vrai que celui de nos églogues et de nos opéras.

Ce ne sont point ces galans pastoureaux
Qu'en beaux vers autrefois a célébré Virgile,
Ce Tityre indiscret qui redit aux échos
Les doux baisers qu'il obtient d'Amaryle ;
Ni Galatée étalant ses appas,
Souriant, se cachant sous l'ombrage mobile,
Ou fuyant d'une course agile
Pour attirer son berger sur ses pas.

Tout bonnement, c'est Margot et Lucas,
Qui, sans songer à courir au bocage
Confier leurs amours aux volages zéphirs,
Trouvent au sein de leur ménage
La paix, l'aisance et le plaisir.

. . . .

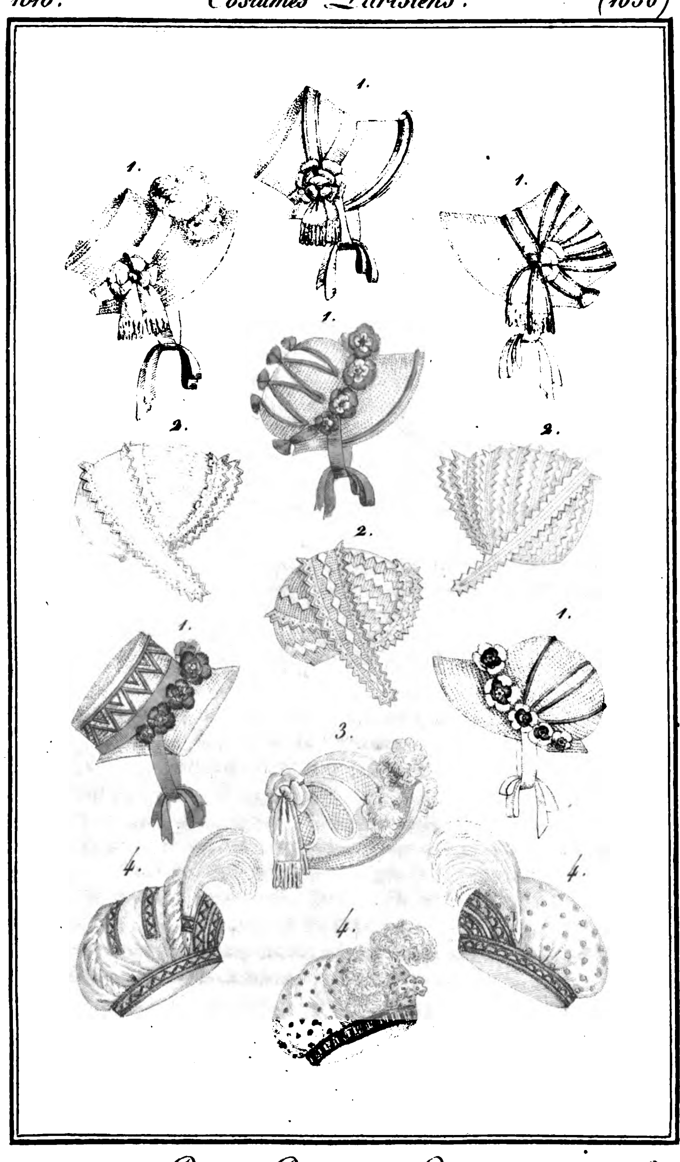
Le sieur Mérigon, maître de langues, a l'honneur de prévenir le public qu'il enseigne l'anglais soit chez lui, soit chez les personnes qui le désireront. Sa demeure est rue de Beaune, n°. 29, près le Pont-Royal.

MODES.

Les chapeaux à coquilles ombrées, dont il a été question dans notre dernier numéro, venoient du magasin de modes de M.me Mure, rue Vivienne : on continue de les faire en bleu de ciel et en lapis, avec une guirlande assortie, ou avec une longue plume, également assortie. Les ruches de tulle s'adaptent maintenant aux chapeaux de paille d'Italie, comme aux chapeaux de paille blanche et aux capotes de perkale. Quelques lingères mettent des jacinthes blanches sur leurs capotes. Rien de plus commun que des jacinthes couleur de rose sur un chapeau rose. Parmi les fleurs bizarres que le printems a fait éclorre, et qui subsistent, il faut citer des roses-épis, c'est-à-dire des roses, qui, dans le cœur, ont un jet d'épis; des roses-laitues, et des violettes jaunes, entées sur des feuilles de carotte. Outre les rubans-taffetas ombrés, on porte des rubans boîteux. Les petits-fichus de soie commencent à figurer en cordon et en marmotte sur les chapeaux de paille jaune. Trois, quatre ou cinq ruches de tulle, au bas d'une robe, ou trois ou quatre rangs de dentelle bouffante, passent pour être également à la mode. On enjolive aussi des bas de robes avec des festons qui, adaptés symétriquement sur les intervalles les uns des autres, imitent des écailles de poisson. A la promenade, presque toutes les robes blanches sont excessivement courtes. On porte beaucoup de brodequins; il y en a déjà en nankin.

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1056.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre, n°.* 183, *près le boulevart, à côté du café. Les abonnem. datent du* 1.er *ou du* 15.



1, Chapeaux de Paille. 2, Bonnets de Lingère. 3, Chapeau de Gros de Naples, à jours en Tulle et Écharpe. 4, Toques parées.

N.° 25. (Quatorzième Année.) 5 Mai, 1810.

JOURNAL DES DAMES
ET
DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15 *avec deux gravures.* (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim.re pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-*4°. *oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1810 *comprendront les N.os* 313 *à* 331.

PARIS.

Ce 4 Mai, 1810.

Le Vaudeville est sage, aussi ne fait-il pas beaucoup parler de lui; il a laissé échapper sa *Fanchon*, qui par ses accens, ses grâces et sa vielle avoit en un instant rétabli ses affaires; il a commis une faute presque irréparable. Depuis ce tems, il semble pelotter en attendant partie. Il donne en huit jours quatre nouveautés, mais quatre jours après ces nouveautés deviennent des vieilleries, de sorte que c'est toujours à recommencer: de ce nombre est *le Congé*, petite pièce en un acte, où il n'y a pas du tout de bon sens, et qui ne péche pas par trop d'esprit. Voici deux couplets non pas pris au hasard, mais choisis comme les moins médiocres de la pièce, ils donneront à nos lecteurs une idée des autres:

Air: *Ta plume facile et brillante.*

Lorsque le feu du ciel ravage
Un arbre encore dans sa vigueur,
Son jeune bois, son verd feuillage
Ne s'enflamment qu'avec lenteur.
Mais quand nous voyons un vieux chêne
Par le même sort enflammé,
La foudre, hélas! le touche à peine
Que le vieil arbre est consumé.

Air : *Le génie est un diamant.*

Lorsqu'on est prêt de s'engager
Dans les liens du mariage,
Tout embarras paroît léger
Et sourrit à notre courage;
Mais bientôt on est effrayé
Des soins que le sort nous apprête;
On n'est pas encore marié
Qu'on en a par dessus la tête.

Hélas! on pourroit appliquer à ce vaudeville ce que les auteurs ont appliqué au mariage, à peine a-t-on vu *la Veille de noces ou le Congé* une fois, qu'on en a par dessus la tête.

Nos artistes font comme Paillasse, ils vont de plus fort en plus fort : ils commencent par faire un frac leste, court et dégagé : ils finissent par composer un vêtement qui ressemble moins à un frac qu'à une veste. Telle étoit la mode de l'année passée, et comme ils ont craint que nos jeunes gens ne fissent servir pour cet été leurs habits étranglés de l'été dernier, MM. les artistes ont mis en vogue des habits dont l'ampleur fait le principal mérite. Il est inutile en effet aujourd'hui de s'adresser à un bon tailleur de la capitale pour se faire faire un habit à la mode. Ayez de beau drap couleur carmélite, portez-le au dernier tailleur du plus petit village, dites-lui de vous habiller comme il habille tous les paysans du canton, et vous serez aussi bien mis que le premier élégant de Coblentz ou du bois de Boulogne. D'après ces détails, on devine que les habits du dernier genre ont la taille large et basse, presque pas de collet, des poches apparentes, ornées de boutons : enfin, si cela continue, le portrait d'un jeune homme du bon ton ressemblera totalement à une carricature.

La Robe et les Bottes, tel est le titre d'une autre nouveauté du Vaudeville, qui depuis quinze jours a non-seulement vieilli, mais est entièrement oubliée; cette robe et ces bottes, a-t-on dit avec raison, ne sont que de la vieille fripperie, mal r'habillée, et qui ne redeviendra jamais à la mode. Voici trois couplets sur la danse, qui ont bien l'air d'avoir été faits par un danseur, et non par un poëte :

Air nouveau *de Doche.*

Le deux à deux
Est un pas nécessaire,
Et des amans il peint le nombre heureux,
Tant qu'un troisième à la tête légère

Ne survient pas pour troubler le mystère
Du deux à deux.

Le vis-à-vis,
Enfant de la nature,
En toute danse a des succès suivis.
Mais, dès l'abord, pour que le charme dure,
Il ne faut pas prodiguer la figure
Du vis-à-vis.

Le dos à dos,
En dansant nous retrace
Ces courts instans que l'on donne au repos :
Un pas plus vif lui succède, on s'enlace,
Et la danseuse elle-même rend grace,
Au dos à dos.

Ces couplets là me paroissent être de la mauvaise école ; ce n'est point dans le genre de Piron, de Pannard, de Favart ; ils n'ont ni la franche gaîté des couplets de ces deux premiers auteurs, ni la grâce ou la délicatesse du troisième. C'est du calembourg dans le genre de Brunet, et j'aime mieux ceux qu'il débite journellement au théâtre des Variétés.

Le Centyeux.

Dernièrement, au bois de Boulogne, on comptoit une centaine de brillans équipages. Des groupes de jeunes gens passoient à cheval au galop, dans un nuage de poussière, ce qui n'étoit pas du tout galant. L'orme ni le chêne n'ont encore de feuilles, un seul rang de maronniers, sur le chemin de Bagatelle, donne de l'ombre, et c'est-là que se tiennent les promeneurs. Le terrein n'est rien moins que facile, le gravier offense les pieds délicats de nos Dames, mais qui peut les effrayer quand il s'agit de montrer une parure nouvelle, une jolie figure!

A propos, il me semble que cette année, je rencontre moins de figures jolies que par le passé. En revanche les parures se succèdent plus recherchées les unes que les autres. Les femmes ne se sont jamais tant occupées de toilette ; elles ne rêvent que coupes de robes et formes de chapeaux. Leurs découvertes ne sont pas toutes heureuses, toutes leurs modes ne sont pas à leur avantage, elles ont en ce moment la manie des garnitures, elles en mettent par-tout : aux manches, au corsage, au tablier; elles se ruinent en tulles, blondes, franges et dentelles. Vraiment ce pourroit bien être tout cet étalage qui leur ôte du prix à mes yeux. Que j'aime mieux, dans cette saison, sur-tout, une robe de cambrick, légèrement brodé, ou même de simple perkale sans festons et sans façons aucunes. *La simplicité est la coquetterie du bon goût.*

J'ai vu l'un de ces matins, deux femmes, deux sœurs, je gage, en toile peinte, en toque de paille blanche, en schall de cachemire, en petits souliers fins, tout cela étoit frais et charmant ! Joignez-y un maintien réservé, un regard modeste, une démarche point trop assurée, et vous aurez ce qu'il est assez rare aujourd'hui de trouver. A peine sorties des bras de leurs nourrices, nos jeunes filles déjà minaudent, médisent et dissimulent. A douze ans, c'est à faire pitié, elles s'imaginent qu'on s'occupe d'elles, qu'on leur fait la cour et pour peu qu'elles tombent en effet sous la main d'un étourdi, les voilà pour toujours perdues et malheureuses !

LE RÔDEUR.

Second fragment de LA QUÊTE, *voyage en Rouergue, en prose et en vers, par Venance-Dougados* (1).

. . . .

« Tout en suivant notre voyage,
Je lui (2) dis avec amitié :
« Je ne sais, mon cher; mais je gage
» Que vous êtes mal marié.
— Ah! trop bien! c'est de quoi j'enrage;
Jarnigoi ! quel maudit moment!
Et qu'à mon triste mariage
Je fis un enragé serment.
— Je vous plains de toute mon ame;
L'époux doit toujours être amant :
Sans doute avant le sacrement,
Vous aimiez beaucoup votre femme ?
— Si je l'aimois?..... Falloit la voir
En bavolet, platte chaussure,
Et quelques fleurs pour sa coëffure;
Mettant par fois son fichu noir,
C'étoit un astre en mignature.
Dedans, dehors, l'oreille au guet,
Je songeois toujours à Babet......
Mais, hélas! voici l'enclouure :
Marié! quel fut mon destin?
Je suis bon quoiqu'un peu mutin;
A mes plaisirs si l'on s'oppose,
Je deviens pire qu'un démon.
Quand de vin j'avois pris ma dose
Je prétendois avoir raison ;
Babet prétendoit autre chose,
Disoit oui, si je disois non ;....
C'étoit un sabbat! et pour cause
Je la chassai de la maison.

---

(1) Les *Œuvres de Venance*, publiées par M. Auguste de la Bouisse, vol. in-18 de 250 pages, que nous avons dit se vendre 2 francs chez Delaunay, libraire, au Palais-Royal, ne coûtent que 1 fr. 60 centimes, et papier vélin, 3 fr. 60 cent.

(2) Au domestique Bertrand.

— Tant pis, un peu de patience
L'auroit rangée à son devoir;
Qui ne sait que la complaisance
Sur une femme a tout pouvoir.
— M'est avis qu'auriez fait de même:
Après trois jours de sacrement,
Jarnigoi! j'étois aussi blême
Qu'un pauvre gascon sans argent.
Pour arracher de ma mémoire,
Et Babet, et mon chien d'amour,
Avec Charlot, Jacque et Grégoire,
Je m'en fus boire tout le jour.
Voilà-t-il pas que mon grand diable
Entre, poussant de longs sanglots,
Et bouleverse sous la table
Le vin, les verres et les pots.
Je fus choqué de l'impudence:
Les Bertrand n'ont jamais rougi;
Mais, sans respect pour l'assistance,
Elle m'apostropha, jarny!
Un soufflet,..... même en ma présence (1). »

Dans l'article sur le *Bois de Boulogne*, page 187 du N.° du 30 avril, on lisoit: *Si vous l'aviez su Comme celle que je regrette*, il faut: *Si vous l'aviez Connue celle que je regrette!*

Cette erreur vient de ce que l'imprimeur ayant lu sur le manuscrit, *Comme*, au lieu de *Connue*, et ne trouvant plus de sens, a ajouté le mot *su*.

Troisième fragment de LA QUÊTE *du père Venance.*

. . . .

« L'infortuné Bertrand auroit bien voulu le lendemain éviter le village de Condamines. La peur étoit peinte sur sa figure; je le crus atteint d'une terreur panique. La démarche incertaine, le regard effaré, il me précédoit de quelques pas.

Déjà nous entendions les poules du village
Appeler à grands cris les coqs du voisinage;
Déjà du maréchal le marteau raisonnant
De ses coups inégaux frappoit notre tympan:
Des cris effroyables
Traversent les airs;
Je crois voir les diables
Sortir des enfers.
On frappe, on se mêle;
Les ongles tranchans
D'un héros femelle

(1) Imitation de Racine (scène 5.me, acte 2.e des *Plaideurs*.)

Sillonnent les rangs,
Et le sang ruisselle
Sur les combattans.

C'étoit à Bertrand qu'on en vouloit : sa femme, prévenue de son arrivée, s'associe un bon nombre de *bonnes amies*, et lui burina la figure, en lui rappellant énergiquement la scène qui précéda leur divorce.

Hué, berné, souffleté, nasardé,
Bertrand se défendant d'une sotte manière,
De tous côtés bravement gourmandé,
Faillit en ce moment voir son heure dernière.

Je le tirai des mains du terrible escadron, pâle, défait, meurtri, barbouillé de sang et de poussière, tel qu'Hector se montra à Priam lors du siège de Troye. Soit désespoir, ou reste de colère, Babet parut vouloir s'élancer sur moi ; son air résolu me fit faire trois pas en arrière.

Et moi qui, grâce au ciel, me pique de courage,
Je ne vis qu'en tremblant ses ongles et sa rage ;
Et bonnement déployant les deux doigts,
Je fis sur elle un grand signe de croix.

. . . .

Il étoit tems que je songeasse à finir ma tournée . . . . Je me repliai vers Lacaune. . . . . M. de Pateau m'accompagna chez M.me de Godric. Entourée de ses demoiselles, elle leur donnoit des leçons sur le charme heureux qui naît de la vertu réunie à l'art de plaire. M.lle Sophie me retraça, aimable vicomtesse, votre air noble, votre démarche aisée et imposante. Ornée comme vous, des charmes de la figure, elle y joint votre finesse d'esprit et votre aimable douceur.

De sa bouche vermeille un sourire ingénu
Pour toujours a fixé le plaisir sur ses traces ;
Elle donne à l'amour la voix de la vertu,
A la vertu la démarche des grâces. »

~~~~~~~~~~~~

Fragment du Voyage de Carcassonne à Paris.

L'auteur de ce voyage, jusqu'ici inédit, est le même Venance, devenu adjudant à l'armée des Pyrénées-Orientales.

« Par d'injustes soupçons, on m'enchaîne, dit-il ; mais le patriotisme est surveillant, tout lui fait ombrage......

J'allois me rétablir au sein de ma famille, lorsque je fus arrêté et traduit au Castillet de Perpignan. J'y restai longtems
~~~~~~~~~~~~

oublié.... Enfin, après des délais infinis, et des difficultés de tout genre, on me transféra à Carcassonne, lieu de ma naissance. C'est de là que je suis parti pour Paris, à six heures du matin, le 10 octobre 1793.

. . . .

Castelnaudary.

.... Placé dans un tombereau sur quelques brins de paille, je traversai Castelnaudary dans toute sa longueur. Les rues étoient bordées d'une foule avide de tous les genres de spectacles; j'étois traîné à pas lents, pour que rien n'échappât à mon malheur....

Toulouse.

.... J'entre dans la Maison Commune, qui portoit fièrement le nom antique de Capitole; je lis une inscription en lettres d'or; elle promet des couronnes aux jeunes poëtes. Hélas! je me présentai autrefois dans la carrière. L'élégie de *l'Ennui* y mérita l'indulgence de mes juges. Au milieu de quelques applaudissemens, mon nom fut répété dans cette salle, où tant de noms reproduits sur le marbre, triomphèrent de l'oubli. Je m'enivrois alors de douces espérances... Aujourd'hui quelle différence! Mais la nature (1), qui me prépara tant de revers, me donna une ame capable de n'en pas être ébranlé......

Pompignan.

C'est ici qu'un philosophe, que Le Franc oublia, dans la culture des lettres, les soucis de la magistrature et la haine qui s'étoit attachée à ses lauriers. Combien Voltaire m'eût paru plus grand, si du faîte de la gloire où l'avoit porté son génie, il ne fût point descendu, aux yeux de l'Europe, dans l'arène des gladiateurs littéraires. Est-il donc dans l'essence de notre misérable espèce de s'entre-déchirer toujours?

. . . . . .

Caussade.

Dans quelle noire prison me jetez-vous? Je n'y découvre que quelques misérables couchés sur du chaume pourri. O humanité!... Mais le geolier vient me retirer de cette espèce de tombe; il veut que je me délasse de mes fatigues; il veut me faire oublier mes peines. Je le suis, ému de surprise et de

(1) Je n'ai pas osé effacer le mot *nature*, que celui de *providence* devroit remplacer. Venance le savoit bien; mais la crainte avoit taillé sa plume, et il croyoit avoir besoin pour se sauver de ce langage philosophique. (Note de M. de la Bouisse.)

reconnoissance. Me voilà auprès de sa famille. Une jeune mère étoit empressee autour du lit de son enfant malade. Quel regard que le sien! Elle sembloit vouloir aspirer la maladie de cet être souffrant. Non rien n'égale la tendresse maternelle. »

. . . .

MODES.

Tous les jours les capotes blanches, les chapeaux de taffetas rose, lapis, vert tendre, et les chapeaux de paille jaune deviennent plus grands : tous les jours aussi, l'emploi des garnitures frisées devient plus fréquent. Quant aux fleurs, il y a à-peu-près un nombre égal de cordons de tulipes, de renoncules, de guirlandes de giroflée et de fleurs des prés. Le lilas se porte tantôt mêlé avec des épis verts, en guirlande, tantôt en brins détachés. La mode des longues mèches de cheveux, pendantes à droite et à gauche, revient. A l'instar d'une habituée des Tuileries, plusieurs femmes ont adopté un bandeau de velours noir, qui passe obliquement sur leurs cheveux et sur une partie de leur front. Aux brodequins feuille morte, bois, ont succédé des brodequins nankin; aujourd'hui l'on porte des brodequins verts. Les bas brodés à jour sur le coude-pied sont de mode, en coton comme en soie. Il n'est plus question pour ces dames de bas rosés. Quelques merveilleux ont paru aux Tuileries avec des bas de soie d'un blanc bleu. Non-seulement une robe du matin doit être très-courte, mais elle doit mouler les hanches. Petit fichu de soie effilé et capuchon de mousseline s'associent volontiers. Outre les rubans ombrés, il y a des taffetas mille raies, ombrés, dont on fait des capotes et des robes. Depuis cinq jours le collet noir des habits d'homme a été encore étreci, la forme des chapeaux est devenue plus basse, et l'on s'est avisé de faire des revers aux gilets. Dimanche, à l'ouverture de Tivoli, l'on a remarqué des schalls-fichus en dentelle noire et des capotes vert pré, doublées de rose, dont la passe ample et par-tout recoquillée se prolongeoit jusque sur la nuque; mais ces costumes n'appartenoient point aux modes françaises : il y avoit dans cette nombreuse et brillante réunion, beaucoup de dames étrangères. Une nouvelle étoffe brochée, pour gilets, s'appelle Ecossaise, parce que dans les rayures, soit en long, soit en travers, il y a cinq ou six couleurs. Cette étoffe se trouve dans la maison Ybert.

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1057.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre, n°. 183, près le boulevart, à côté du café. Les abonnem. datent du 1.er ou du 15.*

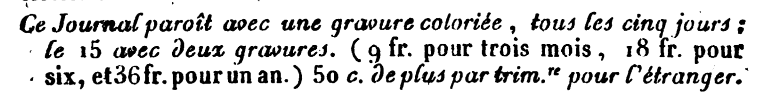
(1057)



Chapeau de Paille d'Italie, orné de Liserés et d'une Echarpe.
Fichu à trois Collets et à fraise.

N.° 26. (Quatorzième Année.) 10 Mai, 1810.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.


Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15 *avec deux gravures.* (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim.*re *pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4°. oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1810 *comprendront les N.*os 313 *à* 331.

PARIS.

Ce 9 Mai, 1810.

On entend dire à une femme qu'elle va acheter une robe en toile peinte, et qu'elle ne veut porter pendant tout l'été qu'une petite robe en toile pour sa toilette du matin : d'après cela, l'on croiroit qu'elle consulte moins son goût que l'économie, et que, revenue de sa passion pour de coûteuses bagatelles, elle n'aime que le simple et le solide. Autrefois en effet, nos plus grandes dames n'avoient pour leur négligé que des *pet-en-l'air* ou des *casaquins* d'indienne; mais cette indienne fortement tissue, et bien teinte, duroit toute la vie; le dessin à grands ramages, souvent sur un fonds noir ou brun, pour masquer les taches, ne varioit jamais, et le simple casaquin de négligé se léguoit de postérité en postérité comme la robe de gros-de-tours destinée à la grande toilette. Aujourd'hui au contraire, et le fonds et le dessin de la robe durent à peine huit jours. Avec cent francs vous habillez de pied en cap la plus jolie femme de Paris; nos pères, pour habiller leurs chastes moitiés, pour leur composer un bel et bon trousseau, se mettoient en dépense, se gênoient peut-être une année dans leur vie; aujourd'hui nous faisons de petits achats sans conséquence, nous épargnons chaque jour en achetant des drogues à bon marché, et d'épargne en épargne, nous nous ruinons.

L'Auberge dans les Nues : tel est le titre de la dernière pièce jouée au Vaudeville, où l'on nous offre la petite revue des grands ouvrages qui ont paru depuis peu. Cette pièce, autrement dit, est une parodie de *Fernand Cortès*, de *Brunehault*, de *Joseph*, de *l'Alcade de Molorido*, de *Cendrillon*, du *Secret du Ménage*, etc. etc., on n'a oublié que les ouvrages donnés au Vaudeville qui peut-être prêtoient plus à la parodie que les ouvrages estimables que nous venons de citer : mais le chat a des griffes avec lesquelles il ne s'égratigne jamais, et le Vaudeville est un enfant qui casse les vîtres de son voisin sans craindre les représailles. Etre faible, en effet, quand il dit quelques malices, il fait sourire ; quand il pousse plus loin la méchanceté, on hausse les épaules, et l'on ne prend pas garde à lui ; voilà de quoi le petit bonhomme enrage. Quant aux auteurs de la pièce nouvelle, un plaisant a dit avec raison : sans être montés bien haut, ces petits messieurs se sont perdus *dans les nues*.

Les doigts d'une jolie femme et le cordon de montre d'un petit-maître sont comme l'écharpe d'Iris, brillans de mille couleurs. Ces messieurs et ces dames portent en bagues ou en cachets tant de diverses pierres montées, qu'on pourroit faire un cours de minéralogie sans sortir d'un salon. On pourroit aussi y apprendre la science des hyérogliphes, car les topazes, les améthistes, le rubis, l'opale, le brillant ne sont pas placés côte à côte, pêle mêle sans dessein : on voit à la bague d'Aramynthe qu'elle a de la constance jusqu'au bout des doigts; que le vieux Oronte a encore de l'amour sur son cachet; que Florville affiche le mystère, et que Cydalise en est au souvenir. Mais tous ces hyérogliphes sont pour la plupart trompeurs; il en de ces devises qu'on porte, comme des enseignes élevées au-dessus des magasins, c'est la dernière chose à laquelle il faille se fier.

Le Centyeux.

Les Tuileries.

C'est, de deux à quatre heures, dans les allées à droite, que se rendent nos jolies femmes et nos jeunes gens les plus recherchés, on est vraiment frappé de l'élégance et de la grâce de tant de personnes. Ailleurs et dans le nord sur-tout, il régne, à la promenade, dans les villes les plus importantes, une symétrie, une gravité, une pruderie tout-à-fait ennuyeuses. A peine on se salue, on ne se parle point, on ne se regarde

guère ; je ne sais trop pourquoi l'on sort. Ici, voyez au contraire quel mouvement, quelle urbanité, quelle aimable aisance ! Au pied de chaque arbre, sont des groupes d'un esprit différent sans doute, mais qui tous ont un même intérêt, un même but, le plaisir ! Là, se racontent quelques piquantes anecdotes ; plus loin, ce sont de tendres propos. Tour-à-tour on court et l'on s'assied, on s'accuse, on se défend, on se prend, on se sépare, on critique et l'on est critiqué, tout cela sans fiel, sans amertume, sans conséquence. Ah ! vive Paris, et son indépendance et ses mœurs faciles !

LE RÔDEUR.

La comtesse Amélie de Boufflers tourmentoit souvent une demoiselle anglaise qui demeuroit chez sa belle-mère ; l'autre lui répondoit quelquefois assez sèchement : « Mademoiselle, vous êtes bien orgueilleuse » lui dit un jour la comtesse. — « Vous vous trompez, Madame, lui dit l'anglaise, je ne suis que fière. » « Quelle différence faites-vous donc entre les deux ? » lui demanda la comtesse. « Madame, *l'orgueil est offensif, et la fierté est défensive.* Cette distinction si juste, faite par une étrangère, manqoit aux synonimes de l'abbé Girard.

J'ai entendu feu M. le prince de Conti faire une observation également juste à un homme de l'académie française ; ce n'étoit rien moins que le célèbre Diderot. Je l'avois amené chez ce prince qu'il desiroit de remercier, en personne, d'une pension qu'il lui avoit accordée. Le prince nous reçut au lit ; mais en deux minutes l'homme de lettres se mit si bien à son aise avec son altesse, qu'il se trouva assis sur le lit, et les voià à discuter sur les affaires politiques qui agitoient alors le parlement de Paris (c'étoit dans l'hiver de 1776). Le prince y jouoit un rôle distingué, et s'opposoit avec chaleur aux mesures des ministres du roi. Monseigneur, dit Diderot, il paroît que vous êtes bien *entêté* (il avoit dessein de le louer). Alte-là, M. Diderot, répondit vivement le prince, ce mot n'est pas dans mon dictionnaire : *entêté* veut dire opiniâtre pour le mal, et *ferme* est opiniâtre pour le bien. N'est-ce pas *ferme* que vous vouliez dire ? Diderot, sans être embarrassé, convint que la distinction étoit juste.

Le docteur Rogertson, médecin écossais attaché à l'impératrice de Russie, allant de Pétersbourg en Ecosse, passa par Paris vers l'année 1786. M. Necker, malade depuis quelque temps, désira le consulter : le docteur nous dit ensuite qu'il n'avoit apperçu autre chose en lui qu'*une ambition rentrée.* Ce mot est fort joli pour un étranger, s'il est de lui pourtant ; car on a prétendu que le docteur Tronchin en avoit dit autant de M. Turgot.

La cour de Vienne est la plus brillante et la mieux composée qu'il y ait en Europe. J'y ai vu plusieurs princes souverains, des frères de Rois et d'Electeurs au service de l'Empereur, sans compter plusieurs grands seigneurs, comme les princes de Lichtenstein, Estherhazy, d'Ausberg, Colloredo, et autres, qui, par leur rang et leurs richesses, sont les plus grands sujets qu'aucun autre souverain puisse compter parmi ses courtisans. La société y est extrêmement amusante et très-propre à former un jeune homme. Pendant un an que j'y ai été, j'ai remarqué que les jeunes Anglais y perdoient leur air gauche, et les jeunes Français leur fatuité : c'est que les femmes y sont aimables, spirituelles et bonnes. Avec ces qualités elles ne peuvent manquer de plaire; elles veulent bien prendre la peine de corriger ces défauts naturels aux jeunes gens, et le font de manière à ne pas les rebuter.

Le chevalier Gatti, habile médecin, disoit un jour au grand duc de Toscane : quand on est malade, c'est une dispute entre le malade et la maladie; on appelle le médecin, qui vient, les yeux bandés, un bâton à la main, pour terminer la querelle. S'il frappe sur la maladie, il guérit le malade; s'il frappe sur le malade, il le tue.

Mémoires d'un voyageur qui se repose, par Dutems, ouvrage imprimé à Paris, chez Bossange, en 1806.

Extrait d'une notice historique sur M. Cavendish, chimiste et physicien anglais, associé étranger de l'Institut de France, mort à Londres dans le mois de mars 1810.

« ......On conçoit que de si belles et de si importantes recher-cherches peuvent bien occuper une vie entière et la rendre honorable indépendamment des hazards de la fortune. Cependant, comme on aime à connoître toutes les particularités qui concernent les hommes célèbres, il faut bien raconter aussi que vers l'âge de quarante ans, M. Cavendish avoit éprouvé un évènement qui auroit pu mettre la philosophie et la modération à bout, dans une ame où elles n'auroient pas été si bien enracinées. Un de ses oncles qui avoit été général outre mer, étant revenu de ses courses, trouva mauvais que sa famille l'eût tant négligé, et pour l'en dédommager, il le fit en mourant, héritier de toute sa fortune qui se montoit à plus de cent mille écus de rente; de sorte que M. Cavendish se trouva de beaucoup le plus riche de tous les savans, et probablement aussi le plus savant de tous les riches. Alors ses parens recon-

noissant son mérite, voulurent se rapprocher de lui, mais il ne changea nullement son genre de vie ni ses liaisons. C'étoit et ce fut toujours le simple M. Cavendish. Il étoit d'une simplicité vraiment originale dans sa mise et dans ses manières. Rien ne lui étoit plus à charge que les domestiques et le tracas d'une maison ; aussi tout alloit chez lui par des loix presque aussi constantes que les mouvemens des corps célestes : tout y étoit réglé d'avance par des formules si exactes qu'il n'avoit jamais besoin de s'en occuper. Ses domestiques étoient comme des automates, et sa maison comme une montre qui n'auroit jamais besoin d'être remontée. Ses habillemens ne changeoient jamais de forme, ni de couleur ni de matière. Constamment habillé de gris, on savoit d'avance par l'almanach, quand il falloit lui faire faire un habit neuf, de quelle étoffe il falloit le faire; ou si par hazard on oublioit l'époque de cette mutation, il n'avoit besoin pour la rappeler que de proférer ce seul mot *le tailleur*. Tout le reste de sa manière de vivre n'étoit ni plus compliqué ni plus dispendieux. Cet homme qui dépensoit si peu pour lui-même étoit d'une générosité vraiment royale pour les sciences et pour la bienfaisance secrette. Il avoit formé une bibliothèque immense et parfaitement choisie qui étoit au service des savans et de toutes les personnes curieuses d'acquérir de l'instruction. Il avoit fait faire pour cela des cartes d'entrée toutes imprimées, les unes portant la simple permission de travailler sur les livres, d'autres de les emporter chez soi, suivant l'objet et les personnes; mais afin de n'être pas dérangé par les lecteurs, il avoit placé sa bibliothèque à deux lieues de sa résidence, dans le quartier où elle pouvoit être le plus utile aux savans. Il y envoyoit chercher les livres dont il avoit besoin ; il en délivroit un reçu, et les rendoit ensuite avec la plus grande exactitude. Noble et admirable désintéressement qui alloit jusqu'à le rendre scrupuleux à partager un bienfait public dont lui-même étoit l'auteur.

Avec cette simplicité et cette bonté de caractère, M. Cavendish ne s'étoit jamais marié; quelques chagrins qu'il avoit éprouvés autrefois dans ses projets d'établissement, l'avoient détourné pour toujours du mariage...... Il est mort à l'âge de 77 ans..... »

Second fragment du *Voyage des Prisons*, par Venance.

Crezensac.

. . . .

Ma triste et secouante charrette est obligée de s'arrêter. Que faire dans cet intervalle ? m'abreuver de ma situation. Mes gardes sont-là; ils mangent, ils boivent, ils s'égayent par des bons mots, et même par des querelles ; et moi en butte aux regards des curieux et des indiscrets, sans oser ni lever, ni reposer les yeux sur personne, je suis plongé dans un morne

silence. Je vois par-tout des mères, des enfans et des familles heureuses; et la mienne, ô ciel! la mienne!....... Vieillard cassé par l'âge, les travaux et l'infortune, ô mon père! vous qui m'avez tant aimé; vous qui n'entendiez jamais parler de votre fils sans orgueil, vous gémissez aujourd'hui...... ô idée qui me tue! et toi, ma sœur, te voilà chargée d'une bien grande dette; tu dois payer à nos malheureux parens les soins qu'ils te donnèrent, et ceux qu'ils me donnèrent. Ah! remplis bien cette double tâche. Tu touches à l'âge où les passions combattent la vertu : ô ma chère, ô ma tendre, ô ma bonne amie, ne trompe point notre espérance.... Tu pleures sur mes maux, famille infortunée! tu pleures! et moi j'inonde de larmes le papier sur lequel je verse à la hâte les expressions de ma douleur.....

Brives-la-Gaillarde.

J'entre dans cette jolie ville au milieu d'une multitude immense; je cherche en vain dans tous les regards celui de la bienveillance; je ne vois par-tout qu'une curiosité avide, qu'un stupide empressement...... J'étois sur des charbons ardens, lorsqu'un jeune homme perce la foule, et me presse contre son cœur à plusieurs reprises. Je n'ai jamais tant senti les charmes de l'amitié : je la voyois telle que je la sens, tendre, prévenante, et sur-tout courageuse. L'amitié, si elle ne sacrifie jamais rien, n'est que de l'égoïsme. C'est ainsi que tu pensois, c'est ainsi que tu sens, ô Serres! mortel généreux, tu n'as pas craint de venir à moi, d'embrasser un malheureux dans les fers, et de m'appeler ton *ami*. Tu as bravé, sans crainte, l'étonnement des uns, les sarcasmes des autres.... quel souper nous avons fait ensemble! Ce n'étoit pas le pain des douleurs que je mangeois........ Je me suis surpris des mouvemens de vengeance, moi qui aimerois tant à pardonner.....

Mais qui a pu me faire changer et me rendre à moi-même? C'est que le bonheur rend humain : je n'ai pas été *transféré* de Brives à Uzerche; non, j'ai fait une promenade délicieuse. Des littérateurs aimables sont venus m'accompagner; leurs douces paroles, leur conversation instructive jettoient des fleurs sur ma route. Mazas, Montouzet et Serres (1), tous les trois professeurs, marchoient à la tête de ce cortège honorable.

. . . .

Limoges.

La *maison d'arrêt* étoit, pour ainsi dire, désorganisée; le concierge et toute sa famille étoit en arrestation. Je voudrois que ceux dont le métier est de tourmenter les malheureux, le fussent à leur tour. Le mal apprivoise les tigres, ou du moins les dompte. L'intérêt personnel, qui adoucit les hommes barbares, fait ce

(1) Ex-doctrinaires, aujourd'hui professeurs à Sorèze.

que ne pourroit l'humanité. Je n'ai jamais entendu parler avec autant de force contre le despotisme des hommes puissans et le régime des prisons, que par le geolier emprisonné. Il me sembloit voir Denys à Corinthe déclamant contre la tyrannie.

Bessine.

En arrivant, l'honnête gendarme Besse m'a remis à son camarade Vacheri, qui, après quarante-neuf ans de service, n'a reçu ni grades ni bienfaits. Il m'a mené dans sa modeste maison; une foule de bonnes femmes y passoient la veillée. Une d'elles fixa sur-tout mon attention; c'étoit MAYONNETTE, l'une des filles du gendarme. Elle avoit tout réuni; une belle taille, de la fraîcheur, une douce physionomie et dix-neuf ans. On m'offrit à souper. Je passai une soirée agréable, et lorsque le monde se retira, le vénérable Vacheri me conduisit dans la chambre qui m'étoit destinée. Une petite fille nous suivit; elle jetta sur moi un regard; elle prit un cadenas. *Tenez*, dit-elle à son père, *voilà le cadenas*. Ce cadenas et ce coup-d'œil me firent pâlir. Une sueur froide s'empara de mon corps. J'allois tendre mes bras, ... lorsque Mayonnette appella son père. Il descendit, et me laissa livré aux sombres idées de mon imagination. *Mon ami*, dit-il en remontant, *je ne veux point vous mettre des fers; mais, songez que je m'expose, que j'ai une nombreuse famille, et que si vous fuyez je suis perdu*. Je ne pus lui répondre; je n'étois plus à moi; mais je lui serrai la main si énergiquement, mon silence fut si éloquent, qu'il se retira en disant: *Bon, bon*.
.... Quand Vacheri me quitta à Arnac, il me fit promettre de passer chez lui à mon retour, et d'aller lui demander un asile.

. . . .

Indreville (aujourd'hui *Chateauroux*).

Quelle scène m'attendoit à Indreville!..... J'arrivais: le concierge entendant mon nom dans l'écrou, me regarde en fronçant le sourcil, et me dit d'un ton brusque: *Je connois ton nom, n'est-ce pas pour toi çà?* Je me précipite sur la lettre qu'il me présente; elle étoit de ma mère. Je la baise; je l'ouvre avec transport, le concierge me parloit, je ne l'entendois pas, je ne l'écoutois pas; je n'étois plus en prison; j'étois transporté au milieu de ma famille; je voyois leurs regrets, je partageois leurs espérances.... Mais, hélas! cette consolante illusion me quitta bientôt; je venois de rêver,.... et je me retrouvai en prison;.... du moins j'avois reçu des nouvelles de ma mère..... »

C'est pour le soulagement de la mère de Venance que M. de la Bouisse a fait imprimer le volume que nous annonçons. Il ne coûte que 36 sols, chez Delaunay, libraire, au Palais-Royal.

« Venance étoit bien fait, bien tourné; mais d'assez petite taille. Il avoit une figure très-agréable; il étoit brun; son air étoit spirituel, son regard très-animé, sa voix forte, sonore; son geste plein de feu. »

Les Affinités électives, roman de Gœthe, auteur de *Werther*, traduit de l'Allemand; 3 volumes in-12, prix : 6 fr., et port franc, 7 fr. 60 centimes; à Paris, chez L'huilier, libraire, rue Saint-Jacques, n°. 55.

Les Quatre Napolitains, par R. Faucquer, auteur d'*Ambrosio*; 2 volumes in-12, figures; prix, 3 francs 60 centimes, et, port franc, 4 fr. 60 c.; à Paris, chez Guillaume, imprimeur-libraire, rue de la Harpe, n°. 94, ancien collège d'Harcourt.

Recueil des *Causes célèbres*, et des arrêts qui les ont décidées; rédigé par Maurice Méjan, avocat en la cour de Cassation et au Conseil des Prises; N°. 39, Mai 1810.

Cet ouvrage paroit le premier de chaque mois, par cahier d'environ 112 pages, format in 8°. Le prix de la souscription pour l'année est de 22 francs pour Paris, de 25 fr. pour les départemens, et de 28 fr. pour l'étranger.

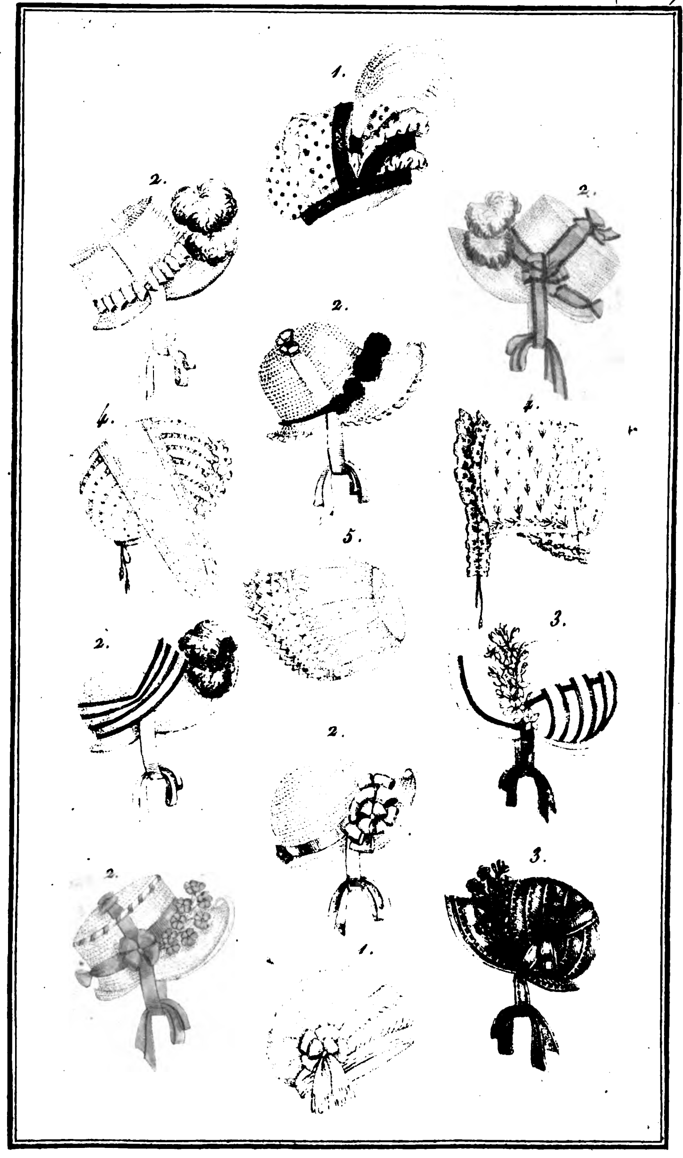
On souscrit chez Lahn, commissionnaire en librairie, rue du Coq-St.-Honoré, n°. 4, à Paris.

MODES.

Le jaune jonquille, très-rarement employé depuis longtems, est aujourd'hui une couleur en crédit : on voit, depuis quelques jours, beaucoup de chapeaux de ce jaune. Le gros vert est aussi d'un usage fréquent. Au surplus, c'est du jaune-paille, rayé de vert, ou, ce sont des capotes de perkale, des chapeaux de paille. Sur les capotes de perkale, les ruches, tant on en voit, semblent être un accompagnement obligé. Coques de rubans et bleuets alternent dans la guirlande qui figure sur quelques chapeaux de paille. Coques amaranthe et giroflée et amaranthe se voient fréquemment. Presque tous les rubans jaunes ont des liserés rouges; les rubans gros vert, des liserés paille; et les rubans amaranthe, des liserés blancs.

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1058.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, n°. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les abonnem. datent du* 1.er *ou du* 15.



1, Toques parées. 2, Chapeaux de Paille. 3, Chapeaux de Gros de Naples.
4, Cornettes de Mousseline Brodée. 5. Toquet de Tulle.

N.° 27. (Quatorzième Année.) 15 Mai, 1810.



JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15 *avec deux gravures.* (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim.*re *pour l'étranger.*

PARIS.

Ce 14 Mai, 1810.

Tous les Théâtres préparent des pièces nouvelles, et sont, comme on dit, en attendant; mais les uns attendent avec plus de patience que les autres. *Les États de Blois* sont la première tragédie qui sera jouée aux Français, et la Comédie Française a bien besoin, je crois, de l'ouverture des *États de Blois*, pour remonter ses finances. Le Vaudeville languissant s'est un peu ranimé depuis qu'il donne son *Auberge dans les Nues.* La curiosité procure quelques voyageurs à cette auberge, mais l'hôte en est si mauvais ou si méchant, comme on voudra, qu'il finira par chasser bientôt tous les chalans. Franconi a beau jeter de la poudre aux yeux, son Cirque est vaste, son cerf étonnant, ses chevaux prodigieux, il ne manque à ses bêtes que la parole et à son théâtre que d'être plus connu. L'Opéra-Comique, grâce à *Cendrillon*, brave tous les événemens; le Vaudeville a promis à *Cendrillon* l'immortalité, mais *Cendrillon* donne à l'Opéra-Comique beaucoup d'or; et les acteurs, comme les procureurs, comme la plupart des gens, aiment mieux profit que gloire. Au reste, chaque Théâtre a son tour, c'est aujourd'hui celui de Feydeau; *Cendrillon* est une autre *Fanchon*, un second *Figaro*, un *Dumollet*, je veux dire quant aux recettes.

Il y a beaucoup de couleurs à la mode : le jaune, le verd, le lilas, le bleu; on trouve les sept couleurs primitives rassemblées presque par-tout où l'on voit un cercle de sept à

huit femmes. Mais la couleur dont la mode durera toujours, celle qui caractérise le goût et la propreté, celle qui dure le plus, celle qu'à peu de frais on rajeunit le plus aisément, c'est le blanc, et le blanc est sans contredit pour le négligé la couleur la plus distinguée et la plus élégante. Quelques femmes coupent leur robe blanche d'un chapeau, de souliers, d'une ceinture ou d'un fichu de couleur tranchante; ce sont les dames qui ne sont qu'à demi au courant : les élégantes par excellence, qui ne marchent que par ennui d'être toujours voiturées, portent avec une robe blanche, une capote blanche, une ceinture pareille, des souliers blancs et une ombrette de perkale : c'est-là le vrai genre. Ce costume est l'image de la pudeur. Une femme, ainsi vêtue ressemble à la vertu sans tache.... lorsqu'un fiacre malhonnête ou maladroit n'est pas passé trop près d'elle; mais gare au pavé de Paris, il est glissant et dangereux; et pour jouer le rôle de la vertu, il ne faut pas faire beaucoup de pas dans les rues de la capitale.

Le Centyeux.

O Delphine ! il y a trois jours, si glorieuse !.... Ton fils, sa beauté, sa fraîcheur faisoient envie à toutes les mères. Hélas ! vers le soir les roses de son visage se sont flétries, sa poitrine s'est oppressée, ses bras tombent languissans, d'une voix foible, il se plaint et désormais l'art n'ose plus se promettre de le conserver à sa mère !.....

Je la vois cette jeune femme, éplorée, éperdue, elle saisit la main de son enfant trop cher, elle lui parle, elle l'interroge, il répond avec peine et bientôt il ne répond plus. — « Ah ! mon fils, mon fils, s'écrie-t-elle, toi qui seul » me restois, qui me tenois lieu de tout au monde, faut-il » craindre de te perdre ? Le perdre, grand Dieu ! Ah ! cette idée » ne peut entrer dans mon cœur, toutes mes forces la repous- » sent, il faut que j'espère ou que je meure. » — Pauvre enfant, ses yeux se tournent vers sa mère, il semble qu'il la remercie de son amour et qu'il veut calmer sa douleur. Rien ne la calme, rien ne la rassure, le ciel même ne lui inspire plus assez de confiance, ah ! qui pourra lui rendre son fils ? à qui faut-il adresser des vœux ? ames sensibles, priez.....

A l'instant où j'écris, que d'infortunés dans cette ville immense ! A toute heure la mort frappe à la porte de ces vastes édifices; le frère est séparé de la sœur, le jeune amant de sa maîtresse adorée, le fils pieux est privé de son père..... Gens du monde, cessez vos jeux, courez près de vos proches.

Les hommes, par tant de maux qui les assiègent, ne devroient-ils pas s'instruire à tendre à chacun une main secourable. Loin de là, ils se fuient les uns les autres, ou ne se rapprochent que pour se déchirer, et cette pensée que la mort viendra tous un jour les réunir, ne leur apprend point à s'entr'aider dans le pénible voyage de la vie.

***

Charles Barimore; avec cette épigraphe :

> De desseins en desseins et d'erreurs en désirs,
> Les mortels insensés promènent leur folie;
> Dans des malheurs présens, dans l'espoir des plaisirs,
> Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.
>
> Voltaire.

Volume grand in-8.°, de 189 pages, prix : 4 francs 50 centimes, à Paris, chez Renard, libraire, rue Caumartin, n.° 12.

Rien de plus simple que l'action de cette histoire; car c'en est une, les noms seuls ont été changés. Charles quitte l'Angleterre, sa patrie, à l'âge de seize ans, pour accompagner en France un jeune Français, Paul de Moléar, avec lequel il avoit étudié à l'Université d'Oxford. Accueilli dans la famille de Paul, Charles se lie à sa destinée, et sort de France avec elle, à l'époque de l'émigration. Il voyage d'abord en Suisse, puis en Italie; visite Bologne, Florence, Rome, qu'une épidémie le force de quitter; fréquente à Naples les artistes et parcourt les environs.

« J'avois ainsi passé, dit Charles, près d'une année dans cet état d'oisiveté qui précède les impressions fortes qu'elle a fait désirer; j'éprouvois un besoin de changement, une inquiétude vague; je cherchois le bonheur, parce qu'un pressentiment puissant m'annonçoit que j'étois au moment de le saisir. Toujours trompé dans mon attente, je m'en serois peut-être fatigué si mes recherches n'eussent été elles-mêmes une source de jouissances pour moi......

L'Italie voyoit alors avec plus d'admiration que de terreur les premiers succès de cet homme, devenu depuis le dominateur des maîtres du monde. Milan lui avoit ouvert ses portes, Arcole et Lodi étoient témoins de sa valeur audacieuse; l'Univers dont il alloit changer les destinées, s'étonnoit déjà de son infatigable activité.

Ce fut à cette époque que le hazard me fit rencontrer, dans l'isle de Procita (1), une jeune fille, dont la beauté naïve eut un attrait bien plus puissant sur mon cœur que les talens d'Anna Baldi (2). J'avois été seul à Procita; je m'étois oublié dans cette isle, peuplée jadis par une colonie grecque, et qui en conserve des titres certains dans son langage, son costume et sa physionomie. Surpris par le mauvais temps, assez loin du bourg, j'allai me réfugier chez un pêcheur dont la maison isolée, recouverte en entier par une treille, est adossée à un rocher qui la défend contre l'ouragan; un bois d'oliviers la protège contre l'ardeur du soleil, une pelouse assez fraîche lui sert de pérystile.

C'étoit-là que se jouoient de jeunes filles qui m'étonnèrent

---

(1) A trois lieues de Naples.

(2) La plus célèbre écolière de Cimarosa, jeune fille, charmante, peintre, poëte et musicienne.

quand elles se levèrent pour me recevoir. L'une d'elles entr'autres, c'étoit l'aînée qui avoit alors dix-sept ans, me sembla plutôt la Psyché de Phidias, animée depuis peu par un souffle de vie, que l'enfant d'un pêcheur. J'essaierois aussi inutilement de peindre ma surprise, que le charme subit qui s'empara de mon ame; ce premier instant ne s'effacera jamais de ma mémoire. Ces moindres détails y furent empreints en traits de feu; je vois toujours Nisieda telle qu'elle me parut alors. Ses cheveux noirs, tressés autour de sa tête et retenus par une épingle d'argent, ses traits si nobles, si délicats, si réguliers, cette taille souple et élevée dont la grace étoit trahie par une simple tunique, ses bras nus jusqu'à l'épaule (1) qui sembloient destinés à répandre le lait et les fleurs sur l'autel des sacrifices, ses discours, sa démarche, sa politesse facile et naturelle annonçoient une éducation plus soignée que celle de toutes ses compagnes.

.... La pluie cessa; les jeunes filles dansèrent le soir sous la treille au son du tambour de basque. Nisieda n'avoit qu'une sœur moins âgée qu'elle. On se sépara après un souper très-frugal, et je passai la nuit sur un lit formé avec des voiles de leur bateau. Je me levai au point du jour...... Une mélancolie religieuse, reconnoissante, remplissoit tout mon être.... Je sentois que j'avois enfin trouvé ce que je cherchois avec tant d'ardeur; mon sort étoit fixé, le moment d'aimer étoit arrivé pour moi.

Ce fut alors que la fille de Procita, pure et fraîche comme la vapeur matinale, vint timidement m'apporter du lait, des coquillages, du pain noir. Son embarras étoit extrême. Elle s'assit près de moi; dans l'excès de son émotion elle feignit de regarder ailleurs, et, pendant qu'elle détournoit la tête, j'esquissai promptement son profil qui sembloit être le modèle d'une médaille gracieuse d'Éphèse ou de Ténédos. Peu à peu elle se rassura, se reconnut même dans mon dessin. Quand elle sourit, quand son regard perça ses longues paupières noires et s'arrêta sur moi, son visage prit une expression céleste. Elle parla, et le son de sa voix, si bien en harmonie avec ce qui m'agitoit, avec tous les objets qui m'entouroient et m'avoient frappé, cette voix acheva de me ravir. Je jure que, depuis ce moment, aucune autre n'a pénétré jusqu'à mon cœur. J'appris son nom, je sus qu'elle sortoit du couvent de Santa-Maria, à Naples, dont l'abesse l'avoit élevée, qu'elle n'étoit plus que pour quelques mois au milieu de sa famille qui la chérissoit. En me parlant de ceux qui l'intéressoient, sa figure s'embellit encore, elle devint d'une perfection idéale. Je vis qu'il se passoit aussi dans son cœur quelque chose de nouveau dont elle ne pouvoit se rendre compte; il me sembloit qu'elle au-

(1) On la voit de profil, à la tête du livre, dans ce costume, offrant une jatte de lait au voyageur. Les deux figures sont d'une aisance de pose et d'une expression ravissantes.



roit voulu m'en demander la cause. Je me serois facilement oublié sur la montagne une journée entière, mais Nisieda étoit nécessaire à ses parens, nous déscendîmes. Je fis une ample connoissance avec ces bonnes gens...... Mes hôtes étoient simples, bienveillans, fort peu curieux, habitués à voir des artistes fréquenter cette portion de leur isle; d'ailleurs, les hommes partoient pour la pêche dès l'aube du jour et n'en revenoient que fort tard; les femmes travailloient à des ouvrages en laine, sous une treille rafraîchie par le vent de mer. On y jouissoit d'une vue magnifique, et je dessinois en causant avec la mère de Nisieda qui parloit un italien assez pur...

Toutes mes habitudes changèrent; les rapports que j'avois avec la société furent entièrement détruits. J'avois résisté sans effort à ce qui séduit le plus chez les femmes, la beauté, l'esprit, les talens environnés de tout le prestige du luxe. Je me plaignois d'être étranger au pouvoir de l'amour, c'étoit à Procita qu'il devoit m'assujettir.

Si la figure de Nisieda m'avoit d'abord ébloui, je ne tardai pas à me convaincre que son ame étoit digne d'animer le corps le plus parfait; elle possédoit le germe de toutes les choses distinguées. Le désir de plaire développa son imagination avec une rapidité et un éclat inexprimables...... Nous lisions ensemble les poésies du Tasse qui la transportoient...... Dieu sait s'il me vint jamais dans la pensée d'abuser de son abandon, de la solitude dans laquelle nous vivions! J'éprouvois un saint respect auprès de celle qui n'étoit protégée que par son innocence.

Les parens de Nisieda la traitoient avec une sorte de considération; on la consultoit. Carina sa sœur recevoit des caresses moins vives, moins fréquentes, les regards de la mère suivoient sa fille aînée par-tout avec une tendre inquiétude; elle cherchoit à lui dérober un chagrin dont je voulus connoître la cause. « Hélas, me dit la bonne femme, vous la voyez cette » enfant qui ne nous a jamais donné que des consolations, » qui prévient nos moindres désirs; par ses soins, souvent d'un » seul mot, elle fait oublier à son aïeul et à son père les » fatigues des journées les plus désastreuses, et nous allons la » perdre pour toujours. Malheureuse que je suis! c'est moi qui » l'ai sacrifiée. Lorsque je la portois dans mon sein, le Vésuve » menaçoit d'engloutir Naples; la Solfatare étoit en feu, les » prédictions les plus effrayantes assuroient que le courroux du » ciel ne seroit désarmé que par des vœux. Tous nos amis et » nos voisins s'empressèrent d'en faire; je les imitai, j'offris » à Dieu l'enfant de mon amour. La supérieure de l'abbaye de » la *Madona delle fiore* avoit de l'amitié pour nous, elle adopta » ma fille que je lui confiai à l'âge de six ans; elle en a passé » dix auprès de cette dame qui la compte d'avance au nombre » de ses religieuses. Je réclamai au moins une année de la vie » de Nisieda, je l'obtins, et la seconde est déjà près de s'é- » couler; c'est dans cinq mois que seront prononcés les ser-

« mens qui nous l'enlèveront pour jamais...... » Et cette tendre mère se livroit aux regrets les plus amers. Je cherchai vainement à lui rendre un peu d'espérance, j'étois moi-même troublé, épouvanté; je n'apprenois que par les difficultés que je rencontrois, combien cette jeune fille étoit déjà nécessaire à mon bonheur. Pour Nisieda, la certitude de son sort avoit imprimé à son caractère une teinte de tristesse résignée, une sorte de tranquillité que la violence de mon amour devoit bientôt altérer. Une pâleur graduelle vint alors voiler l'éclat de son teint et en bannir les couleurs brillantes de l'enfance. L'embarras succéda à la franche naïveté, le tambour de basque fut oublié, la tarentelle n'amusoit plus, et les plantes que l'on cultivoit avec tant de soin furent abandonnées. Un chevreau favori suivoit par-tout Nisieda, elle l'appeloit jadis vingt fois par heure; non-seulement le pauvre animal ne fut plus caressé, mais il s'égaroit des journées entières sans qu'on s'en apperçût. Combien je voyois souffrir mon amie, quand l'une de ses plus jolies compagnes arrivoit le dimanche, unissant dans son costume grec la richesse et l'élégance! Nisieda rougissoit et fuyoit souvent lorsque la jeune fille, s'accompagnant de la voix, défioit à la danse son amie timide et inquiète. Qu'elle me sembloit belle quand tous les sentimens d'une ame ardente se réfléchissoient sur ce visage modeste!...... Cependant les travaux de la chaumière n'étoient point négligés.

Je parvins à faire accepter à titre de prêt, à ces bons pêcheurs, une somme d'argent qui ramena l'aisance dans leur intérieur; tout l'ensemble de la maison acquit un degré de propreté plus recherchée, mais déjà naturelle à ces insulaires. Quand j'améliorais ainsi le sort de sa famille, les yeux de Nisieda se portoient sur moi; ils étoient mouillés de pleurs, mais un sourire qui laissoit entrevoir des dents comparables à la perle de Ceylan, me disoient que ces larmes étoient celles de la reconnoissance. Je ne tardai pas à acquérir la certitude que l'amour y avoit part aussi. « Qui êtes-vous donc? me disoit-elle; d'où venez-vous? Depuis votre arrivée ici les journées me semblent bien plus courtes, et la vie me paroît un doux rêve; devenez mon frère chéri, ne quittez plus ma mère, elle vous traite déjà comme un fils; où vous aimeroit-on d'aussi bon cœur? — Mon dieu, lui répondis-je, c'est vous qui allez nous laisser... » Elle gardoit le silence, sa tête se penchoit sur sa poitrine, et un long soupir se faisoit jour à travers ses lèvres virginales. Je me trouvois malheureux, mais je l'aurois été bien davantage qu'elle eût ignoré mon sentiment ou ne l'eût pas partagé. »

A la veille du départ, Nisieda tombe malade d'une fièvre aigüe dont la contagion atteint son amant; tous deux sont sur le point de périr. Une crise les sauve. Bientôt après, un M. de Fermont, honnête ecclésiastique, qui avoit accompagné Charles dans son voyage, obtient la révocation des vœux de Nisieda. Ces deux amans se marient. Leurs vœux auroient été comblés

si les brillantes qualités de Nisieda n'avoient été obscurcis par la jalousie. Cette malheureuse passion entretenoit dans son cœur une tristesse morne que tous les témoignages de tendresse de Charles ne pouvoient parvenir à effacer. Charles avoit de grandes obligations à la famille de Paul de Moléar. Il reçoit une lettre qui l'appeloit à Rome pour les intérêts de M.me de Severande, sœur de Paul. L'honneur lui faisoit une loi d'y aller. Nisieda étoit enceinte. Il lui communique les raisons qui le forcent de s'éloigner pour quelques jours. Nisieda lui répond comme une victime résignée à la trahison et à l'abandon de celui qu'elle aime. Charles essaie en vain de la rassurer. A peine arrivé à Rome, il entend du bruit dans la maison de M.me de Severande; on parle d'une femme inconnue qui, après avoir paru un instant dans la maison, en est sortie avec tous les signes du désespoir. Charles conçoit les plus tristes pressentimens; bientôt il reçoit une lettre de la main de Nisieda, qui lui dit de venir au monastère *della via Crucis*. Il y court. Une sœur de la Charité le conduit dans une petite chapelle où, au pied de l'autel étoit étendu un enfant mort avec des tresses de cheveux sur son linceuil et une lettre de Nisieda qui dit à Charles que sa trahison et sa fuite ont empoisonné son fils dans ses entrailles. Ici, nos lecteurs trouveroient, si l'espace le permettoit, un tableau tracé avec la plus grande énergie. Après avoir erré en divers pays, Charles apprend que Nisieda est en Sicile, il y aborde; mais Nisieda n'existe plus, et elle a exigé le même secret pour ses cendres que celui que l'on a gardé pour son asile de son vivant.

Au Rédacteur.

Invoquant de nouveau votre obligeant ministère pour exciter la curiosité des Etrangers sur ma *Voiture Nomade*, j'ai l'honneur de vous envoyer une notice descriptive de ce véritable *nécessaire* de voyage; vous en ferez tel usage que vous jugerez convenable, pour stimuler la curiosité publique. Je pense être assez connu de vous, pour n'être pas soupçonné d'une basse cupidité; mais un amour-propre légitime me fait ambitionner les suffrages des connoisseurs pour un objet qui m'a coûté tant de peines et dans lequel je crois avoir fait faire un pas à l'industrie humaine.

Franconi.

La Voiture Nomade, que nous avons annoncée dans sa nouveauté, se compose d'une caisse portée sur un train de calèche ordinaire. Des portes s'ouvrent à droite et à gauche, et des escaliers de six marches servent à descendre et à monter très-commodément.

Une cloison partage l'intérieur en deux pièces, dont une sert d'antichambre, de cuisine ou salon, et l'autre de chambre à coucher, toutes les deux sont agréablement décorées. Le dessous et l'encadrement du lit, qui est assez élégant pour

voyager, et assez grand pour deux personnes, contiennent le linge, les hardes et des ustensiles; le dessous des chaises est mis à profit pour renfermer des provisions. Une cheminée-poële en tôle donne une chaleur favorable en hiver, et sert à la préparation des mêts. Une galerie pratiquée sur le devant de la caisse est utile pour la conduite des chevaux, et donne au voyageur l'avantage de se montrer et de sortir, sans, pour ainsi dire, mettre pied à terre.

Quatre chevaux suffisent pour traîner cette voiture, qui a 15 pieds de long, sur 7 et demi de large et 6 de haut. Il faut observer que l'inventeur, quoique privé de la vue lors de sa construction, en a cependant dirigé seul tous les travaux.

On voit cette *maison roulante*, rue de Castiglione, ancien passage des Feuillans.

MODES.

Les demi-toilettes qui, depuis Pâques, ont varié chaque jour, donnent enfin l'espoir de quelque stabilité. On voit un plus grand nombre de chapeaux de la même espèce, de capotes blanches de la même forme, de robes avec des garnitures pareilles. Ces garnitures sont de petits falbalas de mousseline claire, au nombre de quatre ou de cinq : les capotes blanches ont le fond très-rond, très-petit, tout uni, et la passe très-longue : autour du fond, ruche de tulle ou de mousseline, autre ruche sur la passe à quelque distance du bord, troisième ruche sur le bord de la passe. Quant aux chapeaux, la paille jaune domine. Au lieu de fleurs, beaucoup de chapeaux ont des plumes blanches, ou couleur paille, groupées sur le devant. Les fichus de soie, rayés de toutes les couleurs, sont devenus très-communs : dans presque toutes ces rayures le vert domine. Quelques spencers verts ont paru aux Tuileries; on a même vu des robes vertes avec des manches blanches, et des capotes vertes, doublées de blanc. Quelques robes de perkale, au lieu d'être rondes, suivant l'usage, sont de trois ou quatre doigts plus courtes par devant que par derrière. A Tivoli, il y avoit, le jeudi 10, beaucoup de chapeaux à plumes paille, panachées les unes de vert tendre, les autres de lilas, de rose, et beaucoup de chemisettes polonaises ou fichus-guimpes, à double rang de larges boutonnières en broderie, sur le sein.

A la feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1059 et 1060.

Le 20, paroîtront les Gravures de Meubles, 319 et 320. La première de ces planches contient une Table de nuit, une Jardinière et un Tabouret de boudoir. Sur la seconde, se trouvent : deux Fauteuils et une Causeuse.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre, n°. 183, près le boulevart, à côté du café. Les abonnem. datent du 1.er ou du 15.*



Robe de Satin, Brodée en Argent. Ceinture en Écharpe.
Coeffure en Cheveux Tressés avec une Écharpe.



Coeffure à la Ninon, ornée d'un Bandeau de Brillans. Robe Lamée en Argent.

N.° 28. (Quatorzième Année.) 20 Mai, 1810.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15 avec deux gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim.re pour l'étranger.*

En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4°. oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de 10 francs 50 centimes, port franc. Les Livraisons de l'année 1810 comprendront les N.os 313 à 331.*

PARIS.

Ce 19 Mai, 1810.

Le Théâtre Feydeau annonce depuis long-tems un opéra-comique en un acte, intitulé : *La Partie de Campagne*; mais le jour de la représentation de cet ouvrage n'arrive jamais. Cependant voici le printems, et si l'on en juge par le titre, jamais époque ne fut plus favorable pour donner cette Pièce. On soupçonne que quelque arrangement particulier dérange un peu *la mise* de cet ouvrage. Les sociétaires de l'Opéra-Comique ont tort de s'endormir sous leurs lauriers; le grand art au théâtre, comme dans toute sorte de spéculations est de savoir profiter des bonnes dispositions du public. Dérangés par le mauvais tems, retenus par leurs affaires, les Parisiens au lieu de passer les barrières, seroient souvent allés à Feydeau faire leur partie de campagne. Un proverbe dit qu'au jeu partie remise n'est pas perdue : au théâtre le proverbe a menti, partie remise équivaut à partie perdue. Puisse cette réflexion, que nous croyons juste, engager les comédiens à ne plus remettre leur *Partie de Campagne*.

Si le soin de la toilette ne prenoit pas tous les momens de ces Dames, et si leurs loisirs agréables leur laissoient quelques instans à consacrer aux affaires du ménage, nous nous empresserions de leur annoncer la publication d'un livre utile sur l'art de conserver les légumes, les fruits, la viande et le pot au feu. Mais à ce mot, je vois la plupart de nos petites-maîtresses se trouver mal. Poursuivons toutefois. Ce livre a été composé

par M. Appert, propriétaire à Massi : il peut être de la plus grande utilité dans les longs voyages, dans les hôpitaux, dans l'économie domestique. Economie! quel blasphême venons-nous encore de prononcer! Pardon, Mesdames; à quoi bon parler encore de cette production, vous ne la liriez pas davantage pour cela; nous ne faisions pas attention que vous aimez mieux étudier l'art de conserver la fraîcheur du teint que celle des légumes, des fruits, etc., etc.; mais cette annonce peut être agréable à quelque mère de famille, et notre tems, en ce cas, n'est pas tout-à-fait perdu.

Les Sabotiers Bearnais, ou *la Faute d'Ortographe*, tel est le titre d'une des dernières pièces jouées au Vaudeville. Le fond de cette pièce est léger, mais les détails en sont très-agréables, et elle est remplie de couplets patois, où l'on retrouve tout l'esprit français des anciens chansonniers. La ronde suivante en est la preuve.

RONDE.

Air : *Les Coucous sont bons.*

Les chagrins sont bons,
Mais il faut qui n'durent guère,
Ce sont d'vrais poisons
Pour les bons lurons.
Que chacun s'mett'là,
Faisons grande chère,
Pour oublier ça :
C'est la bonne magnière,
Quand l'vin arriv'ra
L'chagrin s'en ira.

Pour humaniser
Un'beauté trop fière,
Qui veut vous r'fuser
Le moindre baiser;
Faut la provoquer
D'un' gentill' magnière;
A venir trinquer
Sur l'humble fougère :
Quand le vin arriv'ra
L'ton fier s'en ira.

D'lun à l'autre bout
De not' hémisphère,
C'moyen vient à bout
De rapprocher tout.
Quand queuq'zun vous fera
La mine sévère,
Abordez c't'homm'là,
Muni d'un grand verre :
Quand l'vin arriv'ra
Sa hain' s'en ira.

Craignant les effets
Du r'tard ordinaire,

Si de queuqu' procès
Vous d'sirez le succès,
Envoyez soudain,
Sans autre prière,
Une pièce d'bon vin
Chez l'juge d'l'affaire :
Quand l'vin arriv'ra
L'procès finira.

Un habit marron étoit à la mode en 1809, un habit verd étoit de bon ton l'été dernier, un habit bleu à boutons de métal jaune étoit le négligé favori de cet hiver; ce printems on a porté des habits carmélite : un habit vert mêlé de gris, à collet de velours noir étoit le *nec plus ultrà* du bon goût, il y a huit jours. Aujourd'hui tous ces habits sont relégués au porte-manteau, et il faut absolument avoir un habit feuille de laurier. Ainsi un jeune homme qui a voulu suivre la mode, a changé depuis quinze mois six fois d'habit : après cela, ne nous étonnons plus si les artistes tailleurs font fortune en aussi peu de temps, et si nos élégans se ruinent aussi vîte.

Si l'on demande maintenant ce que c'est qu'un habit *feuille de laurier*, nous dirons que c'est une couleur indéterminée qui n'est ni puce, ni chocolat, ni vert, ni jaune, mais qu'elle participe de toutes ces couleurs, qu'elle n'est ni agréable, ni jolie, mais qu'elle est à la mode : c'est tout dire.

LE CENTYEUX.

AU RÉDACTEUR.

Pour comprendre la lecture de nos meilleurs poëtes, il est nécessaire d'avoir une connoissance de la mythologie. Malheureusement une étude indiscrète de cette science ne seroit pas sans danger pour de jeunes personnes. Les *Lettres* de Demoustier sont spirituelles et très-jolies; elles peuvent même être très-favorables au projet d'un amant qui veut séduire sa maîtresse; elles lui offrent des complimens, des allusions, des exemples, des peintures dont son amour saura profiter. Mais de quelle ressource ces *Lettres* seront-elles pour un père qui veut instruire l'esprit de sa fille sans corrompre son cœur? Il pourra les lire, en retenir quelques traits heureux, et ne faire usage que de ceux-là. Mais cacher un livre qu'on a l'air d'approuver par les morceaux qu'on en cite, n'est-ce pas donner un vif désir de connoître le reste? Un père est prévoyant, du moins il doit l'être. Que fera-t-il? laissera-t-il ignorer à sa fille l'explication de ces traditions mythologiques dont tous les arts lui retracent à chaque pas quelque image, quelque emblême, ou quelque allégorie? Non, sans doute : il essayera plutôt d'écrire un abrégé de tous les faits qui peuvent s'expliquer sans faire rougir la pu-

deur. Une femme doit savoir : cela est incontestable, mais elle ne doit pas tout savoir. Il passera sous silence les attributs du dieu des Jardins, quelques-unes des infidélités de Jupiter et d'autres traits qu'il est inutile d'indiquer; il ne recueillera que ce qu'il est important de retenir pour l'explication des tableaux des grands maîtres et l'intelligence des grands poëtes. Il fera peut-être un traité médiocre; mais utile à l'instruction, sans que la morale puisse en souffrir. Cependant si quelque main habile lui épargnoit cette peine, si on lui présentoit un livre assez bien fait pour que la prudence paternelle n'y trouvât rien à retrancher, quelle reconnoissance ne devrait-il pas à l'auteur de ce livre. Eh bien, Monsieur, c'est parce que je l'éprouve cette reconnoissance, que j'essaye de l'exprimer. Je viens de lire *la Mythologie des Demoiselles, d'après les objets de la nature*, *dédiée à S. A. I. Mme. Louis Bonaparte*, *par* Mme. de N***. Il appartenoit à une femme, à une mère de s'occuper du soin de transmettre à ses filles des connoissances si délicates. Mme. de N. l'a fait avec un goût, un tact de finesse et de convenance, qui est un des priviléges distinctifs de son sexe. Quelquefois elle a parlé des galanteries fantasques et multipliées du maître des Dieux; mais elle l'a fait avec tant de grâce; les mots qu'elle emploie, prennent si naturellement, dès qu'elle y touche, un air de décence, que j'ai été enchanté de cette lecture. Mme de N. dit dans sa préface : « Je n'ai voulu que rendre mon petit ouvrage instructif « pour les jeunes personnes, et agréable aux mères et aux ins- « titutrices, qui désirant d'enseigner la mythologie à leurs « élèves, sont obligées de faire des recherches nombreuses « dans des livres qu'elles n'osent mettre entre leurs mains. « Celui-ci peut les rassurer : presque toutes les fables y sont « offertes sous un point de vue historique et moral. . . . . Je « n'ai pas un instant perdu de vue l'âge ni le sexe pour qui « j'écrivois. » Mme. de N. n'a pas fait une fausse promesse. Dans un endroit elle dit, en parlant de la *fable morale* de Pyrame et Thisbé : « Deux erreurs d'un genre différent en font le sujet : « l'amour premièrement, et c'est la plus dangereuse de toutes. » Elle ajoute plus loin : « Ah ! cette rencontre (de la lionne) ce « danger auroit dû l'avertir de tous ceux qu'elle pouvoit courir, « auroit dû lui inspirer de sages réflexions : dans de pareilles cir- « constances, un incident, un retard est souvent un avis de la « Providence qui veille sur ses enfans. » Et ailleurs, quand Jupiter abandonne la nymphe Io à l'implacable Junon : « Il « juge du sort que Junon lui prépare, il hésite, il refuse, il « accorde. — Quel ingrat, s'écria Caroline. — L'ingratitude, « ma fille, n'est pas toujours une fable. . . . . » Mais à quoi bon citer des passages d'un traité mythologique, que tous les pères de famille voudront comme moi se procurer, dès qu'ils en connoîtront l'existence.

AUG. DE LABOUISSE.

MAISON RUSTIQUE, *pour servir à l'éducation de la jeunesse*, ou retour en France d'une famille émigrée; ouvrage où l'on trouve toutes les instructions nécessaires pour bâtir une maison de campagne, pour la meubler, pour y établir une chapelle, une bibliothèque, un laboratoire, un cabinet d'histoire naturelle, un jardin de plantes usuelles, etc. et tous les détails relatifs à la bâtisse d'une ferme, à l'économie domestique, et à tous les genres de culture; par Mme. de Genlis. Trois volumes in-8.o; prix: 18 francs. A Paris, chez Maradan, libraire, rue des Grands-Augusins, no. 9.

Les deux tiers de cet ouvrage n'appartiennent point à M.me de Genlis; elle a puisé, et c'est elle-même qui en avertit, dans la *Maison rustique*, dans le *Nouveau Cours complet d'agriculture*, dans les *Mémoires de la Société d'émulation*, dans *Bomarre*, dans *Tissot*, etc.; mais elle a su joindre aux diverses instructions tirées de ces livres, quelques leçons morales et beaucoup d'intérêt dans la forme et les détails de sa Maison rustique, entr'autres dans les chapitres qui sont intitulés: *du Voisinage et des Devoirs d'une maîtresse de maison*, *de l'Ameublement du château*, *de la Considération en province*, *des Jardins d'agrément*. Outre ces chapitres moraux, on lui doit la formation du petit cabinet d'histoire naturelle, une manière nouvelle de conserver les papillons et les plantes, et beaucoup de recettes inédites.

» Je n'ai nullement l'intention ou le désir, dit-elle, d'offrir » un ouvrage qui puisse tenir lieu de ceux du même genre; » au contraire, j'engage toutes les jeunes personnes à se pro- » mettre de les lire un jour quand elles seront mères de famille ». Son travail est uniquement consacré aux demoiselles de quinze ou seize ans, à qui l'on ne pouvoit confier sans danger les ouvrages d'économie rurale. Le retour en France d'une famille émigrée sert de cadre à la nouvelle Maison rustique.

Possesseur d'un magnifique château en Bourgogne, Volnis, en arrivant avec Elmire sa femme et ses deux enfans Charles et Julie, ne trouve plus que des ruines, et est obligé de se loger dans la maison de son fermier. « Mes enfans, dit il, vous ne trouverez point ici la pompe dont je vous ai parlé; mais vous y voyez ce qui vaut mieux que du faste, des serviteurs fidèles, des cœurs reconnoissans ». (Le bon Girard avoit sauvé une cassette qui renfermoit des papiers intéressans, plusieurs pièces d'argenterie, du linge, et le portrait du père de son maître). « Nous avons perdu tout ce qui peut fournir au luxe; la Providence nous a conservé tout ce qui donne l'aisance. Il est vrai que nous n'en pourrons jouir que par le travail, car il faut tout refaire, et cette obligation que le ciel nous impose, est un bienfait de plus; ces travaux de tout genre vous donneront une instruction solide et nécessaire; vous allez avec moi fonder votre héritage; vous allez apprendre à n'estimer que les richesses véritables, celles que nous offre l'ingénieuse agricul-

ture. Vous, mon fils, vous me seconderez dans les soins relatifs à la culture de ces champs dévastés, et dans l'ordonnance des bâtimens qu'il faut reconstruire, vous m'aiderez à conduire les ouvriers. Nous n'élèverons point de somptueux édifices, et nous n'en serons logés que plus commodément; néanmoins nous tâcherons de mettre du goût dans nos distributions, et l'industrieuse économie nous fournira les moyens d'allier souvent l'agréable à l'utile, et l'élégance à la simplicité. Vous, ma chère Julie, vous serez chargée de travailler dans l'intérieur de la maison que les femmes sont faites pour embellir; et vous recevrez de votre mère les leçons et tous les exemples qui pourront vous former à cet égard ».

Le lendemain, dès la pointe du jour, Volnis trouve Girard qui se dispose à le conduire sur l'emplacement du château dans le lieu où, jadis, étoit la chapelle. « Et comment, dit Volnis, en reconnoîtrez vous la place ? Oh ! répondit Girard, c'est dans cette chapelle que nous avons vu célébrer vos nôces; j'ai su la marquer de manière à ne jamais la méconnoître! Quand elle fut démolie, j'y semai, à travers les décombres, une quantité de graines de violettes, de muguet et de réséda, qui vinrent par grosses touffes l'année d'ensuite; aussitôt qu'on eut enlevé toutes les pierres, je plantai un ébénier à l'endroit même où, jadis, étoit l'autel, dont j'avois soigneusement marqué la place; l'arbre a prospéré, vous le trouverez tout couvert de fleurs..... »

On imagine bien que le rétablissement de cette chapelle fut la première des constructions que Volnis ordonna. Girard demanda et obtint la conservation de l'ébénier qu'il avoit planté. Le plan fut dressé de manière que l'arbre placé sur un tertre de gazon devoit en ombrager la coupole. Elmire posa la première pierre de ce petit édifice, auquel on ajouta une espèce de pérystile couvert, contenant deux bancs de pierre, afin que ce monument de la piété reconnoissante, élevé par des fugitifs rendus à leur patrie, pût servir de refuge aux voyageurs fatigués.

La chapelle étoit à peine achevée, lorsque Volnis reçut une lettre qui lui annonçoit le retour de son ancien curé. Toute la famille de Volnis et celle de Girard allèrent au-devant de lui; on le rencontra à trois lieues de la ferme, escorté de cinq ou six charettes remplies de paysans de tout âge, hommes, femmes et enfans; c'étoit la plus grande partie des anciens habitans du village, pour qui le curé, par son active protection, avoit obtenu du travail dans une terre étrangère. Mais entendons de sa bouche le récit des aventures de son expatriation : « J'étois fixé dans le voisinage de mes paroissiens, et cependant séparé d'eux par une barrière que nous ne pouvions franchir souvent : c'étoit le Rhin, fleuve immense qui se trouvoit entre leur canton et le château du baron de ***, seigneur allemand catholique, qui me donnoit un asile, et qui m'avoit confié l'éducation de ses deux fils. Le baron, après avoir servi pendant vingt-cinq ans avec distinction, veuf depuis trois ans et ne possédant qu'une fortune très-bornée, s'étoit retiré dans cette solitude, pour s'y consacrer à l'éducation de ses enfans. Son château,

entouré de montagnes et de rochers qui s'étendoient jusqu'aux bords du fleuve, se trouvoit précisément situé vis-à-vis un espace de terrein faisant partie du canton habité par mes paroissiens; on ne voyoit de ce dernier côté qu'une plage nue et stérile, éloignée de plus d'un quart de lieue de toute espèce d'habitation; nous ne pouvions nous visiter mutuellement sans faire par terre un détour de deux mortelles lieues; car le passage direct en face, plein d'écueils, étoit absolument impraticable. D'ailleurs, il eût fallu payer des barques, et nos situations respectives nous prescrivoient la plus stricte économie. Ainsi le fleuve qui nous séparoit étoit devenu pour nous un vaste océan. . . . . . Tous les dimanches et toutes les fêtes je me transportois le matin sur le rivage. . . . . Une pierre consacrée de mon ancienne église étoit posée sur un rocher. . . . . J'avois la satisfaction de voir de l'autre côté du fleuve tous mes bons paroissiens rassemblés sur la plage vis-à-vis de nous . . . . Ainsi s'écouloient doucement mes jours, mille fois plus heureux que tant d'autres fugitifs, puisque je n'étois point isolé, et que je pouvois encore être utile. Cependant j'avois mes peines! j'ai vu mourir plusieurs de ces bons paysans, même de ceux qui n'étoient encore qu'à la fleur de leur âge, atteints d'un mal incurable, et plus douloureux pour un Français que pour tout autre, *la maladie du pays* : ils tomboient comme la plante transportée d'un beau climat sur un sol moins heureux. Avec quel chagrin je les voyois dépérir, en songeant que l'air natal auroit pu leur rendre la santé et le bonheur! Se flattant jusqu'au dernier moment, de rentrer un jour en France, malgré l'ennui profond qui les consumoit, ils étoient fortement attachés à la vie; la mort leur enlevoit leur unique espérance, et l'idée d'être ensevelis dans une terre étrangère, leur faisoit horreur. Le premier qui mourut fut un jeune homme de vingt-six ans. Un quart-d'heure avant d'expirer, il me dit en me serrant la main : Eh quoi! mon père, mourir sans revoir la France! . . . . . Il lui fallut toute la piété d'une ame pure pour supporter cette idée avec résignation. Cet infortuné jeune homme, en m'ouvrant son cœur, fit tellement passer dans le mien l'amertume de ses regrets, qu'il me sembloit que le mal qui lui coûtoit la vie avoit quelque chose de contagieux, et qu'il me l'avoit communiqué. . . . . . Ce fut pour nous un triste spectacle que celui de ce premier enterrement; il nous frappa comme s'il nous eût appris qu'il étoit possible de mourir en pays étranger. . . . . . . Nous portâmes le cercueil dans un bateau; tout le village resta sur la rive en face du rocher; nous nous embarquâmes, le père, la mère, une jeune sœur du défunt et moi, pour conduire le corps : c'étoit au déclin du jour, au mois d'octobre. Tout-à-coup, au miliieu de notre navigation, le ciel se couvrit de nuages, les ondes du fleuve s'agitèrent progressivement, et bientôt notre barque funèbre se trouva dans le plus grand danger. La famille du défunt, à genoux autour du cercueil, sembloit ne craindre que

pour cet objet inanimé; elle fremissoit en le voyant prêt à être enseveli dans les flots; tous ses vœux demandoient au ciel, pour ces cendres chéries, une sépulture dans une terre consacrée par la religion. . . . . . . Enfin, le vent s'appaisa, et, au bout d'un quart-d'heure nous abordâmes. Il fallut porter le cercueil pendant deux lieues; la nuit étoit obscure, le tonnerre grondoit toujours, et nous ne pouvions reconnoître notre chemin qu'à la lueur des éclairs. A une demi-lieue du rocher, nous rencontrâmes les fils du baron et trois domestiques qui venoient au-devant de nous. En approchant du rocher, nous apperçûmes sur l'autre rive une multitude de lumières; c'étoient les villageois qui avoient allumé leurs cierges pour la cérémonie funéraire : l'orage les avoit vivement alarmés sur le sort de notre barque; et lorsque, de leur côté, ils nous virent arriver à la lueur de nos torches, ils poussèrent des cris de joie qui formoient le contraste le plus étrange avec nos chants funèbres. Telle a été ma vie pendant dix ans : mes élèves ont beaucoup contribué à en adoucir les peines. Je n'ai pu leur donner des talens brillans; mais ils sont compatissans et religieux. . . . . »

Vue de l'arc de Triomphe de l'Etoile et du bouquet de feu d'artifice, tiré, le 2 avril 1810, pour le mariage de Leurs Majestés Impériales et Royales.

Cette gravure fait pendant à l'*Illumination de la grande cascade de Saint-Cloud*; elle est du même format, du même prix (3 francs.), et prouve dans M. Debucourt le même dégré de talent, et un égal bonheur d'exécution.

MODES.

Le gros vert, le bleu lapis, le jaune paille et le rose, sont les quatre couleurs que les modistes emploient le plus fréquemment : il y a des cordons ou guirlandes de roses de toutes ces couleurs. Les guirlandes actuelles sont surmontées d'une bordure de petites fleurs, de réséda, par exemple, de jacinthes sans feuilles, ou de boutons de roses entremêlés de feuilles. Vert et blanc, vert et jaune, jaune paille et vert, voilà les assortimens de fonds et liserés. On met sur les chapeaux de paille, des rubans larges, couleur paille, qui ont, à quelque distance du bord, baguette de couleur et frange festonnée; ces mêmes rubans s'emploient en capotes; en les cousant pour cette destination, les modistes font ressortir la couture, en sorte que, de distance en distance, on voit des effilés. Comme le velours noir, ou velours ordinaire ne conviendroit point dans cette saison, le collet noir des habits d'homme se fait en velours ras.

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1061.

Aujourd'hui 20, paroissent les Gravures de Meubles 319 et 320.

On s'abonne rue Montmartre, n.º 183, près le boulevart.



Chapeau de Paille blanche. Robe de Perkale, garnie de deux bandes de Tulle et de trois rangs de Dentelle.

N.° 29. (Quatorzième Année.) 25 Mai, 1810.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15 *avec deux gravures.* (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim.*re *pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4°. oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1810 *comprendront les N.os* 313 *à* 331.

PARIS.

Ce 24 Mai, 1810.

Le succès de *Cendrillon* ne va pas toujours croissant, mais se soutient avec avantage. Chaque soirée de *Cendrillon* vaut à l'Opéra-Comique plus de quatre mille francs. Nous parlons ici comme caissiers et non comme littérateurs, mais on calcule aujourd'hui sur les bords du Permesse comme sur les bords du Pactole; Apollon est devenu cousin-germain de Crésus, et on suppute à cinq pour cent ou au marc la livre, en affaires du Parnasse comme en affaires de banque; et comme tout est spéculation, un homme de lettres ayant fait fortune avec *Cendrillon*, on répand le bruit qu'un spéculateur, exploitant Perrault, se propose de nous donner *la Belle au Bois dormant.* Qu'il prenne bien garde, rien ne provoque le bâillement comme le sommeil.

Chaque jour les talons des bottes grandissent, et chaque jour la forme des chapeaux diminue de hauteur. Le bord du chapeau, très-baissé par devant et par derrière, est au contraire de plus en plus relevé sur les côtés, de sorte que, vu de profil, le chapeau d'un jeune-homme ressemble à ces barques de papier que s'amusent à faire les enfans. Cette mode paroît avoir été inventée par les fabricans de chapeaux plutôt que par ceux qui en portent; car elle s'accorde peut-être avec les intérêts

du chapelier, mais elle est tout-à-fait désavantageuse pour la figure des jeunes gens. Quel que soit, au reste, ce genre de coëffure, tous les élégans de Paris en sont *coëffés* : et sans *un chapeau à barque*, un jeune-homme craindroit de faire naufrage dans le monde.

Nous avions annoncé *l'Arrivée de M. Dumollet à Saint-Malo, sa Mort et son Apothéose* comme trois pièces différentes; l'auteur, à ce qu'il paroît, de ses trois pièces n'en a fait qu'une. Il a fait arriver M. Dumollet dans sa ville natale, non pas à pied, non pas à cheval, mais à âne : or les chûtes d'âne sont très-dangereuses, et Dumollet est tombé à ne pouvoir se relever de sa chûte. L'auteur a donc fait *l'Arrivée de Dumollet à Saint-Malo*, l'âne a causé la mort du héros, et le public, en sifflant, a fait l'apothéose.

Prenez un cachet représentant une tête antique de femme, et vous aurez le portrait de toutes les élégantes de Paris, en grand costume. En habit de parure, toutes les femmes se ressemblent en effet. C'est la même coëffure, le même dessin, la même couleur, la même coupe de robe. Mais le comble de l'art consiste à savoir se mettre d'une manière distinguée, en négligé. Le négligé est le cachet du bon goût; en négligé, chaque belle veut avoir son cachet. Couverte de paillettes d'argent ou de lames d'or, de pierreries et de diamans, une femme, en grande parure, brille comme le soleil. Le négligé autorise toutes les nuances : Aglaé préfère le bleu, Cydalise le jaune, Aramynthe le verd, Paméla le rose; Iris leur a présenté son écharpe, et chacune d'elles a emprunté une couleur du vêtement de la messagère des Dieux.

LE CENTYEUX.

MAISON RUSTIQUE, *pour servir à l'éducation de la jeunesse*; ou *Retour en France d'une Famille émigrée*; par Mme. de Genlis (1).

Pour donner une idée complette du roman qui forme le cadre de la nouvelle *Maison rustique*, il nous reste à parler de l'arrivée de Dorsaine, beau-frère de Volnis, de Lucie, sa belle-sœur, et de Félix, leur fils unique, qui s'étoient également expatriés en 1793. Une note de la fin du 4me. chant du poëme de *la Pitié*, de l'abbé Delille, pages 246 et 247, fera connoître les vrais noms. Ces émigrés n'avoient que cinq cents

(1) Trois vol. in-8°., prix : 18 francs, à Paris, chez Maradan, libraire, rue des Grands-Augustins, n. 9.



louis pour ressource, quand ils quittèrent Bordeaux. « Qu'on se figure, dit l'auteur de la note, deux jeunes époux qui avoient vécu à la cour, comblés des dons de la nature et de la fortune, élevés dans la magnificence du luxe, instruits dans tous les arts agréables, et tout-à-coup tombés dans une situation où tout ce qu'ils avoient appris leur devenoit inutile...... Ils arrivèrent chez un paysan du comté de New-Yorck, recommandés par le général Hamilton, et plus encore par leur malheur. Ils prièrent le fermier de les recevoir en pension, pour s'instruire à son école des détails de l'exploitation d'une ferme et de la culture des terres en Amérique. Ils passèrent ainsi six mois chez leur hôte, devenu leur instituteur et leur ami; ils allèrent ensuite s'établir sur les bords de la rivière du nord, à quelques lieues d'Albani; là, aidés de deux négresses et d'un nègre esclaves, M. et Mme. de L..... du P.. n'ont plus connu que les devoirs, les occupations et les plaisirs de la vie champêtre; ils partageaient avec leurs nègres tous les travaux de la ferme. M. de L..... du P.. labouroit lui-même les champs, il étoit parvenu à faire le meilleur cidre de la contrée. Mme. de L..... du P.., qui étoit la ménagère, portoit elle-même au marché d'Albani les légumes du jardin et les productions de la basse-cour, qui étoit sous son inspection particulière; elle faisoit elle-même le pain, et s'occupoit de tous les détails du ménage. C'est dans cette situation qu'ils ont reçu la visite de quelques amis d'Europe....... »

Mme. de Genlis, comme on va le voir, ne s'est écartée de la vérité, dans aucun point essentiel. Voici le récit qu'elle met dans la bouche de Dorsaine:

« Mon premier établissement fut à Boston, ville riche et commerçante, et dans une situation ravissante et pittoresque. Après avoir passé quelques jours dans une auberge; je résolus de me mettre en pension chez une bonne veuve, nommée Mme. Muller. Un honnête négociant qui m'avoit donné ce conseil, me conduisit chez Mme. Muller, pour me servir d'interprète, car elle ne parloit que l'anglais, dont alors je ne savois pas un mot.... Je trouvai une vieille femme dont on me vantoit la bonté, mais de la tournure la moins distinguée, et qui me parut excessivement bavarde et ennuyeuse. Quelle société pour Lucie! car il fut convenu que nous partagerions le dîner et le souper de Mme. Muller..... J'annonçai à Lucie, non sans embarras, que nous allions passer quelques mois chez Mme. Muller, et que nous y resterions jusqu'à ce que j'eusse trouvé une petite habitation à la campagne, aux environs de Boston; car, décidé à cultiver un jardin un peu étendu, c'étoit ainsi que je voulois placer le peu d'argent que j'avois pu sauver. Lucie me répondit avec sa douceur accoutumée, et le jour même nous fûmes installés chez Mme. Muller. Je vis aussi-tôt cette dernière parler à Lucie avec une inconcevable volubilité. Lucie lui disoit de tems en tems quelques mots, et paroissoit l'écou-

ter attentivement, je ne doutais pas qu'elle ne se fît une violence mortelle ; et ces conversations, qui se renouvellèrent constamment avec la même vicacité, pendant quatre mois, me faisoient souffrir au-delà de toute expression. Cependant, au milieu de ces peines secrètes, j'éprouvois une grande consolation, en voyant Lucie reprendre de l'embonpoint, de la fraîcheur, et enfin toute sa beauté et une santé parfaite. Je n'attribuai cet heureux changement qu'à sa jeunesse, au genre de vie si réglé que nous menions, et à la joie qu'elle ressentoit d'être délivrée des terreurs dont elle avoit tant souffert ; et je restai toujours convaincu qu'elle étoit excédée du commérage et du bavardage de Mme. Muller. Lucie me protestoit en vain, non-seulement le contraire, mais qu'elle avoit une véritable amitié pour cette bonne femme, et qu'elle se plaisoit avec elle. J'étois obligé de sortir tous les jours pour mes affaires, pour prendre des informations sur les chaumières à vendre, et même pour acquérir quelques connoissances relatives à la culture du jardin ; quand je rentrois, je ne trouvois jamais Lucie seule ; elle étoit toujours ou dans sa chambre avec Mme. Muller, ou renfermée chez Mme. Muller. Quand je voulois mettre un terme à ces importunités si constantes de Mme. Muller, Lucie s'y opposoit fortement ; tantôt je ne voyois dans cette conduite qu'une aimable indulgence, et tantôt je me persuadois qu'au fond, elle aimoit mieux la plus ennuyeuse société qu'une entière solitude. Et j'allois la confiner pour jamais au fond d'une chaumière ! J'allois ensevelir, sans retour tant de grâces, de charmes et de talens ! . . . . . Ces pensées firent naître en moi mille fois le regret le plus sincère de n'avoir pas épousé une bonne campagnarde, dépourvue d'esprit et de tout agrément, mais qui auroit pu se trouver heureuse en s'occupant de son ménage. Je savois supporter tous les revers de la fortune, je ne supportais pas l'idée de ne pouvoir plus faire le bonheur de la compagne de ma vie . . . . . . Enfin, j'achetai, à une petite demi-lieue de Boston, une chaumière avec un grand jardin. Je fis l'acquisition d'un nègre de quarante ans, bon jardinier, que j'élevai en outre au grade de cuisinier ; car il m'assura qu'il *feroit très-bien cuire de la viande et des légumes*. J'achetai quelques meubles grossiers, une petite charette et un vieux cheval qui, conduit par Joseph (c'étoit le nom de mon nègre), devoit, deux ou trois fois la semaine, aller au marché vendre nos fruits et nos légumes, et en même temps nous rapporter de la ville notre petite provision de pain et de viande.

Ce fut sur la fin d'août que nous quittâmes M.me Muller, pour aller nous établir dans notre nouvelle propriété. M.me Muller et même sa servante Betzy fondirent en larmes en recevant les adieux de Lucie, qui de son côté étoit vivement attendrie ; M.me Muller répéta mille fois en sanglotant *happy husband* (heureux époux), et nous partîmes.

Il me seroit impossible de dépeindre ce qui se passa dans mon ame et dans mon imagination, en approchant de ma chaumière. Je l'avois trouvée agréable et commode la veille, et maintenant elle me paroissoit triste, affreuse : j'allois y renfermer Lucie ! Je me représentois notre ancienne habitation, et je me sentois humilié comme si j'eusse été coupable du bouleversement de notre fortune. Je n'osai regarder Lucie dans la crainte de remarquer quelque altération sur son visage..... La voiture s'arrêta, nous descendîmes, et nous entrâmes dans la chaumière !...... Lucie alors m'embrassa en disant : le ciel soit béni, il nous donne un doux asile !..... Je connus au son de sa voix qu'elle pleuroit. Je pris cet attendrissement pour des regrets et de la douleur ; cette idée me glaça et m'inspira je ne sais quel mouvement de colère qui ferma mon cœur à toute sensibilité. Néanmoins je me hâtai de la conduire dans son petit appartement et dans un cabinet beaucoup plus orné que le reste de la maison ; elle y trouva des porcelaines et des fleurs. Elle s'appercevoit non de mon humeur, mais de ma tristesse, et voulant me distraire : mon ami, dit-elle en souriant, voilà du *luxe*, je n'approuve pas cela. Disposé à l'aigreur, je trouvai dans ce mot *luxe* l'ironie la plus déplacée, et je ne répondis rien. Lucie vit un piano : ah ! dit-elle, voilà une chose qui me paroît utile, parce qu'elle pourra vous amuser quelquefois..... *M'amuser !* repris-je avec amertume ; non, mes amusemens désormais seront tous dans des travaux nécessaires. Lucie, sans comprendre l'espèce de reproche contenu dans cette réponse, s'assit devant le piano, et se mit à jouer. Dans ce moment, je la regardai, et je l'écoutai en tressaillant...... Jamais un beau morceau de musique, exécuté par une femme charmante, n'a pu produire une impression plus pénible...... Elle jouoit un rondeau délicieux que j'avois aimé passionnément, et qui me rappeloit nos beaux jours passés, et c'étoient les siens que je regrettois avec désespoir..... J'étois seul et dans une chaumière et à deux mille lieues de mon pays ! J'éprouvai un tel saisissement, que tout à coup, ne pouvant plus me contenir, je sortis avec précipitation.

Nous nous rejoignîmes pour le souper ; je n'eus pas, ce soir-là, le cruel embarras de la détestable cuisine de Joseph, parce que j'avois apporté de Boston un souper froid. Ayant encore plusieurs affaires à terminer à la ville, j'y allai le lendemain à la pointe du jour, en annonçant à Lucie que je ne reviendrois qu'à l'heure du dîner. Mes affaires étant terminées promptement, je revins longtems avant l'heure à laquelle Lucie m'attendoit : je la demandai. Joseph me répondit qu'elle étoit dans une petite chambre à côté de la cuisine : la porte en étoit entr'ouverte ; j'entre doucement, et figurez-vous ma surprise, en voyant par derrière une charmante paysanne, ayant pour vêtement un jupon court d'une étoffe grossière, un grand tablier, un juste de bure, et des souliers de cuir ; une taille parfaite, de beaux cheveux blonds, des bras nus d'une blancheur éblouissante, ne me

permettoient pas de méconnoître Lucie! . . . Mais pourquoi ce costume, que faisoit-elle? Je l'ignorois, j'avance; Lucie entend du bruit, se retourne, et je vois qu'elle pétrit du pain !. . . . . Je reste immobile, avec un battement de cœur qui me force à m'appuyer contre le mur. . . . . . Lucie joignant les mains d'un air suppliant, s'écrie avec un sourire angélique : Mon ami, ne vous mocquez pas de moi. . . . . . Ce n'est pas mon coup d'essai, je vous assure que je sais faire le pain aussi bien que Betzy. . . . . Je tombe à ses pieds en fondant en larmes. Elle croyoit faire une action si simple que ce mouvement la confondit. . . . . Je ne l'avois jamais vue si belle que sous cet habillement rustique, et même indépendamment de l'admiration passionnée qu'elle m'inspiroit, cela devoit être. Lorsque jadis, dans une fête brillante, je l'avois comparée à d'autres femmes, j'avois pu trouver quelquefois une beauté égale à la sienne; mais dans ce costume, quelle villageoise pouvoit lui ressembler? quelle paysanne pouvoit avoir ce maintien, ces grâces, ce langage et cette élégance de manières; enfin, avoit-on vu jamais des mains si délicates et d'une blancheur si éblouissante, pétrir du pain?....

Joseph vint m'arracher à ma rêverie, pour m'avertir que le dîner étoit servi. J'arrivai dans notre petite salle à manger au moment où Lucie, suivie de Félix, posoit un pain sur la table; sa blancheur éclatante étoit rehaussée encore par le vif incarnat qui coloroit ses joues, et un certain air enfantin de triomphe, de satisfaction et de gaîté répandu sur toute sa personne, formoit un contraste piquant avec l'expression naturelle de douceur et d'ingénuité de sa physionomie. Quel dîner délicieux! quel enchantement! . . . . . . Cher ami, me dit Lucie, voilà un pain que j'ai mis au four ce matin, vois comme il a bonne mine! . . . . . Et mon dîner, qu'en dis-tu? . . . . . . En parlant ainsi, elle asseyoit Félix à table, et elle se hâta de couper un morceau de *son pain* pour le lui donner; Félix aussitôt en mangea en disant d'un petit ton sérieux et sentimental : *il est bien bon maman* . . . . . Puis il ajouta, en me regardant : *c'est maman qui l'a fait.* Lucie attendrie sourit, et ses yeux se remplirent de larmes.

Après le dîner, nous allâmes dans le jardin, et Lucie s'asseyant sur un banc : Il faut, me dit-elle, qu'à présent tu saches tout. . . . . J'ai vendu tous ces vêtemens inutiles que nous avions apportés de France, et j'ai acheté un bon trousseau de ménagère. . . . . . — Quoi, tu sera toujours mise ainsi? . . . . . — Et pour quelles visites et quelles cérémonies serois-je forcée de m'habiller autrement? Mais j'ai *un habit des dimanches;* il est tout blanc, bien fait à ma taille, d'une jolie forme; il te plaira.... Ecoute, ce n'est pas tout, mes habits de jardinière n'ont pas employé tout l'argent de mes belles robes; en outre, j'ai vendu quelques petits bijoux qui me restoient, et de tout cela, j'ai pu acheter une bonne vache et des poules. . . . . Ne te récrie

pas ; par les soins de Betzy, je sais traire une vache, faire des fromages, conduire une petite basse-cour. Notre petit pré nourrira parfaitement notre vache et notre vieux cheval ; nous ferons une excellente chère, j'irai moi-même deux fois la semaine sur la charette au marché de Boston vendre nos fruits et nos légumes ; pendant ce temps tu ne seras point privé de Joseph, qui pourra travailler avec toi.......

Nous eûmes la joie le lendemain de voir arriver M.me Muller, c'étoit le seul tiers qu'il me fût possible de ne pas trouver importun ; elle savoit apprécier Lucie ; elle me secoua les mains avec plus de force que jamais, elle répéta mille fois *happy husband* ; mais quelle expression pouvoit peindre à quel point j'étois *heureux* !... Lucie voulut absolument, comme elle l'avoit dit, aller elle-même au marché vendre les produits de notre jardin ; elle avoit jadis à la campagne mené avec succès des Calèches, et elle n'eut pas de peine à conduire notre pacifique cheval. Vêtue de son habit le plus grossier, ayant sur sa tête un grand chapeau de paille, et à son bras un panier rempli d'herbages ; belle comme un ange, avec un maintien de vierge et de reine, elle monta, dès la première fois, sur sa charette, et s'y établit au milieu d'un monceau de choux et de carottes, avec l'aisance et toute la simplicité que pourroit donner une longue habitude. Ce qu'il y avoit de plus étonnant en elle, n'étoit pas sa conduite incomparable, mais la naïveté, la bonhomie sublime qui accompagnoient toutes ses actions : elle eut en effet une vache et des poules, elle fit tout ce qu'elle avoit annoncé ; une servante n'entra jamais dans la chaumière que pour faire la lessive sous ses ordres....

De mon côté avec quel courage et quel plaisir je cultivois mon jardin ! Souvent Lucie, assise sous un berceau de vigne, me regardoit travailler en faisant un ouvrage à l'aiguille ; notre enfant, muni d'une petite bèche, s'exerçoit déjà sous mes yeux à m'imiter, et de tems en tems rappelé par sa mère, il alloit recevoir une tendre caresse qu'il me rapportoit en courant !....

Lucie deux fois la semaine faisoit un pain pour une pauvre veuve chargée de trois petits enfans ; j'ajoutois à ce don quelques bottes de légumes, et nous soutenions ainsi l'existence d'une famille infortunée ; la veuve n'avoit d'autre ressource pour vivre que le produit du lin qu'elle filoit, et ce travail, joint à nos secours, lui assuroit une honnête subsistance. Elle habitoit une petite cabane délabrée, à peu de distance de la nôtre, et que nous avions réparée de notre mieux, Joseph et moi, et du moins la pluie ne pouvoit plus y pénétrer. Lucie s'étoit plu à former peu-à-peu l'humble ménage de Molly (c'étoit le nom de cette pauvre femme) ; tantôt elle lui portoit quelques ustenciles d'étain, et tantôt quelque vase de terre ou de verre..... Oh ! combien la Providence est adorable ! quels dédomagemens, quelles jouissances inconnues elle

réserve aux ames sensibles dans sa bonté, et même au milieu des revers particuliers et des calamités publiques! C'est ainsi que s'écouloit ma vie embélie et sanctifiée par la créature angélique, que le ciel m'avoit donné pour compagne.

Nous étions depuis plus de deux ans en Amérique, lorsque M.r de T.** vint aussi se réfugier dans cette partie du monde. Nous l'avions beaucoup vu jadis à Paris..... Un matin, en passant dans le marché de Boston, il apperçut dans une charette, arrêtée à la file d'une multitude d'autres, une jeune paysane dont l'éclat et la beauté le frappèrent; il trouva qu'elle ressembloit d'une manière si extraordinaire à Madame Dorsaine, qu'il voulut la voir de près; il s'approcha de la charette; Lucie le reconnoît dans l'instant et le salue. M.r de T.** stupéfait, lui demande ce qu'elle fait là: j'attends mon tour pour passer, répondit Lucie, et pour aller, comme les autres, vendre mes légumes. Dans ce moment les charettes s'ébranlèrent; Lucie fouetta son cheval, en invitant M.r de T.** à nous venir voir, et en lui indiquant le village près duquel nous demeurions, et elle laissa M.r de T.** très-surpris de cette vision. Il vint en effet le lendemain dans notre chaumière; ma joie fut extrême de voir enfin une personne digne d'aprécier Lucie, et d'entendre parler d'elle. »

MODES.

Si le même nom pouvoit deux fois servir à désigner la même mode, on appelleroit encore capotes *à l'invisible*, toutes les capotes qui sortent des bons magasins de modes et de lingerie: beaucoup d'étoffe dans cette coëffure et peu de façon. Point de torsades, comme l'année dernière, au milieu du fond des capotes de lingère, point de symétrie. Sur la passe des capotes de modiste, un taffetas mal tendu, des fleurs en grosse botte: botte de lilas, botte de roses, botte de petites tulipes. Tire-bouchons à droite et à gauche, bandeaux de corail, chou lisse par derrière, voilà les coëffures en cheveux. Rue de Grammont, n.o 25, existe un dépôt de coraux. Plus de titus. Beaucoup de cheveux à l'enfant. Beaucoup de petits fichus écossais, c'est-à-dire, rayés et quadrillés, de ceintures écossaises; on voit même des brodequins écossais.

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1062.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre, n°.* 183, *près le boulevart, à côté du café. Les abonnem. datent du 1.er ou du 15.*

1810 Costume Parisien.



Casque de Paille Blanche. Fichu-Guimpe. Corsage sans Coulisse.

N.° 31. (Quatorzième Année.) 5 Juin, 1810.

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15 *avec deux gravures.* (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim.re pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4°. oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1810 *comprendront les N.os* 313 *à* 331.

PARIS.

Ce 4 Juin, 1810.

On parle d'une nouvelle suite d'*incroyables*, dessinés par M. Horace Vernet. Chaque feuille, dit-on, coûtera 3 francs: sous quinzaine, il en doit paroître deux.

Les artistes qui ont inventé les *habits sacs* (car on ne sauroit donner un autre nom aux habits modernes) ont bien mal calculé leurs intérêts. D'abord il entre dans ce genre de vêtement beaucoup plus d'étoffe que dans les fracs dégagés; d'ailleurs quelqes fous peuvent bien se décider à se masquer pour être à la mode : leur plaisir est de se faire remarquer par tout où ils vont, et quand les femmes rient ou que les polissons se rassemblent et clabaudent à leur aspect, ils sont enchantés; mais le nombre de ces fous est, quoiqu'on en dise, peu considérable; les honnêtes gens aiment à passer tranquillement leur chemin, et quand une mode est par trop ridicule, ils attendent qu'il en vienne une autre plus raisonnable pour se faire habiller. Ainsi voilà bien des pratiques perdues. Mais les artistes ne sont pas toujours les maîtres, il faut qu'ils suivent le torrent, et pour déguiser la moitié de Paris, il suffit quelquefois d'un jeune écervelé à qui une folle idée aura passé par la tête. Toutefois cette mode d'habits larges ne sauroit durer; les jeunes-gens exagèrent la mode, les sages la modifient et finissent toujours par avoir raison.

Album. Ce mot emprunté du latin, se disoit d'un cahier que les étrangers, les Allemands sur-tout, portent en voyage et sur lequel ils engagent les personnes illustres à écrire leur nom avec une sentence. Chez nos dames, l'*album* est un cahier de papier vélin, relié avec luxe, qui les accompagne au bois de Boulogne, au jardin des Plantes, etc., et qui acquiert du prix à mesure que des peintres célèbres associent leurs esquisses aux croquis de l'amateur.

Toutes les femmes autrefois ne portoient pas de chapeau; il falloit être au moins de la haute bourgeoisie pour qu'une dame osât se permettre ce genre de coëffure. De nos jours encore, dans les familles où il règne un peu d'ordre, de bon sens et de sentiment de convenances, on ne permet pas à une soubrette de mettre un chapeau; elle va tête nue ou avec un bonnet. Dans d'autres maisons on n'y regarde pas de si près, et la soubrette est mise aussi élégamment que sa maîtresse. Cependant il y a telle nuance dans le chapeau à laquelle on peut reconnoître l'âge et la qualité de la personne qui le porte. Eté comme hiver, la grand'maman porte un chapeau de soie, la jeune mère ne se coëffe que de cachemire quand il fait froid, et de paille de Florence pendant la belle saison. Mademoiselle porte, suivant le temps, une capote de velours ou de perkale, et Lisette est coëffée en paille jaune et commune, chapeau que sa tournure seule et les rubans dont il est orné distinguent de celui qu'elle portoit losrque, simple comme sa toilette, elle habitoit le village.

LE CENTYEUX.

Vie de Dalayrac, chevalier de la légion d'honneur et membre de l'académie royale de Stockholm, contenant la liste complette des ouvrages de ce compositeur célèbre; par R. C. G. P. (1)

Dalayrac ayant manifesté, dès son enfance, un goût décidé pour la musique, son père consentit à lui donner un maître de violon quand il sortit de rhétorique; mais bientôt il négligea l'étude de la philosophie, et le maître fut congédié.

Notre jeune homme ne s'occupa plus de musique qu'en cachette. Sa chambre étoit située à l'extrémité de la maison; cependant il ne s'y exerçoit qu'en tremblant, il imagina de monter sur le toît, pour jouer à son aise; mais son secret ne fut pas longtems ignoré. L'habitation de son père étoit voisine d'un couvent. Une jeune pensionnaire entendit de sa fenêtre, pendant une belle nuit d'été, les sons d'un instrument; elle alla en avertir sa voisine, et, de confidence en confidence,

(1) Volume in-12, avec portrait, prix: 2 francs, chez Barba, libraire, au Palais-Royal.

l'auditoire augmenta chaque jour au point que le secret pénétra dans la ville.

M. Dalayrac vit qu'il falloit consentir à ce que son fils accordât une partie de son temps à la musique.

Reçu avocat, le jeune Dalayrac ne montra aucun goût pour sa profession. Son père sollicita pour lui et obtint une place dans les gardes du comte d'Artois. Il se flattoit que la ponctualité du service militaire détourneroit son fils d'un penchant qu'il regardoit comme futile. Dalayrac par la régularité de sa conduite et l'aménité de ses mœurs, mérita à la fois l'estime de ses chefs et l'affection de ses camarades. Quand son tour de garde arrivoit le jour où la Comédie italienne venoit à Versailles, il changeoit avec un de ses compagnons d'armes ses heures de faction, de manière à se trouver libre toute la soirée. Il venoit à Paris le plus souvent possible. Ordinairement il ne partoit de Versailles qu'après le dîner pour venir au spectacle, et faisoit la route à pied. Quand il passoit plusieurs jours de suite à Paris, il s'imposoit toutes sortes de privations. Cependant son père lui avoit assigné une pension chez un notaire, et ce notaire avoit ordre de la doubler; mais incapable d'abuser de cette facilité qui auroit séduit beaucoup de ses camarades, le jeune officier ne prenoit pas même la pension entière.

Pendant vingt-huit ans qu'a duré sa vie théâtrale, Dalayrac a fait cinquante-six ouvrages. Ainsi quoiqu'il ait été enlevé à cinquante-six ans (étrange conformité!) il a réellement fourni une longue carrière.

Le trait suivant prouve son extrême indulgence. Un jeune homme que l'on avoit maltraité à la première représentation du *Rocher de Leucade*, qui avoit été fort orageuse, revint à la seconde avec un grand nombre de ses camarades pour siffler avec un nouvel acharnement; mais de nombreuses coupures avoient été faites à la pièce, par conséquent, divers passages indiqués comme mots d'ordre, ne se trouvoient plus. Contrariés dans leurs dispositions hostiles, ces jeunes-gens ne furent que plus mutins. On en conduisit douze à la préfecture de police. Dalayrac affligé de ce désordre, se mêle dans la foule, et, chemin faisant, questionne ces jeunes étourdis : *Mais que vous a fait ce pauvre auteur, pour venir le siffler ainsi? — M. Dalayrac! nous ne le connoissons pas : mais nous devons défendre et soutenir nos camarades. — C'est juste, quand pourtant cela ne nuit à personne, etc.* En discourant ainsi, l'on arrive, et en attendant l'enquête, on se dispose à envoyer les jeunes-gens en prison. Alors Dalayrac se nomme, arrange les faits et les présente à la décharge des prévenus, avec tant d'adresse, de chaleur et d'intérêt, qu'il parvient à obtenir leur mise en liberté.

Quand Dalayrac n'étoit pas tourmenté par des maux de nerfs et des palpitations, maladies ordinaires aux hommes qui se livrent aux arts, et dont l'imagination est constamment tendue,

il étoit très-gai. Il lui échappoit souvent des saillies originales et des mots heureux. Il a peint lui-même son caractère dans des notes trouvées parmi ses papiers. « Je suis très-vif, je m'em-
» porte aisément; je suis extrêmement sensible à la joie et à
» la douleur; je m'exagère facilement la crainte et l'espérance;
» je ne sais pas attendre; je donne aveuglément ma confiance;
» quelquefois aussi je me laisse aller au soupçon sur de légères
» apparences; je me passionne facilement et outre mesure;
» l'injustice, par tout où je crois la voir, me révolte et m'in-
» digne. »

Il faut ajouter qu'il avoit une sévérité invariable de principes, une loyauté à toute épreuve, et que par dessus tout il étoit bon. Ces qualités qu'il est si rare de trouver réunies dans le même individu, lui avoient concilié l'estime générale. Il en reçut une preuve singulière et bien flatteuse dans le cours de la révolution.

A l'époque où l'on faisoit les recherches les plus sévères et les plus actives contre les émigrés, on lui apporte une lettre timbrée de l'Allemagne et conçue en ces termes : « Monsieur,
» quoique je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous, cepen-
» dant nous avons été camarades, et il se peut que mon nom
» ait frappé votre oreille lorsque vous étiez dans les gardes
» d'Artois. L'exemple m'a entraîné; je suis depuis sept ans
» chez l'étranger, et j'y ai éprouvé tout ce que le sort peut
» réunir de calamités sur la tête d'une de ses victimes. Le
» besoin de revoir mon pays me tourmente; mais comment y
» reparoître? Cependant il est indispensable que j'y retourne
» pour réclamer le peu de biens que je possédois, et qui se
» trouve sous la main de parens avides. Je suis trop malheu-
» reux pour avoir conservé des amis, et ne connois qu'un seul
» homme dont la réputation soit assez pure pour m'enhardir à
» lui confier mon secret. Cet homme, c'est vous. Votre vieux
» camarade auroit-il mal jugé votre cœur en le supposant ca-
» pable de l'action la plus généreuse? Refuserez-vous un asile
» à celui qui remet entre vos mains le soin de sa fortune et
» de sa vie? » Le nom que Dalayrac voit au bas de cette lettre lui rappelle effectivement un camarade estimable avec lequel il n'avoit jamais eu la moindre liaison, mais dont il n'avoit entendu parler que d'une manière avantageuse lorsqu'il étoit au service. Flatté de la préférence qu'il lui accorde, et dont il trouve la justification dans son cœur, intimement convaincu d'ailleurs que cet infortuné n'a d'autre intention, ne forme d'autres vœux que de venir terminer ses jours dans l'antique et modeste héritage de ses pères, Dalayrac lui répond qu'il est prêt à le recevoir, s'il peut surmonter les obstacles qui s'opposent à sa rentrée. La fortune sourit enfin à ce malheureux proscrit, et lui inspire les moyens de mettre en défaut la vigilance de ceux qu'il redoute. A travers mille dangers auxquels il échappe, comme par miracle, il arrive à Paris, et trouve

chez Dalayrac un asile inviolable où il reste pendant plusieurs mois caché à tous les regards, même à ceux des domestiques. Dalayrac emploie ce temps à solliciter sa radiation : il étoit si généralement estimé, qu'on étoit assuré qu'il n'auroit pas pris intérêt à un être dangereux ou méchant; aussi obtint-il plus facilement qu'un autre la réintégration qu'il demandoit, et il eut enfin le plaisir, le bonheur de rendre à son ancien frère d'armes tous les biens à-la-fois, sa fortune et sa liberté.

Comme s'il n'avoit pas joui pendant trente ans de la constante faveur du public, Dalayrac croyoit devoir encore travailler pour sa réputation. Il avoit mis toute son ame, tout son esprit dans la musique d'un opéra-comique en trois actes et en vers, intitulé *le Poète et le Musicien.* La pièce étoit en pleine répétition lorsque Martin tombe malade. Dalayrac profite de cette interruption pour revoir encore et améliorer sa musique : il laisse écouler quinze jours, au bout desquels ayant mis la dernière main à son ouvrage, il veut s'assurer lui-même de l'état du malade, dont il n'avoit eu jusque-là de nouvelles que par la voix publique. Il sembloit qu'il prévît le coup terrible qui alloit le frapper.

Le 21 novembre 1809, à six heures du soir, après avoir porté au théâtre le chœur final de son opéra, il se rend chez Martin. Son cœur battoit avec force. Cette visite alloit fixer son sort. Il y attachoit le bonheur du reste de sa vie. Il entre, et ne peut se dissimuler au premier coup-d'œil, que l'acteur dont il a besoin est attaqué d'une maladie sérieuse, et qui le retiendra pendant plusieurs mois peut-être éloigné du théâtre. Les journaux annonçoient que l'Empereur alloit partir pour l'Espagne, ainsi la pièce ne seroit pas jouée devant lui. Ces réflexions l'assaillirent à-la-fois, et ce fut pour lui le coup de la mort. Couvert d'une sueur abondante, il sort et va jusqu'au théâtre Français; mais le froid l'avoit saisi; il se sent incommodé, revient chez lui et se met au lit avec une fièvre nerveuse qui, dès le lendemain, se complique et s'aggrave. Des symptômes allarmans se manifestent: le transport des humeurs au cerveau annonce un catharre suffocant.

. . . . . Depuis plus de quatre heures, le malade ne voyoit et n'entendoit plus rien. Son épouse ne pouvant plus se faire illusion, s'abandonne à toute sa douleur, et laisse échapper des sanglots, des cris. Cette voix chérie rappelle pour un moment son ame fugitive. Il se lève sur son séant, comme s'il se fût réveillé en sursaut, regarde sa femme, et lui dit : *Qu'as-tu donc , ma mère ? pourquoi t'affliger quand je chante ?* Ce ne fut qu'un éclair; mais l'effort qui avoit produit cette crise, avoit décidé le retour momentané de ses facultés, et prolongea son existence de quelques heures.

Ses derniers instans ne furent qu'un délire de composition; il se croyoit sur le théâtre à la répétition de sa pièce. Il animoit les musiciens de la voix et du geste. « Que l'on se

figure, dit l'auteur de sa vie, si l'imagination peut aller jusques-là, une épouse au désespoir, un neveu et des amis en pleurs, entourant le lit d'un malheureux luttant avec la mort, et dont l'angoisse ne se manifeste que par des chants! Cette scène est affreuse, elle est impossible à décrire : il faut l'avoir vue pour en concevoir la déchirante singularité. »

Dictionnaire universel de Biographie ancienne et moderne, ou Histoire, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leurs écrits, leurs actions, leurs talens, leurs vertus ou leurs crimes; ouvrage entièrement neuf, rédigé par MM. *Amar-Durivier*, *Amaury-Duval*, *Artaud*, *Auger*, *Barbier*, *Beauchamp*, *Bergasse*, *Beuchot*, *Biot*, *Boissonade*, *Botta*, *Castellan*, *Chaussier*, *Choiseul-d'Aillecourt*, *Clavier*, *Constant de Rebecque*, *Correa de Serra*, *Cuvier*, *Delambre*, *Desportes*, *Duméril*, *Durdent*, *Dussault*, *Esménard*, *Feletz*, *Fiévée*, *Fortia d'Urban*, *Gallais*, *Guinguené*, *Grosier*, *Guizot*, *Jomini*, *Jourdain*, *Laborde (de)*, *Lacroix*, *Lally-Tollendal*, *Landon*, *Langlez*; *Lasalle*, *Malte-Brun*, *Mersan*, *Michaud*, *Millin*, *Mutin*, *Noël*, *Pardessus*, *Peignot*, *Petit-Thouars (du)*, *Ponce*, *Pujoulx*, *Quatremère de Quincy*, *Roquefort*, *Salabéry*, *Sismondi*, Mme. *de Staël*, MM. *Stapfer*, *Stassart*, *Suard*, *Vital-Roux*, *Usteri*, et autres gens de lettres et savans.

Cet ouvrage est sous presse. Nous regrettons de ne pouvoir imprimer à l'entier le discours préliminaire qui vient de nous être communiqué. « Sans vouloir exagérer, dit l'auteur de ce discours (M. Auger), l'importance d'une *Biographie universelle*, on peut assurer que nul autre ouvrage ne comprend autant d'objets divers, ou plutôt qu'il n'est point d'objet qu'elle ne doive comprendre. Tout ce qui a existé, tout ce qui existe en grands événemens politiques, militaires, civils et religieux, en utiles travaux des sciences, en nobles productions des lettres et en précieux monumens des arts; toutes ces choses, ouvrages d'hommes qui se sont illustrés par elles, doivent être nécessairement indiquées et même jugées dans une histoire de tous les hommes célèbres de l'univers. Si cette proposition est vraie, nous ne saurions, à moins de supposer une compilation incomplette et indigeste, faite sans exactitude et sans discernement, imaginer qu'une telle entreprise puisse être exécutée par un ou deux hommes seulement, de quelques secours qu'ils soient environnés. Il nous semble les voir arrachant des lambeaux de mille ouvrages qu'au moins ils auront ouverts une fois, s'en rapportant même pour ce travail à des mains plus inhabiles encore qu'ils ne sauroient diriger, rassemblant à la hâte ces matériaux pris au hazard, entassant les erreurs et les vérités, les traits d'esprit et les sottises, et, pour ainsi dire, recrépissant le tout d'un style de mauvais goût, où brillent

par intervalles quelques phrases d'emprunt, honteuses d'un si ridicule enchâssement. Le vrai moyen sans doute de parvenir à un resultat satisfaisant, étoit de diviser l'ensemble des connoissances humaines en un grand nombre de parties distinctes, et de confier chacune d'elles à un écrivain qui en eût fait l'objet spécial de ses études. Telle a été la première pensée, tel a été le premier soin des éditeurs de la *Biographie universelle*.

.... Quelques personnes pourroient craindre que d'un si grand nombre de collaborateurs et de la diversité inévitable de leurs opinions sur plusieurs points, il ne résultât un défaut d'accord trop sensible...... C'est au contraire dans un dictionnaire historique fait par deux personnes, et encore plus par une seule, qu'il doit exister beaucoup de discordance et de disparate; car dans l'impossibilité d'avoir des idées propres sur les innombrables objets dont ils ont à s'occuper, ils sont forcés de prendre aveuglément celles de tous les auteurs qu'ils mettent à contribution, et ainsi leur compilation devient en effet l'ouvrage d'un millier d'esprits différens.

.... L'espace étoit bien précieux dans un ouvrage qui auroit pu, sans diffusion et sans inutilités, être porté au double de son étendue, et où l'on n'a pas cependant voulu renfermer moins de choses, que s'il étoit en effet deux fois aussi volumineux. Pour résoudre ce problême, on a dû respecter les faits, mais se commander des sacrifices sur la manière de les exprimer, de même que sur le nombre et la forme des réflexions. Il a fallu s'interdire ce luxe modéré de paroles qui donne au style du jeu, de la souplesse et de la grâce. Il a fallu se défendre souvent ces observations et ces résumés qui seuls impriment aux écrits un caractère philosophique; et (les éditeurs peuvent le dire sans ridicule) il est des collaborateurs à qui il en a dû coûter beaucoup pour renoncer ainsi aux plus heureuses habitudes de leur talent. Mais ils les ont remplacées par d'autres qualités qui ne sont ni sans mérite, ni sans gloire : la nette et rapide exposition des faits, l'adroite disposition qui les groupe et les place sous le point de vue convenable, enfin cet art ingénieux des rapprochemens qui supplée à l'expression des pensées, puisqu'il les fait naître dans l'esprit du lecteur.

. . . .

La *Bibliographie*, cette partie si essentielle de la science littéraire, a été l'objet d'une attention toute particulière. Les articles, déjà faits soigneusement sous ce rapport, ont été revisés par plusieurs personnes, remplies de zèle et d'instruction, qui se sont livrées à des recherches pénibles et sans nombre, afin de parvenir à indiquer exactement tous les ouvrages dignes de mention, ainsi que les meilleures éditions de ces ouvrages.

L'*Histoire politique* a été rédigée de manière à former un corps complet dont toutes les parties pussent au besoin se répondre et se rattacher entre elles.........

Il est souvent arrivé qu'un même personnage ait appartenu à-la-fois à l'histoire politique et à l'histoire littéraire, ou à quelques branches distinctes de l'une et de l'autre. Confié à un collaborateur unique, son article eût peut-être été imparfait dans quelqu'une de ses parties. Il a successivement passé dans les mains d'autant de rédacteurs qu'il pouvoit comprendre d'élémens divers, ou du moins des notes ont été fournies à un seul par tous les autres, de manière que chaque objet portât l'empreinte d'une étude positive et approfondie. Ainsi les mathématiques de d'Alembert, par exemple, n'auront point été jugées par un littérateur, ni sa littérature par un mathématicien. »

. . . .

L'ouvrage sera composé de 18 volumes in-8.° de 600 pages chacun, imprimés à deux colonnes, sur papier carré fin, en caractère petit-romain neuf.

Il y aura quelques exemplaires sur papier vélin grand-raisin d'Annonay, et d'autres sur grand-raisin d'écriture, avec de grandes marges pour notes et additions manuscrites. Le prix pour les souscripteurs est de 6 francs le volume sur papier carré fin; de 10 francs sur papier grand-raisin, et de 18 francs sur grand-raisin vélin, broché en carton. La souscription est prorogée jusqu'au 1.er juillet 1810, et alors le prix sera augmenté de 1 franc par volume sur papier carré, de 2 francs sur papier grand-raisin d'écriture, et de 6 francs sur papier vélin. Le prix de la souscription est de 18 francs qui seront imputés sur la première livraison. La première livraison, composée de cinq volumes in-8.°, paroîtra en janvier prochain.

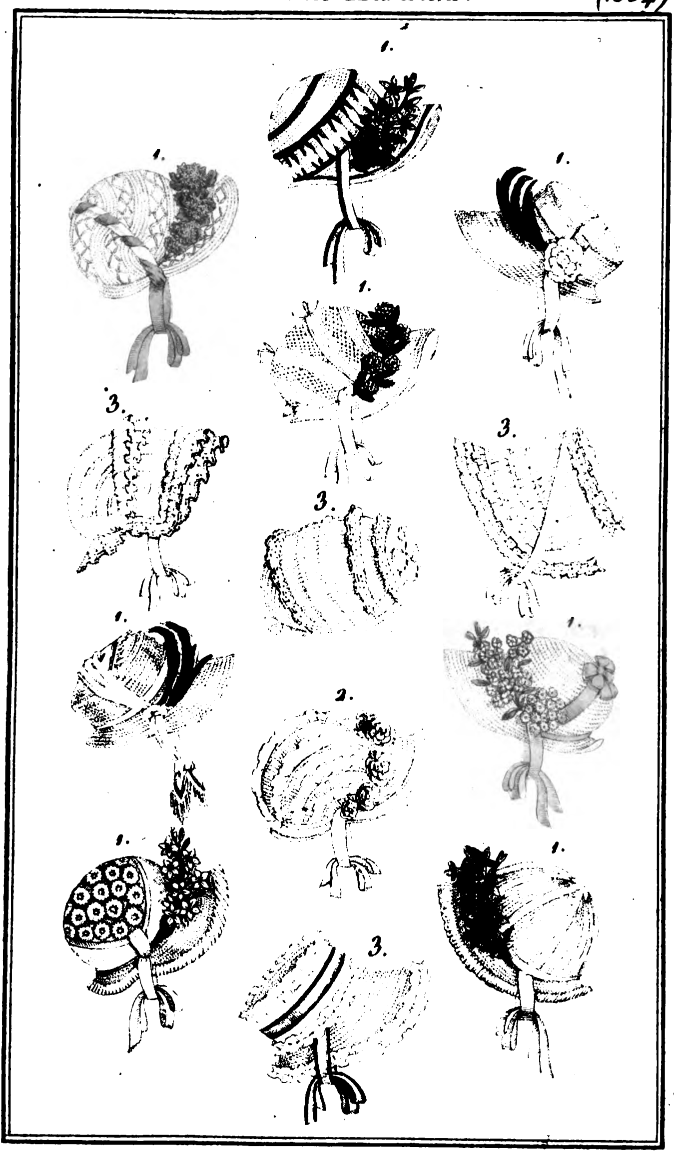
On souscrit chez Michaud frères, imprimeurs-libraires à Paris, rue des Bons-Enfans, n.° 34; chez tous les principaux libraires de l'Europe, et chez tous les directeurs de la poste aux lettres.

MODES.

Un fichu-guimpe surmonté d'une fraise, une garniture bouffante et triple au bas de la robe, un chapeau de paille d'Italie ou une capote de lingère, voilà ce que vous offrent les négligés du Boulevart, comme ceux du Rannelagh et de Tivoli. On porte peu de pélerines. Les petits fichus de soie se maintiennent. Au lieu de cordon de fleurs, quelques modistes mettent sur une capote un ou deux rangs de dentelle plissée à gros plis. Le bord de couleur aux souliers, le ruban de couleur autour de la jambe, sont encore de mode. On ne porte presque que des bas de coton brodés à jour sur le coude-pied. Un cordon de roses surmonté d'une rangée de boutons, voilà la garniture de chapeau la plus ordinaire. Les jeunes-gens ne mettent plus de guêtres sous leur large pantalon, mais un sous-pied de nankin ne produit pas un très-bon effet en se détachant sur le bas blanc.

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1064.

On s'abonne rue Montmartre, n.° 183, près le Boulevart.



1, Chapeaux de Paille. 2, Chapeau de Paille et Rubans.
3, Capote et Bonnets de Lingère.

N.º 32. (Quatorzième Année.) 10 Juin, 1810.

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15 *avec deux gravures.* (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim.re pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4°. oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1810 *comprendront les N.os* 313 *à* 331.

PARIS.

Ce 9 Juin, 1810.

Nouvelle découverte.

L'un étudie l'histoire et l'autre la philosophie. Celui-ci, de gaîté de cœur, s'expose à mille morts pour aller en un pays bien reculé, s'enquérir si l'on n'y connoîtroit pas quelque nouvelle espèce de singes. Celui-là s'enferme dans un laboratoire de chimie, pèse l'eau, décompose l'air et puis ce sont de grands mots qu'il invente pour nous faire part du mince résultat de ses longs travaux. Beaucoup se mêlent de tracer des règles de conduite aux guerriers, aux magistrats, aux rois. Quant à nous, Dieu merci, nous avons une besogne autrement attachante. Les Femmes seules nous occcupent; leurs vertus, leurs défauts, leurs goûts, leurs caprices, sont les constans objets de nos méditations, et, par exemple, nous venons de découvrir une façon de les juger tout-à-fait digne sans doute de fixer l'attention des amateurs; c'est par le fichu et la chaussure : par la chaussure, quand il s'agit du ton de ces dames; par le fichu, quand il est question de leurs mœurs.

En effet, c'est vainement qu'une femme sera du reste mise avec intelligence ; si elle pêche par la chaussure, ce n'est pas, à coup sûr, une femme du bon ton. Une femme du bon ton ! Il faut la voir le matin, le soir, à toutes les heures du jour, chez elle, au bois de Boulogne, à la campagne, par-tout merveilleusement chaussée.

Toute Parisienne qui sait un peu son monde, ne sort jamais qu'en bas de coton blancs comme neige, fins comme l'ombre, et en petits souliers noirs, puces, verts, amaranthes ou lilas, que retient une faveur de couleur assortie, nouée, autour de la jambe..... A la bonne heure cela est divin! mais ne nous parlez pas de cette provinciale fraîchement débarquée ou de cette petite-maîtresse du Marais, bien ménagère, et de toute une espèce de femmes de cette force, qui ne manque pas de porter le lendemain d'un bal les souliers fanés et les bas de soie de la veille. Aux jours de pluie, ce sont des bas noirs, voire même des bas bleux, des bas de filoselle; ah, ciel! il y a de quoi faire tomber en syncope......

Passons aux fichus. A cet égard, nous devons avouer que de nos remarques multipliées, il est résulté des traits éclatans de lumière. Nous avons reconnu la dévote en fichu-guimpe, la pédante en *Cyrus*, la prude en double pélerine, et la coquette en *pointe* d'organdi; vous pourrez vous-même suivre nos expériences. Nous sommes dans la saison de ces petits fichus : toutes les femmes en veulent avoir ; nos lingères en ont pour tous les goûts et de tous les prix ;..... Les prix? eh! qu'importe; ce sont les maris qui soldent les mémoires. Le mari travaille à monter sa maison et sa femme à la ruiner ; Monsieur attend son agent-de-change, et Madame attend un ami. Monsieur signe des arrêtés de compte, et Madame écrit un billet doux ; bref, Monsieur calcule et Madame ne calcule pas : c'est dans l'ordre.... Voyez Hortense, vous concevez qu'il faut à cette jeune folle un fichu bien clair, bien transparent, bien étroit qui laisse voir le plus possible d'une peau blanche et fine. Mélanie, au contraire, cette veuve, hélas! que la fraîcheur du bel âge commence à quitter, et qui a ses raisons peut-être pour craindre un peu l'œil des indiscrets, Mélanie ne va point sans une collerette épaisse, bien fermée, bien épinglée. Cette mode a presque droit de nous plaire plus que l'autre, nous ne sommes pas loin de préférer les prudes aux coquettes. Mais il y a un milieu, il y a des femmes à la fois élégantes et modestes; qui savent que rien ne s'allie mieux que la grâce et la pudeur. On ne les voit ni pésamment ni lestement vêtues ; elles ne se dessinent ni ne se fagottent ; leurs fichus ne sont ni trop ouverts, ni trop haut-montés...... Voilà les femmes comme il faut les aimer et comme en effet on les aime!

LE RÔDEUR.

Traité de géométrie et d'architecture théorique et pratique, simplifié; par C. J. Toussaint, architecte (1).

Douzième livraison. ARCHITECTURE.

Cette livraison est entièrement consacrée aux jardins. Avant de tracer la marche qu'il convient de suivre dans leur composition, l'auteur déplore l'aveuglement de nos ancêtres qui ont si longtems négligé les scènes aimables que leur offroit la nature, pour former des labyrinthes, des terrasses composées de ressauts, des monumens en treillages, des statues en if, en buis; et surtout d'éternelles allées. M. Toussaint veut des jardins pittoresques où la végétation est libre, où *l'art n'a fait que consulter la nature*.

N'avez-vous pas souvent, aux lieux infréquentés,
Rencontré tout-à-coup ces aspects enchantés,
Qui suspendent vos pas, dont l'image chérie
Vous jette en une douce et longue rêverie?
Saisissez, s'il se peut, leurs traits les plus frappans,
Et des champs, apprenez l'art de parer les champs.

(*Les Jardins*, chant 1.er)

M. Toussaint a senti que dans ce court passage du Virgile français se trouvoit toute la théorie de l'art des jardins, et il a pris à tâche de le développer.

Points de vue, abondance des eaux, nature du sol, voilà ses divisions. Il veut donc 1.° que l'on considère les appartemens comme le point d'optique, que non-seulement on n'interrompe pas le rayon visuel, mais qu'en creusant des fossés ou sauts de loup, au lieu d'élever des murailles, on fasse paroître le jardin toujours plus grand qu'il n'est en effet.

2.° Que l'on profite avec intelligence de toutes les sinuosités naturelles du terrein et des abris qu'elles présentent, pour former des allées, des repos; surtout que l'on examine avec soin toutes les eaux qui peuvent être conservées ou amenées. Les eaux donnent la vie à tout ce qui les entoure.

---

(1) Ce Traité sera divisé en deux parties, Géométrie et Architecture, composées ensemble de 18 livraisons de douze à vingt pages de texte chacune, format grand in-4.°, et de cinq à six planches in-folio. Les livraisons paroissent de mois en mois. Chaque livraison coûte 5 francs, et, port franc, 6 francs 25 centimes. On ne paie qu'en recevant les livraisons. Pour souscrire, on s'adresse, à Paris, chez l'auteur, rue de Paradis-Poissonnière, n.° 25.



3.° Que de la variété des arbres naissent des oppositions de feuillage qui récréent l'œil et présentent des scènes nouvelles. Ici, M. Toussaint veut que l'architecte prenne conseil du jardinier. Tel arbre demande une terre sablonneuse et légère, que la chaleur du soleil pénètre facilement et qui reçoit toutes les impressions de l'atmosphère; tel autre croît volontiers entre des cailloux et comme privé de principes végétatifs. Celui-ci se plaît dans un terrein fort et argileux; celui-là dans un sol aquatique. Il faut encore, comme le fait observer M. Toussaint, prévoir ce que les arbres et les arbrisseaux deviendront quelques années après leur plantation, et faire ensorte que leurs racines ne se nuisent pas mutuellement.

Une des cinq planches de ce cahier offre le dessin d'un jardin où l'auteur a réuni les principes qu'il avoit exposés. Quoiqu'il n'aime pas les hermitages, les grottes, les ruines, les ponts chinois, les kiosques, les bâtimens gothiques, moresques, arabes, il a, dans deux planches, donné dix-neuf modèles de ces fabriques pour des jardins pittoresques. Sept pages de son texte sont consacrées à une nomenclature d'arbres, arbrisseaux et arbustes d'agrément, avec indication du terrein qui leur est propre. Deux planches et six pages de texte expliquent la manière de conduire les eaux, de former des bassins ; le reste du texte est consacré au mesurage des terres et à la construction des murs de terrasses et hahas ou sauts de loup.

Dans ce cahier, comme dans les précédens, M. Toussaint s'exprime avec une simplicité qui annonce qu'il marche à son but sans ambition. Son ouvrage a été présenté à Son Excellence Monseigneur le Ministre de l'Intérieur; il en a été accueilli comme ouvrage utile. Praticien fort exercé, M. Toussaint est plus clair que n'ont été ses devanciers; son ouvrage est classique, savant sans le paroître, attachant sans luxe d'expressions: l'art n'a fait que consulter la nature.

A chacun des volumes du *Dictionnaire universel de biographie* (1) sera jointe pour les souscripteurs qui en feront la demande, une livraison de 40 portraits, gravés au trait. Chaque portrait, formant une planche isolée, portera l'indication du volume et de la page où il devra être placé par le relieur. Le prix de chaque livraison de portraits est de 3 francs pour le papier carré, de 4 francs pour le papier grand raisin, et de 6 francs pour le papier vélin grand raisin.

---

(1) Actuellement sous presse chez Michaud frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n.° 34, à Paris.

CHANSON.

L'auteur de telle comédie
Que l'on drape dans maint journal,
Ne s'en croit pas moins un génie
Et traite Molière en égal....
Aux pays des neuf Immortelles,
Si j'ai fait de nombreux faux pas,
Si mes vers sont proscrits par elles,
Du moins je ne m'en vante pas.

C'est un vrai sujet de scandale!
En vain menacé des huissiers,
Derville avec orgueil étale
La liste de ses créanciers....
J'ai plus d'une dette effrayante,
Mais, déguisant mon embarras,
Si chaque jour ma gêne augmente,
Du moins je ne m'en vante pas.

De ses frasques, Paul, à sa femme
Se pique de ne cacher rien:
Je ne dis pas qu'un jour la dame
Ne se venge et ne fasse bien....
Malgré les charmes de ma belle,
Dans mes amours je suis, hélas!
De peu, plus qu'un autre, fidèle,
Du moins je ne m'en vante pas.

Des gens que par le monde on cite
Comme pleins d'esprit et de goût,
Se font hautement un mérite
De rire et de douter de tout....
En dépit des règles que pose
L'essaim des docteurs d'ici bas,
Si je ne crois pas à grand' chose,
Du moins je ne m'en vante pas.

Tous les mois la muse étourdie
De quelque rimeur libertin,
Donne les détails d'une orgie
Du ton où brilloit l'Arétin....
Il peut arriver, à tout prendre,
Au sortir d'un joyeux repas,
Que chez moi j'oublie à me rendre,
Du moins je ne m'en vante pas.

Enfin, il est du très-bon style,
A tout prix visant à l'effet,
D'aller colporter par la ville
Toutes les sottises qu'on fait....
Je sais certains traits de ma vie
A me faire casser les bras,

Mais discret jusqu'en ma folie,
Du moins je ne m'en vante pas (1).

L'imprimeur-éditeur des Œuvres choisies de M. Piis (*Brasseur aîné, rue de la Harpe, n.° 93*), prévient MM. les souscripteurs à ces Œuvres, que leurs exemplaires leur seront remis à domicile, francs de port, d'ici au 15 juin prochain. L'ouvrage, qui forme quatre gros volumes in-8.°, ornés du portrait de l'auteur, sera mis en vente aussitôt que les souscripteurs auront été servis, et alors le prix sera de 26 fr. pour le papier carré fin, de 38 fr. pour le papier carré superfin d'Angoulême satiné, et de 50 fr. pour le papier vélin superfin également satiné. Il faudra ajouter 6 fr. de plus pour le port franc par la poste pour tout l'Empire.

Au rédacteur du Journal des Dames et des Modes.

Selon M.me de Genlis, la manière de vivre et le costume du 17.me siècle y rendoient l'apoplexie plus fréquente que de nos jours. Pour moi, je crois, Monsieur, que lorsque vous avez remarqué dans votre journal du 31 mai dernier que *dans le 17.me siècle on ne manquoit pas de se faire saigner en parfaite santé par précaution au printems et en automne*, vous avez assigné la véritable cause de la fréquence de l'apoplexie à cette époque. J'ai prouvé dans mes *vues sur le caractère et le traitement de l'apoplexie*, que la saignée affecte le cerveau et qu'elle provoque l'apoplexie. Il n'est donc pas surprenant que lorsqu'on prodiguoit tant la saignée, l'apoplexie fut si fréquente.

L'auteur du *Traité contre la saignée.*

L'PLAISIR DES DAMES, ou LES TROIS AGES.

CHANSON.

Écouter avec complaisance
L'amour qui murmure tout bas,
Déjà goûter en espérance

(1) A présent vous conviendrez qu'il n'y a pas trop de quoi se vanter d'avoir fait cette Chanson; qu'elle n'a pas grand sel; que les vers n'en sont pas fort bien tournés; qu'il y en a de tout-à-fait prosaïques. J'avois dit tout cela, je vous assure, à l'auteur, lui conseillant de ne pas faire imprimer ses couplets, du moins avant de les avoir revus et corrigés.... Lui? Corriger? A peine il se recopie, c'est la paresse et l'insouciance même. De mes avis il n'a tenu compte. Au reste, j'ai fait ce que j'ai dû, et de ce qui peut arriver j'en jette mon bonnet par-dessus les moulins.... (Note du *Rôdeur.*)

Un bonheur qu'on ne connoît pas,
Apprendre que l'on est jolie,
D'un amant qui ne peut mentir,
On dit qu'au matin de la vie,
Des dames voilà le plaisir.
V'là l'plaisir, Mesdam's, v'là l'plaisir.

Aux faveurs du dieu de Cythère
Tout doucement s'accoutumer;
Ne jamais se lasser de plaire,
Mais bientôt se lasser d'aimer;
Flatter, nourrir notre folie,
En profiter, pour nous trahir,
On dit qu'au midi de la vie,
Des dames, voilà le plaisir.
V'là l'plaisir, Mesdam's, v'là l'plaisir.

Du siècle médire sans cesse,
Et vanter à tous les instans
Le bon vieux temps de leur jeunesse,
Et la jeunesse du vieux tems;
Du dieu d'amour, qui les oublie,
Garder un triste souvenir,
Hélas! vers le soir de la vie,
Des dames, voilà le plaisir.
Trist' plaisir, Mesdam's, trist' plaisir!

Arsène.

Extrait du *Chansonnier du Vaudeville*, volume in-18 de 228 pages, prix 1 franc 80 centimes, à Paris, chez Delaunay, libraire, au Palais-Royal.

Mardi prochain, fête extraordinaire à Tivoli.

S. A. le prince de Nassau Weilbourg de la confédération du Rhin et S. A. le prince de Chwartzemberg d'Autriche avec sa famille, ont visité, il y a quelques jours, le superbe modèle en relief du canal de Languedoc et ont félicité les auteurs sur la parfaite exécution de leur travail.

C'est, rue de Grenelle Saint-Honoré, au Tivoli d'hiver, que ce modèle est exposé maintenant.

Geneviève et Siffrid; correspondance inédite du 8me siècle, par M. L. D. B., membre de plusieurs Académies de Paris, et de plusieurs Sociétés savantes des départemens; 2 volumes in-12, prix : 3 francs 60 centimes, et, port franc, 4 francs

40 centimes; à Paris, chez L'huillier, libraire, rue St.-Jacques, n°. 55.

Pommade végétale, pour faire croître les cheveux promptement, composée par *O. N. Fortin.*

Cette Pommade a aussi la propriété d'empêcher les cheveux de tomber. Les femmes en couche et toutes les personnes à qui une maladie peut faire perdre leurs cheveux, auront l'assurance de les conserver avec un accroissement surprenant, si elles en font usage de la manière qui est indiquée dans l'avis joint à chaque pot.

Le seul dépôt est rue Helvétius, n°. 32, maison de la glacière, à Paris.

MODES.

Les guirlandes de fleurs argent, en bandeau, paroissent être, eu égard aux toilettes quelles accompagnent, l'ornement le plus distingué des coëffures en cheveux. Sur les chapeaux de paille d'Italie et sur les capotes de gros de Naples, on voit quelquefois, au lieu de fleurs, une branche de chêne en guirlande, ou un plissé de blonde de soie : communément, c'est un cordon de boutons de roses, de fleurs d'iris, de pavots simples, de coquelicots. Les capotes de lingère n'ont point varié pour la forme; mais on y adapte de plus grosses rûches. Les fraises, autour du col, sont aussi plus fournies. Quelques modistes cousent sur le bord de la passe de leurs capotes une large blonde de soie. La mode des rubans ombrés se soutient. A eux seuls, les cachets de montre absorbent plus de pierres que ne faisoient, il y a quelques mois, toutes les autres espèces de bijoux. Aussi, l'aigue-marine, le lapis, la cornaline, l'opale, la sardoine, l'agathe onix, le jaspe, le caillou d'Egypte, le palmier, le cristal de roche, le jade, sont-ils en même temps à la mode. Cinq ou six gros cachets pendent quelquefois à la même chaîne; et quelquefois un seul cachet (de l'espèce qu'on nomme à roue) est formé de cinq ou six pierres.

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1065.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre, n°. 183, près le boulevart, à côté du café. Les abonnem. datent du 1.er ou du 15.*

1810. Costume Parisien.



Chapeau orné d'une Guirlande Mêlangée. Bas de Robe formé d'une Torsade et d'une Dentelle à plat.

N.° 33. (Quatorzième Année.) 15 Juin, 1810.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15 *avec deux gravures.* (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim.*^re^ *pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-*4°. *oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1810 *comprendront les N.*^os^ 313 *à* 331.

PARIS.

Ce 14 Juin, 1810.

UNE MÈRE ET SON FILS.

Vous voilà, ma chère maman, que je suis enchanté de vous voir à Paris; il y a si long-tems que je n'ai eu le plaisir de vous embrasser: mille pardons; vous voyez, je suis à ma toilette, je suis invité à une fête charmante que Cidalyse donne à ses amis; tout Paris en sera, vous sentez bien que je ne peux y manquer. — Mais il paroît, mon cher fils, aux apprêts que je te vois faire, que tu veux qu'il ne manque rien à ta toilette, tu t'y prends de bonne heure. Comment tu t'habilles à minuit pour une fête qui n'aura lieu que demain matin, tu ne dormiras donc point aujourd'hui? — La fête a lieu aujourd'hui même, les billets d'invitation sont pour minuit, et c'est à minuit que nous autres Parisiens nous commençons la journée. — C'est un peu au rebours du bon sens, mon cher fils. — Maman, c'est la mode. — Il n'y a plus rien à dire, et je vais me coucher pour me lever demain à six heures du matin. — C'est bon, je te reverrai, c'est justement l'heure à laquelle je rentrerai pour me coucher. — Ah! tu finis donc ta journée quand le soleil commence la sienne; c'est assez singulier. — C'est la mode, maman. — Il n'y a plus rien à répliquer quoique ce soit bien déraisonnable. Mais que vois-je? eh! pourquoi Monsieur tourmente-t-il ta tête, et brûle-t-il tes cheveux avec un fer chaud? — Il ne me fait pas de mal, c'est mon valet de chambre qui roule mes cheveux. — Autrefois nous ne faisions rouler les nôtres qu'avant de nous coucher, encore même

prenions-nous la précaution de les envelopper de papier pour que le fer trop ardent ne les brûlât point : sais-tu bien que cette manière de rouler sèche tes cheveux, et que tu grisonneras avant d'être vieux ? — Que voulez-vous, maman, c'est la mode du jour ; je ne connois que cela. — Et la santé ? — C'est la mode, vous dis-je. — Pardon, je n'insiste plus : ah ! ah ! voilà donc les vestes à la mode ? — C'est un habit. — Tu te trompes, mon enfant, la veste de ton père étoit une fois plus longue, et il n'étoit pas si grand que toi ; ton tailleur se sera mépris. — C'est un artiste, impossible. — Un artiste, dis donc un artisan. — La mode, ma chère maman, veut qu'on appelle un tailleur artiste. — C'est ridicule, toutefois puisque la mode le veut. — Permettez que je vous embrasse avant de mettre mon chapeau. — Comment, ton chapeau ? ce morceau de feutre applati, et par où le feras tu entrer dans ta tête ? — Ne vous embarrassez point, c'est un claque qui s'ouvre et se ferme à volonté, voyez plutôt. — Si je ne te connoissais pas, je te prendrois pour Polichinelle : cette coëffure ne te sied point. — C'est la mode. — Il suffit. — Bonsoir, mille bonsoirs, ma bonne, ma tendre mère ; l'heure m'appelle, mes chevaux sont impatiens, Cidalyse est fâchée, j'en suis sûr, je cours et je reviens. — Ecoute donc, écoute donc, petit étourdi que tu es, vois quelle est ta distraction, regarde ce qui te manque. — Mais rien, rien du tout, j'ai ma canne, mes gants, mon mouchoir à la vanille. . . . . Oh ! je comprends, c'est 25 louis dont ma bourse est veuve depuis ce matin, et que tu vas remplacer ce soir même ; que tu es bonne. — Je le veux bien, mais où les mettras-tu ? — Parbleu, dans le gousset de ma culotte. — Oui, il faudroit en avoir une pour cela. — Quoi, tu ne vois point ma culotte. — Je vois bien ton caleçon blanc noué par deux cordons ; ton père en portoit autrefois. — Eh bien, c'est aujourd'hui une culotte. — Ce n'est pas décent, mon cher fils. — C'est à la mode, ma chère mère. — Allons, prends donc ces 25 louis. — Sans adieu, je pars. — Dis donc, est-ce que la mode ne veut pas qu'on remercie ? — Oui, maman, elle défend les complimens ; elle autorise même, à ce que je vois presque par-tout, le manque de reconnoissance ; mais je ne supprime que les complimens, et mon cœur. . . . . — Vos chevaux sont mis, Monsieur. — Je suis à eux. Tout à vous, maman, à demain. Le lendemain Adolphe rentra accablé de fatigue, excédé de plaisir, mourant de sommeil, et eut peine à répondre au bonjour de sa mère par un bonsoir qu'il prononça en bâillant. Il se leva à midi, heure à laquelle sa maman étoit sortie pour aller voir Paris et faire des emplettes. Il rentra à sept heures du soir pour dîner, la bonne maman venoit d'achever son souper, elle étoit au dessert, et à peine eut-elle fini, qu'un peu fatiguée, elle voulut aller se coucher : Adolphe appela son valet-de-chambre pour préparer sa toilette du jour.

C'est la mode, répétoit en se couchant la bonne mère, mais les journées se suivent et ne se ressemblent pas. Le lendemain en effet, son fils n'étoit pas rentré à quatre heures après midi; il avoit joué, il avoit dansé, il avoit .... que sais-je? .... Il brûla une nuit, comme disent ces messieurs, et pour la réparer, il dormit trente-six heures de suite, après quoi il recommença le même train de vie en s'excusant toujours auprès de sa mère par le prétexte de la mode.

Au bout d'un mois, la maman s'étant bien convaincue que la mode blessoit le goût, les convenances, l'honnêteté, la santé, la raison et la politesse, s'éloigna de son fils à petit bruit et sans lui dire adieu, et le jeune Adolphe, sans songer à la raison, aux convenances, à sa santé, sans s'appercevoir même que sa maman étoit partie, continua à suivre la mode qui finit par le ruiner, par le rendre vieux, infirme, sage et raisonnable. Alors sa maman le rappela auprès d'elle, le consola par ses tendres soins, par ses carresses empressées, et ne prononça jamais devant son fils le nom de la mode qui lui eut rappelé et ses égaremens et ses malheurs. Voilà les mères. Tels sont les enfans!!

Le Centyeux.

D'UNE FEMME AIMANTE.

Qu'une femme qui vous aime est un être délicieux! Comme elle vous est dévouée, comme elle court au-devant des sacrifices à vous faire, comme elle est heureuse de vos tendresses! La voilà devant vous dans l'enchantement. Vous êtes à ses yeux le plus aimable, le plus généreux, le plus digne d'inspirer une grande passion. Si vous la quittez un moment, elle perd contenance, elle souffre et ne sait que devenir. Si vous passez l'heure du retour, elle s'abandonne à des craintes funestes, elle n'a plus de courage ni d'espoir. Enfin vous revenez, de loin elle vous apperçoit, elle s'apprête à vous faire mille questions, mille reproches. Plus près de vous, sa colère s'évanouit, elle vous presse contre son cœur, et de douces larmes sont les seules armes dont elle se sert contre vous.

Vos goûts la guident dans tous ses projets. Votre image est gravée dans son ame jusques là qu'elle s'imagine en avoir été toujours occupée. Même avant qu'elle ne vous rencontrât elle vous avoit deviné, attendu. Ces préférences, ces étourderies, ces petites coquetteries de l'enfance, elle nie qu'elle en ait jamais eu. Elle ne se souvient que de vous. Qu'une tendre inquiétude vous porte à lui demander ce qu'elle feroit si elle venoit à vous perdre?... Ce qu'elle feroit, ô ciel? Que lui resteroit-il que de mourir! Et si la mort, la mort cruelle étoit sourde à ses prières, on la verroit, anéantie dans sa douleur, traîner, isolée, un reste odieux d'existence.

C'est ainsi qu'elle cherche à vous rassurer et qu'elle-même s'abuse. Ah! quel bonheur ce seroit de s'abuser avec elle. Mais

hélas! pour peu qu'on ait d'expérience, on sait trop que tous ces transports ne sont que de flatteuses illusions : la raison les dissipe : la réflexion brise le charme. La femme qui vous a le mieux aimé, qui croyoit le moins pouvoir vous oublier, vous oublie, et souvent d'autant plus vîte qu'elle fut de votre perte plus profondément blessée. Les soins nouveaux dont elle est entourée, sont un baume qui la soulage en dépit qu'elle en ait. Son ame encore toute émue est facile à prendre. Elle change d'objet sans presque changer de sentiment. Toutefois un instant arrive où elle doit être éclairée. Elle s'interroge, elle s'effraye alors, elle voudroit s'arrêter, il n'est plus temps. Elle a déjà des sermens à tenir, des engagemens à satisfaire, et bientôt elle s'accuse de contrarier des vœux dont elle est flattée, de mettre obstacle à des desirs qu'en secret elle partage. . . . .

***

La Botanique historique et littéraire, contenant tous les traits, toutes les anecdotes et les superstitions relatives aux fleurs dont il est fait mention dans l'histoire sainte et profane, et des détails sur quelques plantes singulières, ou qui portent les noms de personnages célèbres, et sur celles qui servent aux cultes religieux et dans les cérémonies civiles des divers peuples et des sauvages; avec les devises, les proverbes, etc., auxquels les végétaux ont donné lieu; suivie d'une nouvelle intitulée : les Fleurs, ou les artistes; par M.me de Genlis (1).

Cet ouvrage forme un volume de 355 pages; le petit roman qui termine le traité de Botanique, en occupe 68.

Faute d'espace, nous ne citerons aucun chapitre entier.

Le Myrte.

« Le Myrte est consacré à l'amour, sans doute à cause du parfum et de la délicatesse de son feuillage, de l'agrément de ses fleurs, de la forme alongée de ses branches, dont il est facile de former des guirlandes et des couronnes, et peut-être aussi parce que cet arbre ne croît naturellement que dans des sables brûlans, dont il semble écarter ou bannir toutes les autres plantes, comme s'il vouloit régner seul dans le terrein qu'il occupe; image assez frappante de la tyrannie du dieu dont il est le symbole.

......Pausanias raconte que Vénus avoit à Lemnos une statue de Myrte verdoyant, que Pélops lui avoit faite pour épouser Hippodamie. On montroit, auprès de Trézène, un Myrte sous lequel, disoit-on, Phèdre jadis regardoit de loin Hippolyte sur son char, allant à la chasse; Phèdre, dans sa rêverie, avoit, avec l'aiguille de ses cheveux, criblé les feuilles de ce Myrte. On bâtit dans ce lieu un temple dédié à Vénus spéculatrice......

---

(1) Prix : 5 francs, à Paris, chez Maradan, libraire, rue des Grands-Augustins, n.° 9.

Un poëte moderne adresse ces jolis vers à un Myrte, sur lequel étoient tracés deux noms :

Ne parle plus d'Eléonore,
Rejette ces chiffres menteurs ;
Le temps a désuni les cœurs
Que ton écorce unit encore.

Le Grenadier.

. . . .

Rapin, dans son poëme, donne une fable sur l'origine de la couronne de la Grenade, et la voici : « Une fille Scythe consulta les devins qui lui dirent qu'elle seroit *couronnée* : Bacchus la séduisit en lui promettant une couronne ; il l'abandonna, elle fut changée en Grenade ; le dieu, par un scrupule tardif, voulant tenir sa parole, ajouta à la Grenade la *couronne*, que ce fruit n'avoit pas avant cette aventure. »

On a fait de la Grenade le symbole de la démocratie ; elle seroit plus naturellement, à cause de sa couronne, celui de la royauté.

. . . .

Le Cerisier, le Prunier.

. . . .

On célèbre à Hambourg, à certaine époque, une fête appelée *la fête des Cerises* ; pendant cette solemnité, on promène des troupes d'enfans dans les rues, et chaque enfant tient un rameau vert et des Cerises. Voici l'origine de cette fête : en 1432, les Hussites menacèrent la ville de Hambourg d'une destruction prochaine. Un bourgeois, nommé Wolf, proposa d'envoyer en députation suppliante, aux ennemis, tous les enfans de sept à quatorze ans, enveloppés dans des draps mortuaires. Procope Nasus, chef des Hussites, fut touché de ce spectacle, il accueillit ces jeunes supplians, les régala avec des Cerises et d'autres fruits, et leur promit d'épargner la ville, ce qu'il fit en effet. Les enfans revinrent couronnés de feuillages, tenant des Cerises et en criant victoire. La fête fut instituée en souvenir de cet événement.

Les Prunes de *Reine-Claude* sont ainsi nommées de la reine Claude, femme de François I.er, qui fit connoître et cultiver en France cet excellent fruit.

L'Abricotier.

L'Abricotier n'est cité dans l'hisoire que pour un *rébus*, qui seroit, sans doute, aujourd'hui fort applaudi sur l'un de nos théâtres.

Après la mort de Louis XI, au commencement de la régence de M.me de Beaujeu, plusieurs personnes furent disgraciées, entr'autres *Cotier*, premier médecin du feu roi, qui s'applaudissant d'être échappé de cette cour orageuse, fit soulpter sur la porte de sa maison un Abricotier, avec cette inscription : *à l'abri, Cotier.*

La Rose.

Cette fleur, qui fut appelée par les anciens la *splendeur des plantes*, est si belle, son parfum est si délicieux, qu'on en a

fait un emblême universel. La Rose est le symbole des sentimens les plus divers, des choses les plus opposées entr'elles ; la piété en décore les temples, l'amour et la gaîté en forment des couronnes, la douleur l'effeuille sur les tombeaux, la pudeur et la chasteté la reçoivent comme le prix le plus doux et le plus glorieux : fleur unique par son éclat et par sa beauté, et la seule que tous les goûts et toutes les affections de l'ame les plus élevées ou les plus tendres, se soient appropriées : fleur enfin si fraîche et si brillante, qu'il n'est permis qu'à la jeunesse de s'en parer, tandis qu'un âge moins heureux peut souvent encore, sans ridicule, se composer des diadêmes de toutes les autres fleurs.

La Rose, profanée par la Mythologie et par le culte payen, eut plus anciennement un noble emploi, celui d'orner le temple du vrai Dieu : le grand-prêtre étoit couronné de roses. L'Église a conservé, spécialement dans ses plus augustes cérémonies, l'usage de cette fleur ; c'est toujours la Rose que, dans les processions solemnelles, on effeuille devant le Saint-Sacrement.

On lit dans la vie de Sainte-Dorothée, qu'un ange lui donna un bouquet de roses ; c'est d'après cette tradition que les peintres représentent toujours Sainte-Dorothée tenant un bouquet de roses.

. . . .

Il est singulier que, de toutes les fictions inventées sur la Rose, la plus connue, celle qui est adoptée par la Mythologie, et consacrée par tous les poëtes, soit la plus triste et la moins ingénieuse. Lorsque les anciens se livroient à toutes les licences d'une joie bachique, ils se couvroient de Roses, ce qui étoit pour eux un contre-sens ; car la Mythologie, qui a souillé de sang presque toutes les fleurs, a fait naître la Rose à la suite du plus tragique évènement, et du sang d'Adonis. D'autres font naître la Rose d'une piqûre de Vénus, image plus gracieuse ; mais cette fable n'est point consacrée.

. . . . . .

Le Sybarite que le pli d'une feuille de Rose empêchoit de dormir, s'appeloit *Smindride*.

Marc-Antoine, en mourant, demanda à Cléopâtre de répandre des parfums sur sa tombe et de la couvrir de Roses.

L'île de Rhodes doit son nom à la quantité prodigieuse de Roses que produit son territoire.

. . . .

On trouve dans le vieux roman d'Amadis une jolie idée : Oriane, prisonnière, ne pouvant ni parler, ni écrire à son amant, lui jette du haut d'une tour une Rose baignée de ses larmes.

. . . . .

En Perse, on bouche les bouteilles de vin, mises sur la table, avec une rose ou un œillet.

Ronsard, dont on peut citer beaucoup de vers ridicules, en a fait sur la Rose de fort jolis pour le temps; les voici :

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avoit déclose
Sa robe de pourpre au soleil,
N'a point perdu cette vesprée,
Les plis de sa robe pourprée
Et son teint au vôtre pareil.
Las! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a, dessus la place,
Las! las! ses beautés laissé choir!
Oh! vraiment, marâtre nature,
Puisqu'une belle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir,
Donc si vous me croyez, mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse;
Comme à cette fleur la vieillesse
Fera ternir votre beauté.

. . . .

Marie de Médicis abhorroit les Roses, même en peinture; le chevalier de Guise s'évanouissoit à la vue d'une Rose. Une si étrange aversion est une véritable disgrace de la nature.

D'anciens auteurs ont dit que l'escarbot a de l'antipathie pour les Roses, et que la seule odeur de cette fleur le fait mourir; aussi les anciens, pour dépeindre un homme énervé par la volupté, le représentoient sous l'allégorie d'un Scarabée expirant environné de Roses.

Il est certain que la Rose peut être un emblême très-frappant du danger d'abuser des choses même les plus agréables, puisqu'on cite beaucoup d'exemples de morts subites, causées par l'imprudence de dormir dans une chambre bien fermée remplie de roses ou d'autres fleurs odoriférantes : tant il est vrai qu'en tout l'excès rend pernicieuses les choses les plus innocentes. La philosophe Aristippe, respirant un jour le parfum d'une Rose, s'écrioit : *Maudits soient les efféminés qui ont fait décrier de si douces sensations.*

En Pologne, on couvre de Roses le cercueil d'un enfant; et quand son convoi passe dans les rues, on jette des fenêtres une multitude de Roses.

En Turquie, on sculpte une Rose sur le tombeau des jeunes vierges.

...... Saint-Médard, vers l'an 530, institua le prix le plus touchant que la piété ait jamais offert à la vertu, une couronne de Roses pour la fille du village la plus modeste, la plus soumise à ses parens, et la plus sage. La première *Rosière* fut sa sœur qu'il couronna lui-même dans l'église de Salency......

On lit dans l'histoire du Mogol, par le père Catrou, que la célèbre princesse Nourmahal fit remplir d'eau de rose un canal entier, sur lequel elle se promena avec le Grand-Mogol. La chaleur du soleil dégagea de l'eau de rose l'huile essentielle;

On remarqua cette substance, qui flottoit à la surface de l'eau, et c'est ainsi que se fit la découverte de l'*Essence de Rose*.

. . . .

L'auteur de cet ouvrage vit, à son premier voyage en Angleterre, des *Roses mousseuses*, fleurs alors inconnues en France. Elle apporta à Paris le premier rosier de Roses mousseuses qu'on y ait vu; mais on ne sait pas en France cultiver cette superbe fleur, dont on fait, en Allemagne, sur-tout auprès de Berlin, des arbres ravissans, aussi hauts que des cerisiers.

. . . . .

On répugne à dire que les Roses ont servi quelquefois à marquer le mépris. Les Juifs furent obligés en certaines occasions, en France, d'en porter une sur la poitrine; et en Allemagne, une fille déshonorée est forcée, le jour de son mariage, de mettre sur sa tête une couronne de roses, au lieu d'une couronne de myrte.

La Sensitive.

La *Sensitive*, dont le nom et les surnoms sont si doux et si touchans, cette plante qu'on appelle aussi la *chaste*, la *timide*, cet aimable symbole d'une pudeur craintive, pourroit l'être encore de la douceur et du mystère; sa plus grande irritabilité la porte, non à blesser la main profane qui l'attaque, mais à se replier sur elle-même; elle ne veut, ni se venger, ni punir, elle n'a rien de menaçant. Semblable à ces vierges innocentes, qui n'ont jamais songé à s'armer de rigueurs, parce qu'elles n'ont pas l'idée d'une offense, la Sensitive n'a point d'aiguillons; elle ne cherche qu'à se cacher quand on l'approche. La violette offre l'image d'une modestie raisonnée; elle se met à l'abri sous des feuilles; ce soin seul indique une prévoyance. La Sensitive est l'image parfaite de l'innocence et de la pudeur virginale; elle n'a rien prévu, puisqu'elle ne sait rien; elle se montre sans défiance; mais dès qu'elle est remarquée de trop près, elle se dérobe autant qu'elle le peut à tous les regards: cette timidité paroît être en elle un instinct, un sentiment, et non un dessein combiné. Telle est la pudeur d'une bergère de quinze ans.

MODES.

Les fleurs paille adaptées au gros vert, ont repris faveur; ainsi, sur les capotes vertes, ce sont souvent des jacinthes paille, des marguerites paille, ou des roses paille. Pour les chapeaux de paille, au contraire, la mode semble donner la préférence aux roses blanches. Chou par derrière, tour de peigne en diamans ou en fleurs, bandeau de fleurs ou de diamans, composent presque toutes les coëffures en cheveux. En faisant l'énumération des matières qui s'emploient en clefs de montre et en cachets, nous avons oublié les graines rouges, dites graines de Russie, plus grosses qu'une cerise. Les attributs de franc-maçon ne se font plus, pour breloques, en acier bronzé, mais en or.

A la feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1066 et 1067.



Capote de Perkale. Colerette en Ruche. Bas de Robe à quatre Falbalas.



Chapeau Cintré. Habit à Collet étroit. Bottes à Talon haut.

de
pa
m
ri
im
c'
qu
n'e
les
et
con
tier
que
en

L
tan
Hâ
pren

N.° 34. (Quatorzième Année.) 20 Juin, 1810.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15 avec deux gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim.re pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4°. oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1810 *comprendront les N.os* 313 *à* 331.

PARIS.

Ce 19 Juin, 1810.

Quelques fous ont paru avec des talons de botte si hauts, des formes de chapeau si basses, des habits si larges, et des pantalons si étroits, qu'on a cru qu'ils se costumoient ainsi moins par goût que par l'effet d'une gageure. Tout le monde a ri en les voyant, et peu de jeunes-gens ont été jaloux de les imiter. Si l'on demande donc quel est le costume à la mode, c'est celui que nous venons de décrire; mais si l'on veut savoir quel est le costume général: c'est un chapeau dont la forme n'est ni trop écrasée ni trop haute, c'est un habit ample comme les habits habillés, et qui n'en diffère que par le collet rabattu et le double revers; un pantalon et des bottes d'une largeur convenable. Ainsi l'excès de la folie a produit presque un entier retour au bon sens, et la mode a été si extravagante, que nos jeunes fous sont devenus raisonnables...... au moins en fait de toilette.

L'Auberge dans les nues est une de ces pièces de circonstance qui meurent avant la circonstance même. Le *Sultan du Hâvre* est un de ces bâtards de Thalie dont on ne parle pas le premier jour, mais qu'on s'accoutume à voir avec plaisir, et qui

finissent par avoir une existence heureuse. Les embellissemens de Paris ont donné naissance à *M. Durelief*, petite bagatelle ingénieuse et bouffonne qui pourroit bien être immortelle comme les monumens de la capitale. Au reste, toutes ces pièces qui meurent en naissant, qui font mourir d'ennui, ou qui provoquent la gaîté, tout cela fait vivre le Vaudeville qui vit au jour le jour, et qui, toutes les quarante-huit heures, tire de son sac une nouvelle facétie.

Mais revenons au *Sultan du Hâvre*, arlequinade en un acte aujourd'hui, et jadis comédie de Dufresny sous le titre de *l'Ecole des Jaloux*. Le fonds en appartient à un ancien auteur, mais les couplets du moins appartiennent à deux jeunes auteurs, et il y en a de fort jolis. Nous prendrons les deux suivans presque au hazard.

Air.

L'hymen exige en dieu prudent
Que la confiance le suive ;
C'est quand on craint un accident
Que cet accident nous arrive.
Chassons jusqu'au moindre soupçon ;
L'expérience fait connoître,
Qu'un mari jaloux sans raison
A bientôt raison de l'être.

Le hazard nous a bien servi, et voilà un couplet bien digne de figurer dans le *Journal des Dames*, et s'il y avoit un *Journal des Maris*, il n'auroit pas manqué de citer le suivant :

Quand la femme que l'on choisit
Reçut peu d'attraits en partage,
Personne ne nous la ravit,
Mais on maudit son esclavage.
Lorsqu'elle reçut de l'amour
Le don de charmer et de plaire,
Notre voisin lui fait la cour :
Ah! mon dieu, comment faut-il faire ?

Une robe n'est plus à la mode, une redingotte n'est plus de bon ton, on a oublié jusqu'au nom de casaquin, on ne porte plus de fourreau. Nous parlons ici du négligé ; mais que porte-t-on donc ? Une femme, si elle est jeune (peu importe sa figure), fait excuser et même oublier sa toilette ; si elle n'est ni belle ni fraîche, qu'elle date de plus de trente ans, et qu'elle tienne à passer pour une femme du jour, il faut absolument qu'elle porte un spencer. — Un spencer, vêtement d'hiver au cœur de l'été ! — Mais non, un spencer de batiste, de mousseline à jour, voire même de dentelle. Pendant la chaleur, la mode décide comme la justice ; chez elle, la forme emporte le

fonds ; en hiver, le fonds, au contraire, emporte la forme.... Enfin il s'agit de toilette, point de raison, il faut que votre femme se mette en spencer et qu'elle trouve ce costume charmant au moins huit jours, après quoi elle trouvera cela ridicule, affreux, incommode, et en dira plus de mal que vous ne pourriez en imaginer. . . . . . .

Fatigué des miévreries du Vaudeville, des pauvretés de Louvois, des niaiseries de Brunet, le public accourt au Cirque de Francony, et finit par trouver que les chevaux ne sont pas si bêtes. Le jeune cerf a même, selon les Parisiens, un instinct qui vaut mieux que le génie de beaucoup d'auteurs, et les coups de pied que donnent de temps en temps les coursiers de l'écuyer fameux, sont plus innocens que le coup de pied de l'âne que maint homme d'esprit ne dédaigne pas de temps en temps de lancer. *La Révolte des Cosaques*, la dernière des pièces jouée à ce théâtre, est en ce moment dans la plus grande vogue, et on ne se couche pas tranquillement au sein d'une famille nombreuse, quand les enfans n'ont pas assisté à *la Révolte des Cosaques* : la petite canaille est prête à se révolter elle-même.

LE CENTYEUX.

Botanique historique et littéraire, par M.me de Genlis (1)

Second extrait.

La Violette.

. . . .

M.me de Sévigné, dans ses lettres, appelle toujours M.me de la Vallière *l'humble Violette*. Il est bien remarquable et bien extraordinaire qu'une favorite ait mérité cet intéressant surnom.

. . . . . .

Les Jonquilles.

. . . . . .

On étoit si pauvre en fleurs, il y a cent ans, que M.me de Sévigné, en parlant d'une superbe fête, conte, comme une

(1) Volume in-8.° de 355 pages, prix : 5 francs, à Paris, chez Maradan, libraire, rue des Grands-Augustins, n.° 9.

chose d'une grande magnificence, que l'on y avoit prodigué les *Jonquilles*. Cette fleur, si commune aujourd'hui, étoit rare alors et très-chère. Il en est de même des légumes et des fruits ; les anciens n'ont connu que quatre espèces de pêches; nous en avons plus de quarante.

. . . .

La Tubéreuse, les Jacinthes.

La Tubéreuse retrace à la fois le souvenir d'une foiblesse criminelle et celui d'un trait touchant de pudeur. On sait que toutes les odeurs fortes sont extrêmement nuisibles aux femmes nouvellement accouchées : on croyoit même, il y a cent ans, qu'elles étoient mortelles dans ce cas.

Une femme intéressante qui sut expier une grande faute par un grand sacrifice, M.me de la Vallière, devint mère au milieu de la nuit. La Reine avoit coutume de passer dans sa chambre tous les matins pour se rendre à la messe. M.me de la Vallière eut le courage de se lever, d'aller au-devant de la Reine, et pour éloigner les soupçons, elle remplit sa chambre de tubéreuses.

Ce fut M. de Peyresc qui eut le premier des Tubéreuses en France, et ce fut un religieux qui les apporta. M. de Peyresc envoya en Perse, à ses frais, un père Minime, qui désiroit faire ce voyage pour l'intérêt de la religion. Ce père rapporta, à Paris, les premières Tubéreuses qu'on eût vues dans cette ville. . . . . .

Chez les Grecs, les jeunes filles qui assistoient aux noces d'une de leurs compagnes, se couronnoient de Jacinthes. Cette fleur est une de celles que les curieux cultivent avec le plus de soin, sur-tout en Hollande, et particulièrement à Harlem. On prétend que la Jacinthe vient du cap de Bonne-Espérance ; l'une des plus belles s'appelle l'*Ophir* : elle est jaune, entrecoupée de taches pourpres en dedans.

M. le marquis de Gouffier a fait voir à la Société Royale d'Agriculture, en 1787, un oignon de Jacinthe renversé exprès, c'est-à-dire, mis à contre-sens à l'embouchure d'un très-long bocal de verre, plein d'eau et d'une largeur médiocre : dans cet état il avoit poussé ses feuilles, sa hampe et ses fleurs; le tout bien conditionné, quoique dans l'eau. La base ou le cul de l'oignon, dirigé vers le ciel, ne poussa point de racines; les feuilles étoient bien vertes, mais les pétales, qui devoient être bleus, étoient blancs et décolorés. Ceci rappelle l'expérience de M. Duhamel, qui fit planter des arbres à contre-sens, les branches dans la terre et les racines en l'air : ils ont repris dans cette étrange position ; les branches ont produit des racines, et les racines des feuilles. Ils ont poussé d'abord plus faiblement ; mais dans quelques-uns de ces

sujets, la différence au bout de quelques années ne s'apperce-voit plus.

L'Œillet.

C'est, dit-on, au bon roi René, que l'on doit les procédés relatifs à la culture de l'Œillet. C'est à Toulouse que l'on cultive le mieux cette fleur, et que l'on voit les plus beaux Œillets.

Le grand Condé, étant prisonnier à la Bastille, s'amusoit à cultiver des Œillets. M.elle de Scudéri fit à ce sujet les vers suivans :

> En voyant ces œillets, qu'un illustre guerrier
> Cultive d'une main qui gagna des batailles,
> Souviens-toi qu'Apollon a bâti des murailles,
> Et ne t'étonne plus que Mars soit jardinier.

. . . .

L'*Elymus Arenarius*.

L'*Elymus Arenarius* croît en abondance sur les rives sablonneuses du Jutland. Les sables portés au loin par les vents de ces rivages, changeroient en déserts des champs fertiles : pour prévenir ce fléau, on sème sur le sable cette plante, qu'on nomme dans le pays *Avoine de Sable*, et dont le vrai nom est *Elymus Arenarius*. Ses racines retiennent le sable par leurs entrelacemens, et ses feuilles, en s'étendant au large à la surface, empêchent le vent de trouver prise. On emploie au même usage en Jutland, outre cette plante, quelques arbustes, l'*Arundo Arenaria*, des ronces, des genêts, etc., qu'il est défendu d'arracher, sous des peines très-sévères. La loi nomme toutes ces plantes qu'elle ordonne de respecter et de laisser sur ces rives. Celui chez lequel on trouveroit une de ces plantes, seroit puni comme le voleur; tout homme, indifféremment, est autorisé à se porter pour accusateur de ce délit. C'est ainsi que, par de sages réglemens, de mauvaises plantes sont devenues bienfaisantes et de la plus grande utilité.

Il existe en Normandie, sur le bord de la mer, un malheureux village nommé *Cayeux*, que les orages de ces côtes ont environné de monceaux de sable; on ne voit là, ni fleurs, ni arbres, ni légumes, ni même une pointe de verdure; tous les germes précieux de la terre la plus fertile son repoussés dans son sein et se trouvent étouffés sous des montagnes de poussière. La nature, si belle, si riante dans cette province, semble expirer tout-à-coup à une demi-lieue de ce village, c'est-à-dire, au terme le plus éloigné, où le vent puisse porter le sable du rivage. Durant la moitié de l'année, ces chaumières en sont

couvertes, et dans le temps des équinoxes, les malheureux habitans, forcés de fuir précipitamment, vont chercher un asile dans les villages situés plus avant dans les terres. Souvent dans ce désordre, des enfans et des vieillards périssent; il n'est même pas rare que des familles entières soient subitement étouffées dans leurs maisons. L'intérêt d'une pêche abondante retient ou rappelle ces infortunés dans cet affreux séjour. Combien il seroit à désirer que l'on semât l'*Elymus Arenarius* sur cette rive désolée, et qu'on y établît la loi bienfaisante du Jutland, ainsi que dans tous les villages situés sur le bord de la mer, et par conséquent exposés aux mêmes fléaux!

Fleurs et Végétaux vaguement indiqués.

. . . .

Les empereurs de Constantinople, dans leurs largesses au peuple, employoient une forme qui avoient toute la grâce d'une bienfaisance délicate; ils jetoient des bouquets contenant des pièces d'or et d'argent.

. . . .

Il existe à Hambourg une coutume assez singulière : jamais les gens de la campagne, qui possèdent un petit morceau de terre, n'entrent dans l'église sans tenir un bouquet. Leur intention est de montrer par là qu'ils ont une propriété. Aussi à la campagne, quelque petit que soit leur jardin, ils y ménagent toujours un coin pour des fleurs, et ils appellent ce petit carré *les bouquets de l'église*.

. . . .

Les filles d'Amboine, très-gênées par leurs parens, ont dit-on, une adresse inimitable pour parler à leurs amans avec des Fleurs et des fruits. Les amans en Turquie ont aussi composé un langage avec des Fleurs.

Dans un des livres sacrés des Musulmans, on trouve cette histoire : Modhar, étant en voyage, vit l'herbe broutée d'une certaine manière, ce qui lui fit connoître que le chameau qui avoit brouté cette herbe, étoit louche ou borgne, épaulé ou boiteux; qu'il avoit la queue coupée et le goût dépravé. Voici sur quoi Modhar fondoit ses conjectures : l'herbe n'étoit broutée que d'un côté, d'où il avoit conclu le chameau borgne; observant qu'un des pieds de devant appuyoit sur l'herbe plus fortement que l'autre, il avoit conclu encore que le chameau étoit épaulé et boiteux; voyant qu'il avoit rendu ses excrémens en un tas, il devinoit qu'il n'avoit point de queue; à l'égard du goût dépravé, il remarquoit qu'il avoit laissé toutes les herbes bonnes, etc. Voltaire, dans son conte de Zadig, a copié cette historiette. »

Dissertation sur les propriétés du sucre, dans laquelle on montre que son usage est nuisible; suivie d'un résumé de la question de la saignée (1), dans lequel on fait voir que cette question est à la portée de tout le monde; par Jean-Antoine Gay, membre de l'ancienne Faculté de Médecine, et de l'ancienne Société d'Agriculture et des Arts de Montpellier; ci-devant médecin d'un hôpital de la même ville. Brochure in-8.°, de 66 pages, prix : 1 franc 25 centimes, et, port franc, 1 franc 50 centimes, à Paris, chez H. Nicolle, rue de Seine, n.° 12; Gabon, place de l'Ecole de Médecine, et Cussac, au Palais-Royal, galerie vitrée, n.° 231.

M. Gay veut d'abord que l'on distingue la saveur douce des alimens de leur qualité douce; il nie que le sucre ait une qualité douce, que ce soit même, une substance nutritive. Mise en dissolution la matière du sucre donne pour produit un esprit ardent dont Willis compare la causticité avec celle de l'eau régale; or, un pareil produit révèle plutôt une substance corrosive qu'alimentaire.

« Le sucre, dit M. Gay, est un sel; et si celui-ci étoit alimentaire, il seroit de tous les sels le seul qui eût cette qualité; car ils sont tous dissolvans. La manière suave, poursuit-il, dont le sucre affecte les houppes nerveuses, peut masquer sa nature, mais ne la change pas. »

...... Pendant deux jours entiers, M. G. ne s'est nourri que de pain, de lait et de sucre. Au troisième jour de ce régime, il éprouva sur le coude-pied, aux carpes, aux bras et aux cuisses, une démangeaison vive qui fut suivie d'une éruption de gros boutons. Le lait et le pain étant incapables de produire ces fâcheux effets et la cessation du régime ayant fait disparoître les boutons, M. G. en conclut que le sucre exerce une action dissolvante sur le sang. « La preuve, dit-il, en sera complettement acquise, si l'on considère que le sucre n'est pas un corps simple et qu'on emploie à sa fabrication des substances auxquelles on reconnoît généralement la propriété de dissoudre le sang, tels que la chaux et les alkalis. L'alun même est employé dans ce travail; et je ne sais qui voudroit manger du pain qu'on auroit pétri avec ces matières corrosives, qui néanmoins sont tellement parties constituantes du sucre, que sans elles il ne se cristalliseroit pas. »

M. G. prévoyant qu'on lui opposeroit les avantages de l'eau sucrée, dit : « Vous m'opposez là deux adversaires réunis; per-

(1) En 1808, M. Gay publia chez Nicolle, un *Traité contre la saignée*, volume in-8°., de 234 pages.

mettez-moi de les séparer pour les combattre. Duquel entendez-vous faire l'éloge? Est-ce de l'eau? Je suis de votre avis. Est-ce du sucre? Je vous ai dit ce que j'en pense. Que si vous croyez que le sucre combiné avec l'eau lui communique des avantages qu'elle n'avoit pas auparavant, je ne partage pas votre opinion. L'eau est tempérante, adoucissante, lubrifiante, etc.; le sucre est acre, rongeant, corrosif; en sorte que la comparaison de leurs propriétés respectives n'étant point à l'avantage de ce dernier, je pense au contraire que les bons offices que nous rend l'eau couvrent les mauvaises qualités du sucre, dont les atteintes seroient moins lentes et plutôt apperçues, si ce bienfait auxiliaire n'en mitigeoit et n'en masquoit les pernicieux effets. »

Dans un autre ouvrage (*Traité contre la Saignée*, page 163), M. G. avoit montré que les femmes appauvrissoient leur sang par de fréquentes saignées; dans celui-ci, il leur prouve qu'elles le détériorent en le sucrant; car *après les enfans, ce sont les individus qui consomment le plus de sucre.* Un de ses vœux les plus ardens seroit que nos vins remplaçassent dans les déjeûners les boissons sucrées.

Un style nerveux, une logique pressante, une sagacité rare, nous ont paru être les caractères de cet écrit, dicté par un irrécusable patriotisme.

MODES.

Excepté quelques cordons de fleurs et quelques petits fichus de soie, il n'y a que du blanc dans le costume de nos dames. Robes blanches et capotes de perkale se comptent par centaines. A quelques canezous ont été adaptées des manches longues, et voilà les spencers de lingère. Sur quantité de guimpes de perkale, figurent des coraux pourpre, montés en collier : ces colliers ont une croix. Les pélerines reparoissent, quelques-unes sont festonnées; sur le bord des festons, on remarque de petites dentelûres. Festons sur festons se voient de même au bas de quelques robes. Falbala triple est la garniture ordinaire : un ou deux remplis forment la tête du falbala, il n'y a pas d'autre espace.

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1068.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre, n°. 183, près le boulevart, à côté du café. Les abonnem. datent du 1.er ou du 15.*

Capote de Perkale, garnie de deux Ruches. Carrick de Perkale, orné de Bandes de Tulle.

N.° 35. (Quatorzième Année.) 25 Juin, 1810.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15 avec deux gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim.re pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4°. oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1810 *comprendront les N.os* 313 *à* 331.

Paris, ce 24 Juin 1810.

Au Rédacteur.

Monsieur,

Vos articles divers sur l'inconvénient d'une éducation trop élevée pour les enfans des petits bourgeois m'avoient singulièrement plû, et tant que j'ai habité Auxerre où je m'amusais à lire votre Journal, profitant des bons avis que vous me donniez de tems en tems, j'ai eu soin de ne faire apprendre à ma fille que la couture, le tricot et les petits détails du ménage. Marchand de mon état, elle me servoit de commis; car elle écrivoit et comptoit passablement; veuf depuis quelques années, elle remplaçoit feue ma pauvre femme dans la maison, soit en distribuant l'ouvrage à mes domestiques, soit en les guidant, quand ils n'étoient pas assez instruits, et en cas d'absence ou de maladie, les remplaçant admirablement; car ma fille ne dédaignoit pas alors de faire un lit, de raccommoder mon linge, ou d'accommoder mon dîner. Hélas! tout est bien changé! mes affaires m'ayant forcé de m'établir à Paris, je me suis laissé aller aux conseils des dames de mon voisinage, et de quelques personnes inconséquentes et légères qui m'ont persuadé que je ne marierais pas ma fille, si je la laissais dans l'état d'ignorance où elle croupissoit, disoient-elles, depuis si long-tems. Une fille instruite selon eux, devoit achalander encore davantage ma maison, faire honneur à son père, et attirer un concours innombrable de partis, parmi lesquels je pourrais choisir celui qui me conviendroit. Ces

conseils pernicieux et l'état prospère de mon commerce me tournèrent la tête ; je pris un commis, et je renvoyai ma fille en pension, non pas dans une de ces pensions vulgaires où l'on n'apprend aux jeunes demoiselles que leur religion, la politesse et les travaux de leur sexe ; mais dans une de ces pensions où les demoiselles apprennent tout : histoire, dessin, danse, musique, etc. Mon enfant venoit me voir tous les dimanches, et j'avoue que les premières fois que je la vis, j'étois extrêmement content d'elle, je ne cacherai même pas que je blâmais les pères à vues étroites et mesquines. Qui n'eût en effet raffolé de ma fille ? Le dimanche elle me menoit aux *Variétés*, où nous nous trouvions toujours en bonne et nombreuse compagnie ; quand nous étions invités à quelque bal, tout le monde se l'arrachoit ; elle dansoit comme M.me Gardel, ou comme M.me Therpiscore, c'est ce que j'entendois sans cesse bourdonner à mes oreilles. Tant y a, Monsieur, qu'au moment même où ma fille avoit achevé son éducation, et étoit riche de tous les talens, je suis devenu pauvre comme Job, obligé de quitter ma maison de Paris, et trop heureux de pouvoir reprendre mon commerce à Auxerre. Mais quelle différence ! .... Autrefois, dans ma fille seule, je trouvois ma femme, mon commis et ma cuisinière ; à présent je cherche ma fille et je ne la trouve plus. Le calcul lui paroît insipide, les détails de ménage fastidieux, la cuisine sale et dégoûtante, et Auxerre la plus petite et la plus vilaine ville de France. Si je me lamente sur mes pertes, sur le mauvais état de mon commerce ou de ma fortune, elle m'accompagne d'un air de piano, ou d'une danse au tambourin. De temps en temps veux-je, pour l'apprivoiser, lui faire le petit cadeau d'une robe ou d'un schall ? Ah fi! dit-elle, que c'est vilain, c'est du faux ! cette mousseline n'est pas des Indes, ce schall n'est pas de cachemire ! On me dira qu'il est admirable qu'une fille née d'un père qui n'a jamais connu que le cours de la Seine, fleuve sur lequel voguent ses vins pour arriver à la capitale, connoisse les Indes et distingue un schall de Reims d'avec un schall de cachemire. Sans doute mon enfant sait la géographie, elle sait...... tout ce que vous voudrez ; mais elle a oublié les règles du bon sens, de la raison, son origine, la soumission et les égards qu'elle devoit à son père, l'amour de la médiocrité, enfin tout ce qui constitue le bonheur. Jadis ma fille étoit sans talent, mais elle avoit une dot, et je suis certain que je l'aurois établie ; aujourd'hui elle n'a plus de dot et n'a que des talens. Quand, où, à qui la marierai-je ? Ah, M. le rédacteur, que n'ai-je toujours écouté vos bons avis. De grâce, envoyez-moi encore votre feuille, je tâcherai de la faire tomber sous les yeux de ma fille, et puisse-t-elle puiser dans le journal consacré aux modes, ce bon sens qui préserve de leur extravagance et de leur folie !

Tout à vous,

DUBRCQRET.

La Promenade du dimanche, à Paris.

Comment esquisser les résultats d'une promenade dans Paris; tout est changé peut-être, tant il y a de mobilité dans les physionomies, dans les costumes, dans les modes, dans les goûts, dans les plaisirs, dans les sociétés même. Une pareille observation pourroit arrêter la plume du promeneur, s'il s'agissoit des six jours de la semaine, pendant lesquels les sociétés les plus variables, les modes les plus ridicules, les goûts les plus mobiles exercent à leur gré leur empire particulier. Mais *le dimanche* forme une exception remarquée dans tous les tems. C'est le jour des habitudes, c'est le période du bon sens, c'est l'époque de la raison qui se montre chaque semaine. Aussi point de frivolité dans les goûts, point de changement dans les modes, point de bizarrerie dans la mise. La franche uniformité bourgeoise s'empare ce jour-là de toutes les promenades, préside à tous les plaisirs, occupe toutes les avenues, et remplit tous les spectacles. O l'heureux jour pour les habitudes et pour le bon vieux tems que *le dimanche.*

Je commence par les Tuileries. A midi sonnant, ce beau jardin se remplit de promeneurs paisibles et de promeneuses modestes. La grande allée des orangers est déserte, il est vrai; mais elle est trop large, trop belle, trop ornée; c'est bon pour quelques bonnes d'enfans et pour quelques vieux rentiers qui veulent se réchauffer au soleil, qui fait fleurir ces arbres venus de l'Italie ou de l'Espagne. La seconde allée des Tuileries, voisine de celle des orangers, semble consacrée aux familles complettes; le beau-père et la belle-fille avec ses enfans; le gendre et la grand'mère avec mademoiselle, prête à marier, et le fils sortant de l'école secondaire, se placent à l'ombre des grands marronniers. Quelques gens de loi se promènent, en racontant les événemens du Palais, et en vantant l'éloquence d'un Cicéron de la rue du Grand-Hurleur, ou un plaidoyer composé à la rue Hautefeuille. Dans la petite allée, à côté de la grande, sont groupés en rangs nombreux et pressés, tout ce qu'il y a d'aimable parmi les nombreux habitans de la rue Saint-Honoré et des quais qui entourent le Pont-Neuf; plus loin sont les paisibles habitans de la Cité. C'est au milieu de ces rangées de spectateurs de tout âge et de tout sexe, que circulent en se pressant, se heurtant, se coudoyant, des troupes de jeunes gens qui regardent tout et ne font attention à rien, qui saluent une de leurs connoissances, et renversent gauchement un de leurs voisins. Ces jeunes gens se tiennent ordinairement par le bras, lancent quelques œillades aux belles des deux côtés de l'allée, et se communiquent ensuite tout haut, avec une grande discrétion, leurs espérances et leur succès d'une minute.

Ce n'est point là que les célèbres marchandes de modes vont observer les variations du goût et les recherches de la mise. Elles savent bien qu'on ne trouve le dimanche aux Tuileries que les modes mises à l'arriéré. Telle bourgeoise de la rue du Pet-au-Diable vient le dimanche aux Tuileries avec une mode de 1804; telle marchande de la rue Saint-Denis y paroît avec un costume de 1806, sans se douter qu'il ait pu changer.

Dans le milieu du bois des Tuileries, des groupes d'enfans jouent et dansent; c'est l'image et le mouvement des premières années. Quelques mères, des femmes-de-chambre et des invalides sont les seuls spectateurs de ces jeux innocens. A côté de ces jeux, l'on voit les sombres et tristes politiques, qui lisent au pied d'un arbre les nouvelles étrangères et l'article *Paris*, sans en perdre une ligne. Un commis marchand, un jeune employé des bureaux sont les seuls qui s'arrêtent un instant pour jeter les yeux sur les feuilletons des journaux.

Fatigué de la monotonie des Tuileries, où je ne voyois que des *chapeaux ronds à forme basse* et *des corsets élastiques et à la Ninon, de M. Bretel*, je me suis acheminé bien vîte vers le Luxembourg. En y arrivant, j'ai cru trouver un autre climat, une autre ville, une population nouvelle. On se croit dans l'Orléanais par la température, et dans une ville de province par la mise et la bonhomie des promeneurs.

C'est au Luxembourg que l'on retrouve véritablement l'esprit de famille. Les ménages s'y sont transportés tout entiers, avec les bonnes, les enfans, les servantes, mêlés dans les promenades avec les mamans, les papas et les demoiselles. Dans des groupes assis, on voit des hommes d'un certain âge et d'un certain rang, qui parlent de leurs revenus, de leurs chevaux et de la goutte. *M. tel a été attaqué, il y a huit jours, d'une goutte remontée; il est au plus mal. Mon voisin est pris de ce matin par le pied droit. Mon confrère est saisi par l'articulation du genou.*

Je me suis hâté de quitter le lieu fréquenté par les goutteux, quoique très-ombragé par de grands arbres, et j'ai pris une autre allée du nouveau jardin, où les jeunes filles viennent se former au goût des beaux-arts en examinant les statues antiques. D'autres allées collatérales m'ont paru beaucoup plus fréquentées; les uns parlent commerce, librairie et industrie; ce sont les marchands de la rue Dauphine, du quai des Orfèvres, du quai des Augustins, et de ces petites rues de Savoie, de Lodi, des Poitevins et des Cordeliers. Dans une allée plus profonde sont les habitans de la rue Saint-Jacques, les émissaires du pays latin, les habitués des colléges, des lycées, et quelques femmes d'âge mûr qui parlent de l'ennui que leur cause l'Opéra-Buffa avec ses charges, ses caricatures et son langage italien, qu'elles ne peuvent souffrir ni entendre.

Je résolus d'émigrer de cette province méridionale de Paris, et de me réfugier à Coblentz, pour y passer une soirée agréable, dans le centre du Paris moderne, de la véritable capitale des aimables Gaulois. Mais quel fut mon étonnement d'arriver, tout essoufflé, tout couvert de poussière et de sueur, au milieu d'un désert de sable où étoient alignées quelques chaises vuides, et trois ou quatre oisifs qui attendoient leurs semblables. Je m'informe à la loueuse de chaises des motifs de cette désertion de la plus fameuse promenade de Paris, elle me répond que le *dimanche* n'est pas le jour de Coblentz, parce que Tivoli absorbe toute la chaussée d'Antin et ses environs; que le samedi n'est pas un bon jour pour le boulevard des Italiens, parce que ces dames partent pour la campagne, et que les autres jours de la semaine sont devenus le patrimoine de *ce Jardin Turc* dont tout le monde raffole, malgré l'ancienne célébrité de Frascati.

Ne voulant point perdre une soirée dans les déserts de Coblentz, je cours au Café Turc: c'est un voyage de long cours, sans doute; mais l'empire de la mode donne des forces, et me voilà en face des théâtres du mélodrame. La foule étouffée qui en sortoit pendant les entr'actes, me conduit naturellement au Jardin Turc, où elle va tempérer les chaleurs dramatiques en buvant de la bierre et en prenant des glaces. Quelle baguette magique a donc ainsi distribué en petits emplacemens, en boudoirs, en cabinets de verdure, ce terrein étroit sur lequel les diverses populations de Paris viennent s'entasser tous les soirs comme les frélons, les moustics et les cousins, autour de certains arbres, dans les soirées brûlantes de l'été? Comment quelqu'un de ces nombreux poëtes qui riment tous les jours à Paris des énigmes, des logogryphes et des vaudevilles, n'ont-ils pas encore essayé de peindre en vers érotiques les amours et les plaisirs du Jardin Turc? c'est là un vrai *théâtre des variétés*: les coquettes du Marais, qui ressemblent encore à celles du théâtre de Dancourt, y circulent avec d'anciens magistrats, les bourgeois de la rue Saint-Louis viennent s'y délasser avec les belles dames des rues de Poitiers et d'Angoulême. Les étrangers et les curieux s'alignent sur deux rangs de chaises contre les arbres et les banquettes du boulevard à l'entrée du jardin. Quelques élégans de l'an 1806 viennent des rues de Cléri, du Caire, de Saint-Denis, de Saint-Martin et du Temple, pour donner quelque débit aux glaces.

Mes courses n'étoient pas encore finies. En quittant le Jardin Turc, je donnai un coup-d'œil au *Jardin des Princes*; c'étoit un désert l'année dernière; cette année il commence à avoir quelques habitans, et peut-être l'année prochaine ravira-t-il la foule à son voisin; car, on le sait, à Paris, en fait de vogue, *il ne faut jurer de rien*.

Je continuai mon voyage, et j'arrivai à Tivoli; c'étoit finir ma journée dans toutes les règles. La société du dimanche n'y

est peut-être pas la plus brillante, mais elle est la plus nombreuse, ce qui fait beaucoup mieux le compte de l'entrepreneur. Cependant l'allée favorite du beau monde réunissoit encore un certain nombre de femmes élégantes et de jeunes gens du bon ton. Mais au moment du feu la confusion des rangs s'opère; on se place en hâte comme l'on peut : le jeune homme en habit quarré se trouve près de la grisette en perkale; la dame au cachemire a pour voisin le garçon perruquier en pantalon de nankin. Il étoit plus d'onze heures, et le feu, qui, d'après l'affiche, devoit se tirer à dix heures précises, ne commençoit pas encore. Aussi falloit-il entendre les murmures des marchands, obligés de se lever de bonne heure le lendemain, les recommandations des mamans à leurs *Demoiselles*, de bien s'envelopper dans leur schall, vu la fraîcheur de la soirée. Enfin la première fusée partit, et la beauté du feu fit oublier cette petite contrariété. Je rentrai chez moi un peu fatigué de ma journée, mais bien convaincu que pour connoître les mœurs, les usages de la capitale, plusieurs mois d'observation avanceront moins *qu'une promenade du dimanche.*

(*Extrait du Courrier de l'Europe et des Spectacles.*)

S. A. R. le grand duc de Francfort a honoré de l'envoi d'une médaille d'or sur laquelle est empreinte l'effigie de S. A. R., M. le docteur G., auteur du *Traité contre la Saignée*; ouvrage dont ce souverain avoit daigné accepter la dédicace.

Rousseana, ou recueil d'anecdotes, bons mots, pensées et réflexions de J. J. Rousseau; enrichi de notes et de quelques pièces inédites; par Cousin d'Avalon (1).

La *Vie de J. J. Rousseau*, publiée en 1789, *par M. le comte de Baruel Bauvert*, les *Lettres sur les ouvrages et le caractère de J. J. Rousseau*, *par M.me de Staël*; les *Mémoires de Goldoni*, les *Études de la nature par Bernardin de Saint-Pierre*; et le volume intitulé : *De mes rapports avec J. J. Rousseau*, *par J. Dusaulx*, ont fourni à *M.* Cousin la majeure partie de ses articles : le surplus est tiré de brochures peu connues.

« M.me la présidente de Verna, ayant appris que le philosophe genevois venoit herboriser en Dauphiné, l'invita à prendre un appartement dans son château. Cette invitation donna lieu à la lettre suivante, dans laquelle on voit toujours percer l'humeur d'un homme ombrageux et chagrin, mais qui sait pour-

(1) Volume in-18, de 204 pages, avec le portrait de Rousseau, gravé au pointillé; prix : 1 fr. 20 cent., et, port franc, 1 fr. 50 cent., à Paris, chez l'éditeur, libraire, quai Voltaire, entre la rue du Bac et celle de Beaune.

tant dans l'occasion dire des douceurs aux belles et flatter adroitement leur amour propre.

A Bourgoin, le 2 décembre 1768.

« Laissons à part, Madame, je vous supplie, les livres et
» leurs auteurs; je suis si sensible à votre obligeante invitation,
» que si ma santé me permettoit de faire en cette saison des
» voyages de plaisir, j'en ferois un bien volontiers pour vous
» aller remercier : ce que vous avez la bonté de me dire,
» Madame, des étangs et des montagnes de votre contrée,
» ajouteroit à mon empressement, mais n'en seroit pas la pre-
» mière cause. On dit que la grotte de la Balme est de vos côtés;
» c'est encore un objet de promenade et même d'habitation, si
» je pouvois m'en pratiquer une dont les fourbes et les chauves-
» souris n'approchassent pas. A l'égard de l'étude des plantes,
» permettez, Madame, que je la fasse en naturaliste, et non
» pas en apothicaire; car, outre que je n'ai qu'une foi très-
» médiocre à la médecine, je connois l'organisation des plantes
» sur la foi de la nature, qui ne ment point, et je ne con-
» nois leurs vertus médicinales que sur la foi des hommes,
» qui sont menteurs. Je ne suis pas d'humeur à les croire sur
» leur parole, ni à portée de la vérifier : ainsi, quant à moi,
» j'aime cent fois mieux voir dans l'émail des prés des guir-
» landes pour les bergères, que des herbes pour les lavemens.
» Puissé-je, Madame, aussitôt que le printemps ranimera la
» verdure, aller faire dans vos cantons des herborisations qui
» ne pourront qu'être abondantes et brillantes, si je juge par les
» fleurs que répand votre plume, de celles qui doivent naître
» autour de vous.

» Agréez, Madame, et faites agréer à M. le président, je
» vous supplie, les assurances de mon respect. »

Lorsque le parlement de Paris fit brûler l'*Émile* de J. J. Rousseau, et décréta l'auteur de prise de corps, Voltaire, qui étoit alors dans sa retraite des *Délices*, fit offrir au philosophe de Genève, contre la persécution dont il étoit menacé, la maison de *l'Hermitage*. C'est là, lui écrivoit-il, que sans danger vous pourrez philosopher à votre aise. Ce dernier répondit à ses offres par une lettre fort connue, dont voici une phrase remarquable : *Je ne vous aime pas, Monsieur, parce que vous corrompez ma république par vos comédies.* Notre ami Jean-Jacques est plus malade que je ne croyois, se contenta de dire Voltaire. *Ce ne sont ni conseils ni sermons qu'il lui faut, mais des bouillons.*

Un jour Dusaulx arriva chez Rousseau lorsqu'il dînoit. Après une conversation assez languissante, celui-ci se retira. J. J.

descendit derrière lui, et lui tint ce discours : *Ne vous fâchez point que je ne vous aie point invité tout-à-l'heure à dîner avec moi ; je suis si odieux au public, que si par hasard vous vous fussiez trouvé mal à ma table, on n'auroit pas manqué de dire : J. J. Rousseau l'a empoisonné.*

L'abbé *Delille*, dans son poëme de *l'Imagination*, en parlant de l'ombrageuse méfiance du philosophe genevois, s'écrie :

Hélas ! il le connut ce supplice bizarre,
L'écrivain qui nous fit entendre tour-à-tour
La voix de la raison et celle de l'amour !
Quel sublime talent ! Quelle haute sagesse !
Mais combien d'injustice et combien de faiblesse !
La crainte le reçut au sortir du berceau ;
La crainte le suivra jusqu'au bord du tombeau.

Presque tous les articles du *Rousseana* ont le mérite de la briéveté ; le choix, d'ailleurs, est assez bon, l'impression est correcte, et le portrait de Rousseau, ressemblant.

Les nouveaux *Incroyables* ont paru le 20 juin : ces deux gravures ne coûtent que 3 francs ; pour cette somme, nous les ferons parvenir, port franc, à nos abonnés.

MODES.

Il y avoit, jeudi dernier, une quantité prodigieuse de belles toilettes à Tivoli ; cependant, que voyoit-on ? De la perkale, en capotes, en robes, en fichus. Quelle profusion de tulle, chiffonné ; de mousseline claire, festonnée ; de perkale, découpée en écailles de poisson, de blonde de soie, de dentelle, de ruches ! Quelques toques habillés se faisoient remarquer : elles étoient de tulle, doublé de satin blanc, avec trois cordons de satin en travers sur le fond, et des plumes blanches. Même unis, tous les rubans qui s'emploient, ont un picot sur le bord : l'intérieur, depuis quelques jours, est rayé ; depuis quelques jours aussi, on voit des rubans boiteux, dont une moitié est écossaise. Les fleurs à la mode sont les boules d'hortensia, panachées, et les pensées ; l'une et l'autre fleur se porte en cordon.

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1069.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre, n°. 183, près le boulevart, à côté du café. Les abonnem. datent du 1.er ou du 15.*



Cheveux à l'Enfant. Fichu-Chemise Polonnais. Robe de Perkale.

N.° 36. (Quatorzième Année.) 30 Juin, 1810.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15 avec deux gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim.*re *pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4°. oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1810 *comprendront les N.os* 313 *à* 331.

PARIS.

Ce 29 Juin, 1810.

Je passe à un incroyable sa culotte longue et large outre mesure, ses bottes qui l'estropient, son chapeau qui le défigure, son habit *crotin* qui le dépare; on ne doit pas attacher grande importance à l'extérieur d'un homme. Mais quand je vois une femme en guêtres, en bas couleur de chair, en jupon court comme un tonnelet, un casque sur la tête, des bretelles sur le dos, je ne peux m'empêcher de la regarder avec compassion : eh! pourquoi, dis-je, une jolie Parisienne prend-elle plaisir à se métamorphoser en Robinson Crusoé ou en montagnard écossais. Il est vrai que toutes nos jolies femmes ne sont pas aussi étrangement mises, et qu'il se trouve toujours des folles qui prennent à tâche d'exagérer la mode, alors même que la mode est exagérée.

Une illumination en verres de couleur au lieu de lanternes; un feu d'artifice de plus longue durée, un nombre de musiciens plus considérable, et la walse dansée sur deux cordes, voilà les principaux élémens de la seconde fête *extraordinaire*,

donnée, mardi dernier, à Tivoli : ajoutez un air de prétention dans les toilettes, une presse étonnante à la sortie, deux haies de livrées dans l'avenue, un concours prodigieux de voitures, et vous vous serez fait une idée juste de cette soirée.

On répète tous les jours, et l'on va jouer dans trois semaines sur le théâtre de la comédie française, une pièce en cinq actes, intitulée *les Gendres*. Les meilleurs acteurs remplissent les principaux rôles de cet ouvrage, que l'on attribue, non pas à un gendre, mais à un véritable enfant de Thalie. Déjà la plupart des loges sont louées pour le jour de la première représentation de cette comédie.

Il y a des jeunes gens qui portent à leur montre une chaîne de la grosseur d'une corde de puits, et plus de cachets et de breloques qu'il n'en contiendroit dans un seau ; d'autres portent tout simplement un ruban auquel est attachée une clef en acier, dite pistolet. Le comble du bon ton est de porter une petite chaîne en platine à laquelle sont suspendus une clef et un cachet de même métal. Voilà de la modestie, de la simplicité, me direz-vous ; pas du tout, vu la rareté du métal appelé platine, vu la nouveauté de la mode, ce simple cordon coûte autant que la chaîne la plus brillante. Du moins a-t-il un avantage, c'est que le frottement du platine ne produit aucun résultat désagréable, et ce cordon de montre ne tache pas un pantalon la première fois qu'on le porte.

Les sociétaires du théâtre Feydeau ont enfin donné leur *Partie de Campagne*, qu'ils promettoient depuis si longtems, et qu'ils différoient de jour en jour. Par ma foi, dira ce critique, cela valoit bien la peine de se faire attendre si longtems. — J'en conviens, M. de la Férule, c'est une bagatelle, mais ingénieuse, amusante, un petit tour de gascon qui offre plusieurs scènes comiques, et dont le dénouement seul est un peu foible ; mais la musique est fraîche, les acteurs jouent à merveille, le public a ri et vous devez être désarmé. Le poëme est de M. Lamartelière, et la musique, du professeur Jadin.

Quand une pièce fait fortune, tout fait fortune avec elle. Les acteurs, les auteurs, le libraire, le marchand de musique, tout jusqu'au nom de la pièce. Voyez ce marchand qui va s'établir, il prend pour enseigne la Petite Cendrillon. Voyez cette

artiste qui fait une robe nouvelle, c'est une robe à la Cendrillon; ce bijoutier qui crée un nouveau bijou, c'est le bijou de Cendrillon. Les horlogers viennent de faire faire un nouveau modèle de pendule, représentant Cendrillon au coin de son feu : l'idée est jolie, mais médiocrement exécutée. Toutefois cette pendule aura de la vogue, parce que la pièce en a beaucoup, et les amateurs, du coin de leur feu, en entendant sonner la pendule, se rappelleront les momens agréables qu'ils auront passé au coin du feu de Cendrillon.

Un vieillard aimable qui faisoit sa cour aux dames et tenoit encore bien sa place en société, écrivit un jour à son tailleur : « Monsieur, j'ai reçu une lettre d'un très-jeune homme de Lyon, fils d'un de mes amis, qui me charge de lui faire faire un habit dégagé et très à la mode : le jeune homme est de ma taille, vous avez ma mesure, j'attends cet habit pour après-demain. » Le tailleur exécute la commission, porte l'habit au jour fixé, et l'essaie au vieillard pour voir s'il ira bien au jeune homme : bien, fort bien; l'habit va à merveille, le prix est convenu et payé; mais quand l'artiste veut ôter l'habit de dessus les épaules du vieillard. Eh bien qu'est-ce, lui dit celui-ci, n'ai-je pas payé l'habit? Il est donc à moi. Vous ne voyez donc pas le tour? Si je vous avois écrit de me faire un habit dégagé comme celui de nos jeunes gens, vous auriez souri, vous eussiez fait quelques changemens au collet, aux revers, aux manches ou aux basques; enfin vous auriez voulu qu'il tînt un peu du papa, et c'est ce que je voulois éviter : j'y ai réussi; je ne vous dois rien. Adieu.

La plupart de nos jeunes gens semblent avoir fait au rebours du vieillard. On diroit qu'ils ont commandé un habit pour leur grand-père, et qu'ils se plaisent à le porter pour la singularité du fait.

Le Centyeux.

Deux mots sur l'Imagination et la Mémoire.

Je veux faire la guerre à la Mémoire au profit de l'Imagination. Elles n'habitent guères à-la-fois en même cerveau. Des deux, la Mémoire n'est que le pis-aller. L'une est vive, ardente, généreuse; l'autre, froide, minutieuse, méthodique. L'une a de la grâce et l'autre de l'à-plomb. Pour la Mémoire, il faut que tout soit passé, que tout soit mort; par l'Imagination, que tout naisse et que tout s'anime!

S'il est vrai que la somme des maux l'emporte sur celle des biens, une Mémoire fidèle est un malheur de plus : mieux

vaudroit une Mémoire ingrate qui nous conserveroit moins de tristes souvenirs. D'un autre côté, s'il est besoin de quelques peines pour nous faire goûter davantage ensuite les plaisirs, un peu de noir dans l'Imagination n'est qu'une nouvelle faveur de cette enchanteresse : pour de légers tourmens qu'elle nous cause, que d'esperances flatteuses dont elle nous berce.

L'amour, l'honneur, l'enthousiasme, tous ces sentimens rapides qui nous saisissent et nous entraînent, doivent beaucoup à l'Imagination. L'amitié, l'estime, la confiance, tous ces sentimens calmes qui vont de mesure et veulent être fondés, doivent plus à la Mémoire.

Avec de la Mémoire, on peut faire un mathématicien, un érudit, un helléniste; avec de l'Imagination, un peintre, un poète, un orateur. Avec de la Mémoire encore on fait un conteur, un homme agréable; avec de l'Imagination, un original, un homme charmant.

Les femmes qu'il faut mêler par-tout, les femmes ont, en général, plus d'Imagination que de Mémoire. Voilà justement ce qui fait qu'elles oublient sitôt leurs sermens et jusqu'aux faveurs qu'elles ont accordées, pour ne s'occuper que de conquêtes nouvelles et de nouvelles folies....

LE RÔDEUR.

LA PIE ET LA TOURTERELLE.

La Pie, un jour, dit à la Tourterelle,
Comment faites-vous donc, la belle,
Pour bien vivre avec votre époux?
C'est tout le contraire chez nous,
Et du matin au soir nous sommes en querelle :
Mais j'imagine qu'il a tort,
Car, quand je crie, il crie encore plus fort.
Le mien aussi, répond la tourterelle,
A des momens d'orage et des accès d'humeur ;
Mais, fut-il encor plus terrible,
J'ai pour le ramener un moyen infaillible.
Et quel est-il, dites-moi? — La douceur.

M. GRENUS.

Simplicité, Constance.

Ces deux mots, gravés l'un au-dessous de l'autre sur un cœur, forment ce qu'on appelle des bijoux *à la Cendrillon.*

Dans le magasin de M. S. M. Oppenheim, lapidaire-joaillier, (rue Saint-Martin, n.° 30), qui a obtenu pour cet objet, un

brevet d'invention, on trouve de ces cœurs en mosaïque fabriquée sur or, fond blanc et les lettres en noir, avec une guirlande de fleurs pour entourage; en cornaline, en nacre, en malaquite, en purpurine, etc. Telle est la vogue des Cendrillons (1), que M. Oppenheim a non-seulement de la peine à suffire aux demandes des bijoutiers de Paris et des départemens, mais qu'il est obligé d'en faire avec les devises en langues étrangères.

M. Oppenheim a su profiter des ressources chimiques et méchaniques de l'art de graver sur verre et s'emparer des plus beaux procédés de la fabrication des mosaïques. Son magasin, que l'on prendroit d'abord pour le cabinet d'un ingénieur des mines, offre, au milieu de l'éclat des pierres de toutes sortes, divers petits tableaux et quantité de bijoux exécutés en mosaïque avec les plus petits fragmens de ces pierres et avec une telle délicatesse, que la perfection de l'art a fait disparoître l'art lui-même.

Les bijoutiers trouvent chez M. Oppenheim non-seulement toutes les pierres de fantaisie pour bijoux et breloques; mais ils peuvent encore s'adresser à lui pour la taille du diamant et des pierres précieuses, ou pour leur gravure.

P. A. GARROS, *ingénieur*.

LA COCAGNE,

Fête publique en Russie.

Lorsqu'un prince ou une princesse de la famille impériale se marie, on célèbre, entr'autres fêtes, la *Cocagne*, dont le peuple est régalé de la manière suivante. Deux réservoirs de la capacité de cent à cent cinquante pipes de vin sont élevés dans une belle et grande place vis-à-vis du palais impérial. Le vin jaillit de tuyaux souterreins, dans deux bassins. Entre ces bassins s'élèvent deux échafauds d'une forme pyramidale, composés de quatre dès quarrés d'environ quatre pieds de hauteur, et qui, en diminuant vers le haut, forment autant de marches ou de dégrés. Ces dégrés sont couverts de pains, de volailles rôties, d'oies, de canards, de jambons, etc. etc. Au haut de chaque pyramide est placé un bœuf entier, tout rôti, et dont les cornes dorées passent au travers d'un tapis de damas cramoisi, qui recouvre la pyramide. Des cordes et des pieux empêchent la populace d'approcher jusqu'à ce que la famille

(1) On les porte en colliers, en bagues, en bracelets, en épingles, en cachets, etc.



impériale se présente sur les balcons du palais. Aussitôt, le signal se donne, les cordes se baissent, le tapis tombe, et le peuple saute sur sa proie.

En 1719, mourut, à Auxonne, le marquis de Mimeures. L'Académie française l'avoit reçu pour une traduction assez faible de *l'Art d'aimer*, et pour quelques poésies que Voltaire place à côté de *celles de Racan et de Maynard*. Voltaire ajoute : « Son ode à Vénus, imitée d'Horace, n'est pas indigne de l'original. » Voici l'ode :

Cruelle mère des amours,
Toi que j'ai si longtems servie,
Cesse enfin d'agiter ma vie,
Et laisse en paix couler mes jours!
Ta tyrannie et tes caprices
Font payer trop cher tes délices;
C'est trop gémir dans ta prison.
Brise les fers qui m'y retiennent,
Et permets que mes vœux obtiennent
Les fruits tardifs de ma raison.

Déjà m'échappe le bel âge
Qui convient à tes favoris;
Et des ans le sensible outrage
Me va donner des cheveux gris.
Si pour moi le dessein de plaire
Devient un espoir téméraire,
Que puis-je encore désirer?
Quelle erreur de remplir mon ame
D'une vive et constante flamme
Que je ne pourrois inspirer!

Lorsqu'on sait unir et confondre
En deux cœurs mêmes sentimens,
Et que les yeux de deux amans
Savent s'entendre et se répondre;
Quand on se livre tout le jour
Au soin d'un mutuel amour,
En quels transports l'ame est ravie!
Dans ces momens délicieux
Le mortel porte-t-il envie
A la félicité des dieux?

Pour moi dans ce champêtre asile,
Où l'azur de ces claires eaux
Baigne le pied de mes côteaux,
Je cherche un bonheur plus tranquille.
Sur des fleurs mollement couché,
Avec un esprit détaché
Des biens que le courtisan brigue,
Sur moi le père du repos,

Le sommeil, d'une main prodigue,
Répandra ses plus doux pavots.

Je verrai quelquefois éclore
Dans les prés mille aimables fleurs,
Odorantes filles des pleurs
Que verse la naissante aurore.
Je verrai tantôt mes guérets
Dorés par la blonde Cérès;
Dans leur tems les dons de Pomone
Feront plier mes espaliers,
Et mes vignobles en automne
Rempliront mes vastes celliers.

Mais quel trouble et quelles alarmes.
Viennent me saisir malgré moi!
Pourquoi, Céphise.... hélas! pourquoi
Ne puis-je retenir mes larmes?
Dans mon sein je les sens couler;
Je rougis, je ne puis parler,
Un cruel ennui me dévore.
Ah, Vénus! ton fils est vainqueur.
Oui, Céphise, je brûle encore;
Tu règnes toujours sur mon cœur.

Sans cesse mon inquiétude,
Malgré les détours que je prends,
Par une fatale habitude
Conduit vers toi mes pas errans.
Quand le hazard t'offre à ma vue,
O combien mon ame est émue
Au moment que je t'apperçois!
Et quel plaisir à mon oreille
Lorsque d'une bouche vermeille
Sort le son touchant de ta voix!

Quelquefois la douceur d'un songe
Te rend sensible à mes transports.
Charmes secrets! divins trésors!
N'êtes-vous alors qu'un mensonge!
Une autre fois avec dédain
Tu te dérobes sous ma main:
J'embrasse une ombre fugitive;
Et, te cherchant à mon réveil,
Je hais la clarté qui me prive
Des vains fantômes du sommeil.

---

de jonquilles doubles et de la graine de quarantaine royale rouge ; il prie d'affranchir les lettres et l'argent.

Pommade végétale pour faire croître les cheveux promptement, composée par le sieur Fortin.

Cette pommade, dont les effets sont connus depuis longtems, a aussi la propriété d'empêcher les cheveux de tomber. Les femmes en couche et toutes les personnes à qui une maladie peut faire perdre les cheveux, auront l'assurance de les conserver avec un accroissement surprenant, si elles en font usage de la manière qui est indiquée dans l'avis joint à chaque pot. Cette pommade ne renferme que des substances végétales mêlées à un corps gras : son usage ne peut avoir aucun inconvénient. Le procédé du sieur Fortin a été depuis longtems soumis à l'examen des médecins et des chimistes les plus habiles, qui lui ont donné des encouragemens que le public a confirmé.

Le seul dépôt est rue Helvétius, n.° 32, maison de la Glacière, à Paris. Le pot de quart coûte 6 francs. Il faut affranchir les lettres et l'argent.

MODES.

Un bandeau de ruban argent, ou des fleurs moitié argent, en diadême, en guirlande ; de la giroflée, ou de petits œillets, de l'hortentia, des marguerites, des roses en cordon ; des plumes blanches sur de la paille jaune, des capotes de perkale, des fichus de soie à petits carreaux, des falbalas de mousseline claire, ou des festons de perkale, voilà, assurément, des objets bien connus, et, cependant, de ces objets vulgaires se composent les toilettes de toutes nos dames. Les hommes, non plus, ne sont pas fort recherchés. Des liserés blancs sur un drap foncé, et des boutons d'acier, voilà leur habit habillé. A la promenade, au lieu de culotte, c'est un pantalon, et le collet noir de leur habit a toujours l'air rapé.

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1070.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre, n°. 183, près le boulevart, à côté du café. Les abonnem. datent du 1.er ou du 15.*



Chapeau de Paille. Pèlerine à Capuchon.


Digitized by Google

